

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

**ACCOMPAGNEMENT DE PROCESSUS DE TRANSCENDANCE DES
SOUFFRANCES TRANSGÉNÉRATIONNELLES ENGENDRÉES PAR LA
VIOLENCE DE L'AMOUR ; *EXPÉRIENCE D'UNE TRAJECTOIRE SINGULIÈRE
ET PLURIELLE***

**MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI
comme exigence partielle
du programme de maîtrise en Étude des pratiques psychosociales**

**PAR
LINDA TREMBLAY**

Septembre 2008

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI
Service de la bibliothèque

Avertissement

La diffusion de ce mémoire ou de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire « *Autorisation de reproduire et de diffuser un rapport, un mémoire ou une thèse* ». En signant ce formulaire, l'auteur concède à l'Université du Québec à Rimouski une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de son travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, l'auteur autorise l'Université du Québec à Rimouski à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de son travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits moraux ni à ses droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, l'auteur conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont il possède un exemplaire.

À mes enfants Leïla, Karel, Catherine et Alejandro :
tout mon amour en héritage...

REMERCIEMENTS

L'amour véritable : un réseau de liens qui fait devenir.

Antoine de Saint-Exupéry (1942 : 200)

Dans ce réseau de liens qui me fait devenir, il y a bien sûr Jeanne-Marie Rugira, ma directrice de mémoire, ma sœur, mon amie. Comment assez la remercier d'avoir lu en moi la souffrance que j'avais bien blottie au creux de mes tentatives de résilience et que je tentais naïvement d'occulter aux autres, au monde ainsi qu'à moi-même. Elle a su la première que ces douleurs de l'âme et du corps constitueraient la pierre angulaire de ma conquête de sens. Elle m'a accompagnée d'un amour véritable. Merci à toi, aux juges qui ne me jugeront pas ainsi qu'à tes confrères, Serge Lapointe, Mire-ô Tremblay, Jean-Marc Pilon et Pascal Galvani dont l'ouverture aux possibles, à mes possibles, a été plus que généreuse. Merci à Jean-Philippe Gauthier pour tous ses voyages dans mon pays ; merci à Agnès Noël d'avoir trouvé la vie en moi et de me l'avoir fait goûter... ; merci à Linda Lebel pour avoir veillé à me garder un pied à l'Université pendant mon long séjour de travail en Jamaïque...

Dans ce réseau de liens qui me fait devenir, il y aura toujours Christine Careau, conseillère pédagogique en milieu de garde. Par son amour véritable, elle a tendrement accompagné l'enfant en moi, ce petit être qui parfois poussait le crayon de toutes ses forces alors que la grande fille crispait ses doigts autour de l'efface. Merci mon amie. Du même

souffle, merci au grand Sylvain Bénard, spécialiste des adolescentes en Centre Jeunesse qui ne s'est pas étonné de ma crise et qui a patiemment laissé naître la femme en moi. Merci l'ami.

Dans ce réseau de liens qui me fait devenir, j'adresse de sincères remerciements à tous les étudiant-e-s de la cohorte 2003 pour leur accompagnement. Ils m'ont prêté tour à tour leurs quêtes, leurs souffrances, leurs deuils, leur invisibilité, leurs angoisses, leurs incertitudes, leurs combats et aussi leurs chants, leurs danses et leur capacité à guérir... pour que je les comprenne dans ma propre recherche. Tout cela, et bien plus encore, est devenu pour moi amour véritable.

Dans ce réseau de liens qui me fait devenir, il y a mes aïeules, mes grands-mères, Aglaée, Maria et Lucie, mes mères Marthe et Réjeanne, ma sœur Sylvie, Yamie et Lysandre, ainsi que bien sûr mes merveilleux enfants et ceux qu'ils auront peut-être un jour... Puisseons-nous toujours être conscients des liens d'amour qui nous unissent jusque dans l'au-delà, hier, aujourd'hui et demain.

Enfin, dans ce réseau de liens qui me fait devenir, il y a toutes les femmes, tous les hommes, adultes et enfants que j'ai croisés sur ma route parce qu'ils avaient, comme moi et tant d'autres, connu la violence de l'amour. L'amour véritable, c'est certainement chacun de vous, n'en doutez jamais.

Celle qui devient,

Linda

La violence envers les femmes et les enfants est un phénomène historique d'une grande ampleur au niveau mondial qui se transmet trop souvent d'une génération à l'autre. Agressions sexuelles, maltraitance, violence conjugale... sous ce vocable se cachent des millions de victimes et un peu moins de survivant-e-s qui tentent désespérément de goûter à la dignité.



Niki de Saint-Phalle

Voici l'histoire de l'une d'entre elles qui s'est toujours battue pour elle-même, pour sa sœur, sa mère, sa fille et pour toutes les autres ; au Québec, en Bolivie, au Pérou, en Haïti, en Jamaïque, en Afrique du Nord comme du Sud, au Moyen-Orient, aux quatre coins du monde. De tant de violences emmagasinées, un jour, elle n'a plus compris ce monde... elle a perdu le Nord. Pour reprendre goût à la vie, elle a dû aller au Sud d'elle-même... dans une quête du sens de l'Amour.

RÉSUMÉ

La présente recherche constituée de sept chapitres, pose la question, comme son titre l'indique, de l'accompagnement de processus de transcendance des souffrances trans-générationnelles engendrées par la violence de l'amour. Elle suit l'expérience d'une trajectoire singulière et plurielle.

Située dans le champ d'étude des **pratiques psychosociales** et inspirée de **l'approche existentielle humaniste**, cette recherche a été menée depuis une **perspective globale et holistique** en tenant compte de dimensions à la fois *transculturelles, intra-personnelles et intra-familiales, trans-générationnelles, somatiques, et spirituelles*. Tel qu'explicité au chapitre premier, elle cherche à comprendre l'expérience de l'auteure, à la former et la transformer ainsi qu'à produire des connaissances issues d'un regard renouvelé sur sa vie personnelle et sa pratique professionnelle. L'ensemble des notions et concepts qu'elle porte est brièvement exposé au deuxième chapitre, soit dans le cadre théorique.

Dans le troisième chapitre consacré à la méthodologie, l'annonce est faite d'une **recherche interprétative**. On y explique en quoi le choix du paradigme **interprétatif** a une portée **herméneutique** et **phénoménologique** et comment il a pu éclairer **cette quête de sens, ce désir de comprendre certains phénomènes humains**. Dans ces conditions, une **stratégie narrative** de recherche a été adoptée. C'est à ce moment que l'auteure introduit l'option d'une **méthode heuristique** soutenue par une **approche autobiographique et symbolique** qui a laissé place à une cueillette originale de données.

Présentées aux quatrième et cinquième chapitres, ces données issues du **journal de recherche** de l'auteure sont effectivement constituées de divers textes relatant des fragments de **sa vie personnelle** d'une part et, d'autre part, de **sa vie professionnelle**. Ces écrits, élaborés au départ dans le but d'identifier les moments significatifs de sa vie, illustrent en fait **son terrain de recherche**.

Ici, le sujet et l'objet de recherche ne faisant qu'un, au moment de **l'analyse de ses données - en mode d'écriture** (*une méthode novatrice et créative signée Pierre Paillé*) et **en rapport dialogique** (*un emprunt à la linguistique qui pose les conditions de l'analyse*) – elle a pu identifier elle-même les thèmes majeurs émergés tout droit de ces processus d'écriture, thèmes qu'il lui fallait tenter d'interpréter.

Or, tout au long du sixième chapitre, ces thèmes ont été scrutés à la lumière des connaissances actuelles grâce à des auteurs tels par exemple Boris Cyrulnik, Anne Ancelin-Schützenberger et bien d'autres encore, dans une démarche qui semble lui avoir donné des droits d'auteur sur sa vie. Comme elle l'explique elle-même: « En réfléchissant sur ces nouveaux éléments dont je disposais maintenant, j'ai produit de nouveaux textes interprétatifs qui m'ont permis d'aller encore plus loin dans l'analyse... Ainsi, j'ai examiné *la trajectoire de ma personnalité résiliente avec les impacts traumatiques que j'avais pu subir suite aux violences vécues ; j'ai exploré l'aspect trans-générationnel de ces*

souffrances ; j'ai aussi analysé les résultats du processus de somato-psychopédagogie que j'avais entrepris pour changer ma relation au corps ; et enfin j'ai fait un cheminement afin de situer l'amour dans ma vie. Si bien que l'articulation des découvertes sur ces thèmes choisis est devenue la clé de ma transformation, le leitmotiv de la transmutation de mes blessures sacrées, ma voie de passage. »

Finally, in the last chapter, the author set out to look at the influence that she had on feminist ideology in her life and to see its limits. From her reflections, she was able to propose some **conceptual contributions to the problem of violence**. These concern notably *the importance of the trans-generational aspect, the victimising socialisation, the violence that goes beyond the men-women framework and the place of love in a quest for dignity*. In addition, through the interpretation of her own experience of transformation, she also brought some **theoretical contributions to the practice of psychosocial intervention** in the field of violence against women and children.

Mots-clés : Accompagnement, Intervention féministe, Transcendance des souffrances, Approche trans-générationnelle, Violence faite aux femmes et aux enfants, Approche existentielle-humaniste, Recherche interprétative, Méthode heuristique, Écriture autobiographique et symbolique, Crise existentielle, Analyse en mode d'écriture, Impacts traumatiques, Résilience, Somato-psychopédagogie, Amour et spiritualité

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	iii
RÉSUMÉ	vi
TABLE DES MATIÈRES	viii
LISTE DES TABLEAUX ET DES FIGURES	xii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE PREMIER	
PROBLÉMATIQUE.....	3
1.1 Du goût de l'écriture à la recherche d'un regard nouveau.....	3
1.2 Épargner aux futures générations la transmission des traumatismes liés à la violence	6
1.3 Enrichir les modèles d'intervention	8
1.4 Problème de recherche	11
1.5 Question de recherche.....	18
1.6 Objectifs de recherche.....	20
CHAPITRE 2	
CADRE CONCEPTUEL.....	21
2.1 Les blessures de l'être, le sens de la crise existentielle et la transcendance de ses souffrances	21
2.2 Violence de l'Amour.....	23
2.3 Violence envers les enfants.....	25
2.4 Approche trans-générationnelle	27
2.5 L'intervention féministe.....	28
2.6 Les impacts traumatiques.....	31
2.7 Le renouvellement du regard sur soi et sur sa pratique.....	33

CHAPITRE 3

MÉTHODOLOGIE	35
3.1 Champ d'étude : Étude des pratiques psychosociales.....	37
3.2 Inspiration de ma démarche : approche existentielle humaniste.....	38
3.3 Visée/Orientation	42
3.4 Posture épistémologique : paradigme interprétatif	44
3.5 Portée herméneutique et phénoménologique	48
3.6 Stratégie de recherche : recherche narrative	49
3.7 Méthode heuristique.....	51
3.8 Approche autobiographique et symbolique	60
3.9 Analyse en mode d'écriture	67
3.10 Conditions d'analyse : en rapport dialogique	70
3.11 Terrain de recherche : mon expérience	73
3.12 Un outil précieux de recueil de données : mon journal de recherche	76

CHAPITRE 4

LA VIOLENCE DE L'AMOUR EN HÉRITAGE : Fragments de vie personnelle.....	81
4.1 Lettres concernant mes origines.....	81
4.2 Ma Rivière de la Vie	89

CHAPITRE 5

S'INVESTIR DANS LES HISTOIRES DE FEMMES : Récits de pratique	146
5.1 Les gestes d'Amour de Délicia	146
5.2 Maria-Isabel	149
5.3 Espérance	151
5.4 Leurs histoires me touchent, me guident et m'inspirent	161
5.5 Nous établissons des liens de proximité et de réciprocité dans la Rivière de la Vie.....	170

CHAPITRE 6

RENOUVELLEMENT DE REGARD SUR LE RAPPORT À MOI, AUX AUTRES ET AU MONDE ; Analyse et interprétation de données.....	180
6.1 Écriture, perte de sens et crise existentielle	180
6.2 Traumatismes, résilience et facteurs de protection	186
6.3 Exploration de l'approche trans-générationnelle	212
6.4 Réaliser la transformation de son rapport au corps.....	230
6.5 Re-chercher le sens de sa vie : Souffrance, Amour et Spiritualité.....	250

CHAPITRE 7

VERS UNE NOUVELLE PRATIQUE D'ACCOMPAGNEMENT	263
7.1 Apports conceptuels à la problématique de la violence faite aux femmes et aux enfants.....	263
7.2 Intervention psychosociale dans le domaine de la violence faite aux femmes et aux enfants	281

CONCLUSIONS	311
-------------------	-----

BIBLIOGRAPHIE.....	319
--------------------	-----

ANNEXE

Annexe 1 : Liste des travaux publiés et conférences de l'auteure	333
--	-----

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1 :	Mes Ateliers avec la Rivière de la Vie.....	176
Tableau 2 :	Mon génogramme	230

LISTE DES FIGURES

Figure 1 :	<i>Femmes de Bolivie ; photos prises par la Brigade de protection à la famille de Cochabamba</i> Extrait de ma Présentation de projet de mémoire (support Power Point).....	154
Figure 2 :	Photos d'une <i>femme Haïtienne ; photos prises par Solidarité Femmes Haïtiennes (SOFA)</i>	160
Figure 3 :	Illustration de la Déesse Nout.....	231

INTRODUCTION

[...] les rescapés de l'histoire sont ceux et celles qui se sont irréversiblement engagés dans la volonté de comprendre les ressorts inconscients du drame universel à travers l'expérience personnelle qu'ils en ont [...]

Jeanne-Marie Rugira (1995)

Voilà qui est bien dit! Je suis l'une de ces rescapées de l'histoire irréversiblement engagée dans la volonté de comprendre les ressorts inconscients du drame universel à travers l'expérience personnelle que j'en ai!

Ce drame universel s'appelle violence. Une violence singulière et plurielle. Une violence presque banale. Ceux d'entre vous qui n'en ont pas été victimes ni même témoins la regardez tristement sur votre écran de télé alors qu'elle a déjà atteint son paroxysme, quand ses proies ne sont plus. Le lecteur de nouvelles déclare qu'il s'agit d'un drame familial. Puis il enchaîne avec les autres informations. On n'a pas le temps de s'interroger sur la vie de cette femme ni sur celle de ses enfants. Lui? Un homme sans histoires, sans antécédents judiciaires. Sur l'autre chaîne, la lectrice affirme que les policiers ont arrêté un homme soupçonné de pédophilie sur 35 fillettes et 15 jeunes garçons. On a retrouvé chez lui du matériel pornographique qui servira de preuves. Vous ne saurez rien non plus de ces victimes, à moins d'en être une vous-même. Elles resteront ignorées, silencieuses, souffrantes.

- *Et moi dans tout ça?*

Moi, je suis une survivante. Nous sommes des millions. Vous n'entendez pas nos cris parce qu'ils sont étouffés, aussi muets que les vôtres peut-être.

Moi, j'entends clairement ces haros chaque jour. Je travaille auprès des victimes et des survivantes de violence, ici et ailleurs. Mon travail consiste à les accompagner en tentant de comprendre au-delà de leurs drames, leurs vies... Pour ce faire, j'ai dû répondre à cette question que tous les intervenant-e-s devraient se poser un jour ou l'autre:

Si vous n'avez pas été au bord du suicide ou prêt à tuer, ou humilié, anéanti, si votre mensonge ne vous a pas été révélé, comment pouvez-vous espérer comprendre qui que ce soit ?

Sullivan (1981 : 30)

Comme pour vous rassurer, je vous dirais de ma voix la plus douce que je n'ai pas été au bord du suicide, mais que maintes fois je suis morte. Je vous jure que j'ai été prête à tuer, au moins pendant quelques instants, celui qui a abusé de ma fille. Bien sûr j'ai été humiliée; chaque fois que j'ai été agressée sexuellement dans l'enfance et quand j'ai été battue. Enfin, j'ai été anéantie; par tant de souffrances emmagasinées depuis des générations. Mais vous auriez raison d'insister, *comment puis-je comprendre qui que ce soit?* Je ne connais que Ma vérité. Celle d'un monde violent sans Amour.

Ainsi, au plus fort d'une crise existentielle, j'ai eu besoin de **comprendre**. Comme le disait Sartre (1960 : 27), « comprendre, c'est se changer, aller au-delà de soi-même ». En un seul mot, voilà le but poursuivi par ce mémoire : comprendre!

CHAPITRE 1: PROBLÉMATIQUE

1.1 Du goût de l'écriture à la recherche d'un regard nouveau

Si je devais répondre à la question : *À quel moment et à quelle époque de ma vie est-ce que j'ai décidé de m'engager dans ce projet de maîtrise*, je dirais que j'ai commencé à en sentir la nécessité au bout de plusieurs années passées à l'étranger - alors que j'étais encore en Haïti. L'idée de mon retour au Québec s'alimentait déjà d'un projet d'études visant la validation et la reconnaissance de mon expertise professionnelle. En même temps, j'avais en tête un vague projet d'écriture qui relaterait notamment la vie de ces femmes lumineuses que j'avais croisées sur ma route.

Cette pratique sur laquelle j'avais envie de faire le point concerne la violence faite aux femmes et aux enfants à travers le monde. En effet, dans le contexte de la coopération canadienne, j'ai eu l'occasion de former des centaines d'intervenant-e-s et professionnel-le-s dans le but qu'ils développent une intervention qui soit des plus *cohérente et efficace*. J'ai mis sur pied trois importants réseaux contre la violence, regroupant les divers acteurs de la société civile et de l'État - en Bolivie de 1995 à 1999, au Pérou de 1999 à 2000 et en Haïti de 2000 à 2002. Ils sont devenus au fil du temps, des interlocuteurs valables, voire incontournables, en matière de stratégies de lutte à la violence. De plus, je suis repartie en

2006, cette fois en Jamaïque, pour faire du travail en matière de droits des enfants, eux aussi affligés par une violence endémique d'une ampleur et d'une intensité incroyables.

J'ai eu avec cela l'opportunité de donner plusieurs conférences et de rédiger divers travaux portant sur la problématique (voir liste complète en annexe 1). Parmi ceux-ci, j'ai eu le plaisir de diriger une recherche de prévalence de la violence incluant une évaluation des divers services offerts à Cochabamba, en collaboration avec le Cri-Viff à Montréal (Tremblay, 1999 c). J'ai aussi élaboré un État Général de la Violence faite aux femmes et aux filles en Haïti incluant une étude qualitative sur les perceptions qu'ont les femmes de la violence dans ce pays (Tremblay, 2002 a). Plus récemment, j'ai réalisé une vaste consultation nationale sur l'application des droits des enfants dès la petite enfance en Jamaïque, pour le compte des Nations-Unies (Samuels, Tremblay, Chambers, 2007) et où la violence occupe une grande partie du rapport.

À cela s'ajoutent une série de sessions de sensibilisation et des ateliers de prévention de la violence auprès de plusieurs groupes - en particulier auprès de femmes paysannes et dans les communautés autochtones - pour lesquels j'ai acquis et développé des techniques d'éducation à l'action.

Enfin, j'ai également agi à titre de *thérapeute féministe* pour divers groupes de femmes dans le but qu'elles reprennent du contrôle sur leur vie. J'ai donc adapté, traduit et appliqué une démarche inspirée du Regroupement provincial des maisons d'hébergement pour femmes victimes de violence et leurs enfants, appelée *Aurore et Moi, les vieilles amies* (Tremblay, 1999 a).

Dès mon retour au Québec en 2002, j'ai repris le flambeau, en assumant un poste d'intervenante psychosociale dans un Centre d'aide et de luttes contre les agressions à caractère sexuel (CALACS) en Haute-Gaspésie. En plus de répondre aux nombreuses demandes d'accompagnement juridique de ce milieu semi-rural, j'y ai conçu une démarche thérapeutique individuelle pour guérir des conséquences des abus sexuels (Tremblay, 2004) basée à la fois sur le modèle d'intervention féministe et sur une thérapie brève centrée sur la solution¹. J'ai aussi mis sur pied un groupe de soutien pour les femmes de 14 ans et plus qui ont subi des abus sexuels, soit récemment ou dans l'enfance.

Durant toutes ces années de pratique, j'ai vu des horreurs sans nom, des milliers de vies détruites, des blessures « in-pensables »... Je suis pourtant restée solidement à l'écoute et au service des autres... enchaînée à l'ancre du féminisme et ce, même au plus fort des tempêtes. Il n'empêche que ma vision de la vie a été altérée par tant de violence emmagasinée sous mes yeux - au point peut-être de ne plus comprendre ma propre relation à celle-ci.

Pas étonnant alors que dans un premier temps, j'ai été très sensible au « Modèle praxéologique de formation expérientielle » (Nadeau, 1989) proposé entre autres modèles par la maîtrise en Étude des pratiques psychosociales de l'UQAR:

¹ La Thérapie brève centrée sur la solution (TBCS) a été créée dès 1982 au Brief Family Therapy Center, Milwaukee, Wisconsin par Steve de Shazer et Insoo Kim Berg. Cette école apporte un nouveau paradigme thérapeutique, il ne s'agit pas ici de résoudre un problème mais de créer une solution ou mieux, considérer la solution comme déjà là et parvenir à construire celle-ci.

[...] De par son parcours et ses référents critiques, la praxéologie touche à l'identité professionnelle, collective et personnelle de l'agent. Son questionnement n'est pas intellectuel mais existentiel. Il te renvoie à ta qualité d'être [...] En termes de formation, la praxéologie pourra développer la capacité d'appréhension critique des sujets, ressaisir leurs possibilités et leurs responsabilités, améliorer leur triple compétence (savoir, savoir-faire et savoir-être) [...]

En réalité, et je ne le découvrirai que plus tard, c'est surtout la partie d'exploration expérientielle qui retenait mon attention. Ayant choisi la Gaspésie comme terre de prédilection, je m'inscris donc à cette maîtrise qui semblait non seulement répondre à mon premier besoin concernant la reconnaissance de ma pratique mais qui, de surcroît, entrouvrirait la porte pour la première fois à une réflexion sur ma propre vie.

Cette merveilleuse aventure est donc née avec le goût de l'écriture mais elle m'a conduite sur des chemins que je n'avais pas explorés jusque-là et dont j'ignorais les enjeux, dans une démarche heuristique singulière... à la recherche d'un regard nouveau sur la violence faite aux femmes et aux enfants et un renouvellement de ma pratique.

1.2 Épargner aux futures générations la transmission des traumatismes liés à la violence

Le mouvement féministe qui a connu un essor foudroyant depuis 1975, *Année des femmes pour les Nations-Unies*, a eu comme constante préoccupation de sortir les problèmes de la *vie privée* – telle la violence envers les femmes et les enfants - pour les faire entrer dans la *sphère publique*.

La violence conjugale n'est certainement pas un phénomène nouveau ou exclusif à notre société ou encore à une classe sociale ou à un groupe d'âge en particulier, même si un passage de l'état de difficulté personnelle à l'état de problème social est très récent (Gendron, 1987; Pâquet-Deehy, Rinfret-Raynor, 1988; Lavigne, 1990 ; cités dans Pâquet-Deehy, 1992).

Bien que je n'aie pas succombé ici à ma tentation première de laisser parler les statistiques pour rappeler la pertinence sociale que revêt cette problématique, on serait tout de même en droit de se demander *en quoi cette question de la violence est-elle une question pertinente à notre époque, pour nos contemporains - hommes et femmes de notre génération – pour les générations qui nous précèdent et surtout pour celles qui nous suivent ?*

Nelson Mandela, dans le Rapport mondial 2002 sur la violence et la santé (résumé) de l'Organisation mondiale de la Santé, répond très bien à cette question :

Le XXe siècle restera comme une période marquée par la violence. Il nous laisse un lourd héritage de destruction de masse, de violence perpétrée à une échelle jamais vue et jamais imaginée auparavant dans l'histoire de l'humanité. Mais cet héritage – produit de technologies nouvelles mises au service d'idéologies de la haine – n'est pas le seul qui nous soit transmis ni que nous ayons à affronter. Ce qui est moins visible mais bien plus répandu, c'est le fardeau des souffrances quotidiennes au niveau des êtres humains. C'est la douleur des enfants victimes de ceux qui devraient les protéger, des femmes blessées ou humiliées par un partenaire violent, des personnes âgées maltraitées par ceux qui s'occupent d'elles, des jeunes brutalisés par d'autres jeunes, ou encore des gens de tous âges qui retournent la violence contre eux-mêmes.

Cette souffrance – et on pourrait en donner bien d'autres exemples – est un mal qui s'auto reproduit, car les nouvelles générations grandissent avec la violence des générations passées, les victimes vivent avec les bourreaux, et on laisse perdurer les situations sociales qui alimentent la violence. Il n'est pas un pays, une ville ou une communauté qui soit à l'abri. [...] (OMS, 2002 : 5).

Il m'a toujours semblé que face aux différentes facettes de cette problématique, il incombe à chacun d'entre nous d'organiser une réponse sociale cohérente à divers niveaux afin que les générations futures puissent apprendre à vivre autrement. C'est le mandat du moins que je me suis toujours donné. En attendant, je crois que la prévention, l'éducation, les sanctions et l'aide aux victimes resteront sans doute parmi les éléments de résolution connus les plus pertinents pour contrer cette problématique.

Ce mémoire constitue donc un modeste apport dans ce domaine spécifique de l'intervention psychosociale auprès des victimes – une réflexion sur mon expérience qui permettra peut-être de sortir des sentiers battus en jetant un second regard sur le phénomène et en explorant des voies de guérison originales, susceptibles – et c'est mon souhait – d'épargner la transmission des traumatismes à nos enfants et petits-enfants, les miens et les vôtres.

1.3 Enrichir les modèles d'intervention

L'histoire des femmes au Québec est remplie d'exemples de l'existence du phénomène de la violence à leur égard au moins depuis le début de la colonisation². Pour des raisons historiques liées notamment à l'omniprésence du clergé, il aura pourtant fallu mener plusieurs luttes - *dont le droit au suffrage universel, le droit à l'éducation et à la*

² A ce sujet, lire DU SABLON, Claire. 2001. « Chronologie de l'Histoire des femmes au Québec » (s.n.d.p.). Article disponible sur le site <http://pages.infinit.net/histoire/femmes.html>.

santé, le droit au travail, à la syndicalisation et la lutte contre la pauvreté, etc. - avant qu'un mouvement articulé autour de cette problématique spécifique ne voit le jour.

En effet, comme je l'ai mentionné, ce n'est que depuis l'avènement du féminisme dans les années soixante-dix que les féministes, particulièrement influencées par les radicales américaines, se sont mises à dénoncer, à organiser des groupes puis des regroupements d'activistes et qu'elles se sont attelées à la recherche, aux communications, à modifier la législation, à organiser des services, etc. Dans cette foulée, elles ont proposé un modèle d'analyse féministe à l'intention des femmes. *Le mouvement pour le droit des femmes à la santé* en a été un des premiers porte-étendards comme son historique le rappelle si bien :

De l'ensemble des critiques élaborées à l'égard des pratiques sexistes en santé mentale, est née une nouvelle forme d'intervention, de plus en plus utilisée par les praticiennes et dans les groupes de femmes : *l'intervention féministe*. Son objectif fondamental est de faire prendre conscience aux femmes de leur conditionnement social, des stéréotypes sexuels et des rôles limitatifs auxquels la société les confine.

L'approche et les pratiques privilégiées par les groupes de femmes permettent aux femmes de retrouver la confiance, l'estime et le pouvoir qu'on leur a dérobés au fil du temps, au gré de pratiques médicales abusives et oppressives. (Réseau québécois pour la santé des femmes, s.d : s.n.d.p)

Sous l'influence de l'anti-psychiatrie, il y a longtemps que les féministes – moi y compris - ont crié haut et fort que les femmes ne sont pas folles, que ça n'est pas dans leur tête que les problèmes se trouvent mais plutôt dans l'oppression causée par les rapports de domination qu'entretient la société patriarcale. On caricature à peine en disant que l'analyse féministe nous a conduit dans notre pratique d'intervention à l'exclusion d'un

regard psychologique ou du moins qui relèverait d'une **perception individuelle plutôt que sociale du problème**. Ce paradigme qui s'est immiscé dans nos pratiques semble perdurer car, jusqu'à maintenant, il est présent dans les débats et le discours de certaines maisons d'hébergement ; comme en fait foi cet extrait du colloque de l'Entraide pour Elles en 2002:

Danger! Danger!

Pourquoi la montée d'une psychologie très individualiste qui semble complémentaire ou conséquente avec le back lash actuel?

Comment faire en sorte que cette analyse soit moins dominante et laisse plus de place à l'analyse sociale? (Léveillée, 2002)

Tout en restant prudentes, les féministes admettent qu'il y a quand même des rapprochements qui se font graduellement parce qu'on se rend compte que pour mieux aider les femmes, il faut s'outiller davantage. La Charte du Regroupement provincial des maisons d'hébergement pour femmes victimes de violence conjugale et leurs enfants (1990) va en ce sens :

La violence conjugale étant un problème d'ordre social, les maisons d'hébergement interviennent partout où il est nécessaire de faire reconnaître la problématique, les besoins et les droits des femmes victimes de violence conjugale et de leurs enfants. Tout en relevant d'un problème social, relié à une structure patriarcale qui repose sur l'oppression des hommes sur les femmes, la violence conjugale revêt des dimensions spécifiques selon chaque femme, son expérience, ses références, ses croyances et son vécu. Nous tentons de tenir compte de tous ces aspects dans l'intervention auprès de chaque femme et de leurs enfants. De plus, les maisons d'hébergement travaillent avec les femmes et les enfants dans leur globalité, en tenant compte de tous leurs besoins: sécurité, chaleur, information, support, accompagnement dans les diverses démarches. (RPMHFVVC, 1990 : 1)

Relativement selon les mêmes principes, une chercheure en travail social et professeure à l'UQÀM, Ginette Larouche, a proposé un modèle *d'intervention* (Larouche, 1987) qui a largement influencé la pratique des groupes de femmes qui travaillent auprès

des victimes de violence conjugale ou sexuelle au Québec. C'est du moins celui qui m'a inspirée et qui a marqué le développement de mon analyse et de mon intervention.

Dans ce mémoire, je vais donc entre autres tenter d'analyser comment j'ai moi-même porté le féminisme jusqu'à l'international – en tant que femme, militante et intervenante. Également, tout en abordant la portée et les limites du modèle d'intervention féministe tel que je l'ai entendu, je vais tenter d'entrer dans les méandres du processus et de l'expérience qui m'ont conduite à identifier puis surmonter mes propres blessures laissées par la violence. Enfin, je vais tenter d'élargir les horizons de ma pratique d'accompagnement en y incorporant notamment certains éléments issus de mon expérience de transformation.

Puisse cette démarche basée sur une expérience de vie être considérée par d'autres chercheur-e-s comme une voie originale pour bonifier ou enrichir un tant soit peu les modèles d'intervention dont nous disposons actuellement au Québec.

1.4 Problème de recherche

1.4.1 Quelles sont les questions épineuses qui restent malgré les efforts faits ?

Quand je fais un bilan global de la lutte contre la violence envers les femmes et les enfants, je ne peux qu'affirmer qu'il reste un long chemin à parcourir. « La condition des femmes a empiré ces dix dernières années, malgré les promesses des gouvernements d'appliquer l'égalité entre les sexes », affirme le rapport titré « Pékin trahi » publié à l'occasion de la Conférence internationale sur les droits des femmes, tenue en mars 2005 au

siège de l'ONU à New York et commenté par la Presse Canadienne, le 04 mars 2005. Ce

bilan établi par les délégués de 130 pays stipule que:

[...] Nous observons des tendances importantes: une pauvreté grandissante, des inégalités, une militarisation accrue et une opposition fondamentaliste aux droits des femmes [...]

La violence touche ainsi environ deux tiers des femmes dans le monde. Au Kazakhstan par exemple, plus de 60% d'entre elles ont subi des violences physiques ou sexuelles au moins une fois dans leur vie. Aux États-Unis, 31% des femmes rapportent avoir été agressées sexuellement par leur mari ou compagnon. Et en 2000 en Colombie, 44% des femmes mariées ont été violentées par leurs époux, selon le rapport.

De même, les gouvernements ne semblent guère se préoccuper du trafic d'êtres humains, notamment les mariages forcés ou la prostitution. Jusqu'à 175 000 femmes sont entraînées chaque année dans «l'industrie» du sexe dans les pays de l'Est et de l'ex-Union Soviétique. Femmes et fillettes risquent par ailleurs d'être contaminées par le sida, principalement parce qu'elles restent confrontées à une contrainte sexuelle.

Au Canada cependant, je sais qu'un nombre incalculable de vies ont changé et ont même été sauvées depuis qu'on a commencé à dénoncer la violence et à développer des services. Durant mon enfance, le silence de la société à cet égard était cruel. Aujourd'hui, on pourrait considérer comme un indicateur de conscience et d'action par rapport au problème, l'augmentation du nombre de maisons d'hébergement et de refuges pour femmes violentées : Statistique Canada confirmait en juin 2007 «qu'il y a 553 refuges recensés au pays en 2005-2006» (Statistique Canada, Vaillancourt, Taylor-Butts, 2007 : 6). On a dénombré « 105 711 admissions de femmes et d'enfants à charge pour la période allant du 1er avril 2005 au 31 mars 2006 » (Ibid. : 7). Au Québec, « 117 établissements sont reconnus pour fournir des services d'hébergement aux femmes violentées et on a dénombré 18 250 admissions de femmes et d'enfants à charge pour la même période » (Ibid. : 17).

Je pense que la reconnaissance publique de la problématique, le courage des femmes et le soutien des choix qu'elles ont faits par l'ensemble de la population, et en particulier par les organisations de femmes, sont en partie responsables de cet accroissement de ressources.

En dépit de cet accroissement des ressources, le Canada n'échappe pourtant pas à certains faits troublants recensés par la Fédération des Ressources d'hébergement pour femmes violentées et en difficulté du Québec (s.d. : s.n.d.p.) :

- ✓ Chaque année, 130 000 Canadiennes craignent d'être tuées (*Centre de recherche interdisciplinaire sur la violence familiale et la violence faite aux femmes, Bulletin d'information, vo.7, no.1, juillet 2002, p.2*) ;
- ✓ Dans la majorité des cas où une femme a été tuée par son conjoint, la police était au courant d'incidents antérieurs de violence conjugale : 1993 à 2000, on a constaté l'existence d'antécédents de violence conjugale dans 74 % des homicides de conjointes perpétrés par des ex-maris, dans 57 % de ceux commis par des conjoints de fait et dans 41 % par des maris légitimes (*Condition féminine Canada, Évaluation de la violence contre les femmes : un profil statistique, 2002, p.20*) ;
- ✓ En 2001, 69 Canadiennes ont été tuées par leur conjoint contre 52 en 2000 (*Statistique Canada, La violence familiale au Canada : un profil statistique 2003, p.8*) ;
- ✓ Les personnes de 18 à 39 ans ont été plus souvent victimes de violence conjugale, notamment les 18 à 24 ans chez les femmes (*Ministère de la Sécurité publique, Statistiques Violence conjugale, 2001, p.1*) ;
- ✓ Les coûts préliminaires partiels de la violence faite aux femmes pour les services de santé, médicaux et sociaux ainsi que pour la justice, l'éducation et l'emploi s'établissent à au moins 4,2 milliards (*Condition féminine Canada, Évaluation de la violence contre les femmes : un profil statistique, 2002, p.24*) ;
- ✓ 80 % des victimes d'agression sexuelle sont de sexe féminin et 60 % d'entre elles sont âgées de moins de 18 ans ;
- ✓ 66 % des victimes âgées de moins de 12 ans sont des fillettes (*Gouvernement du Québec, Les orientations gouvernementales en matière d'agression sexuelle, mars 2001*) ;

- ✓ En matière d'agressions à caractère sexuel, les hommes demeurent les principaux agresseurs dans 98 % des cas (*Gouvernement du Québec, Les orientations gouvernementales en matière d'agression sexuelle, mars 2001*).

D'une part, du point de vue de la militante politique pour les droits des femmes que je suis, ce bilan montre bien les difficultés réelles et l'adversité auxquelles se heurte le mouvement des femmes tant au Québec qu'ailleurs dans le monde. Certains propos et constats de spécialistes (Richardson, 2001) sont à cet effet d'ailleurs assez crus :

Aujourd'hui, nous vivons une période où l'on continue de nier l'incidence, la gravité et les différentes formes de la violence, de blâmer la victime, de manifester une compréhension ou un intérêt limités face aux services de lutte contre la violence ; [...] On oppose une résistance vive et organisée et on affiche une attitude réactionnaire; on continue d'être sexiste, raciste et homophobe ; [...] On glorifie la violence et banalise la représentation des femmes dans des rôles de soumission ou hyper sexualisés. On tente de bâillonner les femmes qui luttent pour faire changer les choses.

S'il est vrai qu'on enregistre des percées, on connaît aussi des reculs - personnifiés au Québec entre autres par un certain «*lobby masculiniste*» (Regroupement provincial des Maisons d'hébergement pour femmes victimes de violence conjugale et leurs enfants, 2004) qui fait parfois la manchette, tel le groupe d'activistes bien connu pour ses actions d'éclats *Fathers for Justice*. Personne ne peut nier que la *structure patriarcale* offre de la résistance, que les *mentalités* ne sont pas faciles à changer. Il faut donc une bonne dose d'utopie pour s'engager dans cette lutte à long terme, doublée sans doute du *feu sacré et de la persévérance*. Chose certaine, il reste tellement encore à faire, ne serait-ce que du point de vue législatif par exemple, de la prévention et des services.

D'autre part, et c'est surtout là le problème, en tant qu'intervenante psychosociale féministe ayant moi-même été confrontée dans ma vie personnelle et familiale à la violence, j'ai l'impression d'être arrivée au bout de ce que m'a si généreusement offert tout au long de ma vie mon interprétation du modèle d'intervention féministe : la nature de mes propres blessures laissées par la violence m'oblige - sans entrer en contradiction avec le féminisme bien au contraire - à chercher un *autre espace*, à porter un *autre regard* !

En effet, je peux affirmer haut et fort avec le féminisme que les hommes sont violents parce qu'ils exercent un pouvoir sur moi, sur l'ensemble des femmes et de la société. C'est un fait accompli que j'ai pu moi-même vérifier partout sur la planète. Cette vision est même parvenue à cristalliser mon appréhension du monde et ne m'a laissé d'autre choix que de lutter chaque jour contre un système qui engendre des relations inégales de pouvoir.

En plus de m'offrir un cadre pour une compréhension globale du phénomène de la violence, le fait d'être féministe m'a permis et continue de me permettre, d'adopter dans ma propre vie des comportements de « *non-victimisation* » face aux agressions, d'entreprendre les actions appropriées, de dénoncer publiquement les gestes violents... Je dirais même que le féminisme depuis une trentaine d'années a largement contribué à élever ma résilience - en m'offrant notamment des possibilités et un espace de *militantisme* et des *occasions d'aider les autres*, comme l'explique souvent Cyrulnik dans l'ensemble de son œuvre sur la résilience (voir bibliographie). Ce grand spécialiste français de la résilience déclarait d'ailleurs, dans une entrevue accordée à la revue *Ça se discute* suite à la parution de son livre *Les vilains petits canards* (Cyrulnik, 2004), que le fait de devenir activiste serait l'un

des moyens mis en œuvre par les personnes résilientes ayant vécu d'importants traumatismes :

Les enfants résilients deviennent de grands créatifs, et transforment leur blessure en œuvre d'art pour mettre une distance entre eux et leur traumatisme : ils sont souvent écrivains, comédiens. Certains se tournent vers les autres, et veulent s'engager socialement (œuvres humanitaires, éducateurs de rue...), ou s'orientent vers de longues études (souvent en psychologie) : ce qu'ils veulent avant tout, c'est devenir l'auteur de leur destin. Ce sont des décideurs parce qu'ils n'ont rien décidé de leur enfance.

Personnellement – et ce n'est pas le cas de toutes les féministes - j'ai longtemps vécu le *féminisme* comme s'il s'agissait d'une *religion (la seule que j'ai jamais endossée)*, avec sa doctrine et ses dogmes. Mais tout comme les religions qui s'efforcent de fournir bon nombre d'explications existentielles sans y parvenir tout à fait, j'imagine que l'analyse féministe ne contient pas explicitement non plus toutes les réponses. En tout cas, elle ne contient certes pas toutes les questions que j'ai eu à poser pour dénouer ma crise :

Est-il possible que, dans ma pratique, le fait d'entendre continuellement des histoires de violence, d'en voir quotidiennement les manifestations souvent atroces (dans les pays du Sud comme ceux du Nord) et d'intervenir constamment en situation de crise, ait fini par ouvrir la porte à une perception que j'oserais dire «tordue» du monde et de moi-même?

Y aurait-il ailleurs que dans les relations de domination patriarcales une explication au fait que ma trajectoire de vie ait été si puissamment façonnée par la violence ? Pourquoi mes deux grand-mères, ma mère biologique et ma mère adoptive ont-elles été brutalisées et privées d'Amour ? Pourquoi ma fille, descendante on ne peut plus directe d'une militante n'a-t-elle pas été épargnée ? Qu'advient-il de mes petits-enfants ?

Comment s'occuper de soi quand on s'occupe des autres? Comment réussir à intégrer sa propre autobiographie? Comment regarder, vivre et dépasser ses propres blessures de l'être et du corps – quelles sont les voies de passage ? Comment reconnaître ses mécanismes de résilience? Comment favoriser les tuteurs de résilience et comment éduquer à la résilience ? Comment ne pas garder ni fabriquer de secrets, dire l'indicible? Comment aimer?

Or, devant l'ampleur de la violence dans ma vie et la crise existentielle dans laquelle je suis plongée, il me faut désormais explorer d'autres avenues et chercher un sens inédit à la souffrance. Je dois trouver des moyens pour transgresser mes propres blessures.

Originalité

Ce mémoire repose sur l'exploration d'une expérience personnelle et professionnelle considérable, principalement dans le domaine de la violence faite aux femmes et aux enfants. En effet, cette recherche est née d'une crise survenue brutalement dans ma vie personnelle et familiale. Je comptais y faire face par la mise en œuvre de mes stratégies traditionnelles de résilience. Mais cette crise s'est mutée progressivement en crise existentielle impliquant une perte radicale de sens. Du coup, tous les secteurs de ma vie y compris ma vie professionnelle s'en sont trouvés bouleversés.

Cette recherche a donc été menée depuis une perspective globale et holistique tenant compte de dimensions à la fois transculturelles, intra-personnelles et intra-familiales, transgénérationnelles, somatiques et spirituelles.

Elle propose ainsi une exploration de certaines approches et leurs outils, mais surtout une réflexion basée sur un laborieux travail d'écriture et d'analyse qui emprunte des sentiers habituellement délaissés ou du moins peu développés à ma connaissance par l'intervention féministe au Québec. En ce sens, il serait intéressant que ce mémoire génère à son tour de nouvelles pistes pour l'accompagnement des processus de guérison des

blessures de l'âme et du corps molesté par la violence tout en contribuant à un renouvellement de la pensée sur la question. Ainsi, il est à souhaiter que les résultats de cette recherche ouvrent des perspectives complémentaires aux victimes et survivantes et aux intervenant-e-s et accompagnant-e-s dans leur quête de réviviscence que je sais constante.

1.5 Question de recherche

La souffrance peut conduire à une absence de compréhension profonde de soi et du monde. **Le goût de la dépasser** et par conséquent **la simple aspiration au bonheur** sont sans doute le point de départ de bien des quêtes de sens – en tout cas, c'est le mien. Dans ma crise existentielle, je me suis demandé entre autres : *Quel sens prend cette souffrance dans ma propre histoire personnelle, quel message souhaite-t-elle me transmettre et comment la transcender ?*

Cette recherche *expérientielle* se déploie donc globalement sur fond de quête de sens, mais la question centrale à laquelle elle tentera de répondre concerne plus largement ma pratique d'intervention :

En quoi et comment pourrais-je m'inspirer de mon expérience pour accompagner un processus qui vise à transcender les souffrances trans-générationnelles engendrées par la violence de l'Amour?

En sous-questions :

1. Comment renouveler mon regard sur ma pratique ainsi que sur mon rapport à moi, aux autres et au monde? Est-il possible dans un premier temps de me réapproprier mon histoire autobiographique puis de l'intégrer suffisamment pour faire émerger des questionnements susceptibles d'apporter ce renouvellement?

2. Quels sont les impacts traumatiques laissés par la violence dans ma vie et en quoi mon expérience de la résilience a-t-elle été utile? Quels sont les facteurs, mécanismes et stratégies de protection qui m'ont permis d'affronter la violence dans ma vie? Est-il possible, au cœur d'une crise existentielle - quand ces facteurs ne semblent plus fonctionner aussi bien, de cheminer vers une vraie résilience ?

3. Quelles sont selon mon expérience, les dimensions, la portée et les limites de l'intervention féministe (telle que je l'ai comprise et portée) pour faire face aux blessures profondes de mon être et de mon corps marqués par la violence? Y aurait-il d'autres approches à considérer et expérimenter ? Quelles nouvelles dimensions pourraient-elles introduire dans mon propre processus de guérison ainsi que dans l'accompagnement d'autres personnes impliquées dans de tels processus ?

1.6 Objectifs de recherche

Écrire, réfléchir, analyser, décrire et interpréter d'une part ma propre expérience de la souffrance engendrée par la violence envers les femmes dans ma vie, et d'autre part, créer, expérimenter et alimenter un processus de transcendance de cette souffrance pour ainsi me former et me transformer;

Contribuer, par les apports issus de cette expérimentation, à élargir ma conception ainsi qu'à renouveler ma pratique de l'intervention féministe, particulièrement au niveau de l'accompagnement des victimes et des survivant-e-s - et les faire rayonner.

CHAPITRE 2

CADRE CONCEPTUEL

2.1 Les blessures de l'être, le sens de la crise existentielle et la transcendance de ses souffrances

Toute existence humaine est inévitablement souffrante [...] Je n'ai qu'une tâche : me comprendre dans l'existence, donner un sens à ma propre vie, trouver ma propre vérité. [...] elle [la liberté] s'exerce dans l'instant et consiste à opter pour ce qu'il est nécessaire de choisir.

Kierkegaard 1813-1855 (Gusdorf, 1963)

Bien sûr, l'analyse sociale et politique sous-jacente à ma pratique de l'intervention féministe m'a aidée, à partir de l'adolescence, à *surmonter* mes propres blessures et souffrances liées à la violence - en ce sens notamment que je suis arrivée à les considérer *universelles* : *Je suis loin d'être la seule qui en soit affligée !* J'ai toujours été consciente d'ailleurs que chaque être humain est responsable de sa vie et moi de la mienne. Aussi, j'ai travaillé fort pour que les femmes en général, comme en particulier celles que j'ai accompagnées, connaissent un avenir meilleur, libre de violence. Aujourd'hui par contre, en pleine crise existentielle, je dois faire face à mes souffrances d'une manière différente et trouver ma propre voie de passage.

Comme le suggère si bien Rugira (1995), je crois devoir d'abord prendre la parole :

[...] Le rapatriement du pouvoir de faire-sens, du pouvoir d'auto-transformation et du pouvoir d'auto-orientation chez les sujets en crise passe par une prise de parole, une parole qui s'annonce en s'énonçant et qui garantit l'autodétermination et la liberté du sujet.

Mais il y a loin de la coupe aux lèvres. Je crois que je n'ai compris véritablement la nature de mes blessures de l'être, ma crise existentielle ainsi que le concept de transcender ses souffrances qu'après une session d'écriture particulièrement ardue suite à laquelle j'ai sollicité un accompagnement de ma directrice de mémoire, Jeanne-Marie Rugira. Je prends la peine d'en citer un extrait parce qu'il résume bien à la fois le concept et la démarche qui m'attendaient et sur lesquels repose ce mémoire :

JMR : Je comprends que les mots te manquent et que tu tombes dans ce mutisme dur à dire et à vivre quand tu touches *au cœur de ta blessure sacrée*... celle qui t'obligera de tout re-questionner... de re-choisir la vie, de t'ouvrir à autre chose... Une blessure sacrée, c'est celle qui nous pose la question-même de notre existence. Regarde ce que tu écris... [en parlant alors de ce texte que je venais d'écrire] :

« J'ai beau tirer toutes les ficelles de ma résilience pour chercher l'angle qui me permettra le rebond – je n'y parviens pas. Pourtant, je sais qu'il doit exister un moyen de me récupérer comme être humain. »

Ainsi et ici commence véritablement ta recherche... Ici s'ouvre l'espace réel de ce que tu ne sais pas et qui mérite qu'on cherche, qu'on s'engage solidairement dans une vraie recherche de ce qu'on ignore douloureusement ... qu'on se lance à la recherche de ce qui nous manque désespérément... de ce qui résiste à nos habituelles stratégies si efficaces soient-elles...

Cette recherche est donc venue s'immiscer dans ma vie à un moment où justement le défi ne consistait plus à vouloir *défendre une cause* ou *guérir d'un mal infligé* mais bien à m'outiller pour **dépasser et transcender cet état, cette blessure sacrée**. À partir de là, j'ai donc pris ma blessure sacrée comme une richesse inestimable, un tremplin vers la vie.

2.2 Violence de l'Amour

La violencia del Amor ou *La violence de l'Amour* est une dénomination en espagnol tirée de textes issus par ATD Quart-Monde, un organisme international français qui travaille avec les personnes exclues. J'en ai pris connaissance alors que j'étais invitée à donner une conférence dans le cadre des célébrations du 8 mars au Pérou - *mais je ne trouve plus la référence exacte*³. Peu importe son sens à l'origine, l'important c'est que cette expression, j'ai fini par la faire mienne à cause du grand impact qu'elle a eu dans ma vie personnelle et professionnelle.

En effet, cet oxymoron a eu le mérite, et ce n'est pas peu dire, de m'inciter à incorporer à nouveau la notion d'Amour au cœur des tragédies que la violence a générées dans ma vie. Par lui, il me semble que j'ai retrouvé un peu de dignité et une plus grande force intérieure. Ce fut sans conteste d'ailleurs, l'œil de chat qui a guidé le fil de ma démarche spirituelle.

Mais vous vous doutez sans doute que dans ma pratique *incluant les milieux d'intervention internationaux*, on ne parle pas en ces termes. On se réfère plutôt à la *violence faite aux femmes* indistinctement appelée (ou parfois distinctement dénommée par choix politique ou de contexte de travail) *violence de genre*, *violence sexo-spécifique*, *violence faite aux femmes et aux filles*, *violence conjugale*, *violence domestique*, *violence faite aux femmes et aux enfants*, *violence intra-familiale* ou *violence familiale*.

³ Cette référence du texte d'ATD Quart-Monde vient sans doute du livre en espagnol de Montseigneur Oscar ROMERO (1917-1980), Archevêque de San Salvador de 1977 à 1980 et prédicateur de la Théologie de la libération, *La violencia del Amor*, édité en 2004 et repris dans sa version intégrale sur le site www.bruderhof.par par The Bruderhof Foundation, Inc..

Quoi qu'il en soit, rappelons ici une définition à laquelle j'adhère et qui fait l'objet d'un large consensus au sein de la communauté latino-américaine avec laquelle j'ai travaillé : celle de la Convention interaméricaine de Belém do Para⁴ :

Article 1

(...) on entend par violence contre la femme tout acte ou comportement fondé sur la condition féminine qui cause la mort, des torts ou des souffrances physiques, sexuelles ou psychiques à la femme, aussi bien dans sa vie publique que dans sa vie privée.

Article 2

Par violence contre la femme, on entend la violence physique, sexuelle ou psychique:

- a. se produisant dans la famille ou dans le ménage ou dans toute autre relation interpersonnelle, que l'agresseur ait partagé ou non la même résidence que la femme, se manifestant, entre autres, sous forme de: viols, mauvais traitements ou sévices sexuels;
- b. se produisant dans la communauté, quel qu'en soit l'auteur, et comprenant entre autres les viols, sévices sexuels, tortures, traite des personnes, prostitution forcée, séquestration, harcèlement sexuel sur les lieux de travail dans les institutions d'enseignement, de santé ou tout autre lieu; et
- c. perpétrée ou tolérée par l'État ou ses agents, où qu'elle se produise.

D'ailleurs, pour moi, il est historiquement significatif sur le plan social qu'au cours des dernières décennies l'on soit arrivé à vouloir se doter d'instruments internationaux incitant les États à développer des mécanismes de protection contre la violence faite aux femmes et aux enfants et à canaliser cette préoccupation au sein de l'agenda des décideurs. Je suis le témoin privilégié qu'il s'agit du fruit d'une grande volonté collective des femmes dans le monde. Dans la

⁴ Convention interaméricaine pour la prévention, la sanction et l'élimination de la violence contre les femmes, appelée "CONVENTION DE BELÉM DO PARÁ"; adoptée à Belém do Pará, Brésil, le 9 juin 1994, lors de la vingt-quatrième session ordinaire de l'Assemblée générale des Nations-Unies.

(Assemblée générale des Nations-Unies, 1993), on parle maintenant de cette dernière comme étant « la manifestation de rapports de force historiquement inégaux entre les hommes et les femmes, qui ont abouti à la domination des femmes par les hommes et à la discrimination à l'égard des femmes - qui ont empêché la pleine promotion des femmes dans la société ». (Ibid. : 2).

2.3 Violence envers les enfants

Les enfants quant à eux sont maintenant protégés par la Convention relative aux droits de l'enfant du 20 novembre 1989 (Assemblée générale des Nations-Unies, 1989).

L'Article 19 se réfère particulièrement à leur protection contre toute forme de violence :

Article 19 : La protection contre toute forme de violence

1. Les États parties prennent toutes les mesures législatives, administratives, sociales et éducatives appropriées pour **protéger l'enfant contre toute forme de violence, d'atteinte ou de brutalités physiques ou mentales, d'abandon ou de négligence, de mauvais traitements ou d'exploitation, y compris la violence sexuelle, pendant qu'il est sous la garde de ses parents ou de l'un d'eux, de son ou ses représentants légaux ou de toute autre personne à qui il est confié.**⁵

Bien sûr, la nomenclature des formes de violence n'est pas exhaustive dans la définition de la Convention et ce sont plutôt les États signataires qui se chargent de légiférer et d'appliquer leurs lois.

⁵ Ibid.

D'une part, une des formes de violence en tant qu'enfant qui a eu un grand impact sur ma vie est bien sûr celle d'avoir été **témoin de la violence envers ma mère**; une problématique sur laquelle on commence à peine d'ailleurs à se pencher . À cet effet, une étude du Secrétaire général des Nations-Unies publiée par l'UNICEF et portant sur la violence contre les enfants dans la région des Caraïbes stipule (traduction libre de l'anglais) :

La violence ne conduit pas seulement à des signes physiques évidents de blessures chez les enfants qui en sont victimes, mais aussi trop souvent à des conséquences psychologiques à long terme et ce, peu importe que les enfants soient des victimes directes, **des observateurs de la violence, ou qu'ils aient de la famille ou des amis qui en soient victimes.** ((UN Secretary General, 2006: 5) (*C'est moi qui mets en gras*))

D'autre part, le fait d'avoir été adoptée n'est pas techniquement une forme de violence – on parlera plutôt de *l'abandon* en tant que tel. Pour moi, la conscience de l'abandon n'est venue que plus tard dans ma vie (*sans toutefois me soustraire à ses conséquences*), alors que le secret autour des circonstances de ma naissance, le fait d'être *enfant naturel* comme on disait à l'époque, et la divulgation à des tiers de mon état d'adoptée ont été pour moi presque une torture.

Enfin, la déchirure aussi d'avoir un père alcoolique – gentil et charmant en état de sobriété – n'a jamais été simple à gérer en tant que fillette.

2.4 Approche trans-générationnelle

Sans qu'ils le veuillent, sans qu'ils le sachent et bien malgré nous, nos parents, nos grands-parents, nos aïeux nous laissent en héritage leurs deuils non faits, leurs traumatismes non "digérés", leurs secrets : morts précoces, abus sexuels et autres drames. « Nous sommes finalement, d'une certaine façon moins libres que nous le croyons. » (Ancelin Schützenberger, 1993 : 5)

L'approche trans-générationnelle dite psychogénéalogie est une approche psychanalytique développée depuis Carl Jung qui, comme on le sait, pour expliquer la notion *d'inconscient collectif* disait : « Ce qui ne vient pas à la conscience revient sous forme de destin » (Ibid). C'est ainsi qu'il décrivait les manifestations de nos héritages, de nos conditionnements dont nous ne prenons pas immédiatement conscience.

En outre, aux yeux des psychogénéalogistes, il arrive qu'un certain nombre de nos sentiments, comportements et symptômes ne soient pas liés à notre histoire personnelle mais qu'ils trouvent origine en vertu d'un principe de *loyauté familiale inconsciente* - dont parle amplement entre autres madame Shültzenberger qui a réactualisé et popularisé cette approche (op. cit.). Cette dernière postule, sur la foi notamment des travaux d'Ivan Boszormenyi-Nagy, que : « l'existence d'un inconscient familial permettant une transmission entre générations, l'existence de règles de loyautés propres à chaque famille et la possibilité pour un secret familial ou un événement passé traumatisant de venir influencer le comportement des membres de la famille. » (Ibid. : 29)

Dans ce mémoire, j'ai cru important de faire une exploration de la psycho-généalogie dans le but de trouver des liens entre les générations qui composent non pas une seule, mais mes deux familles. Pour ce faire, j'ai repris un outil simple appelé *le génogramme* (voir p. 243). En suivant quelques conventions de signes permettant de matérialiser le nom et le sexe des membres de la famille *au sens large* (famille adoptive et biologique, oncles, tantes, cousin-e-s, neveux et nièces), leurs dates de naissance et de mort, leurs mariages ainsi que les caractéristiques que je connaissais sur eux, j'ai pu ainsi reconstituer une partie de mon histoire familiale, faite de récurrences et de secrets... et j'ai essayé d'interpréter les données.

Bien sûr, le génogramme est un outil produisant des résultats subjectifs mais qui m'a fourni bon nombre de réponses, et surtout *des questionnements et des éléments de réflexion* pertinents à ma démarche.

2.5 L'intervention féministe

Au Québec, face à la question de la violence faite aux femmes, un modèle d'intervention spécifique continue de m'inspirer ainsi que l'ensemble des intervenant-e-s liés au réseau communautaire. Ce modèle a été développé dans les années 1980 par une travailleuse sociale, Ginette Larouche (Larouche 1981, 1985, 1986, 1987, dans Pâquet-Deehy, 1992)⁷. Il est d'ailleurs à la base des manuels de formation que j'ai élaborés pour la

⁷ Le modèle a été proposé, expérimenté comme protocole, développé puis évalué. On trouve le modèle comme tel dans Larouche, 1987.

formation des intervenant-e-s et professionnel-le-s - que ce soit en Bolivie, au Pérou ou en Haïti (Tremblay, 1996, 1997a, d, e, f, 1998, 1999a, 1996-97-98-99, 2000a, b, c, 2002 b, c). Il m'a bien sûr fallu l'adapter aux diverses situations mais, globalement, j'y ai toujours repris les mêmes principes.

Ce modèle adhère à l'idéologie féministe et se base sur une analyse politique et sociale de la violence à l'égard des femmes. « Cette analyse permet de saisir la problématique de la femme violentée dans une perspective où les femmes éprouvent une oppression spécifique alors que leurs problèmes sont reliés à des facteurs sociaux, politiques et économiques qui les maintiennent dans leur position de victime » (Fook, 1986; Corbeil, Pâquet-Deehy, Lazure et Legault, 1983; Larouche, 1987, dans Pâquet-Deehy, 1992). Dans cette perspective, la nature de leurs problèmes n'est donc pas intra psychique.

Toujours selon l'étude de Pâquet-Deehy pour le compte du Centre national d'information sur la famille de Santé et Bien-être social Canada (op. cit.) :

Le modèle a été conçu pour aider les femmes victimes de violence conjugale à rompre avec leur vécu de violence. Pour parvenir à cette fin, l'intervention vise à mettre la femme au centre du processus d'aide pour lui permettre de se centrer sur ses besoins et de prendre conscience de ses capacités; abaisser les comportements de victime; favoriser une action de conscientisation au contexte socio-politique de la violence.

Selon le même rapport, à l'instar d'autres thérapies féministes, les principaux objectifs de l'intervention sont:

- a) de rendre les femmes conscientes de leur condition spécifique et des facteurs perpétuant leur oppression;

- b) de les aider à regagner du pouvoir sur leur propre vie, leur environnement et leur corps en devenant plus autonomes et affirmatives;
- c) de les aider à développer un sentiment personnel d'identité;
- d) de rehausser et de restaurer l'estime de soi;
- e) de promouvoir éventuellement un changement social (Poirier, Pâquet-Deehy et Legault, 1985, dans Pâquet-Deehy, 1992).

Quant à la femme violentée, elle est perçue comme une personne possédant des forces et des ressources individuelles dont elle n'a pas conscience. Le rôle de l'intervenante est de prendre position contre la violence tout au long de l'intervention et les intervenantes sont encouragées à briser le silence et à faire pression sur le milieu institutionnel.

Une fois que l'on a bien intégré l'analyse féministe et pratiqué l'intervention qui en découle et *sur laquelle je reviendrai au dernier chapitre plus en détails*, quand on a formé des gens, adapté des outils, réalisé des processus thérapeutiques féministes, on peut se sentir bien équipée pour affronter la violence. *Mais à long terme, lorsqu'on est personnellement touchée par celle-ci, est-ce que ça suffit ?* C'est une des questions sur lesquelles je vais réfléchir au cours de ce mémoire.

2.6 Les impacts traumatiques

Selon la 10^e édition de la classification internationale des maladies publiée par l'Organisation mondiale pour la santé (CIM-10, F43.1), le traumatisme se définit comme la réunion des deux caractéristiques suivantes:

1. la personne a vécu, a été témoin ou a été confrontée à un événement ou des événements qui impliquaient un risque de mort ou de blessure sérieuse ou une menace pour l'intégrité physique de soi-même ou d'un autre ;
2. la réponse de la personne était faite d'une peur intense, un sentiment d'impuissance ou d'horreur. Note : chez l'enfant, cette réponse peut prendre la forme d'un comportement désorganisé ou agité.

Si ces deux conditions sont présentes, le traumatisme se répercutera chez la personne l'ayant subi suivant différentes formes.

En tentant de compléter cette définition succincte avec des éléments notés au cours de ma pratique et surtout pour circonscrire ce concept à l'usage de ce mémoire, je dirais qu'il est généralement et de plus en plus admis que des impacts traumatiques *immédiats ou différés* - autrement dit des séquelles psychologiques à divers degrés qui se produisent peu de temps après le traumatisme ou plus tard - liés à un événement qui provoque la détresse (*un événement traumatique notamment causé par diverses formes de violence humaine dont les agressions sexuelles ou physiques*) peuvent être laissés comme des empreintes altérant la personne et ce, dès lors que celle-ci (à tort ou à raison) perçoit une menace réelle à son intégrité physique ou à celle d'autrui.

Selon le Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders - Fourth Edition (DSM-IV), les troubles psychotraumatiques se manifestent principalement au travers de trois catégories de symptômes :

La répétition des événements traumatiques : cauchemars récurrents, images intrusives, vives réactions émotionnelles et physiques;

Un comportement d'évitement de tous stimuli (objets, personnes, lieux, etc.) susceptibles de rappeler les faits;

Une hyper vigilance : sursaut au moindre bruit, plus grande irritabilité, difficultés d'endormissement et manque de concentration. (American Psychiatric Association, 2000)

Je crois cependant que des impacts traumatiques existent au-delà de ces symptômes répertoriés (*Stress Disorder, Stress Post-Traumatique*) et qu'ils peuvent également affecter notre vision de soi, du monde et des autres. Il s'agira donc dans ce mémoire de regarder à la fois les empreintes, mais aussi ma représentation des traumatismes laissés par la violence utérine que j'ai subie, l'abandon, le fait d'avoir été témoin de violence envers ma mère, les divers abus sexuels, la violence conjugale et familiale dont j'ai été victime ainsi que les agressions pédophiles de mon ex-mari sur ma fille conjugués aux effets de ma longue fréquentation avec d'autres victimes. pour des motifs professionnels.

Pascale Brillon (2004), psychologue-chercheuse à la Clinique des troubles anxieux de l'Hôpital du Sacré-Cœur de Montréal et co-directrice du Laboratoire d'étude du trauma de l'Université du Québec à Montréal, exprime d'entrée de jeu sur la jaquette de son livre Se relever d'un traumatisme: Réapprendre à vivre et à faire confiance que pour dépasser un traumatisme, « il suffit d'être à l'écoute de son corps, de reconnaître les émotions

ressenties, les accepter et vivre avec. À son avis, le rétablissement repose sur l'intégration des émotions et la digestion du traumatisme ». Il sera donc question également de mes stratégies pour surmonter l'ensemble de ces événements traumatiques et des changements qu'il me faudra apporter pour les dépasser.

2.7 Le renouvellement du regard sur soi et sur sa pratique

La maîtrise en étude des pratiques psychosociales est basée sur une nouvelle épistémologie de l'agir professionnel (Schön, 1994). C'est une formation par production de savoirs (maîtrise de type recherche) avec une double finalité : le renouvellement de la pratique psychosociale et le développement des connaissances sur les pratiques psychosociales. Il s'agit d'une orientation praxéologique: le développement d'un savoir issu de la pratique qui vise à accorder une plus grande place aux praticiens dans le développement des connaissances [...] Ce projet de maîtrise est unique au Québec et représente un grand défi dans le milieu universitaire traditionnel, en visant à développer des praticiens-chercheurs.

Pilon (2003)

C'est en tant que praticienne-chercheure que je me propose de jeter un regard à la fois sur ma vie personnelle et sur ma pratique d'intervenante psychosociale féministe et d'en faire émerger le sens ainsi que des connaissances. En me plaçant au cœur de mon intervention et de ma vie personnelle, il me faudra insister sur la dimension autobiographique et symbolique en ce qu'elle recèle de savoirs informels qui ont façonné cette pratique, mais également parce qu'elle est garante et ce, dans la mesure où c'est ce que je souhaite vraiment, de ma formation, voire même de ma transformation. À cet effet, Marie-Christine Josso, auteure de plusieurs textes sur les histoires de vie dont « Cheminer avec :

interrogations et défis posés par la recherche d'un art de la *convivance* en histoire de vie », écrivait que :

Ce projet de connaissance, pour aboutir dans sa visée ultime à un projet de soi auto-orienté, exige des prises de conscience inhérentes au passage d'une compréhension de la formation du sujet à la connaissance des caractéristiques de sa subjectivité à l'œuvre. Ce processus introduit, ce faisant, une responsabilisation du sujet et met en évidence l'autonomisation potentielle comme choix existentiel. Ainsi, cette connaissance de soi pourra inaugurer l'émergence d'un soi plus conscient et perspicace pour orienter le devenir de sa réalisation et réexaminer, chemin faisant, les présupposés de ses options. Telles sont les visées formatives de la démarche Histoire de vie au-delà des apprentissages que la démarche telle que proposée peut favoriser. (Josso, 1998)

De plus, en questionnant constamment mon savoir, mon savoir-faire et mon savoir être par l'écriture, j'expérimenterai pour le renouvellement des approches différentes qui m'aideront à transcender ma blessure sacrée, alors qu'en retour ces nouvelles approches viendront nourrir mon domaine d'action.

CHAPITRE 3

MÉTHODOLOGIE

Marcheur, le chemin ce sont tes traces, et rien de plus ;
Marcheur, il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant.
En marchant se fait le chemin,
en jetant un coup d'œil en arrière, on voit le sentier que jamais plus il ne faut emprunter.
Marcheur, il n'y a pas de chemin, seulement des sillages sur la mer.

Machado (1917)
(Traduction libre)

Afin de permettre aux lecteurs de saisir ce chapitre en un seul coup d'œil, j'ai préparé une fiche synthèse de ma méthodologie de recherche (voir encadré page suivante). Chaque point sera ensuite traité plus en détail selon l'ordre établi.

3.1 Champ d'étude des pratiques psychosociales

De manière globale, on pourrait dire que la maîtrise en Étude des pratiques psychosociales participe au champ d'étude de la *psychologie sociale* qui se définit comme « l'étude scientifique de la façon dont les gens se perçoivent, s'influencent et entrent en relation les uns avec les autres. » (Myers et Lamarche, 1992, dans Pilon, 2005: 72)

Fiche synthèse de ma méthodologie de recherche Linda Tremblay			
1.	Champ d'étude	Étude des pratiques psychosociales	<ul style="list-style-type: none"> interactions humaines le pouvoir transformateur de la recherche et de l'action processus de production de savoirs
2.	Inspiration de ma démarche de recherche	Approche existentielle humaniste	<ul style="list-style-type: none"> Démarche impliquée d'actualisation de soi de renouvellement de pratique à partir de l'expérience du chercheur
3.	Visée/Orientation	<p>Comprendre/interpréter mon expérience</p> <p>Me former/me transformer</p> <p>Produire des connaissances pour renouveler ma pratique</p>	
4.	Posture épistémologique	Recherche interprétative (ou paradigme interprétatif)	<i>Pour comprendre les phénomènes humains</i>
5.	Portée	Herméneutique (sens immanent, interpréter le sens)	Phénoménologique (phénomènes humains)
6.	Stratégie de recherche	Recherche narrative	<i>Écriture en je – avec une portée politique</i>
7.	Méthode	Heuristique (Euréka!, Découvertes)	<i>Inspirée de la philosophie, la psychologie (phénoménologie et herméneutique) ainsi que de la linguistique (analyse de discours)</i>
8.	Approche	Autobiographique et symbolique	
9.	Analyse	En mode d'écriture	
10.	Conditions d'analyse	Processus dialogique	<i>Linguistique (analyse de mon discours et celui d'autres auteurs pour un meilleur apprentissage)</i>
11.	Terrain de recherche	Mon expérience	<i>Personnelle, professionnelle et de transformation</i>
12.	Recueil de données	Journal de recherche <i>Récits de vie, récits de pratique</i>	

On pourrait spécifier cependant que nous poursuivons plus précisément une triple quête. La première se réfère à **notre transformation en tant que praticien-ne-s**. « Cette transformation qui passe entre autres par la découverte, l'appropriation et l'acceptation de soi, se manifeste principalement par le développement d'une autre perspective, d'un nouveau regard sur soi et sur ses relations avec les autres. » (Pilon, 2005 : 93). La seconde renvoie au savoir **issu de l'action**. En effet, à partir de la recherche « il se dégage un savoir personnalisé mais aussi un savoir généralisable relatif à l'expérience humaine, à la vie humaine » (Bugental, 1973, dans Pilon, 2005 : 93). Enfin, en étude des pratiques psychosociales, le développement d'une **attitude d'ouverture au changement** est grandement sollicité.

En résumé, « plus nous apprenons à nous observer, plus nous réalisons que nous sommes continuellement en transformation tout comme la vie qui se manifeste en nous. Ce qui donne un nouveau sens, une nouvelle direction à notre vie, à nos pratiques psychosociales » (Pilon, 2005 : 93).

Ainsi, ma recherche étant orientée vers mon incontournable démarche de transformation afin ultimement de produire du sens et des connaissances pour renouveler ma pratique, elle trouverait donc sa voie plus nettement au cœur même des origines de la psychosociologie. Cette discipline concerne - tel que le rapportait Serge Lapointe en relatant les vingt-cinq ans de formation en psychosociologie à l'UQAR à laquelle il a grandement contribué : « [...] un désir de savoir à propos du comportement des humains dans leur double rapport avec eux-mêmes et les autres, et aussi [ce qui nourrira la poursuite

de ma quête], le pouvoir transformateur des savoirs, dans la recherche et l'action.»
(Lapointe, 2001 : 177)

Pour ce qui est de la recherche en tant que telle en étude des pratiques psychosociales, il faut savoir qu'elle est considérée comme une pratique discursive. Aussi, comme le souligne Gauthier :

Elle participe d'une part à soutenir le développement des nouvelles pratiques et des nouveaux savoirs émergents. D'autre part, elle contribue à favoriser les échanges de savoirs entre praticiens-chercheurs, à orienter leurs décisions et à guider leurs conduites personnelles et professionnelles en plus de supporter la croissance de tout un chacun. Ce courant de recherche est animé par le désir de comprendre le sens que les praticiens donnent à leur réalité. (Gauthier, 2007 : 79)

Ainsi, pour trouver de nouvelles réponses, il m'aura fallu sans équivoque poser de nouvelles questions avec une appréhension différente de moi-même, des autres et du monde. En tant que praticienne-chercheuse, mon besoin d'une compréhension renouvelée au plan personnel comme professionnel ressemblait donc à une quête de sens dont l'enjeu n'était rien de moins que ma renaissance.

3.2 Inspiration de ma démarche : approche existentielle humaniste

À mes yeux, l'expérience est l'autorité suprême. Ma propre expérience est la pierre de touche de toute validité. Aucune idée, qu'il s'agisse de celles d'un autre ou des miennes propres, n'a le même caractère d'autorité que mon expérience. C'est à elle que je dois revenir sans cesse, pour m'approcher de plus en plus de la vérité qui se développe graduellement en moi.

Rogers (1968 : 22)

Pour naviguer dans ce processus, il n'est pas étonnant que j'aie choisi de m'appuyer sur mon expérience comme pierre angulaire de mon processus de recherche, de transformation et de connaissance - comme le préconise la psychologie humaniste. Rappelons que « l'approche de recherche, de formation et d'intervention d'inspiration humaniste est issue des philosophies phénoménologiques et existentialistes qui abordent la personne dans toutes ses dimensions. » (Blouin et Bergeron, 1997 : 62)

Ainsi, on attribue la paternité de l'approche humaniste à Carl Rogers, créateur de l'Approche centrée sur la personne (*psychothérapie non directive*). La psychologie humaniste est appelée également *la 3^{ième} force en psychologie* pour marquer sa différence avec les modèles psychanalytique (1^{ière} force) et behavioriste (2^{ième} force). Elle est apparue dans les années 60 aux États-Unis et elle s'est répandue au Québec comme le souligne assez justement de nouveau Lapointe :

Ici [à Rimouski] comme ailleurs au Québec, la psychologie sociale des relations humaines a été fécondée par les pratiques de psychothérapie existentielle-humaniste (Lebourgeois, 1999 : 11-37). La personne était au centre des préoccupations des intervenants. Nous étions inspirés par Carl Rogers pour qui les êtres humains sont dotés d'une tendance à l'actualisation. (Lapointe, 2001 : 179)

Comme vous le voyez, j'ai bien sûr été guidée et accompagnée par des personnes exceptionnelles dans mon processus de recherche-formation que j'ai mené sur les traces de l'approche humaniste. Il faut spécifier également que les thèmes émergents qu'il me fallait aborder ont été largement traités par des chercheurs humanistes. Cette recherche est donc faite selon une démarche impliquée. Je tiens cependant à souligner que mon but n'a jamais été de me soumettre à une thérapie, aussi rogorienne soit-elle. J'étais fortement attirée par

une démarche de recherche-formation productrice de sens et de savoirs. À travers une démarche de recherche *potentialisante* et *actualisante*, j'ai plutôt cherché à puiser aux sources des connaissances actuellement disponibles dans la culture pour les mettre sous tension dialogique avec mon expérience et ainsi éclairer mon processus de compréhension et d'interprétation.

Il me semble important de mentionner, à l'instar de Blouin et Bergeron (2007, op. cit.), que cette démarche « s'appuie sur l'expérience consciente [...] et introduit le postulat de l'autodétermination : il s'agit en effet de développer chez la personne [...] la capacité de faire des choix personnels ». Cette orientation a été déterminante parce que, d'une part, je ne cherchais pas dans mon inconscient les origines de ma souffrance - quoi qu'elles pourraient aussi se situer dans les profondeurs de ma psyché comme le propose la psychologie des profondeurs. Cependant, je voulais plutôt trouver des éléments de réponse à ma quête de sens dans l'affinement de l'interprétation de mon expérience afin d'en dégager des connaissances qui serviraient ma vie et ma pratique. D'autre part, je voulais également me démarquer du béhaviorisme parce que, dans cette recherche de renouvellement, il ne s'agissait pas exactement d'acquérir des comportements ou des réponses plus adéquates dans une situation donnée et encore moins de mieux m'adapter à mon environnement. J'étais en crise existentielle et je cherchais à transcender cet état de fait.

En définitive, le fait de croire aux possibilités de l'être humain, au potentiel de son expérience révélée ainsi qu'à son autonomie en tant qu'acteur de sa vie, a vite rejoint les

valeurs profondes et les croyances professionnelles que sous-tend explicitement ma démarche. J'ai en effet moi-même toujours misé sur le potentiel des femmes que j'ai accompagnées - comme sur celui des hommes qui m'ont consultée - dans leur recherche de dépassement des traumatismes liés aux dynamiques de violence.

Des chercheurs issus d'autres courants, comme par exemple le neuropsychiatre Boris Cyrulnik que j'ai déjà mentionné parce qu'il a travaillé abondamment sur la résilience ou encore la psychosociologue Anne Ancelin-Schützenberger qui a pour sa part travaillé à développer l'analyse trans-générationnelle, de même que certains praticiens chercheurs en éducation somatique tels que Danis Bois et ses collaborateurs, auront également profondément nourri mon processus de recherche et de formation.

Quoi qu'il en soit, les porteurs du courant existentiel humaniste qui a influencé ma démarche dès le départ ont en commun une conception de l'être humain centrée sur la personne, sa responsabilité, sa liberté. Ils croient à la potentialisation de son authenticité et ils se centrent sur son expérience. Le territoire de la rencontre ou celui des relations existentielles leur sont également communs.

On peut constater aussi de manière générale que, dans la pratique, les approches humanistes développées au Québec, comme en Europe et aux États-Unis recourent à l'utilisation fréquente de techniques de groupes (*le groupe de co-formation a joué un rôle essentiel dans mon processus de recherche*); elles mettent l'accent sur l'expérience présente (ici et maintenant) (*comme je l'ai dit, en cherchant à interpréter mon expérience, je ne suis pas allée dans les profondeurs du moi mais j'ai plutôt examiné les possibilités de*

solution ici et maintenant) ; elles poursuivent (*comme c'est mon cas entre autres*) des objectifs de développement, de croissance et d'épanouissement personnel et trouvent importantes l'expression émotionnelle.

Enfin, l'approche humaniste accorde une place importante aux approches corporelles. Faut-il rappeler que c'est d'ailleurs dans cette mouvance que se sont développées les approches de conscience corporelles utilisant la relaxation et l'amélioration ou la restructuration du schéma corporel. *Pour ma part, j'ai choisi à cet endroit la somatopsychopédagogie comme approche d'éducation somatique.*

3.3 Visée/Orientation

Dans cette recherche, j'ai voulu *comprendre* mon expérience non seulement au sens sartrien comme je l'évoquais en introduction (voir p. 16) mais également dans le sens que Nadeau, auteur, chercheur entre autres *sur la souffrance*, et professeur de théologie à l'Université de Montréal, lui attribue

Comprendre, c'est intégrer une réalité porteuse d'angoisse ou de douleur, une réalité dont on ne saisit pas l'unité et qui, de ce fait, nous menace et nous questionne [...] C'est dans ce sens-là qu'il est opportun de recourir à la compréhension pour répondre à un drame existentiel et ouvrir de nouveaux possibles d'être au monde. [...] Comprendre c'est Prendre avec soi et avec d'autres. (Nadeau dans Rugira, 1995 : 33)

En réalité, ma recherche a été orientée de façon à **comprendre et interpréter mon expérience... Elle visait à me former et me transformer...** puis, en dernier ressort, à **produire des connaissances pour renouveler ma pratique.**

Intuitivement ou naturellement, ma démarche de recherche s'est donc développée en trois temps : un premier pour asseoir mon expérience personnelle et professionnelle, un second pour sortir d'une crise existentielle en me formant et en parvenant à une transformation personnelle, puis enfin un dernier pour la production et l'appropriation de connaissances émergées de cette transformation dans un but professionnel.

D'ailleurs à ce sujet, comme le précisent les co-auteurs Karsenti et Savoie-Zajc (2004):

Certaines pratiques de recherche permettent un effectif développement professionnel car elles développent chez les personnes impliquées la confiance en ses capacités personnelles, la responsabilité face à ses choix de stratégie d'action et le sentiment que cette action peut permettre de progresser vers une transformation personnelle et professionnelle. (dans Gauthier, 2007 : 79)

Le principal outil du type de recherche que j'ai menée demeure bien entendu le chercheur lui-même. Or, la production de connaissances qu'elle vise se fait donc dans une perspective dialogique, de discernement et de validation créatrice et réciproque, et non dans un souci de prouver ses points de vue ou d'apporter des preuves.

3.4 Posture épistémologique : paradigme interprétatif

Avec cette orientation de recherche, il me fallait poser un choix épistémologique éclairé. En fait, l'épistémologie est considérée, comme le rappelle Germain, « en tant que discours sur le savoir ou les types de savoirs scientifiques » (Germain, 1997 : 2). Pour connaître ce discours, il faut garder en tête qu'il existe un consensus autour de deux types de sciences: les sciences de la nature et les sciences humaines ou sociales. On sait bien que les premières, qui incluent par exemple la chimie, la physique et la biologie, sont davantage développées sur le plan méthodologique que les secondes auxquelles je souscris d'emblée, quoi que celles-ci essaient encore de se frayer un chemin original sur le plan de la méthode.

Ainsi, pour mieux caractériser ces deux types de savoirs, il convient de recourir au concept kuhnien de *paradigme* qui, comme poursuit Germain, « sert à désigner un ensemble de croyances, de valeurs ou de présupposés partagés par un groupe de chercheurs oeuvrant au sein d'une même communauté scientifique » (Germain, 1997 : 3). Or, contrairement aux sciences de la nature qui cherchent à *expliquer* les phénomènes observés, la finalité de ma recherche est plutôt, comme je viens de le souligner, *de comprendre* les phénomènes dits *de l'esprit ou les phénomènes humains*.

Pour parvenir à cette fin, trois voies nuancées ont été instaurées au fil du temps par des auteurs porteurs d'autant de courants - ayant donné lieu à des approches distinctes qui,

comme je vais le démontrer, ont toutes influencé mon parcours (quoiqu'à divers degrés) en ce qu'elles m'ont aidée à cheminer dans ma compréhension.

D'abord, selon Dilthey qui est l'auteur de Le monde de l'esprit écrit en 1947, « il faut *dégager le sens immanent* à l'intérieur des phénomènes humains » (Dilthey, 1947, dans Germain, 1997: 3). Ainsi, pour qualifier cette approche, on utilise le terme *d'herméneutique* associé historiquement comme, l'auteur le souligne, à la discipline consacrée à la critique et à l'interprétation du sens des textes anciens. Bien que mes textes ne soient pas tout à fait anciens (loin s'en faut), on pourrait tout de même dire que mon effort de recherche a, dans une certaine mesure, une portée herméneutique puisqu'il m'a fallu dégager le sens immanent des phénomènes qui m'ont interpellée lorsqu'ils sont apparus à l'intérieur même des textes que j'ai produits.

En second lieu, selon M. Weber qui nous donna plus de 20 ans plus tard, soit en 1968, ses Essais sur la théorie de la science, il ne faut pas seulement découvrir un sens interne aux phénomènes observés en sciences humaines mais il faut également tenter de les comprendre en *leur donnant ou en leur attribuant un sens*. Ainsi, celui-ci reconnaît, comme le souligne cette fois Gohier « la part d'interprétation du chercheur qui tente de clarifier le sens de faits particuliers, d'une manière rationnelle, d'où la possibilité d'autres interprétations qui pourraient être confrontées les unes aux autres » (Gohier, 1997 : 44).

D'ores et déjà, je suis en mesure d'indiquer que ma recherche est une recherche interprétative puisque j'ai surtout tenté d'interpréter (seule et avec d'autres), de manière rationnelle, ce qui a émané de mon expérience personnelle et professionnelle - c'est-à-dire

que j'ai tenté d'attribuer un sens à la violence dans ma vie et dans celle des femmes et des enfants que j'ai accompagnés.

Cependant, avant de sceller complètement mon option épistémologique, je voudrais glisser un mot sur la troisième voie (sans doute la plus éloignée de la mienne) qui est *l'attitude constructiviste*. Sur le plan épistémologique, elle consiste pour le chercheur à tenter de *re-construire* en quelque sorte le sens attribué par les acteurs eux-mêmes à leurs actions humaines ou sociales. Ainsi, le constructivisme postule que la réalité peut être abordée de multiples perspectives. En effet, « [...] le constructivisme implique de rendre disponible cette appropriation de la réalité selon divers angles sous lesquels elle peut être envisagée ». En fait, il postule « [...] qu'il y a suffisamment de degrés de liberté dans la structure du monde pour permettre aux individus de construire leurs propres théories et leurs environnements » (Jonassen, Deschênes & al. dans Do, 2003 : s.n.d.p.).

Sans faire partie des constructivistes radicaux parce que mon but n'a jamais été de construire une théorie généralisable à partir de mon expérience, on pourrait penser qu'au moins le désir de re-construction de sens (par et pour moi-même) a pu un tant soit peu influencer ma démarche. Cette construction, si elle était advenue, aurait pu à la rigueur s'appliquer à d'autres intervenant-e-s, à d'autres femmes ou à des personnes (hommes, femmes ou enfants) ayant vécu par exemple de la violence.

Quoi qu'il en soit et pour éviter l'hermétisme, que l'on invoque *un sens immanent*, *un sens attribué* ou *un sens reconstruit*, il s'agit toujours, comme conclut Germain, *d'en arriver à une meilleure compréhension des phénomènes humains et/ou sociaux observés*

dans leur contexte naturel de production plutôt que [comme le fait le néopositivisme complètement exclu de ma démarche parce qu'incompatible avec sa finalité] de viser à une explication par des relations causales, sans prise en compte de la signification des actes ou des phénomènes étudiés (Germain, 1997 : 3).

Comme je l'ai exposé déjà en introduction, cette recherche a été menée notamment avec la finalité de tenter de *comprendre mon expérience personnelle et professionnelle*. Il m'aura donc fallu *tenter d'interpréter celle-ci, selon mes propres valeurs, avec ma propre subjectivité*. C'est pour cela que mon choix s'est finalement arrêté au *paradigme interprétatif*. Ainsi, le processus comme les résultats de la démarche que je propose ici, me sont particuliers et ils pourraient varier si le contexte était appelé à changer.

Il n'empêche cependant que les critères de validité scientifique de l'approche interprétative soient bien établis. Ils se réfèrent, pour reprendre les termes de Pourtois et Desmet, à *la crédibilité, la transférabilité, la constance interne et la fiabilité* (Pourtois, Desmet, 1988, dans Gohier, 1997 : 45).

Ainsi, quoi que les savoirs qui seront produits par ma recherche ne soient pas généralisables à cause justement de leur nature subjective, il n'est pas faux de croire qu'ils pourraient toutefois devenir transférables à d'autres praticiens qui se situeraient dans une problématique semblable avec des questionnements équivalents.

3.5 Portée herméneutique et phénoménologique

Ma démarche a une double portée car elle s'inscrit, pour reprendre l'expression de Pascal Galvani « au croisement des perspectives herméneutique et phénoménologique qui nourrissent ma quête de savoirs, de compétences et de sens » (Galvani, 2003 : 1). Comme je le mentionnais plus tôt, en cherchant le sens immanent dans les textes qui portent sur la description de mon expérience vécue, on peut dire que ma recherche a certes une portée *herméneutique*. Mais il faut rajouter qu'elle porte également, comme l'explique Bachelor « sur le donné d'un acte de conscience tel qu'un individu en fait l'expérience » (Bachelor, s.a, dans Condamin, 2000 : 8), ce qui lui confère son caractère phénoménologique.

Le mot phénoménologie est issu de deux mots grecs *phénoménom* et *logos*; *phénoménom* signifie ce qui apparaît et *logos*, mot, science ou l'étude des mots. «Étymologiquement, la phénoménologie est donc l'étude de ce qui apparaît » (Van Kaan, 1966 : 233, dans Condamin, 2000 :1). Mais la phénoménologie est également une méthode de recherche en soi, avec ses propres exigences, que je n'ai pas utilisée intégralement en tant que telle. C'est pourquoi je me limiterais à dire simplement que ma recherche s'est réalisée dans ce qu'on appelle *une attitude phénoménologique*, de là sa portée phénoménologique. Pour Paillé et Mucchielli, *l'attitude phénoménologique* :

[...] se caractérise par le recours systématique à la description du vécu sans y substituer un mécanisme explicatif, lequel a invinciblement tendance à réifier les concepts. La phénoménologie s'efforce d'explicitier le sens que le monde objectif des réalités a pour nous dans notre expérience. Elle cherche à appréhender intuitivement les phénomènes de conscience vécus. (Paillé et Mucchielli, 2003 : 14)

Ainsi, toute ma cueillette de données constitue une description de mon expérience vécue où l'on retrouve en quelque sorte cette explication du sens que le monde objectif des réalités a pour moi. Comme je l'expliquerai plus loin, cette description aura par la suite fait émerger des questionnements qui serviront de base à mon analyse.

3.6 Stratégie de recherche : recherche narrative

Les méthodes de recherche vont de pair avec l'orientation du chercheur et il en va de même pour les instruments de saisie des données et les modes d'interprétation ou d'analyse. Ainsi, plusieurs instruments peuvent être utilisés en recherche interprétative :

La recherche interprétative privilégiera entre autres l'ethnométhodologie, l'herméneutique, la phénoménologie [...] ou la recherche-action. Elle reposera donc sur la prose ethnographique, le récit historique, les photographies, les histoires de vie, les faits teintés de fiction, le matériel biographique et autobiographique. (Moss, 1996 ; Denzin et Lincoln, 1994, dans Gohier, 1997 : 45)

Ce qui est important en recherche interprétative c'est d'entrer le plus intimement en contact avec le sujet/la situation/le phénomène. Ce paradigme sous-entend donc une attention particulière au sujet - en insistant, comme je le mentionnais, sur l'interdépendance entre le sujet et l'objet qui dans ce cas-ci ne font qu'un, moi-même. D'ailleurs, ma stratégie de recherche sera basée sur ce qu'on appelle «*la recherche narrative*» (Casey, 1995, dans Gohier, 1997 : 47), c'est à dire. une recherche basée sur le récit (*histoires et récits de vie et de pratique*). Il y aura donc inévitablement une recherche de sens à travers le langage.

Ainsi, Gohier aborde la place et l'importance grandissante de la recherche fondée sur le récit et l'écriture en *je*, en ces termes :

Nous croyons que le récit est plus qu'un instrument de cueillette de données parmi d'autres. Il permet en effet au sujet lui-même [...] de s'exprimer et de se livrer dans un contexte où sa subjectivité elle-même est interpellée et où il devient non plus objet mais sujet d'étude [...] Le je révélé par les récits de vie est d'ailleurs parfois un je collectif, comme dans le cas des *testimonios* latino-américains (*histoires de vie de femmes militantes indigènes héroïques, pauvres et souvent analphabètes*) permettant d'investir le terrain du politique. Le je, par le récit, peut rejoindre la communauté et, dans certains cas, devenir cas exemplaire de situations d'oppression, entre autres exemples. Le je participe alors du politique. (Gohier, 1997 : 48)

Le fait que j'aie abordé franchement, à partir de ma propre expérience et en parlant toujours au *je*, le phénomène de la violence faite aux femmes et aux enfants et sous toutes ses formes, ici comme ailleurs, me permettra – enfin, c'est là mon souhait, d'atteindre la communauté, l'universel et le politique.

En utilisant par exemple des récits de vie et de pratique, le paradigme interprétatif s'appuie sur des données subjectives et intègre naturellement l'observateur dans ses procédures d'observation - ce qui est essentiel, comme je le disais, pour la validité des résultats :

[...] Il repose donc sur la prise en compte de la complexité, la recherche du sens, la prise en compte des intentions, des motivations, des attentes, des raisonnements, des croyances, des valeurs des acteurs. Il met l'accent sur le recueil de données subjectives (qualitatives) pour accroître la signifiante des résultats. L'option interprétative prend en compte le fait que le chercheur est aussi un acteur et qu'il participe donc aux événements et processus observés. (Pourtois, Desmet, 1996b : 34, dans Gohier, 1997 : 45)

La recherche narrative est donc la stratégie de recherche qui m'a semblé non seulement la plus porteuse mais également la seule possible pour parvenir à mes fins.

3.7 Méthode heuristique

Les *grands thèmes du paradigme interprétatif* repris comme matériau de ma recherche sont: « ma subjectivité, la culture comme objectivation de l'esprit et le monde social comme lieu de production de sens et de valorisation » (Lessard-Hébert, 1997 : 32). Or, pour ce faire, comme le soutient Germain, j'aurais pu opter pour une grande variété de méthodes :

En recherche interprétative, il existe une très grande variété de méthodes, dont la plupart tirent leurs sources de disciplines comme la sociologie ou l'anthropologie (l'ethnographie communicative, l'ethnométhodologie, l'interactionisme symbolique, la théorie critique, l'étude de cas), la philosophie ou la psychologie (la phénoménologie, l'herméneutique) et la linguistique (l'analyse du discours). (Germain, 1997 : 5)

Pour ma part, j'ai privilégié une méthode de type heuristique dont les fondements théoriques reposent premièrement sur la personne humaine comme objet de recherche. Le mot heuristique, comme l'indique Condamin, vient du grec *Heuriskein* : *trouver* - associé au mot *Eureka* qui évoque l'enthousiasme provoqué par le sentiment de la découverte. Elle se veut, pour reprendre Moustakas (1990), « une forme organisée et systématique pour investiguer l'expérience humaine » (Condamin, 2000 : 1).

Comme je le mentionnais à propos du paradigme interprétatif, contrairement au modèle scientifique traditionnel quantitatif et objectif qui vise à apporter des preuves, la

méthode heuristique aborde elle aussi des dimensions qualitatives et subjectives de l'expérience humaine.

Encore une fois, ce processus implique ma participation subjective comme chercheuse dans la recherche. Craig est un des spécialistes notoires de cette méthode, une référence incontournable. Il est l'auteur notamment de *La méthode heuristique: une approche passionnée de la recherche en sciences humaines* (1978), où il nous parle d'ailleurs de cet engagement total du chercheur dans son processus de production de sens et de connaissance. Il affirme que l'investigation heuristique :

[...] met la personne au défi de croire en elle-même, en ses propres ressources et potentialités au point qu'elle soit prête à tout risquer et qu'elle investisse ouvertement et directement les qualités les plus riches de l'expérience humaine dans une avenue imprévisible, une quête personnelle de croissance et de découverte, vers une nouvelle connaissance et une meilleure compréhension (Craig, 1978 : 43).

Telle que préconisée notamment par Moustakas (1968) et Craig (1978), la méthode heuristique requiert un engagement total de la part du chercheur impliqué dans sa recherche - parce que ses résultats, ses apprentissages et la production de connaissances reposent entièrement sur lui. En effet, « la recherche heuristique part du principe qu'un individu peut vivre profondément et passionnément le moment présent, être complètement captivé par les miracles et les mystères tout en étant engagé dans une expérience de recherche significative » (Craig, 1978 : 1). Aussi, « la participation du sujet "connaissant" dans l'élaboration de la connaissance n'est pas seulement tolérée, mais elle est ici reconnue comme étant le véritable guide et maître de nos pouvoirs et dynamiques cognitives ». (dans Gauthier, 2007 : 84)

La méthode heuristique est donc toute indiquée pour répondre à mes visées de production de connaissances à partir de ma propre expérience. D'ailleurs, comme le souligne Gauthier:

La recherche heuristique est un processus de recherche interne à travers lequel la personne découvre la nature et le sens de son expérience [à partir de la question, du problème ou de l'objet de recherche qui s'est imposé à lui de l'intérieur]. La tâche première du chercheur est alors de reconnaître ce qui existe dans sa conscience, de le recevoir, de l'accepter et de rechercher sa nature et sa signification en vue d'en approfondir la compréhension. Une telle méthode de recherche exige de mettre l'emphase sur le cadre de référence du chercheur lui-même, son intuition et sa sensibilité propres. L'intérêt de la démarche heuristique serait donc cette possibilité de produire de la connaissance unique et originale par l'expérience unique d'un être singulier qui s'engage dans ce processus riche d'apprentissage expérientiel et de production de savoirs contextuels, mais partageables (Gauthier, 2007 : 85).

La méthode de recherche heuristique est donc également tout à fait cohérente avec une démarche interprétative et une stratégie narrative. Dans sa thèse de doctorat consacrée à la méthode heuristique, Craig nous décrit cette méthode comme « un processus cohérent et évolutif qui se déroule en quatre étapes » (Craig, 1978 :13) - que j'ai reprises dès le début de ma recherche en les schématisant :

<i>Selon Craig</i>		Processus expérientiels
<i>Phase</i>		
1	<i>La question</i> <i>Être conscient d'une question, d'un problème ou d'un intérêt ressenti de manière subjective</i>	Énoncé du but de l'étude
2	<i>L'exploration</i> <i>L'exploration de la question (...) à l'intérieur de l'expérience</i>	Description des principales ressources expérientielles

<i>Selon Craig</i>		
<i>Phase</i>	Processus expérientiels	
3	<p><i>La compréhension</i> <i>Clarification, intégration et conceptualisation des découvertes</i></p>	Référence à la méthode Travaux littéraires ou scientifiques à explorer
4	<p><i>La communication</i></p>	Méthode de communication Énoncé de la signification attendue des données. Ébauche provisoire suggérant thèmes, domaines, expériences et résultats clés

Ces étapes sont en interaction continue durant tout le processus de recherche. Elles sont souvent marquées par des aller-retour du chercheur qui ne sont pas nécessairement apparents dans le document final de recherche – organisé et présenté, lui, plutôt selon un ordre logique dicté par des critères académiques. Pour ne donner qu'un exemple, la première étape de ce processus - qui suppose la prise de conscience d'une question importante pour le chercheur qui soit ressentie de manière subjective - a donné lieu dans mon cas (et dans celui de bien d'autres) à un long et ardu processus. En effet, cette question n'a eu de cesse de se préciser davantage au fur et à mesure de ma recherche, alors qu'elle appert maintenant tout bonnement en son lieu. Mais revoyons un peu de quoi sont faites ces étapes.

La question commence à partir du moment où : « une personne se sent déroutée ou inquiète [...] l'obsession d'une personne pour un problème constitue en réalité le ressort moteur de tout pouvoir créateur [...] Le chercheur est alors dérangé, stimulé, intéressé ou préoccupé » Craig (1978 : 30). Dans mon cas, j'ai d'abord été fortement secouée par une

crise existentielle. « À ce moment, la préoccupation principale de l'individu est [...] cette crise et il n'accorde que peu ou pas d'attention à la question. Quand cet état de crise persiste, l'individu se centre sur l'existence de cet état » (Polanyi, 1964 : 55-57, dans Craig, 1978 : 21) puis [le chercheur] « se met à l'écoute des sentiments qu'il suscite, il commence à utiliser des mots et des phrases pour en parler » (Gendlin, 1971 : 70, dans Craig, 1978 : 21).

Parce que ce *nœud dans l'expérience* a eu une grande signification personnelle, j'ai alors décidé de l'aborder de manière plus méthodique et réfléchie (comme le suggère Craig). Je me suis mise alors en tête, après moult remous, de chercher des moyens pour parvenir à convertir cette crise en un tremplin vers ma transformation. J'étais envahie par le doute, mais il fallait que je trouve des solutions. J'en suis venue à la conclusion que cette crise me conviait, par sa force peu commune, à un sérieux travail que l'on pourrait qualifier d'auto réparateur. Comme le souligne Courtois (1995 : 31-46, dans Rugira, 1995 : 32):

[...] la transformation de l'expérience comprend une triple démarche, à savoir : une construction et une confrontation de sens, une formulation d'un savoir local d'usage et sa transformation en savoir transférable, voire transmissible, et une dynamique de transformation identitaire au plan individuel et collectif. L'expérience devient alors incontestablement formatrice, voire transformatrice. Nous voici au centre d'un travail d'autoréparation.

D'ailleurs, le travail réparateur, comme poursuit avec justesse Mavrikakis,

[...] est autant construction que destruction, fragmentation qu'assemblage. C'est un véritable bricolage qui vise à créer un espace où on peut tenter de faire exister une impossibilité. Faute de pouvoir guérir de son histoire, on essaie de créer des lieux pour accueillir les blessures et les hémorragies blanches et silencieuses de l'affect et de la culture (Mavrikakis, 1995, dans Rugira 1995 : 32).

Aujourd'hui, je suis forcée d'admettre avec Polanyi que la prise de conscience de mon problème fut une *découverte en elle-même* (Polanyi, 1967, dans Craig, 1978 : 23); ma première découverte! Ça n'est encore que bien plus tard que j'ai pu compléter ma question de recherche en posant celle du transfert de mes connaissances (concernant mon processus de transformation) sur le plan professionnel.

La deuxième étape, celle de **l'exploration de la question**, exige une immersion complète dans l'expérience afin, comme le suggère Rogers, « de cerner le problème d'aussi près que possible et d'en saisir toute la complexité » (Rogers, 1976 : 16, dans Craig, 1978 : 24). Ici, l'exploration de mon expérience personnelle et professionnelle a pris toute son importance. Il me fallait évoquer mes souvenirs, les faire monter à la surface, les écrire et dérouler ma pensée à propos de mes valeurs, de mes sentiments, de mes préoccupations, etc., avec toute l'attention que cela requiert et le déséquilibre que cela engendre parfois. Tout cela parce que je savais qu'il me faudrait ultimement pouvoir cerner les thèmes significatifs émergents, ceux qui me permettraient d'avancer suffisamment dans ma réflexion sur mon expérience comme ceux qui m'aideraient à comprendre les origines de ma crise. Pendant ces mois où j'étais littéralement absorbée par de nouveaux questionnements, je préparais déjà les jalons de mon analyse.

La troisième phase est appelée la phase de **compréhension**. « Lors de cette étape, l'individu rassemble toutes ses ressources, documents, expériences, visions et tous ses souvenirs et il les examine en profondeur. » (Craig, 1978 : 27). En d'autres mots, je dirais que cette phase constitue l'analyse des données existentielles que j'avais patiemment

sélectionnées et assemblées dans la phase exploratoire. À partir de chacun des thèmes émergents que j'avais pu préciser, je faisais (ou complétais) une recherche documentaire approfondie et pointue qui m'amenait à écrire de nouveaux textes en fonction de ce que suscitaient chez moi ces lectures, à poser de nouvelles questions en lien avec ce qu'elles me faisaient découvrir, et à développer un regard neuf sur mon expérience afin d'en extraire des apprentissages.

Aussi, tout au long de ma démarche et particulièrement dans cette phase de compréhension, j'ai partagé ce travail et son essence avec des personnes significatives pour moi (ma famille, des ami-e-s et mes collègues universitaires), dans ce que l'on pourrait appeler un rapport dialogique (sur lequel je reviendrai d'ailleurs plus loin). Comme le souligne Rugira : « Le modèle dialogique, quant à lui, implique pour le sujet s'auto opérant de partager son travail réflexif avec son environnement le plus proche, c'est-à-dire, d'assurer la "reconnaissance dialogique des interlocuteurs"» (1995 : 32)

Peu à peu, j'ai beaucoup appris sur moi-même, sur et des autres. J'allais de découvertes en découvertes – souvent d'une grande intensité à mes yeux – me permettant chaque jour davantage de saisir mon expérience, de manière holistique, satisfaisante et apaisante. D'ailleurs Craig semble confirmer que les guides les plus précieux dans la quête de la découverte ou de la compréhension résident dans l'authenticité. Ainsi, il affirme : « mes principales méthodes semblent dépendre d'une bonne connaissance de moi-même, de ma sensibilité aux autres et de ma grande ouverture à l'expérience ». (Craig, 1978 : 25)

Enfin, pour ma part, j'ajouterais que cette méthode n'est pas de tout repos parce qu'elle suppose d'évoluer constamment en **territoire inconnu**, contrairement par exemple à une recherche (comme celles que j'avais menées jusque-là) où l'on élabore simplement un questionnaire, l'administre et le compile en pensant minutieusement aux résultats attendus et à leur forme. Ici, les chemins sont vraiment beaucoup plus tortueux... mais ce qu'on y découvre, est incroyablement plus majestueux - d'autant que ce que l'on acquiert sur ce parcours demeure en nous pour la vie...

La dernière phase consiste à exprimer publiquement l'aboutissement de sa quête personnelle de connaissances. C'est la phase de la **communication des découvertes**. Encore une fois, il faut comprendre que dans le cadre de notre maîtrise cette phase, bien qu'accentuée avec la mise en page d'un document qui sera jugé, est présente tout au long de la démarche – au cours de la scolarité qui à elle-seule dure au moins trois ans, tel que vient le confirmer le co-fondateur de cette maîtrise à l'UQAR:

La communication est présente durant tout le parcours de la maîtrise et elle atteint son expression ultime lors de la rédaction du mémoire de recherche [...] Ces moments de communications où chacun est amené à présenter l'évolution de son projet de recherche et à recevoir des commentaires et l'aide des autres [...] soulèvent un enjeu important autour du dévoilement de soi et d'une certaine vulnérabilité [...] là encore, il y a des décisions engageantes à prendre qui ne sont pas sans effets sur ce type de recherches existentielles. (Pilon, 2005 : 87)

Dans ma recherche, cette expression orale et écrite de mes découvertes représente l'articulation et la mise en relation des éléments qui ont favorisé le travail auto-réparateur auquel j'ai été conviée, celui-là même qui a façonné ma transformation. L'exercice

d'écriture ainsi que sa présentation m'ont également permis de formuler des apports théoriques et conceptuels.

Bien sûr, la recherche heuristique commande un grand engagement, c'est ce qu'on appelle une recherche impliquée, ce qui ordonne pour le chercheur une attention particulière et constante à tous les plans :

Finally, les dimensions personnelles et créatrices constituent des éléments clés dans les comptes rendus d'expériences de recherche heuristique. Cette approche affirme et reconnaît la valeur du matériel et des documents qui prennent en compte les sentiments aussi bien que la pensée, le processus aussi bien que le contenu, les expériences aussi bien que les résultats, l'expression créatrice aussi bien qu'une présentation organisée. De plus, elle encourage l'individu à rester entièrement lui-même non seulement au cours de l'expérience de recherche, mais aussi lors de la transmission de cette expérience aux autres. (Craig, 1978 : 33)

Il faut donc s'attendre à voir un produit singulier et original. Ainsi, le choix d'une méthode heuristique a tenu compte de mes propres préoccupations et surtout de mon désir profond de découvrir des réponses satisfaisantes, une meilleure compréhension du monde et de moi-même ainsi qu'un sens renouvelé à ma vie personnelle et professionnelle. Au fil de mes découvertes, elle m'a apporté des connaissances personnelles et des visions qui pourront éventuellement, mais ça n'est pas garanti, contribuer à la connaissance de l'être humain.

3.8 Approche autobiographique et symbolique

Le roman de ma détresse vous touchera,
la peinture de mon orage vous blessera
et la fièvre de mon engagement social vous forcera à découvrir
une autre manière d'être humain.

Boris CYRULNIK (2004 : 14)

Dès le début de ma démarche, j'ai privilégié l'approche autobiographique et symbolique comme processus de formation et de transformation personnelle. Cette approche allait me conduire vers des réponses concernant de nouvelles façons d'accompagner les survivant-e-s de violence en me plaçant au centre de ma personne et au cœur de mon domaine d'intervention. Je supposais, comme l'affirment Pilon et Desmarais, instigateurs du Réseau québécois pour la pratique des histoires de vie (RQPHV), « que le meilleur outil de l'intervenant reste sa personne; d'où l'importance de bien identifier qui nous sommes et ce que nous portons comme savoirs liés aux pratiques psychosociales » (Pilon, Desmarais : 1996).

D'ailleurs, pour Desroche, l'instigateur du Diplôme des Hautes Études de la Pratique Sociale en France qui a inspiré la maîtrise en Étude des pratiques psychosociales de l'UQAR « un bon projet de recherche doit émerger du croisement de la mémoire (autobiographie raisonnée) et de l'imaginaire (herméneutique symbolique de l'expérience) » (Desroche, 1991).

Pour sa part, Galvani, étudiant de ce Diplôme de 1996 à 1999, collaborateur de Desroches et dont les travaux de recherche explorent notamment la dynamique symbolique à l'œuvre dans la formation et particulièrement dans l'autoformation, renforce cette idée en affirmant que « l'exploration des récits de vie en formation fait apparaître des processus complexes d'articulation entre les différents aspects de l'expérience de vie qui ne relèvent pas seulement du champ cognitif mais aussi de la pratique, de l'expérience, de l'imaginaire personnel et social... » (Galvani, 1996 : s.n.d.p.).

Ainsi, de Villers précise que la méthode du récit de vie a été introduite (en France) à la suite du *Premier symposium international de recherche-formation en éducation permanente* tenu à Montréal en 1983 (1996 : 108). Il fait la distinction entre **l'histoire de vie** qui implique notamment une notion de temps vécu et qui met l'accent justement sur cet objet de narration, et **le récit de vie** où le narrateur maîtrise le récit et décide de l'orientation du questionnement qui motive et finalise la narration : « [Alors] c'est lui qui sélectionne, dans la complexité des faits vécus, ceux qui lui paraissent les plus significatifs de son expérience singulière. Il y a donc une véritable construction visant à saisir la cohérence ou les contradictions du vécu subjectif articulé au contexte social » (de Villers, 1996 : 113).

Dans l'approche autobiographique et symbolique, c'est d'ailleurs cette dernière formule, que j'ai rebaptisée *Fragments de vie*, que j'ai retenue parce qu'elle m'offrait en effet la possibilité d'explorer de façon particulière et depuis plusieurs angles, le thème de la violence dans ma vie – ce thème à l'origine de ma crise existentielle. Cela n'empêche que

le premier texte que j'ai écrit, *Ma Rivière de la Vie*, puisse être considéré comme une histoire de vie, puisqu'il recèle ce sens chronologique. Ici, je l'ai toutefois intégré dans mes récits de vie.

Dominicé (2007) quant à lui, affirme que l'écriture autobiographique génère en quelque sorte des processus qui contribuent à enrichir la recherche :

Il nous faut donc accepter de travailler dans une perspective d'élucidation progressive, le matériel de recherche, voire la démarche elle-même enrichissant constamment ce qui est cherché. L'objet n'est pas constitué au départ. Les hypothèses ne sont pas celles de l'origine. Rien n'est à prouver qui ait été établi d'emblée. L'objet de recherche se reformule à l'aide de nouveaux questionnements. Il est le fruit d'une construction et s'inscrit lui-même dans un cheminement de la réflexion. (Dominicé, 2007 : 73)

On saisit bien ici que le mariage de l'approche autobiographique et symbolique avec la méthode heuristique est en parfaite union. Je peux dire pour ma part que s'il n'avait été de ce processus d'écriture autobiographique et des questionnements qu'il a suscités tout au long de mon parcours de recherche, je ne me serais pas formée comme j'ai pu le faire. D'ailleurs, en se questionnant sur ces processus d'écriture qui génèrent la formation, Dominicé affirme que :

[...] le tissu biographique offre une possibilité de voir se refléter les alliages [...] Les faces cachées, «*l'intraité*», le tacite donnent, à travers le matériel biographique, des signes d'apparence. Et la connaissance émergente de la formation vient enrichir l'interprétation du sens de l'histoire de la vie adulte. (Dominicé, 2007 : 27)

Ce processus d'écriture formatrice est complexe car il se tisse à partir d'avancées et de reculs. Il est une construction de sens et de contre-sens. Comme l'explique le même auteur:

L'approche biographique peut ainsi être considérée comme un lieu de confrontation de vérités construites au cours de son existence, comme un espace où s'entrechoquent des réflexions sur la formation émanant de parcours de vie différents. La recherche devient alors celle que chacun poursuit. (Dominicé, 2007 : 84)

Ce qui est fascinant justement dans cette approche, c'est de voir combien elle se moule parfaitement à qui l'on est et qu'elle nous transporte au fil des pages, parfois à notre insu, jusqu'à celle que nous voulons devenir. Nos perspectives s'illuminent. Ainsi j'ai pu laissé parler les vérités de ma vie afin qu'elles m'apprennent sur moi-même, qu'elles me forment et me transforment. Dominicé soutient d'ailleurs, en rappelant que les psychologues humanistes ont associé l'apprentissage adulte au développement de soi et à un travail d'actualisation, que « les blocages relationnels de l'enfance, les troubles d'identité découlant de l'origine sociale ou les ambivalences dues au statut de femme ont été traités par exemple comme le lieu d'un travail de formation [...] apprendre agit comme un processus de production de soi » (Dominicé, 2007 : 131) .

C'est donc à partir de l'écriture autobiographique et symbolique, sous la forme de récits de vie, que j'articulerai ma propre appréhension de moi-même et du monde, ma propre compréhension. Il faut rajouter que l'écriture autobiographique est aussi un projet de rencontre. Comme le dit si bien Rugira :

[...] L'exercice autobiographique exige de faire des aller-retour dans le temps, entre un futur incertain et un passé perdu. Il implique surtout la capacité d'habiter son présent, d'aller à la rencontre de soi, de celui que l'on fut, de celui que l'on s'imaginait être, mais surtout de cet autre qui advient. Le projet autobiographique est surtout un projet de rencontre, non seulement avec soi mais aussi et surtout avec les autres. C'est un espace de dialogue. (Rugira, 1995 : 35)

Donc l'approche autobiographique et symbolique n'est pas une démarche isolée du monde; au contraire, comme reprend la même auteure en citant cette fois Lejeune :

[...] Il faudra désormais compter sur le lien d'intelligence poétique et sur le réseau d'amitié opérative qui peut naître de la communication à travers les rescapés de l'histoire, entre ceux et celles qui se sont irréversiblement engagés dans la volonté de comprendre les ressorts inconscients du drame universel à travers l'expérience personnelle qu'ils en ont [...]. (Lejeune, 1992 : 120, dans Rugira, 1995 : 33).

Dans ce type de travail, comme l'indiquait fort pertinemment il y a quelques années Dominicé, « le sujet confronté à lui-même, à autrui comme à la société qui l'environne, mène une quête identitaire difficile et qui correspond bien à l'invention biographique du sujet qui cherche à tirer parti des apprentissages contraints et voulus de sa vie. » (Dominicé, 2002 : 240, dans Gauthier, 2007 : 99)

D'ailleurs, si la méthode heuristique se prête si bien au déroulement d'un processus autobiographique efficace, c'est à mon avis parce qu'elle nous pousse à aller de l'avant, toujours plus loin; elle nous force à susciter des questionnements, nous oblige à les explorer, puis à produire des connaissances. J'oserais affirmer à l'instar de celle qui m'a accompagnée dans cet ardu processus, madame Rugira :

[...] que l'autobiographie, spécialement en cas de détresse [lire ici, de crise existentielle profonde] constituerait une tentative de survie dont l'enjeu serait de contrer une néantisation de l'identité. La valeur d'un tel projet résiderait alors dans sa capacité de colmater les brèches et de réintroduire la continuité dans le cours d'une vie et de son histoire. (Rugira, 1995 : 35)

Pour terminer, j'ouvrirais ici une parenthèse sur une des raisons majeures (autres que purement méthodologiques) qui a justifié mon choix de l'approche autobiographique et

symbolique. Dans mon cas du moins, elle en a même constitué une condition essentielle. Comme vous le verrez peut-être en lisant mes textes, j'ai pris un grand plaisir à ce que l'écriture devienne la maîtresse de cette maîtrise. Mais plus encore, alors que j'étais paralysée dans cette crise existentielle, écrire était devenu pour moi une nécessité.

En effet, je dirais que dans mon processus d'écriture, je vais chercher un élan vital qui autrement ne s'exprime pas ou alors très difficilement. Dans l'écriture, je me laisse porter et mes émotions trouvent enfin un espace d'expression, de parole. D'ailleurs, tout comme Claude Roy : « J'écris pour pouvoir lire ce que je ne savais pas que j'allais écrire » (Roy, 1987 : 7).

Je peux donc affirmer, aujourd'hui plus que jamais, que je fais entièrement confiance à ce processus d'écriture qui m'a récompensée en m'aidant entre autres à découvrir la nature intime de qui je suis.

Voici d'ailleurs un texte *hors-série* que j'ai écrit sur l'écriture en soi. Il donnera un avant-goût au lecteur de mon amour pour l'écriture.

La passion de l'écriture en soi

L'écriture toute nue est un pur plaisir pour moi, une passion, un luxe, un opiacée... *j'aime écrire comme d'autres aiment peindre, sculpter ou jouer du piano. Même si je ne suis pas encore très habile, j'aime jouer langoureusement avec les atmosphères en déposant sur l'abat-jour de noires dentelles qui, soir après soir, atténuent l'éclat du miroir de mes regrets. Déjà j'essaie de corriger à tout hasard les pourquoi de certaines de mes larmes. Pourtant, ce n'est que plus tard, lorsque j'arrive à mettre en mots l'esquisse inachevée de ce ciel tout bas, rose lilas, que je ne suis plus si sombre. Naïvement, je m'amuse alors à vaporiser dans l'air trop froid ces fortes odeurs de mangues rouges que l'écriture vient de m'apporter dans un chaud panier tressé d'osier et de baisers ;*

Quand j'écris, je respire si lentement que j'inspire les ombres angoissantes de mes blessures et j'en expire les cicatrices secrètes, vêtues pour la circonstance, de leur trop pâle lumière en moi. Puis, sans crier gare, je m'étire de tout mon corps, dans un bain de minuit au milieu d'un bassin d'eaux thermales, dans cet ailleurs que je cherchais à recréer depuis des lunes ;

Ici, dans cette chaleur suave, je peux esquisser des métaphores à profusion, préciser parfaitement au pinceau les personnalités qui me font peur; du même souffle, colorier sans honte ces personnages en noir et blanc sortis tout droit de mon enfance;

Enfin, je sens que j'ai le droit, quand j'écris, de sculpter avec pudeur une émotion retenue, puis de la faire éclater en mille morceaux; de réfléchir tout bas, sans bruit, au loin, là-bas dans la marge. Je prends le risque de me perdre, de me retrouver, de crier, de rire et même de pleurer, surtout quand je trébuche sur ces lignes qu'aveugle en mon royaume, je n'avais pas vues.

C'est une expérience religieuse pour moi. Quand j'écris, je viens, je vais, je vies et je meurs ! Et s'il fallait que cette écriture procure, ne serait-ce qu'un instant infiniment bref, un commencement de sens à ma vie... j'en serais comblée.

3.9 Analyse en mode d'écriture

J'ai renoncé au confort rassurant de mes certitudes
par amour de la vérité;
et la vérité m'a récompensée.

Simone de Beauvoir (1972)

Cette recherche heuristique est une recherche dont le corpus a bien entendu été rassemblé pendant de nombreuses années, au moins sur une période remontant aussi loin qu'à 1995 (en incluant les photos des femmes Quechua avec lesquelles j'avais alors travaillé) – bien que l'écriture de l'ensemble de mes textes ait été concentrée entre 2003 et 2007.

Pour procéder à l'analyse de ce qui allait devenir des récits de mon expérience personnelle et professionnelle, il a d'abord fallu que je tente un examen phénoménologique de mes données empiriques ou, en d'autres termes, que je me livre à un essai de saisie authentique du témoignage que j'avais livré. D'ailleurs le Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines définit l'analyse phénoménologique comme « un ensemble de techniques de réflexions qui permet l'investigation systématique des contenus de conscience privilégiant les données expérientielles » (Muccchielli, 2006, dans Humpitch et Rugira, 2006).

Il m'a donc fallu accueillir ces données expérientielles (*un processus qui a duré plusieurs mois dans mon cas*) avant effectivement de les regrouper, en lien avec mes questions de recherche, sous leur forme actuelle de récits : *Fragments de vie personnel et*

Fragments de vie professionnelle qui sont devenus les quatrième et cinquième chapitres de ce mémoire. C'était là en quelque sorte un pré-requis analytique.

Cependant, c'est au sixième chapitre que l'analyse en mode d'écriture a pris tout son essor. En effet, suite aux lectures et à divers échanges auxquels je m'étais livrée depuis un certain temps, je devais me rapprocher systématiquement de ces fameux thèmes que j'avais réussi à nommer et qu'il me fallait à tout prix aborder pour dénouer ma crise, soit : *mon expérience de résilience au travers diverses formes de violence, la transmission trans-générationnelle de cette violence, le corps blessé puis aussi la souffrance, l'amour et la spiritualité*. Je me suis donc remise à écrire.

Au fil des pages, je tentais des interprétations toujours dans un processus dialogique (voir ci-après le point 3.10) pour faire émerger le sens de mes données. Je recherchais des récurrences - en laissant s'opérer des rapprochements, des recoupements.

Puis, je réécrivais d'autres textes, refaisais d'autres liens – entre autres avec d'autres auteurs pour vérifier les connaissances existantes. De plus, j'avais découvert puis expérimenté des outils. J'avais donc écrit de nouveau, puis analysé, mis en contexte, interprété... etc. et ce, jusqu'à apporter des éléments de réponses satisfaisantes à mes questionnements.

Ainsi, cette écriture tantôt descriptive, évaluative ou encore analytique, quand il m'a fallu repenser de nouveaux paramètres, s'est révélée une praxis d'analyse très vivante. On aurait dit véritablement que « l'écriture en elle-même était devenue le champ de l'exercice

analytique en action, à la fois le moyen et la fin de l'analyse » (Humpich et Rugira, 2006 : 26).

Il faut donc comprendre que l'analyse en mode d'écriture, qui s'inscrit à merveille dans la méthode heuristique d'ailleurs, suggère des va-et-vient constants entre chaque découverte heuristique, tout en permettant de faire écho à la richesse des phénomènes observés. Paillé et Mucchielli à qui l'on doit la signature de cette méthode d'analyse, expliquent que cette dernière consiste en fait:

[...] à dérouler de notre propre réflexion autour des informations livrées [...] dérouler une pensée qui tente de faire surgir le sens, de faire des ponts avec des compréhensions existantes ou au contraire d'oser des ruptures, des audaces sous forme de significations qui jaillissent. Et dans cette articulation avec le cas singulier, dégager des lignes de sens qui valent pour d'autres. (Paillé, Mucchielli, 2004, dans Humpich et Rugira, 2006 : 12)

Quoique concentrée au sixième chapitre, qui porte en sous-titre *analyse et interprétation de données*, cette démarche d'analyse par mode d'écriture est présente tout au long de ce mémoire. D'ailleurs, elle aboutit à *la conceptualisation et la théorisation* également issues de l'analyse par mode d'écriture, qui constituent en fait le dernier chapitre. Ce septième chapitre est « une proposition de compréhension qui repose sur diverses articulations entre le questionnement de ma recherche et les constats, ainsi qu'entre les significations possibles de ces constats avec un modèle [le modèle d'intervention féministe]. Ici sont mises en relief les récurrences significatives » (Humpich et Rugira, 2006 : 12).

J'ajouterais que l'analyse en mode d'écriture m'a également conduite aux ruptures qu'il m'a fallu faire notamment avec le modèle théorique féministe - ainsi qu'à ces nouvelles propositions d'intervention psychosociale qui ont émergées depuis mon expérience de transformation.

3.10 Conditions d'analyse : en rapport dialogique

L'analyse par mode d'écriture me renvoyait forcément constamment devant le langage de mes textes et provoquait parfois une inertie ... car je me replongeais dans les émotions que la lecture de ceux-ci suscitait. Donc, je n'arrivais pas à m'en distancier. Pour créer des conditions susceptibles de guider cette analyse, j'ai dû emprunter à la linguistique **les prémisses** du processus dit dialogique comprises dans le dialogue de Bohm, amplement décrit par Kim Liên Do dans la thèse de doctorat en technologie de l'enseignement à l'Université Laval qu'elle y a consacré.

Pour commencer, certains se demanderont : qu'est-ce que le dialogue de Bohm?

Rappelons brièvement que le dialogue est proposé par Bohm comme un processus d'exploration à la fois individuelle et collective, non seulement du contenu de ce que chacun de nous dit, pense et ressent, mais aussi des motivations, des présuppositions et des croyances sous-jacentes qui contrôlent subtilement les interactions humaines ; c'est un processus permettant de mettre au jour les croyances et les présupposés, d'observer leur incohérence et les stratégies de défense utilisées pour éviter leur remise en question et entretenir leur puissance directrice sur nos pensées. (Do, 2003, Introduction – s.n.d.p.⁶)

⁶ J'ai trouvé cette intéressante thèse par le moteur Google en appelant *Rapport dialogique*. Elle était alors sur support informatique Adobe, séparée en chapitres, dans un texte continu sans numérotation de pages. Cela explique que malgré mes références exactes à la thèse, exceptionnellement, je n'ai pas mis de numéros de pages.

D'autre part, il faut savoir, selon Bres, il existerait deux formes d'analyse du dialogue *interne* que l'on peut définir par la pluralité des voix à l'intérieur d'un seul et même énoncé (...) Il apparaît cependant qu'on «entend des voix» non seulement dans des énoncés habités par d'autres énoncés - «*dialogisme citatif*» - mais également dans les énoncés qui semblent répondre à des questions, des demandes d'éclaircissements, que pourrait formuler l'interlocuteur à l'oral, le lecteur à l'écrit, et pour lesquels on parlera de «*dialogisme responsif*» (Bres dans Do, 2003 : s.n.d.p.).

Or, le projet d'analyse de mes données en mode d'écriture consistait en réalité à oser entrer en dialogue avec mes propres textes, comme s'ils avaient été écrits par un tiers et comme pour voir aussi derrière ceux-ci, si j'ose dire. L'enjeu, comme je l'évoquais plus haut, consistait alors à trouver une stratégie pour me distancier par rapport à mon propre discours en vue de pouvoir apprendre de lui, voire même changer de point de vue.

Or, prendre le temps de revisiter ces textes comme s'ils venaient d'une autre personne, de les relire plus d'une fois, seule et avec d'autres, me laisser questionner par mes amis et mes compagnons de cohorte, m'ont permis de me révéler les forces, les limites comme les incohérences inhérentes à ma façon d'appréhender ma situation personnelle tout comme celle des autres femmes survivantes de violence. C'est donc dans cette double perspective de mieux me situer en tant qu'être humain, mais surtout comme chercheuse qui doit produire des discours et ainsi créer du sens et des connaissances inédites à partir de son expérience personnelle et professionnelle, que je me suis investie.

Je m'engageais ainsi dans un processus dialogique à la fois citatif et responsif à partir de la résonance du discours énoncé dans mes textes autobiographiques et symboliques, toujours en lien avec ce qu'ils supposaient pour moi comme pour les autres. Vous vous rappellerez que ce processus de compréhension, d'interprétation et de renouvellement devait également s'appuyer sur les connaissances déjà existantes dans les domaines abordés par mes textes et ce, en vue de m'aider à clarifier mon expérience en rapport avec les thèmes émergents. Le tout devait me permettre de construire non seulement de nouveaux savoirs, mais aussi de me reconstruire autrement. Comme l'explique Do :

Une telle réflexion-dans-l'action constitue en fait une reconstruction sur un nouveau plan, au cours de laquelle la prise de conscience des processus d'une construction antérieure est possible et favorise, lorsque nécessaire, un recadrage [...] Or, sous cette perspective, le résultat du dialogue et le type d'apprentissage qu'il favorise deviennent plus clairs : le dialogue favorise l'émergence (d'un type particulier) d'apprentissage [...], qui s'avère précieux au niveau individuel, en permettant l'accès au changement profond dans la capacité d'apprendre, de se changer et de se recadrer. Il permet au sujet d'apprendre à orienter son apprentissage de sorte que les apprentissages déjà acquis ne constituent pas un frein à ce qui est à apprendre. (2003, s.n.d.p.)

Ainsi, ce processus de dialogue dans lequel je me suis engagée, et c'est ce qui m'intéresse le plus, fait référence à plusieurs dimensions qui me renvoient directement aux *conditions dans lesquelles j'ai voulu faire mon analyse en mode d'écriture*, soit :

- ✓ l'attention ou la présence attentive au contexte ;
- ✓ la sensibilité à ses présupposés, à ses prémisses qui fondent l'interprétation et l'agir ;
- ✓ la capacité de retour sur soi pour réfléchir sur les processus qui les créent ;
- ✓ la capacité de s'en distancier, pour permettre leur remise en question, ce qui est susceptible d'amener à un recadrage ou à un enrichissement ;
- ✓ la capacité d'ouverture et d'acceptation de la différence et de la diversité ;
- ✓ un niveau de conscience plus élevé. (Do, 2003)

Ainsi, l'ensemble de ces dimensions contribuent à la qualité d'un esprit recadrant, auto-réflexif et sensible aux prémisses et présupposés qu'il utilise au moment où il les utilise; il devient alors un esprit souple, c'est-à-dire capable de penser de façon créative et cohérente, et de penser ensemble, tant au niveau individuel que collectif [...] Ce niveau d'apprentissage implique une capacité de désapprentissage et de renouvellement de ce qui constitue nos habituels référents d'action, pour penser de façon créative plutôt que réactive. (Do, op. cit.)

En d'autres termes, j'ai tenté d'interpréter mon expérience à la lumière des présupposés de mon discours, de ses sens et contre-sens, des questions qu'il évoquait et celles qu'il laissait ouvertes - mais surtout des perspectives de recadrage qu'il avait à m'offrir. Je me suis mise, toujours dans les mêmes conditions, comme je disais, en dialogue avec les autres, mes compagnons de recherche ainsi qu'avec des auteurs capables de nourrir et de pousser plus avant mes réflexions afin de créer de nouveaux discours susceptibles de me transformer.

3.11 Terrain de recherche : mon expérience

[...] L'expérience est le fruit d'une connaissance personnelle directe [...] L'expérience est aussi l'interprétation de ce qui nous arrive et l'effet que cette interprétation a sur nous.

Jean-Guy Nadeau (1989)

Compte-tenu de tout ce qui vient d'être dit au chapitre méthodologique et bien sûr en fonction de ma question de recherche, on s'attendait à ce que mon terrain de recherche soit très évidemment mon expérience de vie. En effet, j'avais envie de réfléchir, d'analyser puis d'interpréter (seule et avec d'autres) les moments significatifs ou intenses de ma vie

depuis ma naissance, les moments fondateurs, mes souffrances liées à la violence et mes victoires, ma vie de femme. J'avais envie de parler de mon contact avec ces autres femmes, mes grand-mères et mes mères, comme celles aux abords des rivières de la vie que j'ai côtoyées et accompagnées et qui m'ont tant appris. Je voulais en même temps témoigner du monde actuel, celui que je connais par mon travail au Nord comme au Sud, et aussi bien entendu, revisiter le monde dans ce qu'il génère d'amour et aussi trop souvent de rapports violents.

En fait, en voulant relater cette riche expérience, je me suis heurtée très tôt au difficile constat d'une perte de sens d'où a émergé, comme je l'ai déjà trop dit peut-être, une extraordinaire crise existentielle. Par ailleurs, je m'empresse de rajouter que celle-ci est devenue le cœur-même de ce terrain, le moteur de cette recherche. C'est dire qu'elle m'a bien servie. D'ailleurs, pour paraphraser Rugira, « si j'osais affirmer que le projet autobiographique prend racine dans une crise existentielle, je ne m'abriterais sous aucune autre autorité que celle de mon expérience, celle de ma propre rencontre avec l'approche biographique, lors de ma traversée du désert» (Rugira, 2000 : 58).

Or, pour faire face à cette crise et pour ressortir les éléments les plus significatifs pour ma recherche, je suis passée par de riches processus d'écriture qui m'ont aidée à mieux interpréter mon expérience et à comprendre mes enjeux. Pour les besoins de ma recherche (parce que la vie n'est pas ainsi compartimentée), l'expérience de vie que j'ai cherché à comprendre possède, disons, trois composantes à la fois distinctes et inter-

reliées : mon expérience personnelle, professionnelle ainsi que mon expérience de transformation.

Par contre, je n'étonnerai personne en affirmant que ma trajectoire personnelle est intimement liée à mon expérience professionnelle d'intervenante psychosociale et de militante. C'est sans doute pour cette raison que ma vie professionnelle à elle seule représente un réservoir abondant dans lequel j'ai puisé pour élaborer ce mémoire.

En effet, l'expérience des femmes aux prises avec la violence sous toutes ses formes, leur courage dans la recherche de solutions et les moyens mis en œuvre par elles pour la contrer – alors qu'elles sont plus souvent qu'autrement dans l'urgence d'agir – n'ont jamais cessé de m'impressionner et de m'inspirer. J'ai accompagné chacune d'entre elles comme s'il s'agissait de ma propre sœur. Je les ai aimées. Je me suis battue avec elles.

Pendant de longues années, j'ai dû avec elles regarder bien en face leurs blessures au sens propre et figuré. Mon mémoire a été l'occasion de me confronter aux miennes. Au-delà de cette inspiration et pour mieux me regarder, j'ai voulu aller à la rencontre des traces qu'elles ont laissées en moi puisqu'il me fallait parler de moi en relation avec elles.

Enfin, ma vie s'est transformée au fil de ma démarche et j'ai abondamment parlé de cette expérience de transformation parce que c'est elle en réalité qui m'a permis de renouveler mon regard sur ma pratique.

3.12 Un outil précieux de recueil de données : mon journal de recherche

Un journal de recherche est un document rédigé au cours de la recherche qui sert à enregistrer d'une manière détaillée les idées, les observations, les réflexions, les problèmes, les expériences, les actions menées, etc., du chercheur et ce, dès qu'ils apparaissent. Hess (1998), est l'un des tenants du journal de recherche en formation et en sociologie. Il inscrit d'ailleurs cette méthode dans un mouvement plus large : celui du biographique, ou encore de **l'écriture impliquée**, ce qui concorde tout à fait avec ma démarche de recherche.

D'ailleurs, dans une entrevue accordée à Faria-Fortecoef (2006), cet auteur affirme « qu'il existe un continuum de l'écriture biographique dans lequel on trouve l'histoire de vie, l'autobiographie, le journal, la correspondance, la monographie de famille. » D'autre part, monsieur Hess, qui a fait le tour de la question du journal de recherche devenu en fait son objet d'études, soutient qu'un journal de recherche permet également – comme je l'ai fait - de constituer un corpus. C'est effectivement à même mon journal de recherche que l'ensemble de mes données ont été consignées et qu'elles ont par la suite été sélectionnées et organisées de manière à produire ce corpus.

Quoi qu'il en soit, en s'appuyant sur un journal de recherche – dans mon cas il a été rédigé sur support informatique - il est plus facile de récapituler le cours de la recherche et de bien structurer sa documentation. Côté technique, avec l'ordinateur, il a fallu porter une attention constante à la perte possible de mes données que j'ai prévenue en faisant toujours des copies de sauvegarde.

Mon journal de recherche a donc été un outil extrêmement important dans le déroulement de mon travail de recherche. Il m'a servi comme précieux aide mémoire tout au long de ma démarche ainsi que dans l'écriture du rapport final (*la phase de communication décrite plus avant par Craig*), en plus de m'inciter à une réflexion personnelle profonde et constante. Ainsi, mon journal de recherche a été le témoin de mes tâtonnements, de mes surprises, de mes questions, de mes trouvailles, de mes remises en question, de mes révélations, etc.

Je dirais même que mon journal ne s'est pas limité à constituer mon corpus en tant que tel (soit les chapitres 4 et 5) mais, à cause de la méthode heuristique, il a aussi soutenu ma démarche d'analyse (chapitre 6 et même 7) où j'ai eu à produire d'autres données qu'il m'a fallu analyser.

En schématisant vraiment beaucoup mais aussi parce qu'il m'a fallu organiser mes fichiers pour présenter mon corpus à proprement parler, on pourrait dire que mon journal de recherche, qui contient plusieurs centaines de pages, a finalement été divisé en deux parties : la première renferme *l'élaboration ou la construction des signifiants de mon expérience* par l'écriture autobiographique et symbolique qui correspond à plusieurs textes relatant des moments différents de ma vie personnelle et professionnelle.

Cependant, sans doute à cause de la nature de la recherche heuristique qui suppose des aller-retour constants et de l'analyse en mode d'écriture qui commence bien avant que le titre de chapitre à cet effet n'apparaisse, les données de mon journal ont débordé largement du corpus, lui donnant presque un deuxième souffle. Ainsi, je me demande s'il

ne faudrait pas aussi considérer les données consignées dans mon journal de recherche pour *la compréhension et l'interprétation* de mon expérience.

À partir des thèmes émergents et des questionnements que les signifiants expérientiels ont suscités et ce, depuis le tout début de mon processus jusqu'à la fin, en consignait ces données, j'ai cherché à comprendre et à interpréter leur sens au fur et à mesure et à me reconstruire comme humain en utilisant notamment les connaissances existantes. Pour ce faire, il m'a donc fallu m'appuyer sur des auteurs dont mon journal de recherche est abondamment truffé de fiches de lecture et de citations qui m'ont aidée à confronter mes pré-supposés et idées reçues et surtout à avancer sur la voie de ma transformation. Cette partie de mon journal de recherche, bien que théoriquement elle n'appartienne plus à la *cueillette de données* en tant que telle mais plutôt à *l'analyse*, contient surtout des textes qui ont servi de base à mon processus interprétatif ou d'analyse qui visait en quelque sorte un regard renouvelé sur mon expérience personnelle et professionnelle. Elles ont été écrites et consignées à propos :

- de mon *expérience de résilience*
- des *aspects trans-générationnels de mon histoire*
- de ma démarche *Corps en mouvement*
- de ma réflexion sur *la Souffrance, l'Amour et la Spiritualité*

Mais revenons au corpus en tant que tel puisque cette section du mémoire s'y attarde explicitement. Comme je le mentionnais, il a été constitué pour **l'élaboration ou la construction de signifiants expérientiels**. Cette partie qui vise une meilleure

compréhension de moi-même, des autres et du monde rassemble de nombreux textes et réflexions écrits au cours de la maîtrise dans des contextes diversifiés à partir:

- de fiches de lecture, qui ont notamment donné *Espérance*;
- de mon histoire de vie : *Ma Rivière de la Vie*;
- d'une fiction : *Au Sud de moi-même* (que j'ai finalement découpée et collée en pièces détachées thématiques);
- de la technique des *Je me souviens* : *Sur mon intervention avec les parents d'une fillette abusée sexuellement; avec une femme dans un centre carcéral puis d'une femme aux prises avec un Trouble obsessif compulsif*;
- des travaux annuels de synthèse tels *Vers une problématique de recherche (2004)*, *Synthèse des apprentissages (2005)*, *Vers une méthodologie de recherche (2005) ...*;
- *d'un Haïku*;
- de lettres à *ma mère, à ma sœur, à Sylvain, à Christine* et d'échanges de correspondance avec Jeanne-Marie Rugira, *sur la souffrance, la blessure sacrée*, avec Jean-Philippe Gauthier, *sur la somato-psychopédagogie, etc.*;
- de textes poétiques que j'ai écrits *Sur le désir, La peur, L'écriture en soi...*;
- de quelques-uns de mes rapports professionnels et de recherches antérieures, d'articles de journaux, etc.

Cette partie de mon journal de recherche contient aussi des photos – *de femmes que j'ai accompagnées en Bolivie et d'autres que j'ai reçues d'Haïti*, des illustrations de Nicki

de Saint-Phalle ainsi qu'une présentation de ma recherche réalisée dans le cadre d'un cours.

Bien que ces textes et documents soient variés, notamment dans leurs formes, il est important de préciser qu'ils ont en commun le fait d'être autobiographiques. Ainsi, ils relèvent tous du courant de la pratique des histoires de vie en formation, en intervention et en recherche. En fait, la constitution de cette base de données est le témoin de mon cheminement de recherche à l'étape du développement de mon appréhension de moi-même, des autres et du monde.

CHAPITRE 4

LA VIOLENCE DE L'AMOUR EN HÉRITAGE :

Fragments de vie personnelle

4.1 Lettres concernant mes origines

Ce processus de recherche a débuté juste au moment où un retour à mes origines s'imposait à moi comme un incontournable. Les extraits de cette authentique correspondance, constituée de trois lettres : *à ma mère, à ma sœur et à mon ami*, veulent témoigner de cette quête qui m'a ramenée vers moi.

4.1.1 À Marthe, ma mère biologique

Bonjour Marthe,

De toutes les lettres que j'ai écrites dans ma vie, celle-ci est certainement l'une des plus émouvantes. J'en aurai mis du temps en tout cas avant qu'elle soit possible. Aujourd'hui j'ai quarante-cinq ans et je peux dire que je suis enfin prête. J'ai passé de longues années à avoir peur de vivre les émotions se rattachant à cette partie de ma vie qui me semble être la plus importante de toutes, celle de mes origines inconnues que tu représentes. J'ai toujours su que j'étais adoptée. Je connaissais une belle histoire racontée par ma mère adoptive depuis aussi loin que je me souviens: celle de la petite

fille aux yeux verts qui avait su séduire, avec son sourire derrière la vitre, celui qui deviendrait son père...en mai 1958. On dit souvent que ce qui est important pour un enfant, c'est de savoir qu'il a été désiré. Je crois bien que c'est vrai, du moins en partie.

La première fois, dans ma petite enfance, que j'ai demandé à ma mère adoptive «d'où je venais vraiment», je me rappelle avoir eu droit à l'histoire de la cigogne... Celle-là ne m'a jamais vraiment convaincue. Plus tard, quand je me faisais disputer, souvent je me disais : «de toute façon, elle, c'est pas ma vraie mère» et je me réfugiais dans mes pensées, essayant de m'imaginer qui était cette femme qui m'avait portée en son sein. Je crois bien l'avoir compris au moment où j'ai donné naissance à ma première fille, Leïla, en 1987. C'est là que j'ai senti l'intensité du déchirement que tu as dû vivre quand il t'a fallu me confier à l'adoption. Quel courage, quelle bravoure... Je ne peux qu'espérer que tu n'aies pas eu à en souffrir toute ta vie, que tu as toujours été convaincue que ta décision était la bonne...

Je sais que tu n'avais d'autre choix que celui-là et qu'il t'a fallu vivre avec ce terrible secret... J'ai beaucoup d'admiration pour ta détermination, tu dois être une femme très forte. D'ailleurs, je crois bien parfois tenir de toi cette force qui m'anime dans les moments les plus éprouvants de ma vie. Je ne sais pas si tu accepteras que l'on se rencontre, si tu retrouveras ce même courage que tu as eu il y a quarante-cinq ans... cette fois, pour accomplir la démarche inverse, celle de se retrouver. C'est en tout cas ce que je nous souhaite.

Tu aimerais peut-être que je te parle un peu de moi... J'ai grandi à Montréal, dans le quartier Rosemont. Mon père était pompier pour la Ville. Il est décédé il y a quelques années, alors que j'étais en Bolivie. Malgré tous ses défauts, il avait de grandes qualités et c'était mon meilleur ami. Ma mère vit toujours et, ma foi, c'est elle qui m'a donné le courage de te rechercher. Elle fait partie du Mouvement Retrouvailles et elle souhaite vraiment que nous connaissions ce bonheur. Je crois bien qu'elle t'est très reconnaissante de m'avoir donné la vie. J'ai une sœur, adoptée aussi, qui vit à St-Hilaire et qui a deux enfants.

[...] Je crois qu'il faudrait que je te dise ce que j'attends d'une relation avec toi. C'est difficile de le dire comme ça, alors que je ne sais même pas si ça sera possible. Le fait d'avoir été «l'étrangère» pendant de si longues années dans tous les pays où j'ai vécu, a sûrement quelque chose à voir avec cette quête de mes racines. Mais entre nous, je rêve peut-être de longues et douces discussions avec toi, pour te connaître, pour savoir comment a été ta vie... comme deux femmes adultes qui se rencontrent et qui prennent plaisir à se découvrir. Une relation que je voudrais toute simple, pleine de respect, sans jugement. J'ai moi-même une excellente relation avec mes enfants qui sont superbes, mais je me demande toujours comment je serais, moi, dans une relation avec ma «vraie» mère... Y aurait-il quelque chose de plus inconditionnel? de plus profond? un espèce de lien qui ne m'a pas été donné de connaître... C'est fou, hein ? Aussi, j'ai peut-être des sœurs et frères dont je suis l'aînée... et à qui je ressemble ?

Laisse-moi te dire, chère Marthe, combien je suis contente déjà d'avoir pu au moins t'écrire en sachant que tu allais me lire, je n'avais jamais même envisagé cette possibilité. C'est un immense privilège. Il ne me reste à espérer que cette relation puisse voir le jour. Je te souhaite de puiser dans tes forces intérieures pour trouver l'énergie nécessaire... Je sais que tu es capable, j'ai confiance en toi.

De plus, madame Reine Landry est une femme exceptionnelle et je suis persuadée qu'elle trouvera les mots pour te rassurer si tu en as besoin. Elle a elle-même dû confier ses enfants en adoption, elle sait ce que cela représente. Sois bien à l'aise avec elle.

Sur ce, je vais te laisser en espérant que tu ne sois pas fâchée que je te tutoies, comme dit le poète Jacques Prévert dans Barbara : Ne m'en veux pas si je te tutoie, je dis tu à tous ceux que j'aime.

Celle que tu avais nommée Gilberte ,

Linda

4.1.2 À Sylvie, ma sœur

Bonjour ma sœur,

[...] Samedi dernier, j'ai fait une rencontre extraordinaire. J'ai rencontré une femme magnifique que je n'avais pas vue depuis 45 ans, ma mère Marthe. Il est important pour moi de partager cet événement avec toi... Maintenant, laisse-moi te raconter.

Dès mon retour au Québec en 2002, j'avais fait une nouvelle demande d'antécédents biologiques puisque j'avais égaré je ne sais où ceux qui m'avaient déjà été fournis. Ils contenaient si peu d'informations que je n'y avais pas fait très attention. Le Centre Jeunesse, qui tient les archives des adoptions, a mis du temps avant de me les fournir. Cette fois, aussitôt que je les ai eus en main, je les ai fait parvenir à Reine Landry, la fondatrice du Mouvement Retrouvailles dont notre mère avait dû te parler en bien. Mais crois-moi, c'est une femme encore plus merveilleuse que ce qu'elle a pu t'en dire. En deux semaines, elle avait trouvé, localisé puis contacté Marthe.

*Au début, ma mère biologique était très réticente et elle a même feint une erreur sur la personne. Reine est tout de même parvenue à la rencontrer dans une banque. Elle a longuement conversé avec elle et lui a remis la lettre que je lui avais écrite. Quand Reine m'a appelée, elle m'a fait comprendre de ne pas avoir trop d'attentes puisque ça avait été plus difficile que prévu et qu'elle ne sentait pas que l'on pourrait se rencontrer. Marthe voulait d'abord la confirmation du Centre Jeunesse, elle disait que la date de naissance n'était pas la bonne, qu'il y avait une autre femme qui avait accouché en même temps qu'elle, etc. Aussi, elle considérait qu'une éventuelle rencontre serait risquée puisqu'elle n'avait jamais parlé de son passé avec ses enfants. **De surcroît, je sais aujourd'hui qu'elle pensait que c'était une supercherie de l'homme qui lui avait fait ce bébé et qui la poursuit depuis 45 ans... (un suiveur obsessif!).** Ensuite elle se demandait si ça n'était pas un truc où elle devrait passer à la télé... Elle en avait du mal à respirer tant elle se sentait mal là-dedans. Je regrettais presque de lui avoir écrit cette lettre qui allait sans doute la bouleverser plus qu'autre chose. Je me résignais à ce refus qui était éminent puisque j'avais*

fait cette démarche sans avoir trop d'attentes (tu sais, c'est ma façon de gérer mes émotions... je me ménage le plus possible...).

Une semaine plus tard, Reine me rappelle pour me dire qu'elle n'avait toujours pas la confirmation du Centre Jeunesse et qu'elle devrait attendre avant de contacter Marthe de nouveau. Cependant, j'avais un voyage prévu à Montréal et c'était sans doute la seule occasion que nous aurions, à brève échéance, de nous rencontrer, vu la distance qui nous sépare. Je commençais à penser que ça ne pourrait pas avoir lieu. Je lui ai quand même suggéré de la contacter de nouveau pour sonder le terrain. Reine a d'abord rappelé le Centre Jeunesse pour obtenir une confirmation orale et a finalement contacté Marthe.

Madame Landry m'a rappelée aussitôt pour me dire qu'aujourd'hui elle avait parlé à une toute autre Marthe. Elle avait lu ma lettre et disait que j'étais certainement la plus belle chose qu'elle avait faite dans sa vie. Elle a donc été d'accord pour une rencontre sans plus revenir sur la question de la confirmation. Elle avait vu ma photo sur un article de journal et disait que je ressemblais à ses cousines. J'étais super heureuse.

Puis il y a eu des chambardements à mon horaire et le rendez-vous qu'on avait fixé au mercredi ne tenait plus et il a finalement été reporté au samedi.

Ce samedi dernier donc, j'étais toute la journée en formation au Regroupement des CALACS puis je suis allée saluer mon ami Nodzu à Côte-des-Neiges, en touriste que je suis devenue dans ma propre ville dont j'ai perdu le Nord... Viraille sur un bord, viraille sur l'autre. Je n'ai donc pas eu beaucoup de temps pour m'énerver... Le rendez-vous était dans

un restaurant que Reine avait minutieusement choisi pour sa discrétion et son calme. Quand je suis arrivée, elles étaient là toutes les deux. Reine m'a remis une enveloppe contenant des photos de moi (quand j'étais bébé, à ma première communion...) que Réjeanne lui avait remises pour que je les montre à Marthe. Puis Reine nous a annoncé son départ - tout de go!

À ce moment-là, la nervosité s'est emparée de moi... J'ai repris le siège qu'elle avait laissé vide juste en face de Marthe. J'ai commencé la conversation en la remerciant d'avoir accepté l'invitation. Elle m'a retourné les remerciements puis on s'est mises à parler pendant près de trois heures, de sa vie puis de la mienne... Quelle belle madame. Elle est grosse et belle. Elle a les yeux bleus et elle est d'une douceur remarquable. La première question que je lui ai posée presque avec crainte, c'est :

- «Est-ce que je LUI ressemble?» (parlant de ce géniteur avec qui elle m'avait eue).
- «Franchement, non», m'a-t-elle répondu après m'avoir regardée droit dans les yeux.

*Nous étions visiblement soulagées toutes les deux. **J'avais lu sur mes antécédents que c'était un homme violent, je me doutais bien qu'être son portrait ne serait, à tout le moins, pas très facile à assumer.** Elle m'a confié que c'était une hantise pour elle aussi. Elle avait eu le temps de s'énerver toute la journée en se demandant ce qu'elle ferait si je lui ressemblais. Elle n'était pas arrivée à envisager autre chose que la fuite [...]*

[...] C'est vrai qu'on peut enfouir des choses au fond de soi, mais c'est un peu comme les anesthésier... ça ne veut pas dire que ça guérit... ça veut juste dire que ça fait moins mal ... le temps que dure l'anesthésique [...] Mais cette histoire enfouie au fond de soi viendra toujours nous chercher... et la douleur peut se déclencher à n'importe quel moment - comme maintenant... ou parce qu'il y a un film, une histoire similaire qu'on entend... Moi, tu sais, j'ai attendu 45 ans... je suis bien placée pour savoir qu'on doit attendre d'être prête pour affronter cette douleur... et même pour assumer ce bonheur [...]

Ta grande sœur qui t'aime beaucoup

4.1.3 À Sylvain, mon ami

*Sainte-Anne-des-Monts,
le 15 décembre 04*

Salut l'Ami,

C'est hier que j'ai repensé à cette petite Dominicaine adoptée au Québec dont tu m'avais parlé. Je me suis rappelée que je t'avais dit que j'allais t'envoyer la lettre à ma mère que j'avais écrite, pour l'inspirer à son tour. Bien sûr, en te l'envoyant, je l'ai relue. Aujourd'hui c'est mon anniversaire et je pense à ma mère. Dans ma façon d'être conciliante, je n'ai jamais donné suite à la plus merveilleuse rencontre qu'il m'ait été donné d'avoir dans ma vie. J'ai passé quelques heures à Montréal, dans un resto avec une femme superbe avec qui j'ai parlé comme si on s'était toujours connues. Elle m'a raconté sa vie, je lui ai parlé de la mienne. À la fin, on s'est embrassées et serrées très fort. Elle n'avait jamais parlé de cette enfant de toute sa vie. Elle-même a une fille et deux garçons

qui n'en savent rien. Elle a peur de leur réaction. Je ne lui ai donc jamais rien demandé d'autre par crainte de perturber sa vie ou de la bouleverser davantage. Pourtant, ce matin je pleure et je me dis que c'est injuste que la vie nous arrache ce qu'il y a de plus beau, de plus vrai. Je commence à me demander quel pouvoir je peux avoir là-dessus.

Je te remercie d'avoir ouvert (sans le savoir) ce chapitre de ma vie. J'essaie ces temps-ci de mieux me comprendre. Mes lectures et surtout mes réflexions sur ma propre résilience, me font questionner le prix à payer pour celle-ci. Je constate que j'entasse bien au fond de moi des sentiments qui autrement, seraient douloureux. Et si je n'avais pas raison ? Et si ça ne servait à rien ? J'ai l'impression qu'en renonçant à ma mère, c'est à moi que je renonce. Et ce n'est pas la première fois... Pour ne pas souffrir, je ferme d'avance des livres à écrire... Je crois que le temps est peut-être venu d'examiner et de modifier cette façon de renoncer à moi, par respect des besoins des autres... Veux-tu parier que j'y parviendrai?

Bonne journée...

Linda

4.2 Ma Rivière de la Vie : Fragments de vie

J'adore la métaphore de la rivière qui coule comme la vie. Dans le texte autobiographique et symbolique qui suit, j'ai relaté quelques fragments de ma vie en parcourant les méandres de ce cours d'eau que j'appelle Ma Rivière de la Vie ...

À l'ombre d'un arbre blessé

Jusqu'en juin 2003 donc, je n'avais pas su où ni comment commençait vraiment ma rivière de la vie. Pour la première fois, dans ce restaurant, j'ai rencontré cette femme, Marthe, ma mère biologique. Nos trois heures de conversation auront suffi pour qu'elle me raconte tout. Son premier amoureux était violent (*le second également de ce que j'en ai compris malgré qu'elle ait été mariée pendant 25 ans avec lui*). Sa première liaison aurait voulu qu'elle se prostitue pour lui afin qu'il n'ait pas à travailler. Elle, si jeune, si seule et démunie... Elle ne voulait que fuir mais elle ne savait où aller ni comment vivre. De plus, elle était terrifiée par lui. Une fois, il a déchiré tout le linge de sa garde-robe pour ne pas qu'elle s'échappe. Elle est malgré tout devenue enceinte. En 1957, au Québec. Au début de sa grossesse, elle a eu un accident de voiture avec lui. Coma, amnésie, jambes brisées... Plus tard, beaucoup plus tard, elle s'est rappelée que jamais elle n'était montée à bord de sa voiture ce jour-là. Il lui a foncé dessus avec moi en son sein. Comme trois cent mille Québécoises je crois, elle a fait le plus beau geste d'amour qui soit : donner cette enfant et taire sa douleur. Ma rivière commence donc à l'ombre d'un arbre blessé.

Elle coule en un filet étroit, seule pendant cinq mois. Le bébé ne bouge presque pas. Il ne reçoit pas de stimulation. Les bonnes sœurs sont débordées. Puis un jour, le vert de ses yeux attire le regard de celui qui deviendra son unique père.

D'aussi loin que je me rappelle, lui aussi était violent. Évidemment. Durant mon enfance, l'eau trouble et vaseuse laissait tout de même filtrer quelques reflets de lumière:
Bonne à l'école, douce et innocente.

Mais la peur s'installe. De cascade inattendue en cascade attendue, le père frappe *la mer*. Inlassablement. On a jeté de l'alcool dans la rivière et elle devient agressive. Il n'y a rien à faire, le courant est implacable. La mer est rouge, pleine de bleus. Chaque nuit, je vais dans son lit. L'eau dort. La porte s'ouvre... Encore le drame, toujours le même. En plein hiver, on doit sortir de la maison, habiller la plus petite - à qui l'on s'efforce de minimiser les faits. Nous allons encore chez ma grand-mère, à une rue de chez-nous. Quand on ne réussit pas à sortir, on appelle pour que la famille vienne à notre secours puisque les policiers, dans ces années-là, jamais n'interviennent dans les affaires domestiques. De toute façon, il est défendu que les femmes portent plainte contre leur mari.

Chaque lendemain, je retourne à l'école, bonne, douce et innocente. Il faut garder le silence... Mais au juste, comment une rivière peut-elle être silencieuse ? Un après-midi d'été, il avait réussi à la coucher par terre et il lui pilait sur le corps. Je suis sortie dehors en courant. J'avais envie de crier. Mais j'ai compris que seul mon silence pouvait aider ma mère. De toutes façons, crier à qui ? Tout le monde était sourd.

D'où venait cette surdité?

Ma mère faisait partie d'une famille nombreuse. Chaque dimanche, on allait chez ma grand-mère - *Aglaée Bélair de descendance irlandaise, qui préférait se faire appeler Alice* - sur la 7^{ième} avenue à Rosemont (Montréal) . On se retrouvait 17 cousins-cousines et les 14

oncles et tantes à danser sur les nouveaux 45 tours⁷ que ma tante Nicole achetait chaque semaine et qu'on apprenait par cœur. *(D'ailleurs, on avait la chance de se pratiquer les vendredis soirs puisqu'on n'oubliait jamais non plus le rassemblement hebdomadaire chez elle. Pas étonnant donc, que je sois restée une fille «de gang»).*

L'été, en bons Montréalais, on s'assoit surtout *sur le balcon en avant*. Mon grand-père, Hector Mongeau, organisait des concours de lancement de pépins de cerises sur le trottoir. Il utilisait toute son énergie et sa créativité pour épater la jeune galerie; *son tir de la bouche atteignait des distances inégalées !* Il excellait également dans la production de sons disgracieux lorsqu'il mangeait sa soupe – ce qui ne manquait pas de provoquer nos fous-rires en catimini... Les jours de pluie, on devait lui chercher *des poux* dans la tête, c'est-à-dire lui gratter affectueusement le cuir-chevelu. Pour tous les petits-enfants, c'était un bon grand-papa.

Il m'appelait *Dâdâ* (avec un accent terrible où les deux A très ouverts sonnaient comme du russe pour moi) ou bien *la volaille*, sobriquet affectueux qui devait lui venir des poules qu'il avait jadis gardées – *tandis que mes oncles plus jeunes, m'appelaient «la négresse» à cause de mon teint foncé.*

Les frères de ma mère, successeurs d'Hector, se dédiaient aux palpitantes courses de pigeons à partir de la cabane sur le toit de la maison de ma grand-mère, en haut du 3^{ième} étage. Pour la petite que j'étais, tous avaient l'air de vivre de l'air du temps. D'ailleurs, je n'ai jamais su où mon grand-père travaillait ni même s'il avait eu un temps une quelconque

⁷ Petit format de disque audio où l'on pouvait entendre une chanson par face.

activité lucrative. Un jour que j'avais posé la question à ma mère par simple curiosité, *je crois que je n'avais rien compris de la réponse*. De toute manière, ça ne m'importait pas vraiment.

Or, ces hommes de la famille de ma mère vouaient une tendresse particulière à mon père qui la leur rendait bien. Cette fratrie constituait en quelque sorte «sa» famille - lui qu'on disait «plus instruit» et qui était fils unique. À l'âge de 20 ans, il était entré chez les pompiers à la Ville de Montréal. La famille le considérait donc comme *un bon parti !*

Pourtant, ma mère vivait une relation orageuse avec son père et ses frères *ainsi qu'avec mon père, il va sans dire*. Elle était l'aînée des filles et avait dû quitter l'école en troisième année du primaire pour subvenir aux besoins de la marmaille. Elle donnait toutes ses payes à sa mère dont elle était très proche. C'était tout à son honneur et elle entendait pour cela qu'on lui porta respect.

Elle se démarquait de ses sœurs cadettes en ce que, depuis toujours, elle s'était énergiquement insurgée contre l'autoritarisme cassant d'Hector et de sa descendance mâle. Mais elle en payait le prix fort ! - *(Monsieur Sigmund Freud eut été sûrement étonné de constater à quel point elle est passée en flèche à travers son complexe d'Œdipe)*. Il faut dire que *le césarisme des hommes de cette génération était des plus redoutables, d'autant qu'il trouvait ses assises dans les préceptes de l'Église catholique* alors omniprésente dans toutes les sphères de la vie au Québec !

Ainsi, dans la culture *populaire*, *la seule que je connaissais*, il était admis que les hommes «*lèvent le coude*⁸»; ce qu'ils faisaient allègrement le plus souvent possible. Sauf que mon père, contrairement aux autres, réagissait agressivement à l'ingurgitation d'alcool. Mais cela ne l'empêchait pas de bénéficier de l'appui et de la protection inconditionnels de sa belle-famille, lui qui *normalement* était «*un si bon gars*».

Dans cette brutalité sans nom, *nul n'y voyait un crime puisque dans les faits, ça n'était pas encore un crime à l'époque*. La plupart du temps, ma mère, ma sœur et moi parvenions à nous rendre sur la 7^{ème} Avenue en passant par la ruelle. Parfois on devait téléphoner car il nous était impossible de sortir de la maison. Quand ma mère criait ainsi au secours, on venait tout au plus tenter de *le temporiser*.

Une fois, je me rappelle que mon père avait été interdit de séjour chez le patriarche (*à mon grand soulagement*). Quand je l'avais tout de même vu apparaître à la porte d'en arrière, je m'étais mise à trembler. Malgré ses efforts pour justifier ses gestes, il n'avait eu d'autre choix que d'obtempérer aux ordres de son beau-père. Non seulement il y était allé *trop fort* sur ma mère qui devait soigner ses blessures – mais cette fois, **on s'en était rendu compte**.

Aglaée, de son côté, qui possédait tous les atouts d'une *alliée*, avait pourtant pour son dire *qu'une femme mariée devait allégeance à son mari* peu importe ses actions. *La séparation était une fin de non-recevoir*. Quant à mon autre grand-mère, Maria Poirier de

⁸ *Lever le coude* est une expression québécoise qui signifie prendre plusieurs verres d'alcool.

Bonaventure, elle n'a jamais eu la moindre pointe d'autorité sur son fils, pas plus qu'elle ne su développer de relation intéressante avec sa belle-fille.

Mon père entretenait également des rapports fraternels avec ses cousines Paula, Janine et Pierrette et leurs conjoints; *seuls autres alliés potentiels* côté familial. Malgré le fossé politique qui opposait farouchement *l'indépendantiste* à ces *libéraux pro-anglophones*, on les fréquentait plusieurs fois par année, ne serait-ce que pour tenter d'influencer leurs allégeances politiques.

Ces tantes, oncles et cousin-e-s avaient d'abord vécu à Verdun (*un quartier à l'ouest de Montréal*) avant de s'installer définitivement dans leurs chalets des Laurentides, à Ste-Lucie. Malheureusement trop absorbés par leurs discussions enflammées, je ne crois pas qu'ils connaissaient vraiment l'ampleur du problème d'alcoolisme et de violence de leur cher cousin Jean-Marie. Ils étaient trop heureux des liens chaleureux qu'ils maintenaient avec ce membre de la famille qu'ils considéraient somme toute comme leur frère.

À 5 ans j'avais demandé à ma mère qui préparait le souper, le lendemain d'une veille terrible qui allait, selon toute probabilité, se poursuivre en soirée : « *Pourquoi le bon Dieu a inventé les tavernes⁹ ?* » J'en étais révoltée. Je ne comprenais pas pourquoi celui qu'on visitait tous les dimanches matin, nous obligeait à vivre comme ça.

Ainsi, pour moi, *la famille*, d'un côté comme de l'autre, cumulait plusieurs fonctions dont *celles de distraction culturelle, de havre-répit et de forum politique*. Mais aussi et

⁹ Endroit de beuverie interdite aux femmes que mon père fréquentait assidûment.

surtout, sur le même pied que *l'école, la police et la religion*, elle symbolisait *ma condamnation à perpétuité à vivre dans ces conditions inhumaines*.

Ce silence dans lequel j'étais confinée était tout de même propice aux rêves. À cinq ans, j'avais décidé d'être religieuse pour aller en Afrique, un rêve déjà nourri d'ailleurs et d'espoirs.

Aux abords de ma jeune rivière, la terre s'érode

En plusieurs endroits sur le parcours de ma rivière, la terre s'est érodée, entraînant avec elle la chute de grands arbres. Il y en eut beaucoup. Trop. Avec de grands efforts, ma petite rivière conciliante, raisonnable et résiliente dut s'ingénier à contourner ces obstacles. Encore à cinq ans, je revenais de chez ma grand-mère, celle qui habitait à une rue de chez-moi. Il devait être 16h00. Il faisait noir, c'était l'hiver. Au pied des marches, je me mis à attendre cet homme dont la silhouette venait vers moi. Je pensais que c'était mon oncle qui habitait juste en bas de la rue. Quand il est arrivé à ma hauteur, cet inconnu a passé sa main dans mon épais pantalon d'hiver et m'a soulevée par l'entrejambe. Je me suis mise à lui crier «*Lâche-moi mon maudit*» pendant que ses longs doigts cherchaient je ne sais quoi. On a bien fait quelques pas dans cette fâcheuse position, et il a dû me relâcher. Durant le souper, j'ai gardé le silence sur l'évènement. Au dessert, je l'ai raconté à mes parents qui se sont précipités dehors pour voir de qui il s'agissait. «*Il fallait que tu nous le dises tout de suite*», m'ont-ils balancé, énervés et désespérés. Je leur ai expliqué que je ne voulais pas parce que j'avais dit «*maudit*» et j'avais peur d'être grondée.

À sept ans, un dimanche d'été que nous allions passer à la campagne, il avait fallu que ma petite sœur et moi allions à la messe de 8 heures. Nous étions un peu en retard et avions dû nous poster dans les marches intérieures, à l'entrée de l'église bondée de fidèles. Un homme s'est approché et m'a demandé en chuchotant *où pouvait-il trouver un garage ?* Ce n'est pas ça qui manquait pourtant dans le quartier. Il a tôt fait de m'expliquer que c'est parce qu'il avait envie (d'uriner) et que, dans ces moments-là, ça devenait dur. Je ne comprenais rien de ce qu'il me racontait. C'est alors qu'il prit ma main et me la mit sur son pénis sorti de son pantalon. Je voulus crier mais il a mis sa main sur ma bouche en me disant : *Chut, chut – on ne crie pas dans une église.* Sur ce point, je lui donnai raison. Mais je commençais à me débattre et à pleurer parce qu'il me retenait la main là – toujours plus fort. Quand il m'a enfin lâchée, j'ai pu aller à la messe. J'avais encore envie de crier ou même de le dire au prêtre quand je suis allée communier – mais je n'ai pas su. J'ai attendu d'être de retour à la maison. Ce soir-là, je n'ai pas pu dormir. J'avais tellement peur. Ni les autres soirs non plus. Des souvenirs envahissants s'ajoutaient aux cauchemars incessants qui pathologiquement peuplaient déjà mon enfance.

À quatorze ans, ce fut le tour d'un oncle, le mari de ma tante que j'aimais tant. Quand j'en ai parlé, ça a été un scandale dans la famille et ma mère a fini par me dire que je l'avais provoqué. Comme si je savais comment. Consciente du mal qu'il m'avait fait, je pris la décision qu'il n'allait pas gâcher ma vie. Ma mère mit du temps à comprendre son erreur. Il y avait à cette époque, au Québec, un si grand silence autour des agressions sexuelles, comme autour de la violence conjugale, que l'ignorance régnait en maître.

Durant ce temps, ma rivière avait parfois du mal à prendre ces détours forcés. Impuissante, elle a continué de couler en mince filet jusqu'à mes quinze ans. Cette fois-ci, c'est elle qui a poussé fort pour tasser l'arbre tombé, sans s'arrêter. Ce soir-là, j'étais déjà au lit quand mon père est arrivé. En rentrant, il s'est jeté tout droit sur ma mère qui lisait paisiblement au salon. D'un seul bond, je me suis levée et j'ai couru vers eux. Avec une force émanée de je ne sais où, j'ai poussé l'homme droit dans le mur. *Jamais plus tu ne lui toucheras, tu m'entends !* Je venais de me trouver un travail pour les quinze prochaines années, mais au moins j'ai cessé d'avoir peur de lui. On est même devenus amis. Ses crises de violence se sont atténuées en vieillissant.

Je savais qu'un jour ma rivière devrait inévitablement changer de lit. Quand j'ai emmené ma mère voir le film : *La patience des femmes fait la force des hommes*, un film allemand, elle était stupéfaite. Elle n'était donc pas la seule... Ça n'avait donc rien à voir avec son caractère contrairement à ce que son mari lui avait incessamment reproché depuis toujours.

Mon adolescence en pleine montée nationaliste : Rêver pour vivre

Dans le Québec des années 1960 début 1970, du moins dans les quartiers populaires où je vivais, la psychologie infantile n'avait pas encore fait son entrée... On ne prenait que très rarement la peine de demander l'avis des enfants sur des décisions les concernant et on ne se souciait guère plus de les informer sur les changements qu'ils allaient vivre... *«Ils comprendront plus tard, quand ça sera le temps ! »* avait-on l'habitude de dire.

Octobre 1970, le Front de Libération du Québec, les mesures de guerre à Montréal : Je n'ai jamais encore parlé de cela avec personne parce que personne ne m'a jamais demandé de lui en parler... Il est toujours allé de soi que parler d'Octobre 70 au Québec, c'est parler de quelque chose de sérieux, de grave... de bien trop important en tout cas pour que ce soit raconté par une fillette qui avait à peine 13 ans à l'époque... Jusqu'à maintenant, j'essaie de bien comprendre toutes les dimensions de la Crise d'Octobre. Cependant, aucune version pour enfants n'a encore été faite et, à l'instar de quiconque s'y intéresse, je me butte essentiellement aux versions officielles des adultes. Même que quinze ans plus tard, j'ai croisé et fréquenté des protagonistes de cet épisode historique, dont Pierre Vallières avec qui j'ai milité au *Réseau contre le racisme militaire et nucléaire*, sans jamais lui faire part de *«mon Octobre à moi»*. Peut-être qu'au fond, ce qui importe vraiment c'est que ma question de vie d'alors m'ait conduite jusqu'à lui...

D'abord cette année-là pour la première fois, nous les enfants on n'est pas allés au traditionnel défilé de la St Jean-Baptiste le 24 juin... Il y aura *«trop de grabuge»* avait statué mon père qui était plus nerveux qu'à l'habitude... Ses amis du *Rassemblement pour l'indépendance nationale (R.I.N.)* allaient et venaient à la maison. Le téléphone ne déroutait pas... *« Trudeau va être là, il sera peut-être tué... »*. Enfin, c'est du moins ce qu'il m'avait alors semblé comprendre...

En septembre, on a recommencé l'école dans une drôle d'atmosphère... on sentait la tension sociale qui montait. Dans les semaines qui ont suivi, les bulletins de nouvelles étaient de plus en plus fréquents, à la radio, à la télé... Les gens ne parlaient que de *«ça»*.

À cause justement de tout ce qui semblait se tramer ces jours-là, ça n'est pas avec ma mère que je me rendrais à mon rendez-vous chez le dermatologue. Le docteur derrière sa porte avait parlé à mon père des *Fous en Liberté du Québec* en ridiculisant le FLQ... En sortant, papa avait tranché qu'on n'irait plus voir ce médecin. Il avait failli, selon toute vraisemblance, se battre avec lui. J'en avais déduit que l'enjeu était de taille puisqu'il bouleversait au plus haut chef mon père ainsi que les autres hommes... Puis, il y eut la prise d'otages... Et, pire encore... le décret à Ottawa de ce qu'ils appelèrent «*les mesures de guerre*» dont l'annonce à la télé avait été faite officiellement par le jeune Bernard Derome.

Même si elles semblaient susciter l'indignation, j'avais quand même du mal à imaginer la portée de ces «*mesures de guerre*». Je ne mis cependant pas longtemps à en saisir l'impact sur ma propre vie et celle des enfants des environs.

Nous avons toujours vécu à Rosemont, un quartier ouvrier de Montréal surpeuplé d'enfants que je connaissais d'une avenue à l'autre parce que je savais m'y déplacer en patins à roulettes à quatre roues sur les trottoirs... Mais maintenant, plus question de se promener; nous étions confinés à demeure... **Ces tanks de guerre géants, avec leurs canons qui pointaient sur nos maisons, sillonnaient désormais nos rues... et ils allaient sans doute nous tuer... puisque qu'après tout, nous avions déduit par leur structure d'acier que c'était bien là leur unique fonction.** Devant ce spectacle désolant de l'envahisseur, mon père avait dû cette fois tenter une explication. Ses paroles étaient définitivement trop fortes pour moi : «*Ces soldats de l'armée canadienne viennent pour*

nous écraser», avait-il lancé plein de colère - sans penser que j'étais une fillette qui demandait plutôt à être rassurée. **Avec leur porte-voix, les soldats annonçaient chaque soir le couvre-feu...**

Pour partager mes angoisses existentielles en ces derniers moments qu'il me restait à vivre, j'avais choisi de discuter avec mon amie et voisine Carole Laviolette qui devait avoir une année de plus que moi. Pour aller chez elle, je devais d'abord m'adonner à ce périlleux exercice qui consistait à enjamber les barreaux qui séparaient nos deux balcons - par le deuxième étage. Puis, nous nous enfouissions pendant de longs moments sous la couverture qui nous servait d'abri contre les regards des soldats qui passaient.

Carole et moi étions évidemment certaines que nous allions mourir dans cette horrible guerre. Nous avons donc commencé à jouer à imaginer l'avenir juste au cas où nous en sortirions vivantes... **Elle, elle sera mannequin et riche ! «Moi, je voyagerai pour protéger les enfants contre la guerre»...** m'étais-je exclamée du fond du cœur, à la manière d'une promesse judéo-chrétienne. Mais oui, je m'engagerais... j'en étais certaine... Il faudrait seulement me laisser en vie ainsi que ma famille...

L'armée a fini par partir et nous avons repris notre vie. J'avais cette certitude que nous avions gagné la guerre puisque j'étais vivante... Au fond de moi, j'avais compris non seulement qu'il fallait rêver pour rester en vie... mais que si on rêvait, on était en vie. Je commençais également à déduire qu'il y avait des choses qui se côtoyaient dangereusement dans la vie, comme l'injustice et la justice, la puissance et l'impuissance... les forts et les

faibles. On aurait dit qu'une sorte de dialectique intuitive se dessinait dans mon esprit... Je palpais le politique...

Sans bien m'en rendre compte sur le coup, ce premier contact intime avec le conflit armé, sur lequel je ne pouvais mettre de mots, allait être le début de mes interrogations politiques... et de ma quête de justice universelle.

La naissance du féminisme; ma première cause

Jusqu'à présent, ma rivière si étroite avait toujours coulé à l'ombre d'une épaisse forêt qui ne laissait pas beaucoup filtrer la lumière. Puis le soleil fit son apparition. C'en était fini. Le mouvement féministe porté par les radicales m'apportait des réponses, brisait enfin le silence. Avec le Québec, j'allais sortir de la « Grande noirceur ».

En réfléchissant sur la première cause féministe que j'ai défendue, j'ai eu ce lointain souvenir qu'une fois j'avais dû me rendre à l'un de ces rendez-vous graves auxquels la vie vous convie parfois.

En téléphonant, j'avais eu du mal à répondre à la réceptionniste dont la voix me paraissait pourtant très agréable. Devant mon inconfort, elle me dit : « *C'est pour une interruption volontaire de grossesse ?* ». Je trouvais déjà l'expression dé-dramatisante.

Je n'en dormis pas moins mal pour autant durant les quelques nuits précédant la fameuse intervention. Au fil de ces interminables heures d'insomnie, je repensais à Suzanne, mon amie d'enfance qui à 15 ans, 5 ans plus tôt, s'était rendue à New-York en

autobus avec d'autres passagères, toutes des femmes dans la même condition. Elle avait dit à sa mère qu'elle allait à la campagne avec son ami ce jour-là. Elle m'avait plus tard décrit le silence chargé qui pesait sur ce bus à l'aller et les pleurs à peine audibles qu'elle avait captés au retour. J'en avais fait des cauchemars.

Au Québec, à l'époque (1969), cette agence privée d'avortements était l'un des seuls moyens décents de mettre un terme à une grossesse non-désirée. C'était pire encore d'ailleurs pour celles qui habitaient dans une région dite éloignée. Elles devaient déployer encore plus d'ingéniosité car elles devaient souvent rajouter aux heures qui séparaient Montréal de New-York jusqu'à 12 autres heures supplémentaires de transport qu'il fallait aussi justifier. Peu de femmes étaient à l'aise de parler ouvertement de cette expérience qui attisait les jugements. Plusieurs se cachaient encore.

Même si, comme je le mentionnais, on était sorti de la Grande Noirceur, des milliers de femmes sentaient toujours qu'elles devaient être punies pour leurs péchés. Je sais combien il est facile de culpabiliser à propos de notre sexualité tout comme de transgresser les lois qui régissent nos comportements sexuels. Ainsi, on peut sentir que notre virginité a une valeur, que l'on est trop active sexuellement, que l'on aime trop faire l'amour ou qu'il vaut mieux taire nos désirs. J'ai fait beaucoup d'ateliers avec les femmes sur la sexualité. Presque toutes ont quelque chose du genre à se reprocher. Croyantes ou pas, on n'arrive jamais à coller au modèle de la Vierge Marie. En dépit de la révolution sexuelle, je crois qu'on a du mal à s'assumer pleinement. Malgré nos beaux discours féministes, il est étonnant de constater combien croient intérieurement qu'on mérite un avortement, qu'on

mérite un accouchement difficile, qu'on mérite un cancer, qu'on mérite une hystérectomie... Ça, c'est la violence qu'on s'inflige à soi-même, simplement sur la base des stéréotypes qu'on a intériorisés !

Pendant ces longues nuits sans sommeil donc, je pensais à tout cela et je me disais que malgré tout j'avais de la chance de ne pas devoir ajouter à mon drame déjà lourd.

Le matin de l'IVG (interruption volontaire de grossesse), à cause de l'odeur médicale qui régnait dans la clinique, une espèce de peur était venue se loger en moi. Mais plus forte qu'elle encore, une grande tristesse avait trouvé refuge au fond de mon être. Je considérais que, dans le contexte actuel, je n'avais pas la possibilité d'avoir un enfant. La même terrible non-possibilité que ma mère biologique à l'instar des centaines de milliers d'autres femmes avait sans doute vécu 20 ans plus tôt. Mais contrairement à moi qui ai opté pour l'avortement, son choix fut celui d'accoucher et de devoir donner son enfant en adoption.

En ne menant pas à terme ma grossesse in-désirée (*mon «accident biologique» pour utiliser l'expression prononcée plus tard par l'excellent Dr. Henri Morgentaler¹⁰*), je me demandais précisément ce matin-là, si j'étais lâche. Je me disais que si ma mère biologique avait agi comme moi, je ne serais pas là aujourd'hui. J'avais l'impression aussi de trahir ma mère adoptive, elle qui n'avait jamais pu enfanter et qui l'avait tant désiré. De plus, même si je ne m'étais pas rendue très loin dans la gestation, j'anticipais moi aussi la

¹⁰ Humaniste scientifique, adepte d'une philosophie fondée sur l'amour du prochain et la croyance en la dignité humaine; médecin et pionnier de la lutte pour la liberté de conscience face à l'avortement. Henry Morgentaler a remis un Rapport sur l'avortement au Canada en 1967 qui a fait scandale à l'époque. Il reste fidèle à son combat depuis plus de 30 ans. *Il fut d'ailleurs emprisonné à maintes reprises pour avoir pratiqué illégalement des avortements au Canada.*

séparation. Toutes les femmes, peu importe leur âge, savent que si elles n'interviennent pas, un être vivant va grandir à l'intérieur et deviendra leur enfant. Il y avait là l'annonce d'une déchirure ontologique.

Malgré ces pensées qui se bouscuaient dans ma tête et se répercutaient dans mon corps, il fallait d'abord, selon les termes du contrat de la Clinique, rencontrer une travailleuse sociale et lui expliquer mon choix. C'était ce qu'on appelait un avortement «thérapeutique», comme s'il devait guérir quelque chose. Mais quoi au juste?

En dépit de cette douleur, je savais que l'avortement devait devenir un droit. Un droit pour lequel j'étais descendue dans la rue à maintes reprises. Il ne fallait définitivement pas que New-York continue, ni que l'on soit forcé de mettre au monde des enfants non-désirés.

Quoi qu'il en soit, il me semblait que c'était trop tard le matin même de l'intervention pour parler de ça avec une travailleuse sociale. Ma seule présence signifiait à elle seule le choix douloureux que je venais de faire.

Après notre conversation qui n'en était pas une, il fallait patienter encore dans la salle d'attente en essayant de se convaincre que c'était mieux comme ça. En observant attentivement les lieux physiques - la porte d'entrée du cabinet, la porte de sortie...- je me demandai fixement jusqu'à la toute fin, même au moment où le regard de l'infirmière s'est posé sur moi pour m'inviter à rentrer, s'il existait la moindre possibilité pour moi de me lever de ma place et de partir en courant. *C'était ma façon de savoir si j'allais le regretter.*

Pour sa part, mon ami de l'époque, Philippe, un Normand exilé au Canada pour échapper à sa mère, à l'héroïne et peut-être un peu à lui-même en fait, ne voulait pas d'enfant. Il était catégorique! Jusqu'à sa mort, longtemps après notre séparation, il n'en a jamais eu d'ailleurs. De mon côté, je cultivais à l'époque l'idée qu'il fallait être deux pour mettre au monde des enfants. Après tout, j'étais une étudiante au début de la vingtaine et, comme consolation, je me disais que j'avais la vie devant moi. À ce moment-là, je ne me trouvais aucune compétence ni dans des conditions ne serait-ce que matérielles minimales pour assumer seule la charge d'un enfant.

Le personnel clinique, d'une gentillesse et d'une douceur rassurantes, faisait montre d'un grand respect. C'était au *Centre de santé des femmes de Montréal*. Plus tard d'ailleurs, j'accompagnerai d'autres femmes là-bas et ailleurs dans cette douloureuse démarche. *Quand on chuchota donc mon prénom, je me levai et passai la porte de l'irréremédiable.*

L'aspiration était l'étape qui mettait fin aux interminables et douloureuses dilatations du col de l'utérus, faites artificiellement à l'aide de tiges de métal graduées en grosseur. Elle mettait fin également au possible de vie. Ainsi, elle emporta avec elle une partie de moi-même. Dans cette affreuse solitude, il ne me restait guère qu'à me rabattre sur mes convictions politiques. Ces dernières allaient demeurer et même probablement m'aider à faire mon deuil qui devait commencer à cet instant même.

Après avoir vécu cette expérience, mes convictions se sont donc renforcées, jusqu'à devenir viscérales avec le temps. Elles s'appuyaient sur une histoire que je comprenais

mieux, sur mon histoire et sur celle des femmes. D'ailleurs, il ne put jamais en être autrement parce que, presque au même moment je dirais, le Mouvement Pro-vie¹¹ fit son apparition, avec des disciples disséminés un peu partout en Amérique du Nord.

J'ai vu ces derniers à l'œuvre devant la Clinique du Dr. Morgentaler. Ils harcelaient chacune des femmes qui entraient là-bas et les enjoignaient de ne pas tuer le fœtus qu'elles portaient. Ils exhibaient des échantillons d'embryons dans le formol comme pour mieux perturber ces femmes déjà stressées par l'intervention qu'elles considéraient, comme moi, ne pas avoir le choix de demander. Les filles en pleuraient; il leur fallait être encore plus fortes.

Sans le savoir, le Mouvement Pro-vie est venu cristalliser les positions sur cette délicate question et le Mouvement Pro-Choix a vu le jour. Il n'y a jamais eu que l'espace de l'indifférence comme entre-deux. D'ailleurs Pro-Choix était suffisamment préoccupé par l'éthique, le respect de la vie, l'éducation sexuelle, la contraception pour que l'ensemble des femmes, sauf celles de l'extrême droite, y trouvent leur compte. C'est drôle, comme militante, j'ai toujours souhaité qu'il n'y ait pas d'abus en ce qui concerne l'avortement. Comme accompagnante, je n'avais pas connu de femmes qui s'en soient servies comme d'un moyen contraceptif, mais j'en avais connues par contre qui avaient un réel problème de contraception.

¹¹ Mouvement politique de l'extrême droite chrétienne nord-américaine voué à la défense des embryons. Ses moyens d'action sont radicaux et ils sont prêts à tuer au nom de la vie. Ils emploient des méthodes terroristes (bombardements de cliniques, assassinat de médecins, etc.).

À peine quelques décennies plus tôt, avant l'existence des Mouvements Pro-Choix et Pro-Vie au Québec, l'instrument aspirateur de vie n'existait pas, pas plus que les cliniques, ni même New-York d'ailleurs. Il n'y avait d'un côté que la grossesse et l'abandon de son enfant à la crèche dans la honte et le silence – tandis que de l'autre, il y avait les charlatans. Les femmes mouraient donc régulièrement au bout de leur sang ou encore, suite à une infection laissée par un couteau de cuisine non stérilisé ou des broches à tricoter qu'elles s'inséraient elles-même à l'intérieur du corps.

Au milieu des années 70, les organisations de femmes ont commencé à faire entendre leurs voix et à s'organiser autour de plusieurs autres questions nous concernant. On a entre autres créé des maisons d'hébergement pour les femmes victimes de violence et des Centres d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel.

Quoiqu'ayant fait des études en psychologie au Collège du Vieux Montréal, je refusais déjà l'idée qu'un jour je doive me poser en experte qui viendrait donner des noms aux maux des autres. Aussi, pour moi, les problèmes des femmes étaient devenus politiques. Ils quittaient le règne poussiéreux et étouffant du privé et du psychique.

Du féminisme au militantisme

Ma rivière dans son nouveau lit commençait à prendre de l'expansion en largeur. Beaucoup d'expansion. Le soleil de plus en plus brillant s'amusait à se réfléchir dans cette eau devenue cristalline.

Dans cet élan vers le monde et pour sortir du contexte étroit de mon enfance, je suis partie en Europe à la rencontre d'autres rivières. J'y suis retournée avec l'Office Franco-Québécois pour la Jeunesse (OFQJ) dans un stage pour les jeunes travailleurs et travailleuses - le «travailleuses» étant une victoire acquise à l'Association à laquelle j'ai appartenu et où j'ai rencontré le politique organisé. Je passai donc moi-même du psychique au politique et les années qui suivirent allaient me conduire vers le militantisme. Les groupes de gauche de l'époque faisaient la pluie et le beau temps. J'ai appris à chanter *l'Internationale* même avant de connaître Rosa Luxembourg.

Quatre ans après le CEGEP, je me suis inscrite en science politique à l'UQÀM. Dès la première session, ils ont demandé un «poteau» dans mon cours de Relations internationales, style de représentant de classe. J'y suis allée. De poteau, je suis passée au regroupement de science politique. Puis j'ai été catapultée à l'Association générale des étudiant-e-s de l'UQÀM, l'AGÉÉUQÀM. Alors là, on patageait au beau milieu des groupuscules, dans une lutte à la reconnaissance de l'Association et contre le dégel des frais de scolarité. On a fait des grèves et encore des grèves. On a mangé des coups de poing en masse pour la cause. Cette fois, j'étais devenue anarchiste convaincue.

Ma rivière s'est mise à danser sur un rythme effréné et irréel. Ses eaux se sont teintées bizarrement de rouge et de rose. J'étais définitivement dans l'action radicale - jusqu'au terrorisme, de pacotille bien sûr, mais terrorisme quand même. On travaillait de nuit la plupart du temps, on fabriquait des bombes artisanales quand on ne faisait pas de graffitis. Deux œuvres particulièrement réussies : 5 gallons de peinture à l'huile sur la statue de

Duplessis et cet immense graffiti sur toutes les marches d'une Église, en énormes lettres rouges : ***Pour l'avortement libre et gratuit.*** Avec les filles du Comité-femmes, on a aussi formé les Brigades Roses Anti-Pornographiques – les commerces de porno à Montréal doivent se souvenir de nous – nous étions tellement créatives et têtues !

Bien sûr, on lisait tout ce qui était politique. Nous étions très articulés. Nous en savions autant sur Marx que sur Marcuse, sur Engels, Angela Davis, sur Sartre et de Beauvoir, sur le Parti communiste américain, la Commune de Paris, sur Septembre Noir, Mai 68, sur Abdel Nasser, Patrice Lumumba et Samora Machel, sur l'Iran, l'Irlande du Nord, les Iles Malouines, les Folles de la Place de Mai... Nous étions de toutes les causes internationales, pour toutes les luttes de libération nationale, sur tous les fronts. Un jour, on nous a proposé de faire le grand saut dans le vide. Un professeur, grand intellectuel dont je tairai le nom, a fait une offre à mon petit groupe de partir avec les Brigades Rouges en Italie, ils étaient en recrutement. Je peux dire que, pendant un mois, j'ai réfléchi à la possibilité de devenir terroriste internationale. Au début, l'idée me plaisait pas mal mais finalement (*grâce au ciel mes amis!*) ce projet de mort ne m'a pas souri. Je voulais avoir des enfants un jour... et je pensais qu'il devait bien y avoir d'autres moyens de lutter que de vouer ma vie à la guerre.

***Mon rêve d'Afrique
Et ma rencontre avec les organisations de femmes***

Après l'université, je suis partie en Afrique du Nord où j'ai séjourné une année. Je me suis intéressée à la vie des femmes en particulier, à l'Islam, aux Islamistes, au monde

arabe en général. Dès mon retour au Québec en 1985, je suis repartie. Ma rivière a traversé le désert pour descendre fébrilement la côte Est de l'Afrique. Il y avait au Kenya la rencontre la plus merveilleuse qui soit avec des milliers de femmes du monde entier : *La Conférence marquant la décennie des Femmes des Nations Unies*.

Durant cette immense foire, une délégation de Développement et Paix (une ONG canadienne de développement international) avait organisé une visite officielle dans une tribu Massai où ils appuyaient des projets. Le chef avait 5 femmes et 32 enfants. Je me suis d'ailleurs entretenue avec les cinq femmes pour me rendre compte qu'elles n'étaient pas plus malheureuses que d'autres (matériellement, chacune disposait de sa propre maison où elles vivaient avec leurs enfants), et elles soulignaient fièrement qu'elles avaient le net avantage de ne pas devoir endurer leur mari tous les soirs.

On a donc été reçues en reines. Assises à la table d'honneur sous les baobabs, nous devions nous présenter une à une. Avec nous, une femme qui travaillait dans une maison d'hébergement. Quand elle eut expliqué la première son travail, les femmes Massai se sont agitées dans un désordre incroyable, elles ont crié, elles se sont levées de table, elles ont applaudi à tout rompre. Si bien que le chef ne savait plus où donner de la tête pour les calmer. *C'est à ce moment-là que j'ai compris que la violence faite aux femmes était partout*. D'ailleurs, on commençait à en discuter avec les déléguées à la Conférence. Je me rappelle que mes camarades de l'ANC à l'époque me disaient : *Nous, on n'a pas la chance de vivre avec nos hommes. C'est par là qu'on doit commencer – après on verra*. Je n'ai donc pas mis de temps à me convertir au pluralisme des femmes. La diversité et la

richesse des rencontres que j'ai faites lors de ce grand événement ont sans doute été l'inspiration la plus marquante de ma pratique. J'ai appris le respect des valeurs et du rythme de chacune. Je considère que les femmes vivent dans une multitude de contextes fort différents de l'Occident et que ce dernier n'a pas à leur imposer ses valeurs – aussi féministes soient-elles - en supposant que c'est pour leur bien. Malgré cela, je n'ai pu m'empêcher de prier intérieurement et silencieusement que la violence de leurs hommes survivrait à l'apartheid.

À mon retour d'Afrique de l'Est et pendant plusieurs années, ma rivière est devenue presque folle, remplie de tourbillons géants; quelques-uns presque dangereux... L'un d'eux m'a même entraînée droit dans la mer. C'était quand la résistance civile m'a appelée; plus précisément le *Réseau contre le racisme militaire et nucléaire*. On a entre autres arrêté un bateau chargé d'uranium d'Afrique du Sud dans le Fleuve Saint-Laurent avec des embarcations prêtées entre autres par Greenpeace, pour qui je travaillerai plus tard. Avec le Réseau, on fermait la Défense nationale tous les 11 novembre, Jour du Souvenir. Nous, un petit groupe de gens, on arrêtait le ministère de la Guerre. On se ramassait en prison et on bloquait le système de justice (*en assumant notre propre défense, en exigeant que toutes les communications soient en anglais et en français, etc.*). Aussi, on avait organisé un tribunal populaire pour interdire l'entrée en sol canadien des dignitaires du G5 (le G8 d'aujourd'hui), les *Tatcher, Reagan et cie*, rien de moins. L'enquête préliminaire pour laquelle j'avais été nommée juge aux côtés d'Alanis Obomsawin (grande artiste autochtone), de (feu) Jean-Louis Roux et d'autres, était à

Montréal tandis que le procès s'était déroulé à Toronto. Ma rivière s'étendait alors dans tout le Canada.

J'ai ainsi été militante au sein de plusieurs organisations, combinant à la fois rythmes africains et latinos, travail et militantisme, écriture, édition, langues, traductions et lectures, voyages et missions, et multipliant ami-e-s et amants... Une vie effrénée. Descendre ma rivière était devenu un sport extrême. J'ai été au Centre d'Études arabes pour le Développement, au Centre d'information du Mozambique et de l'Afrique Australe et à la Tournée internationale jeunesse pour la paix et la justice. J'ai travaillé pour l'AQOCI où j'ai surtout milité au Comité Femmes. On organisait des tournées sur des thèmes particuliers dont celui, bien entendu, de la violence, avec des femmes venues de partout. On a créé des liens de solidarité durables et respectueux. Je vibraïis toujours de tous les combats : *contre l'Apartheid, pour la paix en Palestine, avec les autochtones, pour les mouvements de libération nationale, avec les anarchistes, les réfugiés, pour l'environnement et j'en oublie...*

J'ai aussi travaillé dans un Centre de femmes (*et beaucoup plus tard dans une maison d'hébergement*) d'où je m'absentais parfois pour faire des actions directes non-violentes, c'est à dire de la résistance civile. Mes apprentissages sur la violence faite aux femmes m'enchantaient et ma pratique politique se déployait, particulièrement au sein du Mouvement des femmes en même temps que dans les affaires internationales. Durant toutes ces années, je n'ai pas eu assez de 24 heures dans une journée.

La naissance de mes premiers enfants

Puis – coup de théâtre – changement de décor. En 1987, un magnifique bassin d'eau bleue avec d'immenses fleurs blanches a invité ma rivière à se déposer calmement, tout entière en son sein. Je pus enfin m'y reposer et regarder de mes propres yeux, l'Amour qui s'illuminait devant moi et m'envahissait de tendresse... Ma première fille est née. Leïla. Ça veut dire *nuit*, en arabe. Je m'étais promis que si un jour j'avais une fille, c'est un nom arabe que je lui donnerais en hommage au courage des femmes arabes. Son père : Serge, un militant haïtien, un ami. Il m'avait demandé un jour comment il pouvait se procurer des armes pour renverser le pouvoir dictatorial de Duvalier. Nous avions ce genre de discussions amoureuses. Quand je suis devenue enceinte, je lui ai demandé s'il accepterait que j'aie cet enfant sans qu'il n'ait de responsabilité à son égard. Il était ravi, je crois, si je me fie au sourire qu'il arborait. J'ai donc rajouté, sans attendre la suite, *pas de responsabilités d'accord, mais pas de privilège non plus!*

En fait, j'étais prête à avoir une enfant mais pas à entreprendre une relation amoureuse. Comment aurais-je pu d'ailleurs? J'avais tellement d'activités que, franchement, je ne voyais pas comment je pouvais en rajouter. *Je devais avoir en tête à l'époque qu'un homme était une espèce «énergivore» qu'il fallait éviter à tout prix.* De plus, je me rends compte aujourd'hui que mon histoire personnelle m'avait appris la méfiance des rapports hommes-femmes et cela ne me laissait pas vraiment libre de choisir une relation. Quoi qu'il en soit, j'adorais ma pseudo-liberté. L'anarchie m'avait marquée, le féminisme aussi. La semaine avant d'accoucher, j'avais terminé une demande de

subvention pour le Centre de femmes où je travaillais; j'avais fait une conférence au Commensal (resto végétarien en vogue de la rue Saint-Denis) sur les enjeux mondiaux environnementaux et terminé de rédiger mes articles pour Contretemps, dont celui sur les nouvelles technologies de reproduction. Le samedi matin, je me sentais libre d'accoucher et c'est exactement le moment que ma fille a choisi pour se pointer le bout du nez.

J'ai pataugé, heureuse, dans mon beau bassin bleu pendant un an... J'ai consacré l'essentiel de mon temps à réparer ses deux petits pieds bots. Chaque semaine, on devait changer les plâtres qu'elle portait du bout de ses orteils jusqu'au haut de ses cuisses - à l'Hôpital Ste-Justine. À 10 mois, elle a été opérée. Quand elle a fait ses premiers pas, vers 2 ans, je pleurais de joie, émerveillée... On avait réussi. J'étais tellement fière de ma petite grenouille que j'avais allaitée jusqu'à un an et demi – enfin, jusqu'au jour où elle m'a mordu si fort que j'ai eu du mal à arracher mon sein de sa bouche.

Quand elle a eu un an, ma rivière a repris son cours normal, laissant derrière elle de beaux souvenirs du bassin bleu aux fleurs blanches. Les rapides ne se sont pas fait attendre. Je suis d'ailleurs partie en Haïti en 1989 pour effectuer une tournée des groupes de femmes afin de voir quels étaient leurs besoins. Elles étaient au début de leurs organisations, après 30 ans de dictature féroce.

Quand Leïla a eu deux ans, j'ai rencontré Gérard, un charmant Québécois originaire de Sherbrooke avec qui j'ai partagé ma vie pendant presque 3 ans. J'ai d'abord été attirée parce qu'il était mon contraire : pragmatique, cartésien... Il n'était pas militant mais il respectait mon espace de militantisme. En 1991, à mon retour des townships de Durban en

Afrique du Sud, j'ai douloureusement accouché (trois semaines après la date prévue) de notre fils Karel, nom emprunté aux pays de l'Est, pour marquer la récente chute du Mur de Berlin. On aurait dit que mon bel Amour tout blond, tout tendre ne voulait pas voir le monde dont il avait sans doute déjà compris la cruauté dont l'apartheid n'était qu'un exemple parmi tant d'autres. En effet, avec lui dans mon ventre, j'avais tellement eu mal à mon humanité dans cette Afrique du Sud rongée par son système de ségrégation raciale qui tirait à sa fin en semant des cadavres à tout rompre dans une lutte fratricide entre l'ANC et les Zoulous de Buthelezi. Un matin, je m'étais rendue sur les lieux d'un massacre à Durban. Les corps des villageois, petits et grands, étaient cordés comme l'on corde ici du bois à côté des cendres fumantes de leurs maisons. Plus loin, on fouettait un homme soupçonné de trahison. Pour la même raison, en ces temps sombres, il était fréquent d'appliquer le supplice du collier, c.-à-d. l'enfilade d'un pneu de voiture autour d'une personne que l'on brûle vive, sans procès ni jugement.

Deux mois après la naissance de Karel, j'étais de retour au travail, avec lui au sein, en tant qu'accompagnatrice et traductrice d'une femme de l'ANC et co-fondatrice du groupe Le 8 mars. Nous étions allées en train à Québec puis nous avons fait plusieurs rencontres à Montréal. D'ailleurs, nous avons trouvé du financement pour la première maison d'hébergement pour femmes victimes de violence en Afrique du Sud. *(J'avais donc gagné mon malheureux pari !)*

Ce fut la fin de la guerre froide. Puis a éclaté la Guerre du Golf. C'est là que j'ai compris que je ne pourrais pas vivre avec Gérard, le père de Karel; je ne pourrais jamais

vivre avec un homme capable d'appuyer les Américains. J'étais profondément souffrante, carrément malade jusque dans mes os de cette guerre absurde qui tuait des civils chez mes amis irakiens en prétendant être *chirurgicale* et que l'on nous montrait en direct à la télé - alors que lui n'avait pas de scrupule à la défendre. C'était insupportable pour moi. J'aurais aimé être réconfortée dans ces moments que je vivais péniblement, mais je ne trouvais chez mon conjoint qu'incompréhension, indifférence et rejet en fait de qui j'étais. J'en suis arrivée à ne plus bien voir l'utilité de cette relation et nos différends politiques ont eu graduellement raison d'elle.

Un soir, dans le temps des fêtes de Noël, lors d'une petite fête organisée entre les membres de Salam, groupe pour la paix en Palestine où je militais depuis longtemps, je me suis retrouvée dans les bras de celui qui restera pour moi un grand Amour : Adnan. J'ai donc laissé Gérard alors que mon bébé avait tout juste un an. Plus tard, avec ce même Adnan, nous irions faire une tournée dans les camps de réfugiés palestiniens de tout le Moyen-Orient pour connaître leurs perceptions des Accords d'Oslo et mieux orienter le travail de solidarité. *Notre entente était parfaite sur tous les plans... peut-être même trop fusionnelle!!!*

Aussi, mon travail de journaliste pour les pages internationales de Contretemps, une revue écologiste pour laquelle j'ai milité pendant 4 ans, m'a permis d'arriver à Greenpeace en tant que directrice de l'éducation. On se mobilisait alors contre les compagnies multinationales, les Américains, le gouvernement. J'adorais utiliser les ressources que

recèle l'ingénieuse machine Greenpeace. Nos actions étaient radicales et claires. L'information coulait à flots des quatre coins du monde.

Partir...pour agir

En 1994, alors que j'étais encore à Greenpeace, je reçus par fax mon contrat de travail pour un poste sur lequel j'avais appliqué, signé de la main de M. Boutros Boutros Ghali, pour faire partie d'une mission d'observation des Nations-Unies en Haïti : cent mille dollars US par année. J'étais si impressionnée. À la fin des quatre ou cinq pages du contrat, je butai pourtant sur la spécification «*Non-family mission*». J'ai appelé à New-York, j'ai essayé de négocier – rien à faire, c'était une question de sécurité ! J'avais une semaine pour donner ma réponse définitive. Je me suis alors confirmée dans mes valeurs : *Ma famille avant l'argent ! Aussi, avec un tel salaire, comment pourrais-je regarder les gens en face là-bas ? Ça a été non !*

J'avais quand même en tête de partir. Ma rivière parallèle cherchait à se frayer un chemin vers ses confluents pour ne faire qu'un avec mes aspirations profondes. J'avais troqué Greenpeace pour une maison d'hébergement appelée *L'Escale pour Elle* et j'étais restée très active à SALAM. C'est alors qu'on m'a proposé un contrat de coopération volontaire à Cochabamba. J'aimais la sonorité rythmée du nom de cette ville sans même savoir qu'elle se trouvait en Bolivie. En réalité, je n'étais pas fâchée de laisser derrière moi le monde arabe – *j'étais peut-être un peu lasse de devoir expliquer à chaque jour le conflit israélo-palestinien, Jérusalem, l'eau, les territoires occupés, les colonies, 1948, les réfugiés, la guerre des 6 jours, les femmes, les militants israéliens des droits humains (dont*

mon bel ami Michel Varschavski et Women in Black), l'Intifada, etc. Je l'avais fait pendant dix ans déjà et j'étais ouverte à apprendre autre chose.

Je laisserais donc la maison d'hébergement *L'Escale pour Elle* où, au cours de ma dernière journée de travail, une femme haïtienne avait été admise. Elle avait eu les côtes et des membres fracturés. J'ai capté son regard intense et désemparé quand elle a franchi le seuil de la porte. En un seul instant, j'ai senti tout son drame - qui me rappelait celui de ma mère - me pénétrer dans le corps comme un long couteau sans qu'elle n'eut à ouvrir la bouche. Je trouvais cela difficile de voir encore autant de souffrances. J'étais certaine qu'un peu d'Amérique latine ne me ferait pas de tort...

Je suis donc partie en mai 1995 avec mes deux enfants de 3 et 7 ans, direction La Paz. Mon beau Adnan, qui faisait son doctorat en éducation, ne m'a hélas pas suivi. Ce qui au départ était prévu pour durer deux ans a duré huit ans... On parle maintenant d'une longue, très longue rivière.

Un côté de celle-ci est désormais bordé d'une végétation tropicale luxuriante. On y entend les perroquets qui jacassent. Bien sûr, tout au long du parcours de ma longue rivière, on y découvre trésors et beautés que jamais je n'oublierai. Mon travail là-bas, avec les femmes, c'est ma richesse. *D'elles, j'ai reçu la ténacité, la solidarité, la lutte au quotidien, la générosité, l'entraide, le courage, l'amitié, le meilleur d'elles-mêmes ... pour ne nommer que ces quelques inestimables présents... J'ai offert, pour ma part, le respect des femmes, le non-jugement, la rigueur de l'analyse féministe, la concertation, les rapports égalitaires et non-hiérarchiques, la générosité, l'amitié et le meilleur de moi-même.*

C'est en réfléchissant à mes satisfactions professionnelles que je peux affirmer que, OUI, toutes ces dernières années, mes interventions font du sens pour beaucoup de gens avec qui je les prépare, les réalise et les évalue...OUI, des femmes d'ici et d'ailleurs repartent plus riches, plus solides, mieux armées, avec la certitude qu'elles sont belles et que personne n'a le droit de les rendre laides. OUI, des communautés dans le campo ont su se serrer les coudes, la tête bien haute... et ont osé exiger ! Solidarité et dignité ! OUI, des juges et des procureurs, du haut de leur savoir et de leur pouvoir, ont accepté de comprendre que la famille est composée de membres qui doivent développer leur plein potentiel et que la violence est un obstacle majeur à leur réalisation en tant qu'êtres humains! OUI, des femmes paysannes ont trouvé des ressources inestimables en elles et dans les autres ... pour lutter contre la violence, pour s'organiser de manière cohérente... et intervenir ! OUI, les réseaux que j'ai montés ont ébranlé les pouvoirs en place par leur articulation et la solidité de leurs arguments – ils sont devenus des interlocuteurs incontournables !

Parmi les interventions dans lesquelles je me suis investie, l'incontournable question de l'avortement a refait surface. Je n'aurais jamais cru qu'au-delà des faits historiques que j'ai décrits plus haut, je verrais ces aberrations se produire sous mes propres yeux. Pourtant, c'est exactement ce qui se produit quotidiennement de nos jours dans les Andes comme dans tous les pays du monde où l'avortement est un crime.

Bien sûr, je n'ai pas hésité une seconde quand, en Bolivie, on me demanda en 1996 d'appuyer la campagne pour la «*despenalización del aborto en América Latina*¹²». Ça me rendait - et me rend toujours - malade de voir que les femmes, indiennes surtout et pauvres¹³, meurent encore là-bas aux mains de charlatans. Il est inacceptable qu'en 2007 la deuxième cause de mortalité materno-infantile soit liée aux conséquences des nombreux avortements clandestins et que, pendant ce temps, le toujours tout puissant clergé latino interdise l'éducation sexuelle dans les écoles, la contraception et l'avortement.

Je me rappelle d'une petite fille de 13 ans qui avait été violée par son père. C'est elle la première qui avait demandé à la Cour Supérieure de Cochabamba, le droit à un avortement « thérapeutique ». Le viol avait été reconnu en Cour criminelle mais les juges de la Cour Supérieure débattirent tant et si longtemps, qu'au moment de rendre le verdict, il aurait été trop tard pour avorter. Elle avait courageusement couru le risque de prendre d'autres dispositions.

Grâce à elle, on a apporté un amendement au code criminel en incluant le viol comme motif d'avortement. C'était un premier pas dans la bonne direction. Une fois adopté au parlement cependant, on ne trouvait que trop peu de médecins pour s'y risquer. Mais ça, c'est une autre partie de l'histoire.

J'ai croisé une autre petite, cette fois au Pérou où le même amendement était en vigueur depuis quelques années déjà. Elle venait à peine d'accoucher. Elle me raconta

¹² Décriminalisation de l'avortement.

¹³ Pour celles qui sont plus riches, on trouve des cabinets privés qui, pour une centaine de dollars, pratiquent des avortements dans des conditions acceptables d'hygiène – mais c'est au risque que le médecin et la patiente soient emprisonnés.

qu'elle avait été violée, justement durant la très populaire Fête de la Fertilité¹⁴, par son professeur à la campagne, dans une province au nord de Cusco. Elle savait que c'était lui parce qu'elle avait réussi à lui retirer son masque de Carnaval. Bien sûr, puisqu'elle n'avait pas porté plainte (pour sauvegarder son accès à la seule école de sa province), il n'avait jamais été question qu'elle abandonne sa grossesse.

L'enfant ne savait pas quoi faire avec son bébé emmitouflé dans son aguayo¹⁵ à ses côtés, sans aucun contact. Elle avait tout juste 12 ans. Je lui expliquais, lors de mes visites quotidiennes à sa chambre, qu'elle pouvait parler avec lui. Elle m'a répondu d'abord qu'elle ne savait pas quoi lui dire. J'ai pris le bébé en lui jasant comme pour lui montrer l'exemple. À son grand étonnement, elle se rendait compte qu'elle pouvait lui parler d'elle, de l'école, de sa famille... qu'il était petit, mais qu'il comprenait.

Sa mère, une brave paysanne de pollera¹⁶, était venue la chercher à son départ de l'hôpital. Elle me confia, fière et digne, qu'à leur retour au village sa fille allait se marier avec son jeune professeur... J'avais du mal à avaler. Tout ce que je trouvai à lui répondre, c'est qu'elle s'informe bien auprès de sa fille pour savoir si c'était véritablement son choix à elle, sinon elle serait (encore plus) malheureuse. Je commençais à lui suggérer également

¹⁴ Fête annuelle qui perdure depuis 4 500 ans en l'honneur du Dieu Ekeko, Dieu de l'abondance. Elle dure quelques jours pendant lesquels on rend hommage à la fertilité de la terre (*la patcha mama*) et des femmes. Elle est de nos jours (comme jadis) – arrosée d'alcool de maïs – et des milliers de jeunes filles en fleur sont saoulées puis violées à cette occasion. D'ailleurs, neuf mois plus tard, chaque année, naissent des enfants dont on ignore généralement qui est le père. Le mouvement des femmes travaille à interdire cette fête, mais la tradition a la vie dure.

¹⁵ Large bande de toile tissée avec des couleurs vives – qui sert à porter les bébés lorsque qu'il est attaché (généralement) sur le dos (*des femmes*).

¹⁶ Jupe traditionnelle sous laquelle se portent plusieurs couches superposées de larges jupons – typique des femmes Quechas et Aymaras de la région andine, mais chacune ayant ses caractéristiques propres.

qu'elle ne laisse plus ses filles ni ses garçons aller dans cette fête, aussi appelée fête de la chair.

Elle se désintéressa poliment de moi parce qu'elle avait vraisemblablement la conviction que sa coutume était pour le mieux. Il est fréquent que les familles concluent ce type d'arrangement suite à un viol parce que, d'une part, cela élimine les chances pour l'agresseur d'aller en prison et qu'ainsi l'honneur de la fille est préservé. D'autres fois encore, la famille de l'agresseur, lorsqu'elle est un peu plus en moyens et qu'il n'y a pas de grossesse, paie le silence de la victime. Le crime est racheté !

Aujourd'hui, je ne peux m'empêcher de me demander dans quelles conditions ont dû grandir ces deux enfants ? *Horrible destin! D'ailleurs, j'ai eu à accompagner par la suite des jeunes filles qui, comme cette petite à laquelle je m'étais attachée, se sont mariées. Leur union s'est révélée catastrophique. L'une d'entre elles, qui s'était sauvée littéralement de la maison, m'avait dit : « Linda, je ne pouvais pas rester. Tous les soirs quand il rentre du champ, il me bat. J'ai peur de lui! Il continue de se servir de moi... Ayudame - por favor ! (Aide-moi SVP !). »*

Cela me rend vraiment triste quand je vois qu'on a rarement le choix finalement. On dirait que de tous temps, partout, la trappe de la sexualité se referme sur nous dès que celle-ci sort des relations prescrites par la société.

Paradoxalement, une autre cause a retenu mon attention en venant aussi me chercher jusque dans mes entrailles : celle de la stérilisation - souvent contre leur volonté - de

300 000 femmes. Celles-ci ont eu lieu au Pérou sous la présidence d'Alberto Fujimori entre 1996 et 2000. En effet, comme l'a rapporté la revue française L'Express en mars 2005¹⁷ :

L'ex-président du Pérou avait mis sur pied une politique de réduction de la fertilité faisant partie d'un Programme de planification familiale financé par l'Agence de coopération internationale américaine USAID qui y a injecté - entre 1993 et 1998 - une somme de 30 millions de dollars.

D'après l'Express, USAID n'avait pas les moyens de prévoir que ledit programme leur échapperait des mains et que plusieurs femmes seraient stérilisées contre leur volonté.

J'étais là à cette époque et tout le monde savait cela au Pérou depuis longtemps. Des groupes de femmes avaient été les premières à dénoncer la situation. D'ailleurs, même *La Defensoria del pueblo*¹⁸ a commencé à recevoir des plaintes dès 1997. Mais il n'y a pas eu de reconnaissance publique de la situation et encore moins de compensation pour les torts irréparables subis. Cet état de fait perdure jusqu'à présent et je dirais qu'elle va même en se dégradant. Il y a quelques temps, on avait même dû faire parvenir une pétition *d'envergure internationale*, destinée au successeur de Fujimori, l'ancien président Alejandro Toledo (le prédécesseur de Allan Garcia) pour que cessent alors les menaces proférées contre les militantes du groupe de femmes *Flora Tristan*, à l'origine du réquisitoire.

Les agent-e-s socio-sanitaires attiraient les femmes du campo¹⁹ en leur donnant des denrées alimentaires (riz, huile, sucre, farine...) ou des sacs de linge et ce, *à la seule*

¹⁷ Citée par (ACI), à Paris, le 02 mars 2005.

¹⁸ Défenseur du peuple – équivalent à la Commission des droits de la personne au Canada.

¹⁹ Les femmes paysannes.

condition qu'elles acceptent de se soumettre à une petite intervention. On ne leur en disait pas plus. La majorité de ces femmes pauvres, trop heureuses de cette largesse, se seraient senties stupides de ne pas accepter cette offre inespérée. Elles avaient d'ailleurs l'habitude des dons gouvernementaux puisqu'à chaque mois elles reçoivent quelques denrées dans le cadre d'un programme appelé *El Vaso de Leche*²⁰. Aussi, certains agent-e-s et médecins, délogés de leur poste suite à leurs révélations, avaient même confié *qu'ils avaient des quotas mensuels de ligatures de trompes à respecter.*

Il faut se demander sérieusement combien il aura fallu de complices pour stériliser 300 000 femmes – si ça n'est pas plus ? Pour l'ex-président Fujimori, qui se prélassait aujourd'hui au Japon, la réduction de la pauvreté passait par une réduction à la source : *réduisons les pauvres.* Il me semble impossible de ne pas savoir comment est utilisée une somme de 30 millions de dollars. Les organismes donateurs exercent toujours un contrôle sur ces sommes investies. *Il n'y a personne de plus sourd ni de plus aveugle que quelqu'un qui ne veut ni voir ni entendre.* D'ailleurs, j'avais eu vent de la situation bien avant d'aller au Pérou alors que je vivais encore en Bolivie. Les groupes de femmes avaient sonné l'alarme parce que des femmes aux prises avec des complications, suite à leur intervention, étaient venues les consulter. Elles avaient donc découvert le pot aux roses assez rapidement.

²⁰ Ce programme qui à l'origine devait fournir du lait en poudre – d'où son nom *Le verre de lait* – s'est élargi avec le temps en incluant d'autres denrées. Il s'adresse à toutes les femmes qui ont de jeunes enfants. J'y ai eu droit lorsque que j'habitais dans une communauté près de Cusco.

Une terre aride

Sur l'autre versant de ma longue rivière, il y a ma vie personnelle longeant une terre aride, parsemée de cactus géants. Le vent souffle fort et soulève la poussière. J'ai peur maintenant de remonter cette rivière, de la raconter...tellement ce fut pénible. Je me sens tout à coup comme un enfant qui a besoin qu'on lui prenne la main, qu'on la rassure... le courant est si impressionnant. Pour ne pas me laisser emporter, je dois m'accrocher aux deux extraordinaires fleurs fuchsia qui ont poussé miraculeusement sur les cactus : mes jumeau-jumelle, Alejandro et Catherine.

En parlant de fleurs, je me souviens que toutes les semaines, à ma maison de Cochabamba, je ramenaient du marché des trompettes du jugement (*Brugmansia*), ces fleurs blanches extra-odorantes au long calice. En ce temps-là, mes amours fleurissaient. Je fréquentais Guido qui venait de terminer ses études de médecine. Nous vivions une douce passion remplie de rythmes chauds. Les enfants l'adoraient. Il était très enjoué. J'aimais son engagement politique, sa musique, ses rires et sa passion pour les êtres humains auxquels il avait décidé de dédier sa vie. Il aimait faire des projets avec moi et mon travail le fascinait. Il lui arrivait de me suivre dans les missions que je faisais dans le pays. De plus, sa sœur Katya était ma bonne copine. Nous sortions très souvent à deux couples – presque invariablement pour aller danser en boîte. On s'amusait follement. Peu à peu, l'idée d'avoir un enfant faisait son chemin. J'avais la certitude qu'il ferait un père merveilleux.

Mais quelle misère il m'a fait boire ! Un type jaloux, possessif mais sociable et aimable avec les siens. On a vécu ensemble puis l'on s'est mariés... Je pensais qu'à 40 ans il fallait se ranger et que ça serait plus facile au niveau des papiers d'immigration si un jour on rentrait au Canada. J'étais alors enceinte de 5 mois, mais j'avais l'air d'en être de 9 ... C'était une grossesse voulue et désirée. J'attendais des jumeaux!

D'ailleurs, nous n'avions pas respecté les six mois d'attente prescrits après une fausse-couche. On avait déjà perdu un garçon quelques mois auparavant à mon retour en Bolivie, alors que j'avais voyagé au Québec enceinte de plus de quatre mois afin de passer du temps avec mon paternel.

Mon père avait subi une chirurgie majeure en janvier 1997 pour un cancer généralisé. J'étais venue le voir d'urgence à ce moment-là. Puis, dans les mois qui suivirent, il s'était remis sur pied, juste ce qu'il faut pour qu'en juillet on profite de nos vacances d'été ensemble. Malgré tout, je pensais à ce moment-là qu'il ne lui restait que peu de temps à vivre... et j'imaginai, vu la distance qui nous séparait, qu'il pouvait s'agir de nos derniers moments père-fille. Il disait souvent qu'il était content pour moi que j'aie ce bébé et qu'il aurait aimé venir nous voir en Bolivie.

Après nos merveilleuses vacances, il me fallut retourner au travail à Cochabamba. Mon père est venu nous conduire à Dorval²¹. Quand j'ai franchi la barrière de ce foutu aéroport, notre séparation a été si brutale que je crois qu'il s'est alors produit en moi une

²¹ C'était la première fois que j'utilisais cet aéroport puisqu'on était en train de fermer celui de Mirabel dont l'aménagement physique permettait aux visiteurs d'accompagner les voyageurs pratiquement jusqu'au moment de prendre l'avion, alors que celui qu'on appelle aujourd'hui l'Aéroport Pierre Elliot-Trudeau a des installations qui rendent l'accompagnement impossible.

implosion. Quelques jours plus tard en Bolivie, quand ils ont fait le curetage, il y avait exactement une semaine que le bébé était mort sans que je m'en rende compte. Je ne peux m'empêcher de penser que, depuis l'aéroport, j'ai porté la mort de mon fils et de mon père avant l'heure...

Je suis redevenue enceinte peu de temps après mais Jean-Marie, mon père, fou de joie à l'idée d'avoir des jumeaux, est décédé six mois plus tard, bien avant leur naissance, en pleine tempête de verglas au Québec. Les aéroports étaient fermés. Je n'ai pas pu revenir au pays. J'ai mis des années à faire ces deuils...

J'ai donc passé le dernier mois de ma grossesse gémellaire devant mon téléviseur, dans mon lit, à écouter le Mondial de football 1998. Le lendemain du dernier match Brésil-France où nous avons tant crié, les bébés sont nés. Le temps de ramasser l'équipe médicale, j'étais déjà dilatée à 8 cm, mais il fallait tout de même une césarienne pour que les deux puissent vivre : *2 kl 300 gr. pour la fille et 1 kl 800 gr. pour le gars*. Je les ai mis au sein durant un an et demi... Je voulais leur donner le meilleur de moi-même à eux aussi.

Je crois que nous n'avons pas dormi durant toute cette période où je n'ai fait que ça : allaiter un, allaiter l'autre, allaiter les deux, allaiter le jour, allaiter la nuit, allaiter dans l'avion qui nous a conduit au Costa Rica, allaiter dans l'avion qui nous a amené à Lima, allaiter à Cusco, chez ma belle-mère... où nous sommes restés 4 ou 5 mois.

Comme j'avais trouvé du travail, nous avons pris un appartement à l'autre bout de la ville. Il y avait alors des tensions dans le couple. Un jour que je m'étais enfermée dans la

chambre, j'ai reçu un soulier dans la figure, si fort que j'ai eu l'œil noir pendant des semaines. Au moment de cette première agression, je suis partie avec mes quatre enfants directement au Module Urgence Femmes où *je donnais de la formation aux intervenant-e-s en violence faite aux femmes. «Doctora Linda, Usted aqui ?»* (Vous, ici ?)... J'ai déposé une plainte et je l'ai foutu à la porte de l'appartement. Le lendemain, je suis allée donner un atelier à la Centrale des femmes. Heureusement, je leur avais toujours dit que *personne n'est au-dessus de la violence et que ni les diplômés ni les connaissances ne pouvaient nous mettre à l'abri*. Je leur enseignais aussi qu'*il ne fallait pas avoir honte parce que nous n'étions pas responsables de ces gestes violents; que nous n'avions pas à porter en plus le poids de la culpabilité!*

J'ai dû faire un gros travail sur moi à ce moment-là. En réalité, je ne pouvais pas croire que mon propre corps était aussi devenu une cible – *comme le corps de ma mère, comme celui de l'enfant que j'avais été, comme celui de toutes ces femmes que j'avais côtoyées en maison d'hébergement, dans les Commissariats en Bolivie quand je formais les femmes policières, dans les Modules de Colombie et du Pérou... comme le corps des femmes africaines, arabes, etc....* Moi, la grande militante ! Mais je me consolais en me disant que ça n'allait pas arriver une autre fois, que je n'allais pas endurer ça durant des années...

Je pensais plus que jamais que ma souffrance n'avait de sens que dans son articulation avec celle des autres et que la leur n'avait pas de sens non plus sans la mienne. Des millions de femmes souffrent chaque jour d'abus psychologiques, physiques, sexuels,

économiques... depuis leur conception jusqu'à leur mort... du Nord au Sud, d'Est en Ouest... Oui, le féminisme apporte ses réponses – il m'en a apportées depuis fort longtemps et en particulier à ce moment-là... Ce ne sont peut-être pas les seules ni les meilleures, mais elles ont été assez puissantes et solides pour que je m'y appuie.

Un mois plus tard, avec mon consentement, il est revenu, *comme ils reviennent toujours... parce qu'il y a les enfants, parce qu'après tout ce n'était peut-être qu'un accident de parcours, parce qu'il jurait qu'il était désolé...* Je suis moi aussi, sans le vouloir, rentrée dans la première coche de l'engrenage.

Corps et vies de femmes mis à l'épreuve

Un jour que j'étais allée avec l'équipe d'UNICEF dans *le campo* faire un de ces périple au cœur des communautés indiennes, dans les splendeurs vertigineuses des Andes à 4,000 m. d'altitude, j'ai commencé à saigner, abondamment, puis très abondamment... sans arrêt. Je ne savais pas ce qui se passait. À mon retour, mon mari m'a fait hospitaliser d'urgence. On a détecté des fibromes. Puisque j'avais déjà quatre enfants et que je n'en voulais pas d'autres, il semblait que la meilleure et seule solution soit l'ablation de l'utérus. Sans me parler des alternatives ni des conséquences, ses amis chirurgiens m'ont fait une hystérectomie qui a duré près de 6 heures parce que j'avais des adhérences, c'est à dire que mon utérus s'était collé aux organes avoisinants.

Les médecins ont toujours prétendu que l'hystérectomie n'altérerait en rien le corps des femmes, *mis à part bien sûr leur capacité de procréation en tant que tel.*

J'ai vu récemment un reportage sur une neurochirurgienne australienne qui s'est jointe à l'équipe de l'organisme HERS qui vient en aide aux femmes sur le point de subir ou ayant subi une hystérectomie. Elle disait que lorsqu'elle avait suivi son cours de médecine, les professeurs étaient très attentifs lors d'une opération dans la région de l'appareil reproducteur des hommes pour ne pas sectionner aucune ramification qui pourrait altérer leur fonction érectile, alors que pour les femmes, aucune précaution semblable n'était prise. Elle s'était toujours insurgée contre cette discrimination et en avait d'ailleurs fait son champ d'étude spécialisé. De tout temps, disait-elle, on s'était mépris sur les fonctions de l'utérus qu'on limitait à la procréation. Au cours de ses recherches, elle avait découvert une série de liens entre l'utérus et la vie des femmes... qui m'étaient encore inconnus au moment de subir cette chirurgie.

Au Pérou, la morphine est interdite. Aussi, en revenant de la salle d'opération, il n'y avait pas assez de personnel pour me transférer dans mon lit. J'ai dû le faire moi-même. Je crois que j'ai hurlé de douleur (souvent sans faire de bruit) pendant au moins une semaine. Mais je n'ai pas arrêté de travailler pour autant. Les filles venaient me voir et ma chambre d'hôpital était devenue mon bureau. C'est là qu'on a élaboré la proposition de former un Réseau contre la violence faite aux femmes à Cusco, avec plus de 40 organisations. Je faisais même de longues heures puisque des infirmières venaient aussi me consulter chaque soir pour me raconter leurs problèmes de violence conjugale. Je suis sortie un jeudi soir, *chambranlante* encore, pour aller faire une conférence devant 80 hommes policiers. Le lendemain matin, on lançait le Réseau. Tout le monde y était, la presse aussi.

Si j'avais su que l'hystérectomie ne m'apporterait pas que le soulagement de mes saignements, il est possible que j'aie opté pour d'autres types de traitement, ne serait-ce que pour danser encore. Eh oui, pour danser. Il faut savoir que dans ma vie d'avant cette chirurgie, j'ai dansé longtemps et énormément, depuis aussi loin que je me souviens. À cinq ans, je dansais le *twist* comme une championne. Il faut dire que les années '60 ne manquaient pas de rythme. Ni aucune autre décennie subséquente à mon avis. Je dansais sur toutes les musiques : *Reggae, Zouk, Salsa, Meringue, Cha-cha, Samba, Tango, Valses, Rock, Punk... Rien ne pouvait m'arrêter*. C'était ma façon à moi d'être vivante. Même enceinte des jumeaux, j'ai dansé jusqu'à la fin. Pour moi, j'allais danser toute ma vie.

Pourtant, après l'hystérectomie, j'ai cessé cette activité d'un coup sec sans me douter par contre que ça allait être pour de bon. Cette deuxième coupure au bas-ventre me causait une terrible douleur au début. Quand elle fut en apparence guérie, je continuai d'avoir mal, comme si les muscles étaient détachés. Cela m'empêche toujours de bouger d'ailleurs. Comme si cette partie de moi était séparée à jamais de moi, de ma vie.

Mais au-delà de cette souffrance physique, dans mon corps il y a la mort, le silence. Je n'entends plus la musique. Mon corps est un cimetière. J'y pleure mes trahisons, mes avortements, ma fausse-couche, mes fausses relations, les agressions subies, mes années de fertilité. Pourtant, parfois, je risque quelques pas. Je veux passer outre ces chimères au cas où ils ne soient que faux-fuyants. Mais c'est seulement dans ma tête que je danse.

Après mon hospitalisation, on a quitté la ville de Cusco pour San Jeronimo, une vallée plus chaude où vivaient plusieurs femmes de la Centrale avec qui je travaillais. Je faisais

avec elles une thérapie féministe et on se voisinait beaucoup. Nous avons d'abord habité un logement un peu exigu où il y avait trois petites chambres. Guido et moi dormions avec les deux bébés dans l'une d'elles et Leïla et Karel avaient chacun la leur. Leïla parfois prenait Catherine avec elle une fois qu'elle avait bien bu et je gardais Alejandro au sein car celui-ci, plus petit, mettait plus de temps à téter.

Il y avait encore des tensions entre Guido et moi; autour de l'argent et même de mon travail qu'il avait le culot de critiquer à cause de mes déplacements. Aussi, Guido commençait à boire. Un soir il est rentré complètement ivre et s'est mis à hurler dans la rue. J'étais très gênée.

J'ai finalement trouvé une maison beaucoup plus grande sur deux étages et une très grande cour. Malgré qu'elle ne coûterait à peine que 20\$ de plus par mois, Guido s'opposait à ce qu'on déménage. Je ne comprenais pas pourquoi mon mari s'entêtait à vouloir garder le petit appartement parce qu'il n'y avait aucune logique. La famille au Pérou ayant un rôle de médiation des conflits conjugaux, pour lui faire entendre raison, j'utilisai donc les ressources disponibles... en faisant appel à son cousin Carlos pour le raisonner. Nous sommes enfin déménagés.

Ma fille était heureuse dans la communauté. Elle était amie avec tous les jeunes et elle avait même un petit copain préféré. Elle aimait aussi beaucoup son école de sœurs espagnoles qui dirigeaient le Collège de jeunes filles qu'elle fréquentait, avec une main de fer. Son seul problème était Guido qui était devenu insupportable avec elle sans que personne ne comprenne vraiment pourquoi, puisqu'elle était si gentille et enjouée. Je

croyais qu'il y avait là quelque chose de culturel en ce sens que les relations père-fille en Amérique latine peuvent parfois se jouer sur un registre de nature autoritaire ou même possessive et j'assumais surtout qu'il n'est pas évident de vivre avec les enfants de l'autre. Pourtant, au début de notre relation comme je le disais, mes enfants étaient loin de causer un problème, bien au contraire. Ils avaient avec lui une relation très saine.

Un matin que Guido était rentré aux petites heures, je ne voulais pas qu'il se couche dans mon lit. Son odeur d'alcool m'incommodait. Il est devenu enragé et s'est jeté sur moi en me tirant les cheveux jusqu'à me décoller la peau du crâne et en me criant un tas de bêtises. Je n'arrivais pas à me défaire de son emprise. Le lendemain encore, j'allais donner un cours sur la violence faite aux femmes. J'avais un tel mal de tête qui a duré presque un mois. Cette fois, j'ai fait mine de rien. Je n'ai rien dit à personne. Il est parti quelque temps de la maison et est revenu en me faisant comprendre que je ne devais pas le provoquer quand il avait bu. Bueno... je continuais à travailler de plus belle mais ma décision de partir était prise... Cette fois, j'userais de stratégie... Il y avait bien ce poste en Haïti que je lui laissais miroiter. Mine de rien, j'ai fait faire les passeports canadiens des jumeaux et je lui signifiai mon inquiétude face au fait que nous n'étions pas en règle avec l'immigration. Vérification faite, cela nous coûterait beaucoup d'argent.

Un soir que j'animais une thérapie féministe avec un groupe de professionnelles de la santé au local de la pharmacie de mon amie Mirtha, Guido a téléphoné pour dire qu'il y avait eu un problème avec Leïla à la maison. Je n'avais pas assez d'argent pour prendre le

taxi et tout le long de l'interminable demi-heure que durait le trajet en *combi*²² jusqu'à San Jeronimo, je priais qu'il ne lui soit rien arrivé de grave. Mon cœur battait fort... Quand je suis arrivée, elle était en pleurs chez sa copine d'à côté. Il l'avait frappée. Elle m'a raconté la scène et j'ai eu si mal. Avec mes amis Dulia et son mari, nous avons marché jusqu'au poste de police. Nous l'avons dénoncé. Ils sont revenus avec nous à la maison. Il était là. Ils lui ont fait passer la nuit derrière les barreaux. Sous une pluie glacée, j'ai pris mes quatre petits, des couvertures et quelques vêtements et je suis arrivée chez ma belle-mère. Je n'ai pas dormi.

Le lendemain matin, pour éviter l'inévitable médiation qui allait s'amorcer avec la famille, je suis déménagée chez une copine avocate dont personne ne connaissait l'adresse. Nous sommes allées faire l'examen médical à l'hôpital où travaillait une femme médecin qui était dans un de mes groupes de thérapie. Nous sommes allées porter plainte, cette fois à Cusco, *toujours chez les professionnels que j'avais aussi formés*. L'avocat avait bien saisi la situation et nous donnait tout son appui. Nous avons discuté avec des ami-e-s du Réseau, dont un ancien curé marié avec la directrice du Module, la médecin et l'avocate. Nous avons jugé qu'il valait mieux partir parce que les contacts subséquents que j'avais eus avec ma belle-famille me laissaient croire que Guido avait l'intention de se battre juridiquement pour obtenir la garde des enfants ! *Un médecin péruvien contre une étrangère dans un pays corrompu : je n'avais pas de chance à prendre !!!*

²² Mini-bus pour le transport public.

C'est certainement le passage de ma vie où ma rivière est devenue plus mince qu'un mince fil... D'abord, nous avons passé notre délai pour donner les mille dollars US que l'immigration nous réclamait pour être légaux. *Nous étions donc des immigrants illégaux sans visas de séjour valides dans nos passeports canadiens et boliviens pour les jumeaux et il me fallait quitter le pays avec mes quatre enfants.* De plus, les autorités réclament toujours une autorisation du parent qui ne voyage pas avec l'autre pour sortir les enfants du pays. Je n'avais en poche que quelques dollars. Mais la solidarité s'est mise en marche. *Jamais je n'oublierai ce qu'ils ont fait.* En quelques jours, j'avais les billets d'autobus en mains – achetés par mes ami-e-s pour ne pas que ça se sache que j'allais partir, des vêtements pour les enfants et suffisamment de sous pour manger durant le voyage jusqu'en Bolivie et pour soudoyer les douaniers. Pour ne pas éveiller les soupçons, le soir juste avant le départ, j'ai appelé ma belle-sœur et je lui ai donné rendez-vous deux jours plus tard à la maison de ma belle-mère. Elle allait inviter Guido pour que nous parlions, mais je serais déjà à des milliers de kilomètres – enfin c'est ce que j'espérais.

J'ai pris le bus, à une station un peu isolée, en faisant mes adieux à ces gens que j'adorais. Ils m'ont bien recommandée auprès du chauffeur et de son assistant. J'étais littéralement morte de peur parce que, vraiment, je ne voyais pas comment j'allais passer la frontière. J'ai donné nos passeports à l'assistant du chauffeur avec le fric et je lui ai dit d'arranger ça. On a roulé toute la nuit et au matin à la frontière, tous les passagers sont débarqués pendant les transactions douanières. Nous nous sommes rendus du côté bolivien pour prendre un jus. La Bolivie, c'était chez-nous. Mais voilà que le type du bus s'amène et me dit : *Suivez-moi, les autorités veulent vous voir.* Je me voyais déjà en prison avec

mes enfants. J'ai pris mon courage et j'ai fait mon plus beau sourire de femme tranquille au policier qui me recevait. Devant mon illégalité, il me proposa d'abord de retourner à 500 km au sud pour régler ma situation. Alejandro pleurait dans mes bras, Catherine dans ceux de Leïla et Karel tournait en rond, tourmenté par la chaleur. Ça doit bien être la seule fois de ma vie que je n'ai rien fait pour les calmer... Leur cirque allait peut-être nous être favorable, me donnant l'air de la pauvre femme débordée avec ses quatre enfants ! Leïla, toujours aussi perspicace jouait l'impatiente et interrompait nos conversations pour se plaindre de la lenteur que nous y mettions (*ce que jamais en d'autres temps elle ne se serait permise*).

J'ai donc imploré l'humanité du douanier, sorti quelques dollars de plus et on a conclu un marché : *Pas de tampon de sortie du Pérou sur nos passeports, pas de tampon d'entrée non plus en Bolivie car les agents des deux frontières raffolent mutuellement de se faire des problèmes...* Condition finale : *Pas de retour au Pérou avec ces mêmes passeports.* Quand nous sommes repartis dans le bus, j'avais l'impression d'être un oiseau-mouche tellement je me sentais légère. La tension, qui avait été à son paroxysme depuis des jours, était enfin disparue. Je respirais librement.

J'ai réglé tous les papiers à La Paz en disant qu'on avait dormi dans le bus et qu'à la douane, ils ne nous avaient pas réveillés. J'ai appelé tout de suite le CECI, l'organisme avec qui j'avais travaillé durant quatre ans. *La glorieuse coopérante qui était partie en 1999 revenait en mendicante !* Et là encore, je reçus beaucoup. On nous a prêté le luxueux appartement, avec vue sur l'Illimani, du directeur qui venait justement de partir; on nous a

trouvé des vêtements et donné de l'argent. Même qu'une ancienne coopérante de Bolivie, la belle Céline en poste à Washington à la Banque Interaméricaine de Développement (BID), m'a fait un don impressionnant qui nous a permis de vivre en rois durant notre séjour. *La solidarité, ça existe aussi chez les Québécois !* Pour les remercier tous, je leur ai donné une journée de formation en animation participative (*Reflect-Action*) qui a été très courue et appréciée et j'ai fait de la consultation pour des coopérants embêtés avec *l'approche de genre* qu'il leur fallait désormais intégrer dans leurs projets. Aussi, j'ai finalisé la négociation de mon contrat en Haïti où je partis un mois plus tard avec mes quatre enfants.

Huit mois plus tard, vous n'allez pas me croire, vous allez me juger – ça va être plus fort que vous... ne vous sentez pas coupables, donnez-vous en à cœur joie - mes jugements seront toujours plus durs à mon égard que les vôtres : *Guido est débarqué en Haïti*. Au cours de longues négociations par Internet, j'étais touchée par ses regrets, son incapacité à vivre sans nous, ses demandes de pardon, sa paternité qu'il voulait assumer, son amour pour mes quatre enfants, etc. J'ai accepté son retour pour les enfants – *en faisant abstraction de moi-même, comme j'avais si bien appris à le faire*. Tant bien que mal, on est arrivés à renouer *malgré sa jalousie pour mon chauffeur, le fait qu'il ne cherchait pas de travail et la froideur de Leïla à son égard*. Il se montrait sous son meilleur jour. Il faut dire que je travaillais beaucoup. Là-bas, nous avons ouvert 21 centres pour femmes victimes de violence dans tout le pays, qu'elles ont appelés les *Douvanjou (L'aube en créole)*. Je partais donc régulièrement en province et j'étais heureuse que leur père s'occupe des petits. Avec ses milliers de défauts, c'était un excellent père qui prenait tout son temps pour eux – *du moins, c'est ce que je pensais*.

À la fin de mon contrat, j'ai quitté Haïti seule avec les enfants, l'idée étant que Guido vienne nous rejoindre au Québec - *quoique je ne sache pas encore où j'allais m'installer* ; ça dépendrait du travail. La veille de mon départ, l'Organisation Mondiale pour la Santé (OMS) voulait que j'annule mon vol et que je reste pour faire leur *Plan d'Action contre la violence familiale...* Il en aurait été ravi.

Le père de Karel (celui qui ne détestait pas assez les Américains mais aussi un ami avec qui j'ai toujours gardé un très bon contact), avait acheté une maison à Cap-Chat où il nous a accueillis. De là, j'étais retournée à Montréal pour passer une entrevue. Au retour de ma ville natale, Leïla était en pleurs et avait décidé de me confier *son terrible secret*. *Dans la maison exiguë de San Jeronimo, alors qu'elle avait 11 ans, Guido allait parfois dans sa chambre sous prétexte de prendre soin de Catherine... Ce salaud l'agressait... et ses attouchements étaient assortis de menaces de mort à mon endroit qui la confinaient dans le silence !*

Ma vie a été complètement bouleversée. Un énorme rocher, plus gros que le ciel, est tombé droit dans ma rivière. Je ne voulais plus travailler dans ce domaine, moi qui n'avais donc rien su voir, qui ne m'étais pas doutée un seul instant que lui, un médecin, pouvait commettre de telles atrocités... Quelle douleur ! Quelle rage ! Quel désarroi ! J'ai été mariée avec un pédophile ! Cette fois, toutes les portes se sont refermées à tout jamais – comme si d'immenses nuages noirs couvraient le ciel en totalité pour nous plonger définitivement dans l'obscurité la plus totale. *Ma pauvre fille n'avait rien dit parce qu'elle ne voulait pas que les jumeaux vivent sans leur père ! Pour eux, elle avait même laissé*

qu'il vienne nous trouver en Haïti – alors qu'on se passait si bien de lui depuis plusieurs mois déjà.

Malgré l'impuissance dans laquelle ce drame a plongé notre famille, je crois bien que j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour soutenir ma fille afin qu'elle ne vive pas avec les conséquences paralysantes de cette malheureuse histoire. D'abord, je l'ai crue dès la première seconde où elle a commencé à parler; ensuite, nous avons confronté directement l'agresseur (par Internet toujours) et nous l'avons même dévoilé à sa famille. Acculé au pied du mur, Guido n'a eu pour seule réponse *qu'il devait y avoir une confusion !* Quand j'ai lu son piètre plaidoyer, j'aurais aimé à cet instant-même pouvoir le frapper à mort ... et plaider à mon tour *la confusion !* À cause de la distance, je n'ai pu le faire qu'avec des mots – mais quels mots !

En discutant avec Leïla, on a conclu qu'il valait mieux vivre sans père qu'avec un père qui aurait sans doute fini par agresser les petits aussi – *si ça n'est déjà fait ! (Nous ne le saurons que plus tard)*. Elle a de plus compris que Guido reste le seul responsable des conséquences qui découlent de ses actes (*il n'est plus digne d'être un père*) et qu'elle doit dès maintenant prendre la décision d'être forte et de ne surtout pas gâcher sa vie car ça n'en vaut pas la peine. Quoi qu'il en soit, elle sait qu'elle pourra toujours compter sur moi.

Ce qui me traumatise personnellement c'est que nous sommes maintenant quatre générations de femmes (incluant deux mères) dont le corps a été pris comme cible par les hommes ! La sexualité est une trahison ! J'ai été tripotée, brutalisée, vidée, entaillée, harnachée, saignée à blanc, cousue puis recousue. Elles aussi. Je ne veux plus de ce corps

qui a porté la vie comme la mort... et qui, au fil du temps, n'est devenu qu'un symbole d'exploitation, un lieu de pouvoir des autres sur ma vie, qu'un cimetière de souffrances.

Je souhaiterais pouvoir vivre sans être ni femme, ni homme. Simplement un être avec une tête, une âme et un cœur, même si ça paraît monstrueux... Ma rivière est déformée et ne ressemble plus à rien... elle ne sait même plus dans quelle direction elle doit couler – même si elle coule abondamment.

En effet, ma rivière suit le cours d'une vie d'apparence presque normale : *Je suis une femme seule mais comblée par ses enfants qui réussissent très bien à l'école comme dans la vie, tous les quatre. Ils sont académiquement brillants et on souligne régulièrement leurs grandes valeurs humaines. Je fais mon travail avec ma vieille âme de militante qui ne me quitte pas d'une semelle et les femmes se transforment et changent leur vie sous mes yeux remplis de compassion, j'entreprends des études avec des gens que j'adore, j'ai des ami-e-s sur la planète entière... j'ai une magnifique maison en montagne... Sauf que je n'ai plus de corps ! J'arrive même à me convaincre parfois, quand la fatalité me rattrape, que ce n'est pas grave... que je n'en ai pas besoin pour vivre. Ce n'est pourtant pas un discours cohérent, Tremblay. Ce n'est pas non plus celui que je sers aux femmes.*

Ouf ! Avoir réussi à identifier ce besoin de me reconstituer tout entière est un pas de géant pour moi qui n'ai jamais eu le temps de penser trop à moi. Il m'aura fallu marcher des kilomètres dans ma rivière... seulement avec ma tête, mon âme et mon cœur ! Cet exercice m'aura été des plus salutaires... définitivement ! Le défi, qui est donc de taille, reste entier ! Je sais que ce nœud qui m'étouffait peu à peu sans que je le nomme est aussi

chez d'autres femmes, notamment celles avec qui je travaille et celles avec qui je ne travaille pas encore ! Il me faut donc trouver un dénouement heureux pour toutes ! Pas seulement pour moi... mais aussi pour moi ! S'il faut remonter des rivières, on en remontera...

Quelque chose d'intact

Par contre, je dirais que, malgré tout ça, je sais que quelque chose en moi est demeuré intact, que rien n'a atteint. L'histoire qui suit en témoigne :

Alors que j'étais consultante pour *UNICEF*, je parcourais inlassablement les Andes sur des routes incertaines et dangereuses, tout animée de projets passionnants. Marco (*le directeur*) et moi avions le feu sacré et tout nous réussissait. Nous disposions de nombreuses heures de voyage en jeep que l'on transformait invariablement en exigeantes conversations. Il y avait une telle fusion entre nous. Il parvenait à sortir le meilleur de moi-même. Je savourais à chaque instant son intelligence remarquable et sa finesse d'esprit.

Après une journée complète d'un de nos ateliers, nous étions descendus dans les eaux thermales à Aguas Calientes pour un bain de minuit. La proximité de nos corps nus rendait pourtant imminent un autre niveau de relations. Jamais je n'oublierai cet instant de désir ardent. Ce fut une expérience religieuse fascinante. Juste d'y penser, ma respiration se saccade. Cette nuit-là, jusqu'à l'aube, nous avons choisi, eh oui, de ne pas bouger du seul millimètre qui allait nous être fatal. Entre nous, il y aurait donc toujours quelque chose de

grand et de pur. C'est cette même nuit aussi que je compris un peu mieux pourquoi certains Asiatiques pratiquent le tao...

À partir de là, j'ai même commencé à penser que le *vrai désir* n'est pas purement sexuel. Le *désir sexuel* existe, il est savoureux, c'est incontestable, mais une fois assouvi, il se perd tout naturellement dans les méandres du corps. Alors que le *désir de l'être entier, à la fois je dirais sexuel et spirituel*, est indélébile. Seul lui transcende.

Pour me le rappeler, plus tard, il semble que j'ai eu un autre rendez-vous très étonnant avec la vie, presque un rêve.

Un baiser volé au passage par un inconnu en *gallabiyya*²³ servit d'augure. Un peu confuse, je me suis tout de même prêtée volontiers à ce rituel invitant. Au loin par contre, une cérémonie vaudoue annonce que les esprits nous attendent au détour du jour. Peu à peu, les tambours se calment puis se taisent.

La personne très spéciale avec qui j'ai rendez-vous est cet homme, déposé là comme un don du ciel. À son air canaille, on parierait qu'il sait tout de la vie. Il est imposant dans son corps long et large. Superbe ! *En connaît-il trop ou trop peu sur moi ?* On verra. Pour l'instant, *l'inévitable* souffle vers le Sud. En réalité, plus que tout, j'ai peine à croire ce qui m'arrive.

Le volcan que je croyais trop vieux (comme dit Brel) se réveille en moi. Sa larve pousse mon ventre. Je reconnais immédiatement cet état. Je me laisse envahir par lui,

²³ Tenue de coton blanc léger allant jusqu'à la cheville - portée par les Arabes (hommes et femmes).

complètement. Je vais jusqu'à lui résister juste pour être certaine que ça n'est pas un rêve. L'homme pose doucement ses lèvres suaves sur les miennes. Je sais que je ne rêve pas. Je croque doucement sa chaire, comme s'il s'agissait d'une mangue rouge, cette succulente variété qui ne pousse qu'une fois l'an en Haïti.

Sur le bateau, avant de descendre sur ce que j'appellerais l'Île du Désir, j'ai bien bu quelques coupes de vin... *il faut bien que le corps exulte... (encore lui)*. Mais ce qui se passe n'a rien à voir avec ça. Je suis intensément présente à ce rapprochement, je dirais même de plus en plus impressionnée. Puis un mouvement s'amorce, je me croirais encore sur le bateau durant la nuit... quand tous les passagers s'endorment et que je reste à écrire; *bercée par les vagues*. Il y a de la magie dans l'air. Je n'ai plus rien de cette peur viscérale qui me tenaille et me tue depuis trop longtemps.

Je n'ai pas effleuré de soie de Chine depuis une éternité. Sa peau cajole la mienne et le jeu commence... C'est fou comme j'aimerais l'appivoiser. Il m'étonne. J'aimerais crier mon bonheur mais ma voix est éteinte... Alors j'implose. Je perds la notion du temps. De manière inespérée, je suis pénétrée par une immense vague qui déferle en moi. Ce mouvement de va et vient me semble divin. J'ai le souffle coupé par cette sensation de plénitude. **Je porte un toast au désir de la vie en nous, enfin.**

Comment te remercier bel inconnu de cette abondance ? Je ne croyais plus connaître le désir... mais celui-là s'incruste tout doucement dans le sable chaud de l'Île au Désir... Ça me fait sourire. J'aimerais bien revenir ici un jour. Je dois pourtant plier bagage, franchir ce long quai sans amertume et remonter sur le bateau.

Au fond de moi, je suis demeurée anarchiste; je n'aime pas l'ordre établi, ce qui s'appelle je crois «*les enjeux de la réalité*». *Au fond de soi, chacun porte la liberté. Celle de s'assumer comme être humain, celle de chasser ses peurs, celle d'être heureux. Mais je crois aussi qu'il y a des gens sur notre chemin pour se reconnaître comme individu dans toute notre splendeur... pour ouvrir la porte des possibles...*

Je referai sans doute la même route, les mêmes plages, les mêmes palmiers, le même port... et pourtant, je serai différente...

CHAPITRE 5

S'INVESTIR DANS LES HISTOIRES DE FEMMES ; Récits de pratique

J'aimerais vous convier en Haïti, en Afrique du Sud, du Nord et de l'Est, dans les pays arabes, au Moyen-Orient, dans les Andes, de la Bolivie jusqu'en Colombie, en passant par le Pérou... chez toutes ces femmes que j'ai aimées comme mes sœurs pour qu'elles vous inspirent par leur si grande générosité... Mais pour les besoins de ce mémoire, je devrai me limiter ici à vous parler de quelques-unes d'entre elles seulement. Celles-là, dans leur singularité, sauront rejoindre notre pluriel...

5.1 Les gestes d'amour de Délicia

Quand j'ai quitté Haïti, j'ai reçu une magnifique sculpture d'ébène *des femmes de la SOFA, Solidarité Fanm Ayisyen*. Je ne peux m'empêcher de penser à cette grande fête qu'elles avaient si bien organisée pour me dire merci bien sûr, mais surtout pour que nous puissions être ensemble une dernière fois. Elles ont chanté pour moi, nous avons dansé, elles ont déclamé des poèmes en Créole, on a pleuré, on a ri, on a bouffé et, à la fin, elles m'ont fièrement remis une statue de bois qui ressemble tant à celle que j'avais rapportée d'Afrique quelques années auparavant. Les deux représentent une femme forte, aux mains et aux pieds très larges, nus mais très solides. Mais l'Africaine porte sur sa tête un panier rempli de victuailles alors que l'Haïtienne y transporte plutôt unealebasse remplie d'eau,

en plus d'une deuxième qu'elle tient sous son bras. La robe qui lui couvre tout juste les genoux a sans doute été dégotée aux 'rad meriken'²⁴, mais elle est trop grande pour elle. Ainsi, son épaule est restée dénudée à cause de sa bretelle tombante.

Mais je connais trop bien la lourdeur de l'eau qu'elle amène depuis des kilomètres jusqu'ici : enfance violée, exploitée, amours perdus, amours perdants – partis ailleurs, amours violents, enfants mort-nés, enfants hérités, enfants irrités – mal soignés, travail à la chaîne, misère déchaînée - enchaînée, recherche de nourriture, manques du présent – sans présents, sans avenir... Leurs rires, leurs chants, leurs danses sont lourds de sens quand on s'y attarde.

C'est Délicia qui m'avait remis le précieux cadeau ! Elle est décédée l'année dernière justement. La grande Délicia en personne était la digne représentante de la Branche paysanne de la SOFA. Une femme 'poto mitan'²⁵ de St-Michel de l'Atalaye, dans l'Artibonite. Une femme engagée comme on en voit peu. Toujours sur la ligne de front. Pas très instruite mais assez quand même pour être une des plus grandes ferventes de Che Guevara. C'est un ami-amant qui l'avait initiée à l'art politique (*avant qu'il s'en aille avec une plus jeune qu'elle*). Elle m'avait d'ailleurs raconté une fois que, chaque soir dans leur lit, il lui lisait des livres sous la lampe à l'huile. C'était grâce à lui qu'elle en savait autant. Elle avait si soif d'apprendre, la Délicia. D'ailleurs, son statut de militante lui avait même permis un jour d'assister à une formation à Cuba. Là-bas, elle s'était fait remarquer par ses

²⁴ Vêtements usagés importés des États-Unis, vendus en ballot à prix populaires dans les marchés en Haïti.'

²⁵ 'Fanm poto mitan' est une expression créole qui signifie que les femmes sont comme une voûte centrale qui soutient la vie...

revendications. Elle insistait pour qu'on lui donne cette formation à elle et à quelques autres Haïtiens qui faisaient partie du groupe, en langue créole – et non pas dans cet espagnol des colonisateurs, leur disait-elle, certaine d'être dans ses droits. Elle m'avait bien fait rigoler quand elle m'avait raconté cette anecdote, la Délicia au bon cœur. Elle m'a fait pleurer aussi un autre jour quand je donnais de la formation dans son patelin. Elle se remémorait le fils d'un autre qu'elle a élevé seule, puis qui est parti à l'étranger en ne lui donnant plus jamais signe de vie. Elle portait en elle cette immense tristesse pour cette raison, dont elle n'avait jamais parlé auparavant. Tout le monde avait toujours cru que Délicia, la si grande Délicia, ne pouvait avoir de chagrin, elle qui consolait tout le monde.

On a toutes pleuré ce soir-là de la grande fête. Nous avons vécu une si belle aventure! Pour la première fois, me redisaient-elles, quelqu'une avait su s'intéresser à elles, pour elles. J'avais su voir leurs ressources et miser sur leur dignité. Désormais, dans leurs communautés, on les considérait comme des «expertes» dans ce qui est malheureusement devenu un domaine d'expertise, la violence faite aux femmes et aux enfants. Les autorités s'inclinaient devant leurs savoirs si bien bâtis à partir de leurs propres expériences. Ensemble, nous avons pu monter 21 centres pour venir en aide aux femmes et aux enfants qui suivent leurs traces sur ces routes pleines de cicatrices. Ces femmes de la SOFA savaient maintenant panser les blessures des autres, sans renier les leurs, sans avoir honte, sans se sentir coupables et en repoussant la fatalité de toutes leurs forces.

J'ai envie de vous parler de l'histoire de Délicia comme celle des autres compagnes qui ont tissé mon chemin, de manière à me retrouver moi-même. Aussi, leur rendre hommage me permet de retrouver notre dignité commune.

5.2 Maria-Isabel

J'avais été bouleversée par la mort du mari de Maria-Isabel, ma grande et très chère amie à Cochabamba. Il souffrait depuis cinq ans d'un accident cérébro-vasculaire. Il ne travaillait plus depuis lors. C'est elle, Maria-Isabel, qui se chargeait de tout et les médicaments bouffaient littéralement son maigre salaire! Pour moi et bien d'autres, elle personnifiait à la fois l'image d'une femme de cœur et d'une femme de tête.

Maria-Isabel était devenue la *Secrétaire aux Affaires de Genre*²⁶ de Cochabamba, sous le gouvernement de Gonzalo Sanchez de Lozada. Un poste à sa hauteur. Architecte de formation, elle avait une capacité de travail exceptionnelle. Elle menait une foule de dossiers de front. Elle était respectée par le Mouvement des femmes d'où elle avait d'ailleurs émergé. Durant son mandat, elle leur donna même, ma foi, un souffle nouveau et une voix au niveau politique.

Bien sûr, on a travaillé ensemble sur le dossier des affaires de genre et contre la violence faite aux femmes et aux enfants. Je crois bien avoir été « son bras droit » à la

²⁶ Ce secrétariat aux affaires de genre (SAG) correspond au ministère de la Condition féminine du Canada. Chaque province était dotée d'une responsable appelée Secrétaire. Maria-Isabel était responsable du Département de Cochabamba, la deuxième province en importance au pays après La Paz.

SAG. Elle, elle faisait tous les contacts officiels, avec intelligence, diplomatie et tact... et moi, j'opérais. Elle m'a donné beaucoup de responsabilités que je partageais avec les filles du Réseau contre la violence faite aux femmes de Cochabamba, appelé en espagnol : la RED contra la Violencia a las Mujeres - où je restais très active.

Quand on partait en mission, et on partait souvent (dans le Chapare²⁷, à Aguille, La Paz, en province...), elle était toujours inquiète de son mari malade. Lui, c'était un ancien militant de gauche super brillant dont le sens de l'humour n'avait d'égal que le charme et avec qui elle partageait tout. Il lui fallait donc toujours beaucoup de préparatifs, comme quand on laisse un nourrisson à sa gardienne. Ce n'était pas simple.

Ils avaient eu de merveilleuses années ensemble. Sa mort était venue en quelque sorte mettre fin à leurs souffrances respectives. Il ne restait plus à Maria-Isabel que ses heureux souvenirs d'amoureuse... qu'elle prenait un plaisir renouvelé à me raconter durant les longues heures de voyage que nous faisons ensemble bras-dessus, bras- dessous.

J'avais, à l'annonce de la triste nouvelle, le cœur complètement brisé pour elle; je me sentais anéantie. Je ne trouvais pas de mot pour la reconforter. Quand l'Amour se termine comme ça... on se demande si ça vaut la peine. « C'est cet Amour qui a donné un sens à ma vie. Sans l'Amour, Linda, la vie n'a aucun sens » me confia-t-elle quelques années plus tard alors qu'elle me rendait visite à Cusco au Pérou.

²⁷ Le Chapare est la province (de Cochabamba) du syndicaliste devenu Président de la République, le sympathique Evo Morales.

C'était la première fois que je réalisais qu'une femme solide, intelligente, de gauche et féministe jusqu'au bout des ongles de surcroît, avait le droit de se réaliser pleinement dans l'Amour sans perdre ni son identité ni sa force. Il ne s'agissait pas ici d'une vulgaire démonstration de dépendance affective dont on accuse aujourd'hui toutes les femmes ou presque... Non, au contraire. Maria-Isabel était une des femmes les plus épanouies qu'il m'ait été donné de rencontrer. À mon grand étonnement, chaque fois que je la regardais, il me semblait qu'elle dégagait quelque chose de surnaturel. Nous avons énormément en commun elle et moi, mais elle avait ce petit quelque chose en plus... quelque chose d'indéfinissable...

Avant de rencontrer Maria-Isabel, je croyais profondément qu'une femme devait se forger une carapace pour se mettre à l'abri du joug de l'Amour. J'avais vu mes parents se détruire dans l'Amour et je tenais mordicus à ma liberté, à mon autonomie et à mon indépendance. Toutefois, grâce à cette belle rencontre, à 40 ans je me décidai à abandonner ma forteresse et à m'engager dans le mariage. Elle m'avait profondément inspirée.

5.3 Espérance

Espérance existe encore, et se multiplie à pas de géant ;
 elles existent encore et réclament la parole,
 elles voudraient se dire, se raconter,
 elles désirent se nommer autrement,
 reconquérir leurs vrais noms,
 leurs noms propres qui assurent leur identité [...]
 Se raconter, c'est tenter de nommer
 une absence de représentation, ce lieu où se figure le vide
 qui ne devient soutenable que lorsqu'il a été cerné.

Jeanne-Marie RUGIRA (2000)

La première fois que j'ai croisé le regard de Jeanne-Marie Rugira dans les corridors de l'UQAR, j'ai cru reconnaître une femme que je n'avais pas vue depuis longtemps ; une Haïtienne qui a travaillé avec les femmes victimes du coup d'État de 1991 où des milliers de femmes ont été violées devant leurs filles et avec elles, puis volées, dépossédées. Et je me suis adressée à elle, une fois en classe, dans une autre langue, le créole. L'accent africain avec lequel elle m'a répondu m'a tout de suite fait ressentir une certaine gêne pour la gaffe que j'avais commise, d'autant que je semblais pratiquement la seule à ne pas la connaître. Pourtant, l'impression de la connaître quoi qu'il en soit ne m'a jamais vraiment quittée. Je découvrais, au long des rencontres subséquentes, une femme tout simplement délicieuse et vraiment belle. Je savais qu'elle était Rwandaise, je connaissais l'histoire du Rwanda – j'avais compris qu'elle en avait «saigné» de cette guerre ; comme moi aussi j'en ai saigné des horreurs de l'humanité, de la bêtise humaine.

En faisant une première lecture de son texte « Pouvoirs procréateurs de l'histoire de vie : entre la crise et l'écrit » (2000), j'ai compris que celle que je connaissais, c'était Espérance. Je l'ai connue en Afrique du Sud, à Durban.

Puis j'ai revu Espérance en Palestine. J'ai visité tous les camps de réfugiés palestiniens, de la Jordanie à Gaza, en passant par la Syrie et le Liban. Aïcha, Leïla, Nadia et les autres ont perdu leurs maris, leurs frères, leurs pères et leurs mères sont mortes de chagrin et de colère. J'étais à Sabra et à Chatilla. Elles m'ont raconté que durant l'attaque des camps par les Israéliens, elles ont préparé comme nourriture à leur famille qui restait vivante, les chats et les rats qu'elles ont pu attraper. Elles n'avaient rien d'autre. J'ai vu

aussi les yeux de cet enfant à Gaza, le fils de Yolanda, qui avait été suspendu tête en bas, pieds en haut dans le vide, du haut d'un building pour qu'il dise à l'occupant (*d'alors*) «qui» avait commencé la manifestation. J'ai partagé une journée à Naplouse avec un homme à la chevelure argentée qui venait de passer vingt-cinq ans de sa vie dans une prison israélienne... Comme il était perdu... Il n'était pas Espérance, mais il lui ressemblait.

D'autres Espérances, engendrées et créées de toute pièce par la bêtise humaine, vivaient aussi en Bolivie, même dans toute l'Amérique du Sud. J'ai travaillé plusieurs années avec elles... Au début, une centaine, puis plus de deux mille par mois venaient dénoncer les mauvais traitements qu'elles subissaient aux mains de leurs maris. Juanita a été brûlée avec un fer à repasser sur les fesses et son mari a signé ses initiales au même fer. Carla, elle, a été brûlée avec de l'huile chaude, celle du «chicharon»²⁸ qu'elle préparait pour la fête. Isabelle a reçu le chaudron d'eau bouillante au visage, elle, si belle. Katya a eu trois doigts coupés à la hache... et la pauvre disait encore : *Mais c'est mon mari, je l'aime, on ne peut pas le traduire en justice.* Maria est arrivée avec la longue tresse de sa chevelure indienne coupée au ciseau – comme ça, elle ne sortira plus de la maison ! Puis Diana a encore été battue, cette fois avec une chaîne de bicyclette. Elle est marquée sur tout le corps, tout comme Claudia qui elle a été mordue au sang au moins 1000 fois.

Les photos suivantes m'ont été offertes par la Brigade de Protection à la famille de Cochabamba dont j'ai assuré la formation pendant quatre ans. Grâce au lien de confiance qui s'est établi entre nous, elles m'ont chargée de montrer au monde le vrai visage de la

²⁸ Porc frit à grande friture dans de grosses marmites utilisées surtout par les marchandes.

violence. Ces photos, comme des centaines d'autres, ont été d'ailleurs montrées au public lors des expositions annuelles préparées par la Brigade afin de sensibiliser la population à ce phénomène. Les noms des survivantes ont été changés et les yeux ont été voilés afin qu'on ne puisse les identifier et ce, pour des raisons évidentes d'éthique professionnelle. Cependant, parfois les marques qu'elles portent sont à elles seules suffisantes pour qu'on ne les reconnaisse pas.

Figure 1 : Photos de femmes boliviennes

Je veux témoigner...

De ce visage tuméfié... et de celui de milliers d'autres femmes, chaque jour...



Luisa n'avait pas préparé le souper pour les amis de son conjoint venus «borrachos»
À 2h00
Du matin

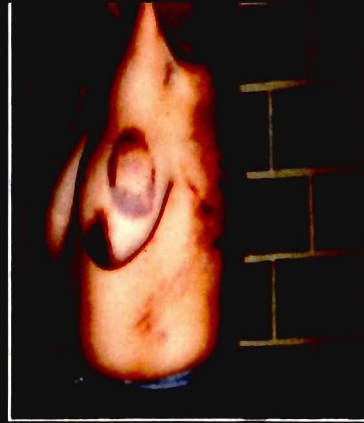
*De la tresse coupée de Maria... pour qu'elle
n'ose plus sortir sans lui...*



*De cette violence que j'ai vue - sans âge... sans patrie, sans classe, sans
ethnie...
La violence est la seule démocratie que je connaisse— personne n'est à l'abri...*



On frappe les femmes avec des bâtons, des ceintures, des barres de fer... Katya a été frappée à coups de chaîne de bicyclette



Sur tout le corps... Pendant des heures...

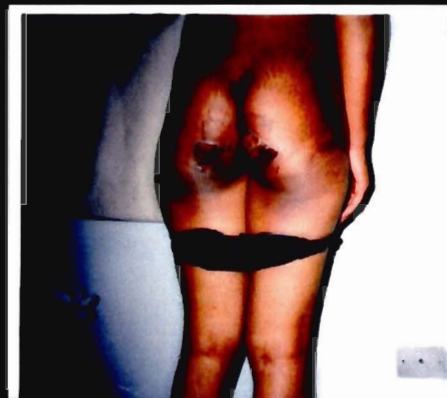


*Je veux parler de cette
violençe psychologique,
sexuelle, physique,
économique... envers les
femmes et les enfants...
Pour qu'un jour elles ne
sentent plus la peur logée
au fond d'elles-mêmes*

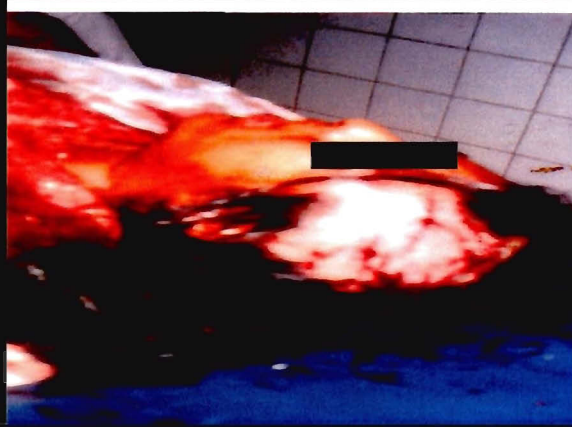
Comme la ressent Isabel



J'ai vu la torture sous toutes ses formes...
Juanita a été marquée au fer à repasser
Il lui a même tatoué ses propres initiales ...



*Frappée avec des tronçons de miroir brisé,
Carla ne sera plus coquette pour un autre...*



*Avec la hache, son mari lui a coupé trois doigts...
Mais Carmen ne voulait pas qu'il soit puni: «Es mi
esposo, Yo lo quiero» disait-elle en pleurant...*



Espérance parle espagnol, quechua ou aymara. Au Pérou comme ailleurs, on rentre dans le vagin des femmes des choses inimaginables: des bouts de bois, des barres de fer, des bouteilles brisées, des roches, des piments forts... Elles feront l'amour immédiatement quand il le désire ou encore, elles n'auront pas le bébé qu'elles portent ! Comme je l'ai déjà expliqué, si elles ont été violées et humiliées, on les force à se marier avec leur agresseur, ça va sauver l'honneur de la famille !... Qu'elle ait trois mois ou 80 ans, Espérance n'est pas au bout de ses peines.

Sur notre continent, pas très loin, à quatre heures d'avion, Espérance pleure. Elle vient d'être violée par son père, elle n'a que sept ans et pas d'argent pour soigner ses blessures internes. En Haïti, il n'y a pas comme au Québec d'assurance-maladie... Jocelyne a été trompée par son mari. C'est normal. Il l'a laissée avec de jeunes jumeaux. Un jour qu'elle cherchait quoi leur donner à manger, elle a pensé vendre la maigre vache que le couple possédait. Son mari l'a fait arrêter par la police et elle a passé plusieurs journées en prison, allaitant les jumeaux en grognant sa rage. Aussi, là-bas, des milliers d'Espérance sont encore données à des familles. La plupart du temps, elles servent d'esclaves pour les travaux domestiques ou d'esclaves sexuelles pour les messieurs de la maison. C'est un système organisé qui se perpétue depuis au moins la colonisation française. Chaque année, il y a des milliers d'enfants ainsi confiés à des familles plus aisées. En échange de services de menus travaux domestiques effectués par l'enfant, celles-ci doivent en principe assurer leur protection et leur permettre de poursuivre des études - quand cela s'avère impossible dans leurs familles d'origine trop pauvres. Un nombre incalculable d'abus sont commis et les conditions du contrat sont loin d'être

toujours respectées. On les appelle en créole les «Reste-avec». C'est presque joli, Espérance Restavèk.

Dans un récent rapport de la SOFA, il est indiqué qu'une femme a été immolée – et qu'il y a eu deux autres tentatives d'immolation. Voici un extrait du rapport publié en février 2007 :

L'adolescente, embrasée par le feu et hurlant de douleur, a couru chez sa mère. Le médecin qui a examiné l'adolescente a diagnostiqué « **cicatrices hypertrophiques graves du scalp et d'une partie du corps** ». Le jeune homme fut arrêté, mais après un mois de détention a été relâché et a fait des menaces de mort à la jeune fille. Un autre mandat d'amener a été fait et attend d'être exécuté par la Police.



Figure 2 : Photos d'une femme haïtienne



D.E est une adolescente de 16 ans qui vit avec sa mère à Bizoton, commune de Carrefour. Elle fait la classe de seconde et, comme presque toutes les filles de son âge, a un petit ami. Lui aussi fréquente toujours l'école et fait la classe de rhétorique. Il est âgé de 19 ans. Le soir du 15 juillet 2006, ce dernier, par jalousie et après avoir battu D.E, l'a inondée de gazoline et lui a mis le feu.

À Ste-Anne-des-Monts, Espérance a douze ans, elle sait à peine lire et écrire. Un soir, alors que ses parents alcoolisés au dernier degré étaient tombés endormis, un ami de ces derniers est monté dans sa chambre et l'a agressée. Elle fut longtemps à ne plus rien attendre de la vie. Et elle n'est pas la seule... l'autre Espérance avait trois ans la première fois que son oncle lui a demandé de le masturber. Son frère, lui, a attendu qu'elle ait treize ans. Elle a sombré dans la maladie mentale pour se protéger.

Trop d'Espérances que je connais ici cultivent le désespoir bien que d'autres s'en sortent mieux. Certaines sont démunies parce qu'on les a écrasées... Mais toutes ont le droit à l'Espoir et plusieurs s'y accrochent de toutes leurs forces. Enfin, je n'aurai pas assez du reste de ma vie pour raconter la vie des Espérances que j'ai croisées. Si je tiens à raconter leurs histoires, c'est qu'il me semble possible ainsi d'atténuer les jugements et de leur restituer toute leur dignité.

5.4 Leurs histoires me touchent, me guident et m'inspirent

5.4.1 Je me bats à leur côté

Dans la foulée de mon retour au Québec, j'étais convaincue qu'il me fallait réexaminer certains principes fondamentaux avec lesquels j'avais travaillé au cours de la

dernière décennie, sans doute par souci de renouvellement et peut-être même par crainte d'être dépassée.

Parmi ceux-là, celui du partage d'expériences féministes et la création d'alliances, à partir de ma vie personnelle, avec les femmes que j'accompagne. En fait, il s'agit d'un principe de non-hiérarchie qui s'appuie en quelque sorte sur la *non-expertise*, c.-à-d. que l'on ne se place pas *au-dessus des femmes qui ont des problèmes en prétendant que nous, on a les solutions*. Cela nous permet l'échange sur notre vécu commun de même que la mobilisation autour d'une même cause.

Je croyais devoir le laisser un peu de côté puisque les filles avec qui je travaillais à l'époque n'en voyaient pas l'utilité et trouvaient même que cela contrevenait à un certain «professionnalisme». J'irais jusqu'à dire qu'elles privilégiaient une «distance» dans les rapports avec celles qu'elles n'avaient de cesse d'appeler «*les clientes*».

Mon premier dossier d'accompagnement judiciaire a été extrêmement difficile à mener. Il a été une négociation permanente à tous les niveaux, presque une lutte de tous les instants avec tous les acteurs impliqués, en commençant par les intervenantes et les membres de la collective en allant jusqu'à la Direction de la Protection de la Jeunesse (DPJ), en passant par la police, les médecins, le Centre Hospitalier (C.H.), le procureur, etc.

C'était la première fois que le Point de Service que j'avais inauguré s'émissait dans le travail de ces intervenant-e-s à Sainte-Anne-des-Monts. Comble de malheur, personne apparemment, dans ce dossier particulier d'agression d'une fillette de 4 ans par son père,

n'avait donné son maximum... Les médecins n'avaient pas utilisé la trousse médico-légale, leur rapport médical était d'une confusion remarquable; la Direction de la Protection de la Jeunesse disait que les petites filles pouvaient perdre leur hymen à force de se masturber, suggérant que c'est ce qui était arrivé dans ce cas et elle avait même organisé une rencontre entre la petite *terrifiée* et le présumé agresseur – sans égard à la peur bleue qu'elle avait de son père; certaines intervenantes de mon groupe se demandaient pourquoi on intervenait maintenant aussi avec les *proches* des victimes; les enquêteurs n'avaient pas utilisé la caméra-vidéo pour la déposition de la petite qui n'avait pourtant que 4 ans et dont le témoignage risquait donc d'être ultérieurement qualifié de «contaminé», etc., etc., etc. ...

Au bout de presque 80 interventions dans le dossier, un rapport au procureur, une rencontre sur l'Entente multisectorielle, une lettre aux soi-disant «partenaires», des appels à Gaspé, à Rimouski et à Matane, le tout dans une adversité que je ne me rappelais pas avoir vécue... *je commençais à douter de la pertinence d'intervenir dans un tel contexte. Je sentais que tous étaient sur leurs gardes et protégeaient leurs arrières. Moi aussi d'ailleurs. Je ne pouvais pas être moi-même, je marchais tout le temps sur des œufs et il n'y avait aucune vraie connexion avec personne. Pire, j'avais l'impression que cette lutte contre vents et marées, quoi que je la menais avec un maximum d'élégance et de civisme, allait me coûter très cher sur le plan humain.*

Nouvellement arrivée dans la région, peut-être allais-je devenir celle dont il faut s'éloigner à tout prix... *Après tout, qui étais-je, moi, la Tremblay, pour venir tout bousculer ici en Haute-Gaspésie ? Une Don Quichotte de la Mancha qui avait troqué les moulins à*

vents pour des éoliennes ? Au nom de quoi je me battais au juste ? D'ailleurs, la justice que réclamaient ces gens-là était-elle la même que celle que j'imaginai pour eux ?

Puis un matin où je ressassais toutes ces questions avant un rendez-vous chez le procureur, Marie et Jean-Marc sont arrivés... « *Linda, nous voulions te remercier pour tout ce que tu fais pour nous en ce moment, c'est incroyable, personne ici ne s'est jamais donné autant de mal pour cette cause. Tu fais un excellent travail* ». Bien humblement, je m'apprêtais à rétorquer que je faisais simplement mon travail et que... C'est alors qu'ils m'ont interrompue : « *Dis-nous sincèrement : As-tu vécu la même chose que nous ? On te sent si près de nous* ». Je n'avais jamais parlé de ma vie, ni même aux filles de mon groupe car certaines prétendaient qu'on doit être *au-dessus des problèmes pour bien intervenir*.

Mais grâce à l'intervention de Marie et Jean-Marc, j'ai retrouvé un sens à mon travail. J'ai complètement cessé de vouloir me montrer au-dessus de la mêlée... **Oui, je me bats pour les victimes, pour moi-même et pour toutes les autres.** J'ai toujours su *que plus on est sensible à soi-même, plus on est sensible aux autres – plus on s'ouvre et mieux on intervient*. Du moins, c'est de cette manière que je me sens le plus confortable dans l'accompagnement. Ceci dit, je fais la part des choses et j'use évidemment de discernement avec chaque femme.

5.4.2 Je les aide à se dire

Jeanne est une petite femme assez grosse qui souffre facilement de chaleur et d'essoufflement, cheveux courts, noirs et gras, aux yeux écarquillés, dans la quarantaine bien ronde et visiblement marquée par la souffrance. Elle est aussi

un moulin à paroles qui sait très bien faire du coq-à-l'âne pour écarter tout sujet trop difficile. Je dirais qu'elle peut même mentir à l'occasion. Elle purge actuellement un sursis de peine d'emprisonnement dans une ressource intermédiaire en santé mentale...

C'est une femme qui a été abusée sexuellement par son père, un pêcheur, à tous les jours entre ses 13 et 18 ans, de façon extrêmement violente : *parfois attachée et même enchaînée dans le bateau lorsqu'ils étaient sur le fleuve, dans sa chambre, au champ... parfois offerte à l'oncle des États-Unis qui venait en vacances. Au total, peut-être plus de 1500 abus, assortis de menaces de mort.*

Au moment de dévoiler les faits, plus tard, beaucoup plus tard, sa mère s'est apparemment sentie trahie par sa fille qu'elle a considérée comme sa rivale et elle a dû se jurer de lui refuser tout amour jusqu'à la fin de ses jours dans le but qu'elle paie ce qu'elle avait fait de si mal avec son mari...

Jeanne a mis le feu à sa maison à plusieurs reprises, s'est réfugiée entre la prison et les dépressions nerveuses et ne peut plus avoir de vie amoureuse puisqu'elle ne peut supporter même l'idée d'être effleurée...

Je travaille avec elle depuis peu mais de façon intense trois heures par semaine. Elle est très décidée «à s'en sortir», «à guérir des conséquences de l'inceste». Comme je l'ai souvent remarqué chez bien des survivantes de l'inceste, elle a développé une force intérieure herculéenne... qui ne cesse de m'inspirer...

La semaine dernière, on a fait ensemble *Les 3 Lettres Réparatrices à sa mère*. C'est une technique que j'adore exploiter qui est inspirée de la thérapie centrée sur la solution dont j'ai parlé au chapitre 1 (p. 24). Cette fois, Jeanne m'a demandé d'être son écrivaine publique, *pour penser au contenu plutôt qu'au contenant (Jeanne est semi-analphabète)*, ce que j'ai accepté en sachant que je devrais être la plus fidèle possible à ses pensées et ses paroles...

Jeanne lui a donc écrit une première lettre sans obligation de la faire lire à son destinataire dans laquelle elle lui a expliqué en résumé ce qu'elle a vécu – en lui montrant bien que l'enfer dans lequel elle s'est trouvée, n'a rien à voir ni un seul instant avec quelque chose qui aurait pu s'apparenter avec le plaisir que semblait prétendre sa mère... Elle lui a parlé des conséquences de ce qu'elle a vécu, entre autres de l'avortement à la broche à tricoter qu'elle s'est fait elle-même lorsqu'elle pensait être enceinte de son père. Finalement, elle lui a demandé qu'elle vienne la voir (*ce qu'elle ne fait jamais*) pour qu'ensemble, elles puissent en parler.

La deuxième lettre consiste à donner «*la pire réponse*» que sa mère aurait pu lui envoyer. Ça a été très facile pour Jeanne de me dicter les pires choses qu'elle lui aurait dites : *je ne te crois pas, tu es menteuse, je ne veux plus te voir, tu nous as fait du mal... tout est de ta faute, tu m'as fait souffrir... etc.* puisque c'est celles-là qu'elle avait entendues toute sa vie. Dans la discussion qui a suivi, on a bien cerné le mal que cette femme lui a fait et son rôle dans l'ampleur de l'abus. (*Plus tard, dans une autre séance,*

nous verrions ce qui a manqué à cette femme pour protéger sa fille comme elle aurait dû...)

Enfin, je lui annonce que la troisième lettre correspond à «*la réponse qu'elle aurait aimé recevoir de sa mère*», «*celle qu'elle est en droit de recevoir*», «*celle qu'elle mérite*». Un rire nerveux s'est emparé d'elle; elle m'a demandé du temps pour réfléchir, elle s'est levée, a ouvert le ventilateur de sa petite chambre où nous travaillons. Elle était visiblement désespérée... C'était tellement inimaginable que sa mère soit pour une fois «*une mère*». Au bout de quelques longues minutes, j'ai donc décidé de l'aider à sortir de cette impasse qui semblait un trou noir sans fond. Je sentais que j'allais aller à l'encontre de l'éthique thérapeutique. Je lui ai effectivement suggéré moi-même qu'on commence ainsi : *Ma chère fille Jeanne, J'ai été très émue de la très belle lettre que tu m'as écrite... J'ai compris toute la souffrance que tu as vécue et je suis désolée que tu ne puisses plus avoir d'enfant – tu aurais sans doute fait une meilleure mère que moi...* Jeanne s'est levée à nouveau, avec cette fois un sourire si lumineux... que des rires de petite fille sont sortis du fond d'elle-même...«*C'est ça !, C'est ça !*» qu'elle répétait. «*Wow !*» *C'est elle qui doit me demander pardon, pas moi qui doit lui demander...*

Nous étions très émués toutes les deux – nous avons pleuré... On a continué la lettre avec la formulation du pardon qu'elle tenait maintenant à se faire demander, puis on a signé : *Ta maman qui t'aime (La lettre précédente était sèchement signée Simone).*

J'espère que Jeanne aura passé une belle semaine et qu'elle n'aura pas fait autant de cauchemars qu'à l'habitude...

5.4.3 J'ose l'indicible

Je reçois un appel d'une femme, appelons-la Suzanne, qui aimerait me rencontrer. Elle me dit qu'elle aimerait faire une démarche parce qu'elle a été victime d'inceste dans sa jeunesse mais elle se demande si le fait qu'elle soit atteinte d'un Trouble Obsessionnel Compulsif me dérange. Elle me raconte brièvement son histoire. Je la rassure et nous prenons rendez-vous.

En raccrochant, je suis envahie par le doute. Et si, par mon intervention, je lui causais plutôt du tort? Qu'elle se mette à développer autre chose comme manie, qu'elle se mette à se gratter au lieu de se laver et de laver constamment tous ses effets personnels? J'avais quelques jours pour me préparer. Bien sûr, j'ai lu à peu près tout ce qui s'est écrit sur les troubles obsessionnels compulsifs (TOC) qui sont un trouble mental envahissant et très souffrant pour les personnes qui en sont atteintes. Lorsque le TOC est grave, elles sont incapables de fonctionner. À titre expérimental, il s'est développé au Québec une nouvelle thérapie qui exige du temps et la présence constante d'une équipe multidisciplinaire auprès des patients qui doivent apprendre graduellement à modifier leurs comportements; ce qui n'est pas de mon ressort. J'ai donc appelé le psychologue du CLSC pour avoir son avis professionnel et il m'a à son tour rassurée.

Quand Suzanne est arrivée, je l'ai tout de suite trouvée charmante et je savais qu'on pourrait communiquer aisément. Dans la soixantaine, elle était revenue récemment dans la région parce que son père de 80 et quelques années était mourant. Sa sœur tenait à ce qu'elle l'accompagne.

Elle m'a raconté les horreurs de sa vie incluant les orgies que ses parents organisaient avec toute la famille. Quelle vie terrible! Elle pouvait bien vouloir se protéger en s'occupant l'esprit dans le *frottage*, c'était encore beau qu'elle soit vivante.

Elle m'a aussi dit qu'elle s'était fait suivre pendant 10 ans par une psychiatre à Montréal. En plus de ne jamais avoir résolu son trouble, cette professionnelle lui jurait *qu'elle devait avoir fait quelque chose d'horrible dans une autre vie pour que son père se venge ainsi sur elle!* Parce qu'elle ne trouvait pas d'autre explication à ces agressions sans nom, Suzanne s'était sentie obligée d'acheter cette théorie... mais elle avait quand même des doutes puisqu'elle m'en avait parlé.

Nous avons donc commencé une série de rencontres chaque semaine. Elle avait beaucoup besoin de ventiler. Mais elle se lavait toujours avec frénésie. Un matin où elle avait une *crise*, elle est venue me voir d'urgence. Elle était pitoyable. Ce jour-là, je lui ai suggéré sur un ton ma foi assez ferme (*moi qui suis plutôt douce d'habitude*) que *ça n'était pas elle qui était sale mais que c'était son père : c'est lui plutôt qui devrait se laver, l'écœurant de chien sale, pour tout ce qu'il a fait; il n'avait pas le droit de vous traiter comme ça!* J'ai tout de suite pensé que j'étais allée trop loin. J'ai vu son regard changer sous mes yeux. Mais au bout d'un moment elle m'a dit : *Sais-tu que tu as raison, c'est lui qui devrait se laver... mais jamais personne ne m'avait dit ça avant, pourquoi? Merci Linda. Merci.* Eh bien, depuis elle a cessé sa manie. Nous avons continué nos rencontres pendant près d'un an et, selon ses dires, ça n'était pas revenu.

5.5 Nous établissons des liens de proximité et de réciprocité dans la Rivière de la Vie

Je travaille donc dans le domaine de la violence faite aux femmes depuis de nombreuses années. Ayant vu la violence de près et sous diverses formes, j'ai toujours eu un vif intérêt pour tout ce qui concerne l'aide qu'on peut apporter aux survivantes de violence. Dans ma pratique professionnelle, il faut être polyvalent. Je suis amenée à développer plusieurs aspects de l'intervention, *depuis la prévention dans les communautés, le développement de matériel et la formation aux professionnels dans le domaine, la recherche, les instruments statistiques, les protocoles de dépistage et de mesures d'urgence, la concertation avec les divers acteurs, l'accompagnement et l'intervention individuelle jusqu'aux groupes de soutien.*

Une des techniques que j'ai développée et expérimentée avec des groupes et qui a eu un grand impact sur ma pratique psychosociale reste sans contredit «*la Rivière de la Vie*» (voir chapitre 7, point 7.2.5.2 pour le déroulement d'une session).

C'est elle qui m'a permis de connaître Espérance. Voici comment je l'ai découverte.

En septembre 1999, j'ai commencé à travailler au CADEP JMA à Cusco au Pérou, une ONG d'éducation populaire pour le développement, où j'agissais en tant qu'experte en violence faite aux femmes et aux enfants. Il y avait plusieurs équipes de travail : deux en santé, une en éducation et celle à qui j'appartenais plus précisément, l'équipe de développement communautaire. Au sein de mon équipe, il y avait une coopérante hollandaise, Lia. Elle était active au sein d'un jeune mouvement d'éducation populaire international: Le Reflect Action.

Inspiré des théories d'éducation populaire du Brésilien *Paulo Freire*, le **Reflect Action** va plus loin. Il cherche à développer des techniques «participatives» qui permettent

aux communautés, particulièrement aux communautés rurales, d'exprimer et d'exposer leurs réalités (*réfléchissant leurs réalités comme dans un effet de miroir*) et de planifier les actions qui s'imposent afin de modifier leurs conditions. Ces techniques aussi dites '*d'empowerment*'²⁹ *leur confèrent ainsi un plus grand pouvoir d'agir sur leur propre destinée.*

Ce mouvement a débuté en 1995 avec un projet-pilote dans trois pays : Bangladesh, Uganda et Salvador. Pour ce qui est de l'Amérique Latine, le Centre Andin d'Éducation et de Promotion José Maria Arguedas (CADEP JMA) fut plus tard chargé de sa diffusion. Il y a en ce moment plus de 350 organisations qui l'utilisent dans 60 pays. Plusieurs articles sont maintenant écrits sur le sujet et le mouvement anime un site Internet³⁰. La transmission «orale» du Reflect-Action est assurée par des animateurs très bien formés. Au Pérou, c'est un Français qui vit au Pays basque (dont j'ai malheureusement oublié le nom) qui est venu à quelques reprises nous donner des ateliers de formation d'une durée d'une semaine chacun.

Le Reflect-Action est employé dans de multiples contextes, par exemple : avec des communautés infectées et affectées par le VIH-SIDA; avec des réfugiées; des populations traumatisées par les conflits armés; des communautés qui connaissent de hauts indices de violence familiale, etc.

²⁹ La notion d'empowerment réfère à la prise de pouvoir par eux-mêmes (individus ou collectivités) sur leurs propres vies. Il n'y a pas de traduction littérale exacte en français ; le Larousse français-anglais (Éd. de Poche 1999) parle d'être habilité à faire quelque chose.

³⁰ Site de Reflect-Action : <http://www.reflect-action.org/enhome.html>.

Plusieurs techniques qui ne requièrent ni lecture ni écriture sont alors utilisées. Tout en misant sur le savoir existant des populations, elles sont sensibles aux relations de pouvoir (incluant les relations de genre) ainsi qu'à la communication.

Parmi celles-ci, la Rivière de la Vie (Rio de Vida, en espagnol) que j'ai adaptée.

La technique de la *Rivière de la Vie* constitue un «*travail réparateur*» «*où l'on accueille les blessures*». La Rivière de la vie reprend également les moments cruciaux des histoires de vie (*les moments les plus importants, ceux qui ont marqué*), pour cheminer dans le processus de compréhension (*des pairs et de soi*) et de changement dans lequel les femmes choisissent de s'engager. Celles qui entreprennent une démarche avec nous ont le désir profond de changer et elles s'y engagent.

C'est (aussi) une démarche de récit autobiographique d'inspiration phénoménologique et herméneutique. Chose certaine, la Rivière de la Vie repose autant sur l'individu que le groupe. *Elle recourt à la compréhension pour répondre à un drame existentiel et ouvrir de nouveaux possibles d'être au monde.*

Bien sûr, la Rivière de la Vie, telle que je l'ai adaptée pour les femmes qui participent à une thérapie féministe ou encore qui veulent aborder la question de la violence faite aux femmes depuis leur propre expérience, *repose sur une approche féministe du monde et des relations de pouvoir.* Un de ses présupposés est que les violences auxquelles les femmes sont confrontées ont en commun d'être souvent et généralement perpétrées par des agresseurs masculins - qui ont à leur tour en commun un pouvoir certain ou un certain

pouvoir, dont ils abusent. Viennent aussi des conditions objectives de vie qui ouvrent la porte à ces exactions commises envers elles - *dont la pauvreté est un facteur associé*. Dans le cadre de la violence dite «*politique*», on a également remarqué que les femmes paient le double prix en pertes parce qu'on utilise aussi leurs corps comme arme de guerre.

Le fait de sortir de leur isolement, de nommer et de partager avec d'autres leurs drames existentiels, de constater qu'elles ne sont pas les seules (*même si chaque drame est vécu individuellement, le plus souvent entre les quatre murs de leur maison*), cela génère de la solidarité. Pas n'importe quelle solidarité, non. Une solidarité basée sur l'écoute, la compréhension, le non-jugement, les alliances (*principes fondamentaux de l'intervention féministe*). Elles deviennent plus fortes encore. Le réseau d'Amitié se tisse d'une trame «élastique» qui les fera rebondir dans les prochains soubresauts. Elles auront découvert ce qui en elles et dans les autres leur permet de résister. Quoiqu'il en soit, elles en dégageront une lecture plus souvent qu'autrement très cohérente.

Quand j'ai fait ma propre Rivière de la Vie la première fois

J'ai été d'abord surprise des effets bénéfiques qu'avait eu cet exercice sur le groupe : j'ai senti que nous étions désormais «cimentés». Quelque chose d'extraordinaire nous avait permis de nous rendre compte que nous étions des êtres humains avec des expériences de vie à la fois distinctes mais somme toute semblables.

En tant que groupe mixte, avec des champs d'expertise variés, nous avons beaucoup plus en commun que ce que nous avons cru au départ. Aussi, il n'existait plus de

hiérarchie entre nous et l'empathie généralisée s'était pointée sans qu'on l'y invite explicitement.

Sur le plan individuel, il y avait beaucoup d'émotions dans l'air puisque les moments importants de notre vie gisaient là sur le sol humidifié par nos larmes. Jamais personne en milieu de travail ne nous avait demandé de parler de nous avec autant de profondeur. Jamais nous n'avions su que ces professionnel-le-s que nous côtoyions quotidiennement avaient été façonnés de drames aussi bouleversants. Nous étions fascinés, presque surpris, de la force et des ressources intérieures de chacun – comme des nôtres.

De plus, nous n'avons pas été longs à comprendre que ces Rivières n'étaient en fait que le début d'un long processus qui allait nous amener sur des sentiers jusque-là inexplorés.

Cette technique était définitivement dotée de multiples vertus. Dans l'après-midi, nous l'avons employée dans un tout autre contexte, celui d'une évaluation institutionnelle. Ça s'est révélé aussi puissant et efficace que les Rivières individuelles. Mon intuition me disait qu'il y avait là un potentiel incroyable et c'est à ce moment précis que j'ai pris la décision de l'adapter à mon travail avec les femmes.

Plus tard, je partageai mon expérience dans un article envoyé au Mouvement Reflect-Action en France afin que d'autres activistes, formatrices, éducatrices et féministes impliquées avec les femmes sachent qu'elles peuvent à leur tour faire de même.

Chaque Rivière a été une expérience exceptionnelle qui a permis à toutes les personnes un accès direct à leur propre histoire et une prise en compte collective des épreuves de la vie ainsi que des moyens mis en œuvre pour les surmonter. Il est arrivé à maintes reprises que des femmes dévoilent pour la première fois une agression sexuelle qu'elles avaient subie et qui avait marqué le cours de leur vie. Je me souviens entre autres d'une jeune professionnelle qui avait été agressée à un très jeune âge et qui, pour se protéger, s'était mise à prendre du poids. Une autre, alors jeune mariée était allée chercher de l'eau au ruisseau et s'était faite agresser. Le frère de son mari qui passait par là l'avait secourue. Depuis plus de vingt ans, à chaque fois qu'il en avait l'occasion, son mari la traitait de *traînée*. Mais le silence dans lequel ces femmes étaient enfermées depuis si longtemps était enfin brisé. Leur vie ne serait plus la même désormais. L'une a aminci de façon spectaculaire et l'autre a exigé le respect de son mari... Une majorité de femmes victimes de violence auront trouvé la force d'agir.

Bien sûr, la force d'agir ne se trouve pas simplement au fond des rivières. Elle vient d'abord des femmes elles-mêmes, de leur entourage et elle peut résider (parfois) dans l'accompagnement qu'elles reçoivent.

Je pense que l'accompagnement, quelle que soit la technique utilisée, repose surtout sur sa capacité de s'adapter aux situations et ce, dans le meilleur intérêt des personnes avec qui l'on travaille. Personnellement, je n'ai pas peur d'oser, de prendre des risques et de créer dans l'accompagnement. La Rivière de la Vie en est un exemple.

Comme vous le verrez dans le tableau 1 suivant, la plupart du temps j'ai utilisé la technique de la Rivière de la Vie dans un contexte plus large d'accompagnement à long terme. Les Rivières de la Vie sont un point de départ... et non une fin en soi - qui valent la peine d'être utilisées systématiquement.

Le tableau 1 indique le contexte, les groupes et le nombre de participants avec qui j'ai facilité des Rivières de la Vie :

Tableau 1 : Mes Ateliers avec la Rivière de la Vie

INSTITUTION	CLIENTÈLE	Nbre	CONTEXTE	CONSIGNES PARTICULIÈRES	I
				I : intérieur E : extérieur	E
Centre Andin d'Éducation et de Promotion José Maria Arguedas CADEP JMA (Pérou)	Travailleurs-travailleuses impliqués dans divers domaines d'action pour le développement	30	Apprentissage de la technique	Chaque individu élabore sa propre Rivière de la Vie	E
UNICEF Pro-Andes (Pérou)	4 Comités de gestion pour le développement local	25 participants x 4 Comités x 2 ans= 200	Évaluation et planification institutionnelle annuelle	Chacune des 5 Commissions à l'intérieur de chaque Comité élabore de sa Rivière de la Vie	E
				Chaque équipe de travail élabore sa Rivière de la Vie en groupe	E
CADEP JMA (Pérou)	Équipe élargie de professionnelles de la santé (CADEP, Clinique de Santé, Hôpital de Cusco, Centre Guaman Poma de Ayala, Université des Andes)	10 femmes	Thérapie féministe de groupe en dévictimisation (Aurore et moi, les vieilles amies ³¹)	Vers la 6 ^{ème} rencontre, chacune élabore sa Rivière de la Vie	I

³¹ Tremblay, 1998. Op. cit.

Tableau 1 : Mes Ateliers avec la Rivière de la Vie

INSTITUTION	CLIENTÈLE	Nbre	CONTEXTE	CONSIGNES PARTICULIÈRES I : intérieur E : extérieur	I
					E
Centre Guaman Poma de Ayala -	Femmes des trois centrales de femmes	40 femmes, 2 fillettes de 7 et 8 ans	Atelier de formation en violence familiale	Lors d'un des ateliers, chacune, incluant les fillettes, élabore sa Rivière de la Vie	E
	CEMUSAJE Femmes de base (<i>mujeres de base</i>) de la Centrale des femmes de San Jeronimo et animatrice du Centre impliquées en santé communautaire et ayant suivi une formation en violence ³²	10 femmes	Thérapie féministe de groupe en dévictimation (<i>Aurore et moi, les vieilles amies</i> ³³)-	Vers la 3 ^{ème} rencontre, chacune élabore sa Rivière de la Vie	E
	COMUZONE Femmes de base de la Centrale des femmes de la Zone Nord-Est impliquées en santé communautaire ayant suivi une formation en violence ³⁴	10 femmes			
Centre Guaman Poma de Ayala (<i>suite</i>)	Centrale des femmes de Santiago impliquées en santé communautaire et ayant suivi une formation en violence ³⁵	10 femmes	Ibid.	Ibid.	

³² Une dizaine de sessions de 3 heures dispensées par moi-même.

³³ Ibid.

³⁴ Ibid.

³⁵ Ibid.

Tableau 1 : Mes Ateliers avec la Rivière de la Vie

INSTITUTION	CLIENTÈLE	Nbre	CONTEXTE	CONSIGNES PARTICULIÈRES I : intérieur E : extérieur	
				I	E
	École des Femmes Dirigeantes	40 femmes	Cours d'estime de soi, 1 ^{er} niveau Cours d'estime de soi, 2 ^{ème} niveau	À l'avant-dernière rencontre, chacune élabore sa Rivière de la Vie	
Module Urgence Femmes de Cusco (<i>Modulo Emergencia Mujer</i>) (Pérou)	Le personnel des Modules Urgence FEMMES de Cusco et Sicuani, INAVIF, Défenseur de Urcos...(<i>Fonctionnaires impliquées dans le travail en violence</i>) – et <i>Maria Isabel Caero, ex-directrice du Ministère de Genre à Cochabamba</i>	11 femmes	Thérapie féministe de groupe en dévictimisation (<i>Aurore et moi, les vieilles amies</i> ³⁶)	Vers la 5 ^{ème} rencontre, chacune élabore sa Rivière de la Vie	
COINCIDE (<i>Consortium de cinq ONG de Développement local</i>) (Pérou)	Le personnel des cinq ONG membres	50 hommes et femmes	Atelier sur les <i>Indicateurs de Genre</i>	Chaque ONG présente sa Rivière de la Vie en lien avec l'introduction et la pratique de l'approche « <i>genre et développement</i> »	
Centre Canadien d'Étude et de Coopération Internationale des Andes (<i>La Paz, Bolivie</i>)	Coopérant-e-s en poste en Bolivie	7 femmes, 5 hommes	Atelier de formation en <i>Animation participative</i>	Chacun élabore sa Rivière de la Vie	
Solidarité Femmes haïtiennes (<i>Solidarite Fanm Ayisien</i>) SOFA (Haïti)	Femmes paysannes de <i>Jérémy-Bonbon-Abricot</i> qui font partie des Commissions de Violence de la SOFA	60 femmes	Application d'un des trois Modules de Formation en <i>Intervention Féministe</i>	Chacune élabore sa Rivière de la Vie	

³⁶ Ibid.

Tableau 1 : Mes Ateliers avec la Rivière de la Vie

INSTITUTION	CLIENTÈLE	Nbre	CONTEXTE	CONSIGNES PARTICULIÈRES I : intérieur E : extérieur	I
					E
	Femmes paysannes de l' <i>Artibonite</i> qui font partie des Commissions de Violence de la SOFA	50 femmes			
	Femmes du quartier populaire de <i>Martissant</i> qui font partie des Commissions de Violence de la SOFA – <i>participation d'un représentant de l'ACDI</i>	15 femmes 1 homme			E
	Femmes paysannes du Sud-Est	45 femmes			
	Femmes paysannes du Môle St-Nicholas qui voulaient faire partie des Commissions de Violence de la SOFA	20 femmes		1 ^{ière} rencontre	E
Carrefour Ressources (Projet Pères) (<i>Ste-Anne-des-Monts</i>)	Hommes suivant un Programme d'Intégration à l'Emploi, un animateur et une animatrice	15 hommes	Demande formulée au CALACS dans le but de <i>faciliter la communication d'émotions et d'ouvrir une réflexion sur la violence dans sa vie</i>	1 seule rencontre consacrée à la Rivière de la Vie	E
		613			

Donc au total, j'ai accompagné au moins 600 personnes dans cet extraordinaire cheminement et je suis toujours aussi enthousiaste.

CHAPITRE 6

RENOUVELLEMENT DE REGARD SUR LE RAPPORT À MOI, AUX AUTRES ET AU MONDE; *Analyse et interprétation des données*

6.1 Écriture, perte de sens et crise existentielle

Histoire de vie inachevée
Rivière desséchée
Encre et larmes je m'offrirai

Mon Haïku

Le long processus d'écriture et de réflexion auquel je me suis systématiquement livrée au cours de cette maîtrise m'a fait entendre, pour la première fois peut-être, le fracas d'un monde intérieur brisé en mille morceaux de verre volant en éclat. S'il n'avait été de cet exigeant processus autobiographique et symbolique, ce bruit de strass se serait assurément blotti en sourdine au fond de moi, comme il a toujours su le faire. Pour subsister à cette intense répercussion, je sais que j'aurais utilisé toutes les stratégies de survie que j'ai su développer tout au long de ma vie pour aller de l'avant - en commençant je crois par le déni, puis le discours rationalisant en passant par l'agitation pour ne nommer que celles-là. Sans ce projet, je n'aurais jamais même osé penser à moi d'une manière aussi intense; j'avais toujours préféré penser aux autres... Sous mon attirail d'intervenante psychosociale et mon parcours de militante tous azimuts, peut-être que je n'avais jamais regardé les plaies

pourtant béantes laissées par ces explosions successives, de peur qu'un simple battement de cils ne provoque une hémorragie que je n'aurais pas su arrêter.

J'ai atteint le Sud de moi-même en écrivant les dernières lignes des fragments de mon histoire de vie. Ce difficile et souffrant processus d'écriture aura eu le mérite, au bout de sa suspension obligée, d'avoir fait tomber pour une fois tous mes repères, toutes mes protections, me laissant dans un état de totale vulnérabilité certes, mais aussi et surtout libre de m'actualiser.

Je n'ai encore jamais écrit. Toute une vie j'aurai attendu.
Si quelqu'un ne comprend pas, il ne sait ce qu'est l'écriture.

Jean SULLIVAN (1981 : 77)

En effet, je constate aujourd'hui que j'ai commencé mon processus de maîtrise dans une méga crise non encore totalement reconnue ni identifiée. La fin de ma première année de scolarité qui correspondait à la fin du processus d'écriture de mon récit de vie signait alors un point de rupture majeure. J'entrais dans une crise existentielle sans précédent. La suite de mon parcours de formation et de recherche était ainsi orientée par cette prise de conscience qui me frappait de plein fouet tel *un merveilleux malheur*, pour reprendre l'oxymoron bien connu de Cyrulnik (2002). Il devenait incontournable pour moi de m'engager corps et âme dans une quête de transformation personnelle et de renouvellement professionnel. Il me fallait créer du sens et des connaissances pour rebondir. Je disposais enfin des conditions pour oser faire face à ce qui réclamait mon attention avec urgence. L'heure avait sonné! Il ne s'agissait plus désormais de survivre comme j'avais toujours

fait. Je ne pouvais plus faire comme avant, je devais trouver des voies de passage pour me transformer afin de renaître et vivre.

L'extrait qui suit, écrit en 2004 (*originellement illustré par des œuvres de Niki Saint-Phalle*), dépeint en substance l'état dans lequel me plongeait cette crise existentielle :



Niki de Saint-Phalle

*Il m'arrive de ne plus comprendre ce monde qu'on dit «fait d'Amour...»
J'aurais pu mourir avant de naître puisque ma mère a été frappée volontairement par
la voiture de celui qui aurait pu être mon père;
J'aurais pu mourir du manque d'Amour dans cette crèche où j'ai vécu les 5 premiers
mois de ma vie;*

J'aurais pu mourir de la violence éthylique du seul père que j'aurai eu;
J'aurais pu mourir de la honte qu'ont imprimée les mains de ces inconnus sur mon corps - dans la rue à 6 ans, dans l'église à 7 ans comme celles de cet oncle à 14 ans;
J'aurais pu mourir quand trois assaillants se sont jetés sur moi à Cusco sans que je puisse crier ni me défendre;
J'aurais pu mourir de ce mari qui m'a frappée ou de n'importe quel assassin de femme;
J'aurais pu mourir aux mains de ce chirurgien qui m'a castrée;
J'aurais pu mourir de la rage que m'a laissée l'abus de ma fille et que me laisse chaque jour la violence faite aux filles de ce monde...
La Violence démolit l'Amour... Mais une question se pose quand même
Comment l'Amour construit-il la Violence?

Pourtant, malgré ces monstruosité...
 Je suis vivante,
 nous sommes vivantes...

Vivantes... Oui Mais atrophiées...

Je n'ai plus d'utérus
J'ai peur de l'Amour, je suis immobile
Le silence reste ma loi – il est implicite
La honte me fait honte
La rage me guette à chaque coin de rue, à la maison, chez le médecin, dans la famille, au travail
La peur est imprimée dans mon corps...

Elles n'ont plus de clitoris, nous n'avons plus de seins

Elles sont mariées de force avec leur agresseur ou rejetées par la famille – il n'y a pas d'amour

Le silence est dans notre loi – il est explicite

La honte leur fait honte aussi

La rage est dans l'eau du ruisseau, dans le champ, à l'école, au travail

Notre corps respire dans la peur...

La violence ne peut exister que si l'on a la conviction que l'autre vaut moins que soi, que la femme est moins intelligente, le pauvre moins utile à la société, la

Vaudouisante moins près de Dieu ou le Noir moins beau que le Mulâtre...

Ma pratique professionnelle et militante m'a amenée et continue de m'amener...

Au cœur de la souffrance des femmes et des enfants

Au sommet de la violence des maris, des pères, des frères, des cousins, des voisins...

Après toutes ces années, c'est un peu comme si je revenais de la guerre, du front... et que je doive témoigner...

Je ne veux pas taire l'histoire (du moins celle que je connais...) sous prétexte qu'elle dérange... qu'elle choque... Je veux retrouver une parole singulière

MAIS DANS MON HISTOIRE, IL Y A AUSSI L'HISTOIRE

D'une fillette de 9 mois violée par le conjoint de sa mère, morte d'hémorragies internes

D'une dame de 64 ans violée cette semaine par un jeune de 22 ans à Cap-Chat

D'une femme devenue pyromane pour crier la douleur des abus de son père – qu'on ne m'a plus laissé traiter parce qu'elle devenait agressive

D'une autre qui a développé un TOC suite aussi aux abus qu'elle a subis par toute sa famille

De toutes celles à qui on a enfoncé dans le vagin des bouts de bois, des barres de fer, des piments forts, des roches, des bouteilles cassées

De celles qui sont brûlées à l'eau bouillante ou à l'huile chaude, de celles qui sont mordues au sang ou immolées

De ces fillettes qui vont mourir du SIDA parce qu'elles ont dû se prostituer...

OUI, DANS MON HISTOIRE, IL Y EN A DES MILLIONS D'AUTRES

Travailler en contexte de violence faite aux femmes, ça veut dire secouer les systèmes, faire changer les mentalités et les lois aussi...

C'est une longue lutte, jamais finie, qui se mène au quotidien

Mais il reste qu'après cela, je me demande

Comme intervenante, comme activiste, comme femme

... Où se situe mon véritable pouvoir?

Mon pouvoir d'être?

Quand il y a toujours le pouvoir de l'Autre sur moi – sa force, sa parole, ses gestes...pour que je meure comme les Autres...

Quand j'ai été châtiée, punie, privée de pouvoir sexuel... Quand je n'ai plus d'utérus

Quand le pouvoir de destruction des pères est toujours aussi fort – même morts

Quand je suis seule avec mes quatre enfants et que les plus jeunes réclament celui qui a abusé de leur sœur

Quand je dis non à l'Amour, même quand je pense oui...

OÙ EST...

MON POUVOIR DE RÉSISTER, POUR NE PLUS ÊTRE VICTIME

MON POUVOIR DE SURVIVRE, POUR ENFIN VIVRE

MON POUVOIR DE RÉSILIENCE, POUR POUVOIR -ÊTRE

Malgré ces pouvoirs figés en moi comme des pierres...

solides, polies et lourdes... quand j'ai vu ma vulnérabilité dans ma Rivière de la Vie... j'ai voulu aller plus loin, au Sud de moi-même. J'ai choisi cette direction bien précise pour regarder des côtés cachés, intérieurs... à l'ombre de la vie, aux extrêmes de moi-même, les femmes du Sud dans ma peau.

**J'entrevois un voyage dans nos souffrances... et nos résistances.
Mais mon bateau risque de couler. Où est la rive?**

Extrait Présentation de mon projet de maîtrise devant la cohorte (2005)



Niki de Saint-Phalle

6.2 Traumatismes, résilience et facteurs de protection (*limites et renouvellement*)

Afin d'illustrer certaines facettes de ma personnalité résiliente, j'ai repris ici quelques extraits de mes écrits :

Je n'arrivais pas à effacer la petite larme du visage de l'enfant de l'Île. Dans cette minuscule perle d'eau, il y avait un océan. À perte de vue, des enfances dérobées; sans robe ni souliers, sans poupées ni papiers. Des proies. Des enfances dégoûtées, goutte à goutte, sanglots sans goût. Amères. Des enfances terrifiées, faites de violentes brutalités, de violences banalisées. Terreur. *Ça y est, le compte est bon ? Non, le conte est mauvais. Et mon enfance ? Assassinée ! Combien de fois ? Trop de fois ! Une vie survécue... Trop vécue ! Voilà. Et puis après ? On se relève de l'enfance les je-nous écorchés. Le je trop petit pour être adulte, le nous trop étroit pour y rester. On pense à se panser. Par-dessus les cauchemars, on fait des rêves.*

Extrait *Au Sud de Moi-Même*

J'étais d'ailleurs passée maître dans **l'art de rêver éveillée** depuis aussi loin que je me souviens. Je détestais tellement ces cauchemars, nuit après nuit. Autant *les uns, en état de sommeil* – dont le plus populaire où je courais à toutes jambes sans jamais pouvoir fuir le monstre parce que mes mouvements devenaient lents – que *les autres, en état de veille* - quand on ne pouvait pas dormir; quand il fallait se lever, (*même en plein hiver*) et fuir corps et âme, coups et cris. Ce stress était si intense que je tremblais comme une feuille, soir après soir – *il n'y avait aucune issue, dans un cas comme dans l'autre.*

Alors le jour, quand je n'étais pas occupée à chasser de **toutes mes forces** les pensées envahissantes des insupportables scènes de violence faites à ma mère (ce que je réussissais à faire à force de volonté brute – un peu mieux surtout plus vieille), **je rêvais autant que je pouvais, j'inventais des histoires, j'écrivais des contes qui n'avaient surtout rien à voir avec ma misérable enfance.** Mes professeurs (*dont aucun n'aurait jamais remarqué les signes de fatigue qui devaient pourtant parfois être apparents*) - trop heureux sans doute de ne rien savoir de ma vie «privée» - ne se sont jamais demandés *d'où me venait cette imagination débordante.* Je réussissais bien, il n'y avait donc pas lieu de s'inquiéter. (*C'est d'ailleurs encore la logique qui prévaut dans notre système scolaire*).

Pourtant, j'aimais l'école parce que c'était mon refuge, ma stabilité; là au moins, il n'y avait pas de sang et je n'avais pas peur. J'y avais des amies aussi.

J'ai fréquenté des écoles de filles toute ma vie, sauf la dernière année du secondaire (*ce qui n'a pas été très formateur au niveau des relations hommes-femmes*). J'étais alors devenue exubérante, enjouée, ricaneuse, originale... puis marginale; la même marginalité, sans plus, que la jeunesse de la fin des années soixante, début soixante-dix. **Mais surtout personne ne savait ce qui se passait à la maison** (*le silence était la loi du destin*) – sauf peut-être **mon amie Suzanne** avec qui j'ai entretenu une amitié depuis l'âge de 4 ans. Au temps des amours, elle m'affirmait, *puisque je n'avais pas eu de chance dans ma vie familiale, que j'en aurais plus tard en amour.* Je ne sais pas d'où elle tenait cette équation, mais j'aimais bien penser qu'elle avait raison.

Je savais qu'un jour ma rivière devrait inévitablement changer de lit.

Extrait *Ma Rivière de la Vie*

D'abord, la résilience peut se définir comme une « attitude à tenir le coup et à reprendre un développement dans des circonstances adverses » (Cyrulnik, 2004 : 17) « tout à fait distincte de l'aptitude au bonheur » (Cyrulnik, 2002 : 38). Ainsi, toujours selon cet auteur célèbre pour ses travaux sur le concept de résilience, il appert que toute étude sur la résilience devrait porter sur trois plans (Cyrulnik, 2004 : 17-18) que je vais résumer ici :

- ✓ l'acquisition de ressources internes imprégnées dans le tempérament dès le tout jeune âge;
- ✓ la signification accordée à l'agression après-coup qui vient souvent confirmer le traumatisme, la blessure ou le manque;
- ✓ ainsi que la présence ou non de ce qu'il appelle les tuteurs de résilience permettant de reprendre un développement infléchi de la blessure.

Or, cette maîtrise représente des années d'écriture qui, en favorisant notamment une véritable intégration auto-biographique, m'ont permis d'identifier six des traumatismes ou blessures majeures qui ont potentiellement forgé mon *itinéraire de personnalité résiliente*. J'ai donc cherché ici à comprendre ***comment la résilience s'est faufilée à travers ces coups du sort***, pour reprendre l'expression de Cyrulnik (2002 : 38). Ces traumatismes et blessures potentiels sont à mon avis les suivants :

1. l'accident et le coma de ma mère (biologique);
2. mon abandon et mon adoption;
3. le fait d'avoir été témoin de violence envers ma mère (adoptive) durant toute mon enfance;
4. les abus sexuels dans l'enfance et à l'adolescence;
5. la violence conjugale et familiale que j'ai moi-même vécue;
6. puis enfin, les actes de pédophilie commis sur ma fille par mon ex-mari.

*Ma rivière est déformée et ne ressemble plus à rien...
elle ne sait même plus dans quelle direction elle doit couler,
mais elle coule abondamment.*

Extrait *Ma Rivière de la Vie*

Plus que de chercher à connaître les origines *de ces coups du sort*, j'aimerais donc tenter de les analyser à la lumière de ces trois plans (*acquisition de ressources internes, signification accordée à l'agression après-coup et tuteurs de résilience*). Il m'importe maintenant de circonscrire le rôle qu'a véritablement joué la résilience dans mon expérience tout comme d'identifier comment elle a opéré, c'est-à-dire de voir quels sont les mécanismes qui lui ont permis de venir à ma rescousse. Mais plus crucial encore pour ma quête de renouveau et parce que je veux reprendre des droits d'auteur sur ma vie, je souhaite identifier ses pièges et ses limites afin de les dépasser.

«J'ai beau tirer toutes les ficelles de ma résilience pour chercher l'angle qui me permettra le rebond – je n'y parviens pas. Pourtant, je sais qu'il doit exister un moyen de me récupérer comme être humain»

Échange de correspondance avec Jeanne-Marie Rugira

En pleine crise existentielle, je cherche *l'or pur de la véritable résilience, celui que je pourrai extraire de ma force intérieure et qui me rendra ma liberté.*

6.2.1 Accident puis coma de ma mère – La violence intra-utérine

Elle est pourtant devenue enceinte. En 1957, au Québec. Au début de sa grossesse, elle a eu un accident de voiture avec lui. Coma, amnésie, jambes brisées... Plus tard, beaucoup plus tard, elle s'est rappelée que jamais elle n'avait été à bord de sa voiture ce jour-là. C'est lui qui lui nous a foncé dessus.

Extrait *Ma Rivière de la vie*

Je crois que les premiers signes évidents d'acquisition de ressources internes qui ont formé mon tempérament résilient remontent aussi loin qu'à mon état embryonnaire. Et oui, je ne vois pas d'autre explication à l'extraordinaire phénomène de ma naissance puisque j'ai passé deux des neuf mois de gestation dans le corps éteint de ma mère alors qu'elle gisait dans un état de coma suite à l'attentat contre notre vie perpétré par cet homme - mon père!

Contrairement à bien des êtres de cette taille qui meurent pour moins que ça, du moins selon une étude doctorale en médecine qui établit à 60% l'indice de mortalité des fœtus dans les *cas de traumatismes chez la mère enceinte* (Charra, 2005)³⁷, non seulement j'ai continué mon développement dans ces conditions pour le moins adverses pour un petit embryon, mais j'ai même trouvé assez de force pour voir le jour ! Est-ce que j'avais déjà

³⁷ « [...] Mais si l'on en croit certaines études prospectives, près de 20 % des mères subissent un traumatisme durant leur grossesse. Le bilan est lourd puisque la mortalité maternelle est proche de 10 % et que la mortalité fœtale peut aller jusqu'à 60 %. Pour Weiss, dans les suites des traumatismes, la mortalité fœtale est 9 fois supérieure à la mortalité maternelle et représente environ 0,5 % des morts fœtales totales (soit une incidence de 3,7 pour 100 000 naissances et par an aux États-Unis). » (Charra, 2005)

compris que les épreuves nous font grandir ? *Peut-être !* Chose certaine, cette force de survie incroyable n'a pu faire autrement que d'émaner d'une *remarquable volonté de vivre*.

Pourtant, si l'on en croit Pierre-Camille Vernet de l'École de thérapie manuelle : « Tout événement vécu par la mère en terme de surcharge émotionnelle, joie, peur, etc., sera ressenti et enregistré par l'embryon en terme de mémoire du corps sur les parties embryologiquement formées ou en formation. » (Vernet, 2007 : s.n.d.p.)

Cela laisse supposer que, malgré ce que je considère comme le premier signe de résilience, des traces du traumatisme seraient toujours imprimées en moi. C'est bien possible, mais je crois que l'interprétation que je donne à ma naissance est plus importante encore que ces supposées traces de traumatismes.

D'ailleurs, à part me soumettre à une intense thérapie (comme par exemple la thérapie manuelle suggérée) dans le seul but de lire ces impressions traumatiques – *ce qui ne risque pas d'arriver puisque ces inscriptions ne me parlent ni ne me questionnent à cette étape-ci de ma vie* – je pourrais aussi tenter d'imaginer, même vaguement, dans quel état m'auront plongée ces moments d'intense solitude... Je pourrais me demander s'il y a eu, au moment de l'accident ou de la période de coma qui a suivi, une rupture de relation *émotionnelle* avec celle de qui je dépendais totalement, *qui aurait pu me marquer*. Je pourrais du même coup prétendre que les angoisses qu'a dû traverser ma mère, qui n'était alors qu'une jeune fille dont l'éducation l'avait obligée à cacher sa grossesse à sa famille, *ont dû perturber ma vie utérine...* Je pourrais aussi attribuer à cette période d'inactivité et de non-contact avec

elle le développement de ma nature contemplative. Mais franchement, entre vous et moi, tout cela ne m'avancerait guère.

En effet, ce type de questions reste actuellement pour moi de l'ordre de la spéculation. Il me faudrait, pour y répondre, comprendre les niveaux d'activité émotionnelle en état de coma (*ils existent d'ailleurs peut-être*) en relation avec le stade de développement du fœtus. L'échantillon restreint de littérature médicale que j'ai consultée (sur le Web) concernant la survie des fœtus de mères dans le coma, demeure limité à des études de cas relatées dans les annales médicales. Il semble que quelques bébés, dont on a pris soin de documenter les cas, soient même nés alors que la mère était dans un état de mort cérébrale. Ces bébés ont d'ailleurs été suivis après leur naissance, mais tout au plus (dans une seule des études consultées) sur une période de trois ans et essentiellement sur le plan physique. Bien qu'elles puissent exister, je n'ai pas vu personnellement d'études longitudinales qui donneraient plus de détails quant aux séquelles de telles conditions de développement.

En résumé, *tout cela, comme ma naissance en fait foi, ne me permet que d'affirmer que la vie est possible dans de telles conditions*. Pour l'instant – et cela me suffit – je fais le pari que ces conditions ont été les premiers jalons de la lutte pour mon autonomie et mon indépendance. Je suis certaine, même si je ne peux pas l'expliquer scientifiquement, que j'avais déjà en moi une volonté absolue de vivre. J'ai d'ailleurs observé la même volonté chez mon fils Alejandro qui ne pesait pas plus qu'une plume à la naissance et qui s'est accroché à la vie de manière remarquable...

6.2.2 Abandon, adoption et troubles de l'attachement

*Comme environ trois cent milles Québécoises je crois,
elle a fait le plus beau geste d'amour qui soit :
donner cet enfant et taire sa douleur.
Ma rivière commence donc à l'ombre d'un arbre blessé.*

Extrait *Ma Rivière de la Vie*

En tout cas, il me fallut certainement une double dose de résilience pour passer à l'épreuve suivante : le choc de mon abandon dès la naissance. *Franchement, à quoi m'avait servi cette lutte intra-utérine ? À être étendue dans un berceau de la crèche d'Youville pendant de longs mois d'ennui, sans contact et sans caresses autres que celles des Sœurs de l'Immaculée Conception débordées ? On a beau spéculer que ça ne me manquait pas puisque je n'avais jamais connu ces douceurs, mais comment expliquer alors que j'ai tout de même trouvé le génie de sourire à ces silhouettes derrière la vitre de la pouponnière pour qu'ils deviennent mes parents ? Par le désir d'avoir des parents ? Ça m'étonnerait !*

Imaginez que l'enfant pleure, qu'il a faim, qu'il a besoin de voir ou d'être regardé et que, par le passé, les réponses à ces détresses répétitives n'ont jamais été rapides, chaleureuses, cohérentes et prévisibles; imaginez que les émotions, les besoins, les désirs que ce petit être s'appête à partager avec l'univers ne rebondissent sur rien, ni personne; imaginez ses attentes, les neurones qu'il a câblées et qui le confortent dans l'image qu'il a de lui dans le monde; les neurones qu'il a élaguées et qui le confortent dans l'image qu'il a du monde face à lui ; mesurez - et c'est possible en laboratoire avec un dosage du cortisol sanguin - son état d'hyper vigilance et de stress permanent et vous réaliserez à quel point cela l'éloigne de la structure et du fonctionnement normatif du cerveau, à quel point sont grands les défis de sa permanence sensorielle et motrice, les défis permettant une force de frappe de sa personne et une qualité d'ouverture à l'autre. (Chicoine & Lemieux, 2005 : 1)

Malgré tout ce que les spécialistes peuvent en dire, en réalité, au cours de mes premières années de vie, aussi loin que je me souviens, je n'ai pas senti l'abandon en tant que tel. Depuis toute petite, ma mère adoptive me racontait la très belle histoire de mon adoption et cela m'amusait. Le fait d'avoir été désirée me rassurait. En grandissant, par contre, *elle rajouta qu'il ne fallait pas en parler à personne !* La conscience de devoir porter un secret tel que le souhaitait ma mère adoptive pour ne pas révéler au monde cet état de fait immonde s'est vite transformée en un grand poids sur mes épaules de petite fille. Ma mère me disait que les gens associaient les enfants adoptés à des voleurs !

[...] À l'époque où il ne fallait pas s'attacher aux enfants, le secret des origines des enfants trouvés était nécessaire [...] un enfant abandonné, c'est l'enfant du péché ! [...] un enfant sans famille fait désordre [...] Tout cela explique l'inouïe brutalité des anciens orphelinats et la nécessité du secret. (Boris Cyrulnik, 1989 : 216)

Mais la véritable prise de conscience de sa charge négative est brutalement survenue quand une sœur de ma mère a révélé notre secret à tous mes cousins-ne-s. Je devais avoir 5 ou 6 ans. *J'ai eu tellement honte que mon monde s'est écroulé, assassiné par les regards de mépris auxquels j'ai eu droit.* Je n'étais plus *la vraie* cousine ! J'étais *la bâtarde* ! Je crois qu'on peut parler ici des premières marques d'une blessure identitaire.

Savoir qu'on a été un bébé non aimé, non désiré ou un enfant de la DDASS, cause une profonde, inguérissable blessure identitaire.

Gisèle Tessier (1997)

D'autre part pourtant, j'ai attendu de pouvoir intellectualiser les causes de mon abandon avant d'en ressentir consciemment les effets. Comme mécanisme de protection sans doute suite à cet incident, je n'ai simplement pas ressenti le besoin d'avoir une *vraie*

mère pendant de longues années : *Je n'étais pas une vraie cousine, je n'avais pas une vraie sœur et donc je n'avais pas besoin d'une vraie mère.* C'est probablement pour cela entre autres que je n'ai pas saisi l'amour de ma mère adoptive qui continue pourtant de le réclamer, même aujourd'hui.

L'attachement n'est pourtant pas l'amour, ni l'amour que l'on ressent pour l'autre, ni l'amour des autres. Pour mieux comprendre le lien d'attachement qui s'inscrit entre un enfant et son parent, il vaut mieux évoquer la notion de confiance plutôt que la qualité du sentiment d'amour, cette confiance en soi et en l'autre qui deviendra, avec l'âge, conscience de soi et conscience des autres. (Chicoine, 2005 : s.n.d.p.)

J'ai donc vécu cette partie de ma vie sans amour maternel ou plutôt sans notion de confiance, mais cela me conférait me semble t-il, en ne comptant que sur moi, une liberté qui renforçait mon autonomie. En revanche, l'amour de mon père adoptif malgré toute la complexité de nos liens me donnait le sentiment d'être aimée, ce qui fut sans doute un fondement solide de la construction de ma propre estime.

Quand je pense à ma propre capacité d'aimer, je pense à l'amour que j'avais pour ma sœur (*amour que j'ai toujours*) et pour ma grand-mère maternelle. Cependant, je me souviens que je ne comprenais pas l'amour que vouait ma mère à sa mère. Il m'a toujours semblé que ce *curieux* lien d'amour m'était inaccessible avec ma mère et, très tôt, ce *vide* entre nous me questionnait. Ce même sentiment étrange revenait quand je voyais le lien qu'avait ma cousine Jocelyne avec sa mère... et cela a duré de longues années. Quand je suis allée en Europe la première fois, à 19 ans, j'étais encore étonnée de voir ces deux-là pleurer et se serrer très fort quand elles se sont retrouvées à Paris. Ce n'est que bien plus

tard que j'ai découvert et ressenti toute la force du lien d'attachement maternel : au moment d'accoucher de ma fille.

Je n'ai pas fini de réaliser l'impact de l'abandon et les possibles *troubles de l'attachement* dont j'ai pu être dépositaire. J'arrive pourtant à identifier une série de facteurs qui ont pu les provoquer : *abandon à la naissance, vie en crèche pendant cinq mois, adoption par une mère qui m'a semblé froide...* Je crois cependant qu'il est possible encore aujourd'hui que j'aie du mal à m'attacher, à faire confiance. Mes relations amoureuses le reflètent parfaitement.

De la même manière qu'une femme peut aimer son mari
sans jamais lui faire confiance,
un enfant peut aimer et se sentir aimé de son parent
sans totalement lui faire confiance

Chicoine (2005)

Je reste tout de même prudente dans la part des choses qu'il m'incombe de faire aujourd'hui parce que le reste des événements de ma vie a certainement contribué à solidifier les carences de l'attachement. Je suis du même avis que les auteurs du rapport intitulé *Attachement et pratiques éducatives parentales ; Rapports d'expertise collective*, quand ils affirment que « l'attachement ne résume pas tous les aspects de la relation parents-enfants, et que tous les aspects du développement ne sont pas concernés par la sécurité de l'attachement [...] » (INSERM, 2005 : chap. 8).

Aussi, le plus important pour moi à ce stade-ci serait plutôt de voir s'il est possible, et si oui, comment, de recréer ce lien d'attachement et de confiance. Il n'aura plus les mêmes

bases c'est bien sûr mais je crois qu'il est tout au moins souhaitable de le bâtir et de le travailler. D'ailleurs, en ce sens, j'apprends beaucoup de mes enfants et de ma relation de réciprocité avec eux. Il me semble que le lien d'attachement qui a été créé m'apporte énormément; le fait de vivre ce lien, qui jusque-là m'était inaccoutumé, me remplit de joie et me procure un sentiment de plénitude...

À cet effet et pour conclure, je souhaite toutefois exprimer mon scepticisme quant à d'autres études rapportées par l'INSERM qui supposent que le lien d'attachement est trans-générationnel et que seule une mère qui a connu ce lien peut le transmettre. D'ailleurs, il me semble que la fatalité nous rattrape si l'on croit pouvoir prédire les liens d'attachement d'un enfant en fonction des liens d'attachement en cours de grossesse :

Une série d'investigations (voir Zeanah :1996, Fonagy et al. :1996) portant sur la transmission intergénérationnelle des patterns d'attachement démontrent que le type d'attachement noté chez un parent dans le cours de la grossesse prédit de façon significative le pattern d'attachement du bébé au-delà de l'âge de un an. (INSERM, 2005 : chap. 8).

Pour ma part, de deux choses, l'une. Soit j'ai développé ce lien d'attachement au cours de mes grossesses (*malgré que je ne l'avais jamais ressenti moi-même*), soit cela fait partie des capacités propres du nouveau-né de participer à la création de ce lien. À moins encore qu'il faille reconnaître que le lien d'attachement maternel peut être substitué par un lien d'attachement paternel, comme je crois que cela a été le cas dans mon histoire :

Le tempérament et les influences génétiques peuvent intervenir dans la transmission intergénérationnelle de l'attachement, et de manière différente chez les garçons et les filles. Il faut noter qu'un même enfant peut avoir des styles d'attachement différents avec son père et avec sa mère, et que l'attachement diffère donc du tempérament (INSERM, 2005).

Selon moi, il y a des circonstances favorables ou défavorables qui créent ce lien d'attachement et l'enfant d'une mère qui ne crée pas ce lien n'est pas invariablement voué aux pathologies de l'attachement. Je dirais que j'ai toujours du mal avec la fatalité et que je résiste à assumer cette posture désespérante.

6.2.3 Témoin de violence envers ma mère et syndrome de stress post-traumatique chronique

Mais la peur s'installe. De cascade inattendue en cascade attendue, le père frappe la mer. Inlassablement. On a jeté de l'alcool dans la rivière et elle devient agressive. Il n'y a rien à faire, le courant est implacable. La mer est rouge, pleine de bleus. Chaque nuit, je vais dans son lit. L'eau dort. La porte s'ouvre... Encore le drame, toujours le même.

Chaque lendemain, je retourne à l'école, bonne, douce et innocente. Il faut garder le silence... Mais au juste, comment une rivière peut-elle être silencieuse ?

Extrait de *Ma Rivière de la Vie*

Au chapitre de mon enfance d'aussi loin que je me souviens, il y a eu cette perpétuelle violence de mon père que j'ai amplement décrite dans ma *Rivière de la vie* puis reprise dans mon *Voyage au Sud de moi-même* – cette fois, pour saisir le rôle passif de l'institution familiale dans ce drame permanent sans fin.

On peut fuir une agression externe, la filtrer ou la tamponner, mais quand le milieu est structuré par un discours ou par une institution qui rendent l'agression permanente, on est contraint aux mécanismes de défense, au déni, au secret ou à l'angoisse agressive. (Cyrulnik, 2001 : 19)

Pourtant, au fil de ces années d'enfer, mon expérience de résilience a été ma bombonne d'oxygène. J'ai développé ma créativité à force de vouloir échapper à ce monde brutal. J'ai apprécié l'école dans ce qu'elle m'offrait d'ailleurs. Plus tard, j'ai voyagé dans le monde pour me réaliser. J'ai aussi toujours accordé une grande importance à l'amitié. J'ai milité pour de belles causes et j'ai fini par faire une intervenante psychosociale remplie de compassion parce que je connaissais trop bien la souffrance. La pierre angulaire de mon engagement a certes été mon expérience de la violence qui a engendré tant de douleurs mais j'ai pu les canaliser dans le service aux autres.

En effet, *presque par revanche sur un passé bâillonné*, j'ai alerté haut et fort le monde entier sur ses conséquences, dès que j'en ai eu l'occasion. Cela a porté fruit. Des enfants ont vu la lumière. Une fois, la Capitaine de la Brigade de Protection à la Famille de Cochabamba m'a dit apprécier tout mon travail parce qu'elle croyait en moi. Pour elle, le fait que j'avais connu la violence à la maison me distinguait de celles qui s'acquittaient de leurs tâches sur des apriorismes théoriques. À ses yeux, j'avais une grande crédibilité. *J'avais donc réussi à transformer cette expérience en quelque chose d'utile !*

L'exploit de garder la tête au-dessus de l'eau, malgré mes séjours fréquents au fond de la rivière m'a laissée avec ce que j'appellerais peut-être une *fausse* impression de force. En réalité, moins *le déni ou le secret* qui ne sont plus – mais aujourd'hui encore, *ma continuelle fuite en avant, ma capacité de tout laisser tomber, de reconstruire, de bâtir des projets, etc.*, me servent de protection hydrofuge efficace. Mais au bout du compte, *est-il possible que ces mécanismes de protection soient devenus une seconde peau ? Que je vive*

ma vie avec sur le dos en permanence mon attirail de plongée sous-marine? Dans l'affirmative, il m'apparaît impératif et urgent de trouver d'autres façons d'être au monde, de faire confiance à la vie.

Simultanément, je me rends compte que sous le poids des mécanismes de protection déployés pour surpasser ce passé atroce, j'ai toujours refusé de mesurer la vraie portée de ces actes sur ma vie. Je n'ai même pas pris en compte tous ces efforts qu'il m'aura fallu faire pour survivre à cet interminable cauchemar. Pourtant, des mécanismes psychologiques complexes qu'il me faut comprendre ont été à l'œuvre...

Par exemple, *en ce qui concerne le fait d'avoir été témoin de violence* (dans mon cas sur une longue période – sans aide extérieure), *je peux déjà certainement parler de stress post-traumatique chronique :*

Les enfants qui ont été témoins de la violence infligée à leur mère par leur père [...] sont fréquemment atteints du syndrome de stress post-traumatique. Les symptômes de ce syndrome comprennent notamment : le fait de revivre le traumatisme (*sous forme de cauchemars, de pensées ou d'images importunes ou de flash-back*); la peur, l'angoisse, la tension et le sentiment d'être toujours sur ses gardes; l'irritabilité et les débordements de colère et d'agressivité; les efforts en vue d'éviter tout ce qui pourrait rappeler les agressions. (Santé Publique du Canada, Sudermann, Jaffe, 2004 : s.n.d.p.).

Je peux affirmer que, jusqu'à l'âge de 15 ans, j'ai vécu de cette manière sans que personne n'y porte attention puisque je n'ai pas développé de troubles apparents de comportements tels un faible rendement scolaire, de l'agressivité ou la délinquance. Mais non, *j'étais douce et innocente, bonne à l'école*. Tout s'est passé comme si j'avais accepté que la vie fût composée de ce tas d'horreurs et qu'il me revienne entièrement d'y apporter

des solutions. Il est possible d'ailleurs que ce soit une manifestation des troubles de l'attachement acquis dans ma tendre enfance, quand personne ne répondait à mes besoins, mais je pense que le silence imposé autour de notre vie y est aussi pour beaucoup dans cette certitude que j'étais seule.

Quoi qu'il en soit, je me souviens très bien des efforts incroyables qu'il m'a fallu faire pour chasser les pensées envahissantes qui étaient mon lot quotidien. Je les détestais parce qu'elles me faisaient peur et qu'elles semblaient plus fortes que moi. Je fermais les yeux très fort en essayant de penser à autre chose pour échapper à ces insupportables images de violence qui me faisaient mal en dedans et me paralysaient. Je voulais les rendre de plus en plus floues, je voulais les faire disparaître. Je me suis même demandé souvent si, en faisant vraiment des efforts, je pourrais devenir folle comme ces femmes que je voyais dans les films. Il me semblait que la folie devait être plus douce que ce que je vivais, mais je ne parvenais pas à la déclencher. Je faisais des cauchemars à chaque nuit; quand je ne les vivais pas dans la réalité. J'étais donc fort occupée à lutter jour et nuit sans personne pour se battre avec moi. Ma mère était occupée par sa propre survie.

Je me souviens qu'un jour elle m'avait annoncé qu'elle avait entendu parler que peut-être les enfants témoins de violence subissaient aussi des conséquences négatives. Habitée soudainement par un grand soulagement, je m'étais empressée de lui confirmer sa découverte – la voie étouffée dans une grande émotion et les larmes aux yeux - ce qui l'avait un peu surpris, je crois. Mais je sais qu'elle accorda du crédit à ma réponse car, par la suite, c'était devenu une préoccupation dans son discours, ce qui me rassurait.

Quand j'ai réussi enfin à vaincre une à une, au compte-goutte, ces pensées envahissantes et que j'ai pu passer des journées complètes sans leur omniprésence, sans être attaquée par elles (*si je puis m'exprimer ainsi*), la vie m'est alors apparue beaucoup plus agréable. J'ai compris qu'il y avait donc de l'espoir ! J'ai continué d'entretenir (*jusqu'à présent*) une peur irrationnelle (*qui me fait trembler et qui déclenche une forte montée d'adrénaline*) des hommes en état d'ébriété ou de ceux qui se bagarrent sur la rue. Mais comme ça n'est pas si fréquent, je peux vivre avec ça.

Ainsi, j'ai survécu à mon enfance qui a pris fin à 15 ans quand je me suis opposée physiquement à mon père pour défendre ma mère. Malgré le succès indéniable des mécanismes de protection que j'ai mis en œuvre en chemin vers ma résilience, je constate qu'en contrepartie j'avais déjà développé une vision du monde en distorsion, dont je ne suis toujours pas totalement débarrassée d'ailleurs. En effet, à l'heure où j'ai été délivrée du silence par le féminisme, cette vision s'est confirmée :

*Pour moi, les problèmes des femmes étaient devenus politiques.
Ils quittaient le règne poussiéreux et étouffant du privé et du psychique.*

Extrait de *Ma Rivière de la Vie*

En fait, si je caricature, puisque je ne connaissais pas autre chose, j'avais déjà intégré puis accepté le fait que les hommes étaient comme ça, *naturellement violents*. Avec le féminisme, je me suis confortée dans le fait qu'il en était ainsi *puisque'ils étaient issus de la société patriarcale à combattre*. Une espèce de normalisation de la violence s'est ainsi

opérée. Sans jamais aller jusqu'à banaliser la violence, je l'ai tout de même normalisée. À mon insu, ce qui au départ avait agi comme mécanisme de protection a fini par laisser sournoisement pénétrer la violence dans ma vie... Voilà un piège que, jusqu'à présent, je n'avais pas débusqué.

6.2.4 Agressions sexuelles multiples et syndrome de stress post-traumatique

Quand il est arrivé à ma hauteur, cet inconnu a passé sa main dans mon épais pantalon d'hiver et m'a soulevée par l'entrejambe. Je me suis mise à lui crier «Lâche-moi mon maudit» pendant que ses longs doigts cherchaient je ne sais quoi. On a bien fait quelques pas dans cette fâcheuse position, et il a dû me relâcher. Durant le souper, j'ai gardé le silence sur l'évènement.

Extrait de *Ma Rivière de la Vie*

C'est alors qu'il prit ma main et me la mit sur son pénis sorti de son pantalon. Je voulus crier mais il a mis sa main sur ma bouche en me disant : Chut, chut – on ne crie pas dans une église. Sur ce point, je lui donnai raison.

Ce soir-là, je n'ai pas pu dormir. J'avais tellement peur. Ni les autres soirs non plus. Des souvenirs envahissants s'ajoutaient aux cauchemars incessants qui pathologiquement peuplaient déjà mon enfance.

Extrait de *Ma Rivière de la Vie*

Pour ce qui est des multiples agressions sexuelles dans l'enfance et l'adolescence, parce que j'étais résiliente, j'ai pu prendre la décision consciente (du moins à l'adolescence) que je ne laisserais pas ces évènements gâcher ma vie ; je refusai d'être victime. J'ai choisi de dénoncer. Bien sûr, je ne m'attendais pas à être jugée comme je l'ai

été par toute la famille, ma mère en tête. Ce que je justifie parce que : *Il y avait à cette époque au Québec un si grand silence autour des agressions sexuelles, comme autour de la violence conjugale, que l'ignorance régnait en maître (Rivière de la Vie).*

Avec mon amie de l'époque, Danielle, qui m'avait alors soutenue et encouragée dans ma décision d'en parler, nous savions qu'ils avaient tort. Mon père qui m'a toujours voué un amour inconditionnel était aussi de cet avis. C'est d'ailleurs le seul qui a affronté l'oncle agresseur *(les autres, quand ils n'ont pas été passifs, ont tout au plus tenté de convaincre sa femme d'une nécessaire séparation)*. J'ai toujours imaginé que Pa' lui avait mis son poing à la figure. Ça m'a suffi et je suis passée au travers.

Pour garder ma dignité, j'ai entretenu une rage contre l'agresseur et je me suis réjouie de tous ses malheurs, colportés au travers des branches ... puisque j'ai toujours évité de le revoir. D'ailleurs, j'ai toujours su que les sceptiques de la famille seraient confondus ! *Il a en effet agressé plus tard toutes mes cousines et même sa belle-sœur !*

Parce que j'ai réussi à m'en sortir, je me suis contentée de penser que j'étais bien forte. Plus tard, j'en ai fait un lieu d'intervention privilégié. Malgré que je connaisse en profondeur le phénomène et ses conséquences, je crois bien que j'ai remis sans cesse à plus tard l'étude de la portée de ces actes sur ma propre vie.

En examinant le syndrome de stress post-traumatique en relation avec les deux premières agressions, les symptômes n'auront pas duré plus de trois mois ... *j'étais trop jeune pour comprendre ce qui m'était arrivé ; c'est surtout la force qu'on a employée sur*

moi qui m'a fait peur. Mais vous me direz que je vivais déjà dans un climat de peur. C'est vrai, mais je n'avais jamais senti ma propre intégrité physique menacée. La peur précise que j'avais cette fois était celle de m'endormir le soir et que reviennent me faire du mal ces méchants inconnus.

Malgré ma compréhension réduite, je n'ai jamais pu complètement oublier ces souvenirs. Ça n'est qu'à l'adolescence, à la troisième agression, que j'ai vécu en différé le dédain qu'elles m'avaient laissé. À ce moment-là, j'ai eu des *flash-back*.

Quand j'ai été agressée pour la troisième fois, je me rappelle avoir pensé que je ne valais rien et d'avoir eu peur d'entacher *ma réputation*. J'ai eu l'idée aussi que mon avenir sexuel était foutu, que les garçons ne voudraient pas de moi et que je courais un risque d'hyper sexualisation – *enfin, de devenir une putain !* Nous étions au début des années 70. L'éducation pudique que tentait de me donner ma mère à ce sujet me rendait la chose insoutenable. Il ne m'en fallut pas plus pour peser sur tous mes boutons de résilience en même temps. L'alarme a retenti. C'est pourquoi j'ai parlé à toute la famille ce soir d'été au chalet... paradoxalement mobilisée par les dictats d'une culture qui imposait une conduite sexuelle irréprochable aux femmes...

J'en rigole bien aujourd'hui, mais cela m'amène à formuler des questionnements sur le rôle de la *culture* en tant que productrice de *tuteurs de résilience*. Je m'explique.

J'ai toujours trouvé que les femmes dans le Sud étaient plus résilientes par rapport aux traumatismes, notamment de nature sexuelle. Dans une recherche que j'ai réalisée sur

l'insécurité alimentaire en Gaspésie et aux Îles-de-la-Madeleine, j'écrivais à propos des constats que j'ai faits à mon arrivée au Québec alors que je travaillais au Centre d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel (CALACS) :

J'ai toutefois été rapidement interpellée par les différences d'attitude ici et dans le sud face aux conséquences de la violence: dès mon arrivée, j'ai d'abord été frappée par la surconsommation d'antidépresseurs, moi qui venais de pays où le concept de dépression n'est pas entré dans les mœurs – et ce, en dépit des difficultés immenses du quotidien, et où, puisqu'il n'y a pas de RAMQ³⁸, les médicaments entrent encore moins dans les minuscules budgets des petites commerçantes haïtiennes, péruviennes ou boliviennes. Je me souviens, au tout début, être allée voir un médecin de l'Hôpital de Sainte-Anne-des-Monts, puis un des psychologues du CLSC, Benoît Charlebois, pour leur demander ce qui se passait ici ? *Pourquoi prescrivait-on autant d'antidépresseurs aux femmes?* Ma foi, mon étonnement étonna le premier, tandis que le second me répondit en substance qu'au Québec, on ne tolère plus la souffrance – qu'il y a depuis quelques années comme un espèce de «**droit implicite à la non-souffrance**». (...) Aussi, une grande partie des femmes avec qui je parlais, avaient fait au moins une tentative de suicide... Là encore, cela m'alarmait ! (Tremblay, 2005 : 4)

Les recherches entreprises jusqu'à ce jour sur la résilience concentrent leurs efforts sur la découverte des capacités personnelles de l'individu. D'ailleurs, on définit généralement la résilience depuis une approche psychologique :

À l'origine, il s'agit d'un terme utilisé en physique pour désigner la résistance aux chocs d'un métal. Il est particulièrement utile pour évaluer les ressorts. Par extension, on a adopté ce terme pour désigner, dans divers domaines, l'aptitude à rebondir ou à subir des chocs sans être détruit.

En psychologie, on s'en sert pour désigner la **capacité de se refaire une vie et de s'épanouir en surmontant un choc traumatique** grave. Il s'agit d'une qualité personnelle permettant de survivre aux épreuves majeures et d'en sortir grandi malgré l'importante destruction intérieure, en partie irréversible, subie lors de la crise. (Garneau, 2004 : s.n.d.p.)

³⁸ Régie de l'assurance maladie du Québec.

Dans les pays du Nord, j'ai remarqué que les résilient-e-s sont souvent perçus comme des personnes extraordinaires, qu'on admire, qu'on prend comme modèles. Même s'il n'existe toujours pas de statistiques sur les personnes résilientes, tout porte à croire qu'elles seraient en fait «des exceptions»; ne serait-ce que par la gravité des traumatismes qu'elles ont subis et dont elles se sont sorties, ma foi, de manière exemplaire.

Dans les pays du Sud, parce que la prévalence des causes de traumatismes est plus élevée (*indices de violence faite aux femmes et aux enfants plus élevés, conflits armés et crimes de guerre nombreux, autoritarisme-répression-torture, présence de mouvements radicaux, etc*), je me demande s'il n'y aurait pas également un apprentissage plus collectif de la résilience ? Dans les facteurs qui favorisent ou limitent la résilience, quel est le rôle de l'éducation informelle par exemple ? Celui de l'environnement et celui de la culture ? Comment se transmettent les modèles de résilience ? Y a-t-il une transmission trans-générationnelle de la résilience ? Comment identifie-t-on les résilient-e-s ? Comment sont-ils perçus, considérés ?

J'aimerais mener plus tard des recherches en ce sens... au doctorat, par exemple, car je crois en l'utilité de ces questionnements.

6.2.5 Épisode de violence conjugale et familiale

*Sur l'autre versant de ma longue rivière, il y a ma vie personnelle
longeant une terre aride, parsemée de cactus géants.
Le vent souffle fort et soulève la poussière.*

J'ai peur maintenant de remonter cette rivière, de la raconter... tellement ce fut pénible. Je me sens tout à coup comme une enfant qui a besoin qu'on lui prenne la main, qu'on la rassure... le courant est si impressionnant. Pour ne pas me laisser emporter, je dois m'accrocher aux deux extraordinaires fleurs fuchsia qui ont poussé miraculeusement sur les cactus : mes jumeau-jumelle, Alejandro et Catherine (...)

Extrait de *Ma Rivière de la Vie*

Quant à l'épisode de violence conjugale et familiale que j'ai vécue à l'âge adulte, je peux dire que ce sont mes mécanismes de résilience qui m'ont mise dans l'action, qui m'ont fait bouger ; j'ai rapidement été mobilisée aussi par amour de mes enfants qui n'allaient pas comme moi, durant d'interminables années, connaître cet enfer. Vous vous souviendrez de cette nuit où tombait une pluie glacée et où j'ai fui à toutes jambes, ma progéniture dans les bras. Bravo la résilience !

Mais encore une fois, je me suis oubliée moi-même ; en leur évitant d'être blessés, je n'ai pas soigné mes propres blessures. Quelque part, malgré un discours féministe fort articulé, j'ai pensé que ça n'était pas si grave que ça. Pourtant, il m'arrive encore certains jours de me rappeler la douleur lancinante de me faire arracher les cheveux du crâne. Le pire, c'est la honte et l'humiliation qui remontent à tout coup. *Comment est-il possible que moi, la grande militante, j'ai vécu cela ?* Et ici, c'est moi-même qui juge. J'ai encore trop honte même pour en parler ouvertement.

Comment faire alors pour me *représenter ma blessure autrement* quand je connais par cœur tous les mythes et préjugés qu'à sa seule évocation elle est capable de générer et qui me poussent à garder le silence sur ces événements pourtant traumatiques. Je pratique

rondement le déni (*puisque je m'en suis sortie – ça n'existe plus*) et je garde carrément le secret dont la nature est probablement aussi *pathologisante* que les secrets de mon enfance. Et voilà la roue qui tourne !

Comme le dit Cyrulnik : «À la cicatrisation de la blessure réelle, s'ajoutera la métamorphose de la représentation de la blessure» (2004 : 14). Ô que la tâche me semble ardue !

Plus rien de ce que je connais ne parvient à me fournir une explication sur ma blessure ni même m'éclairer sur sa représentation ; rien, ni mon expérience, ni mon discours, ni ma pratique. Mais cette fois, au lieu de fuir, je prends rendez-vous dans cette démarche de renouvellement de regard, en des lieux encore inconnus mais *propices pour accueillir ma blessure*.

6.2.6 Actes de pédophilie sur ma fille

Enfin, pour compléter le voyage au cœur de mon expérience de résilience, je me dois – et c'est pénible – de revisiter les actes de pédophilie sur ma fille par mon ex-mari. Quand j'ai eu la nouvelle, je suis morte. Mon cœur de femme et de mère a cessé de battre. Avec la pelle du *comment*, je me suis enterrée sous les *pourquoi* auxquels je n'ai jamais su répondre.

Bien sûr, pour protéger ma fille et pour me protéger, de nouveau j'ai été dans l'action. À la recherche de l'équilibre, je me suis mise en mouvement (*achat de ma maison*,

inscription à l'université, travail, etc.). Au bout d'un moment par contre, je l'ai tant de fois exprimé, j'ai vécu la plus impressionnante crise existentielle de ma vie ! Comme si ma résilience avait vécu son Waterloo sur ce champ de bataille !

Forte de mon assurance d'avoir la capacité de passer au travers des traumatismes, j'ai mis en marche mes fidèles mécanismes de protection. Bien qu'étant sans doute un peu usés par la vie ; pour ne pas que je m'écroule, ils ont répondu à l'appel comme un seul homme ! Depuis, ils soutiennent mécaniquement la structure, ce qui est fort appréciable. Cependant, en tant qu'architecte de ma destinée, si je ne revois pas les plans, l'intérieur de mon édifice va s'écrouler.

Malgré mon apparente vie normale, je dois accepter que j'ai été brisée à l'intérieur. Je suis clouée dans ma stratégie d'évitement depuis trop longtemps. Je ne peux plus garder le secret sur l'indicible. Comme Marie Cardinal, je dois trouver *les mots pour le dire*. Je ne peux plus me cacher la vérité à moi-même.

L'autre jour pendant que les enfants jouaient au foot sur la plage à Long Bay (Portland, Jamaïque), j'ai eu une conversation fort agréable avec le cuisinier du restaurant, un gars très sympathique, plein de bon sens, tout près de la quarantaine. Il m'a demandé où était mon mari, question classique s'il en est. Comme d'habitude, je lui ai dit que je n'en n'avais plus et que j'étais seule. Il m'a demandé depuis combien de temps ? J'ai fait un petit calcul mental avant de lui répondre : Depuis 5 ans ! Depuis 5 ans, fit-il avec insistance, mais c'est qu'il a dû se passer quelque chose de grave alors ; je sais qu'il y a toujours une explication quand une belle femme se retrouve toute seule. Déboussolée,

non pas par ses propos stéréotypés, mais d'avoir été débusquée par un pur inconnu ; j'ai vu arriver le temps d'agir.

Je me suis dit que si je continuais comme ça, j'allais finir par avoir une grosse marque tatouée dans le front : femme troublée, interdit d'approcher ! À ce moment précis, j'ai eu une envie folle de mettre un terme à tout cela, comme une pulsion très forte de changement. Je suis persuadée enfin que ça a assez duré et qu'il faut en revenir !

C'est dur à avaler, mais ma vision personnelle est que la pédophilie demeure une déviance sexuelle difficile à traiter - autrement que par la castration mécanique ou chimique consentante. Les êtres qui l'ont développée doivent accepter leur déviance puis s'assumer – ce que je ne crois pas qu'il soit facile de faire. Mais je n'ai pas de contrôle sur ce problème. En fait, je me situe à l'autre extrémité de celui-ci.

Mes enfants et moi avons beaucoup perdu dans cette expérience : ma fille, son intégrité, son innocence et sa paix d'esprit pour des années à venir ; mes petits, leur père pour toujours, celui pour qui ils continuent de s'inquiéter ; les liens avec leur famille paternelle, sans compter leur identité péruvienne que je tente de garder vivante malgré tout ; mes plus grands n'ont plus de référent de figure paternelle, ce qui n'a pas fini de leur manquer ; moi, j'ai perdu mon mari, mon amoureux, l'estime de moi et ma capacité d'aimer. Le bilan est lourd, les pertes sont inestimables.

Chacun reconstruira son monde, à sa façon – mais tous avec une blessure à porter au fond de soi. Eux aussi, ils deviendront des enfants de la résilience... Madame Ancelin Schützenberger, une des auteurs sur lesquels je me suis appuyée pour la suite de ma démarche trans-générationnelle, me conforte dans cet espoir quand elle parle de la possibilité de survie des enfants – ceux notamment qui vivent avec des mères seules - parce qu'ils ont en eux un ressort inné ou caché, lié à un fort élan vital, à une formidable énergie de vie (...) (1993 : 113)

Il y aura donc dans leur vie un avant et un après. Ils auront la responsabilité à leur tour de se métamorphoser. Ma propre métamorphose est le seul cadeau qui puisse les aider dans cette tâche.

Bien sûr, je suis désolée qu'ils soient devenus dépositaires d'un secret de famille – j'aurais tellement souhaité leur éviter cela.

Dimanche dernier, à la fête des mères, Catherine me demandait comment elle pourra fêter la prochaine fête des pères. En tentant de maquiller mon éternel malaise devant ce sujet devenu tabou, je lui ai répondu que moi non plus je n'avais plus de papa et que malheureusement nous n'étions pas les seules à ne pas en avoir... Elle m'a demandé si elle pouvait dire alors qu'il est mort. Je lui ai dit qu'en tout cas, dans ma tête à moi, il était mort. Du haut de la sagesse de ses 8 ans, elle m'a dit que c'était mieux comme ça pour nous tous. Comme d'habitude, elle a aussi rajouté qu'elle aimerait en avoir un autre à la place... Je ne suis pas dupe, ce dossier est loin d'être clos, je sors bientôt de mon accompagnement et je devrais trouver des moyens d'accompagner cette interrogation permanente qui hante mes jumeaux. Je devrai trouver comment me faire aider très bientôt pour gérer avec justesse cette question.

Je sais maintenant que la seule voie de passage pour lutter contre la violence, pour me renouveler, pour me transformer et pour cheminer vers une vraie résilience: c'est l'Amour.

Extrait de *Lettre dans mon journal de recherche* (Juillet 2007)

6.3 Exploration de l'approche trans-générationnelle

La première rivière qu'il m'a fallu remonter, c'est bien sûr la mienne.

Extrait de *Ma Rivière de la Vie*

6.3.1 Dans le but d'abord de me réapproprier mon histoire

Dans un premier temps, j'ai choisi l'abordage trans-générationnel globalement pour analyser un pan de mon expérience personnelle (*incluant mon expérience professionnelle bien sûr*). Je croyais que cela pourrait m'aider à faire des liens et peut-être même à trouver des récurrences dans mon histoire familiale qui auraient pu, d'une certaine façon, influencer le cours de ma vie. Je souhaitais aussi parvenir à voir de quelle façon je pourrais agir sur ces liens et récurrences. D'ailleurs, Doris et Lise Langlois, les auteures québécoises de La psychogénéalogie, transformer son héritage psychologique, expliquent ainsi les buts du travail visé par l'approche trans-générationnelle :

Aider à la prise de conscience de la mécanique de la retransmission qui conditionne une bonne partie de nos actions et de notre identité;

Permettre la remise en question de ces décalques qui nous animent sur les plans personnel, relationnel, familial et social;

Augmenter notre capacité de choisir en retenant ce que nous voulons librement poursuivre et en éliminant ce que nous ne voulons ni reproduire ni retransmettre à nos enfants;

Favoriser l'élargissement de notre vision, par la prise en considération des aspects psychosociaux des groupes humains évoluant dans la dimension espace-temps. (Langlois, 2005 : 31)

Je trouve cette perspective très intéressante évidemment, surtout dans l'optique de décoder les messages reçus, agir sur eux et éventuellement pour faire des choix dans la transmission des messages qu'on laisse en héritage.

J'ai cru que ce travail trans-générationnel me permettrait d'aborder la récurrence de la violence envers les femmes dans ma famille (*puisque c'est de cette récurrence dont il s'agit*) d'une façon différente de ce que l'approche féministe m'avait enseigné. Je pense que l'approche féministe ainsi que mon expérience auprès de tant de femmes victimes de violence m'ont conduite, si je puis dire, à *massifier* mon problème, à le rendre mondial, universel, planétaire... et par cela, peut-être aussi à m'y perdre un peu en tant qu'individu avec sa propre histoire.

*Selon ma perception de la vie,
avec mon expérience, mes expériences je devrais dire...
dans mon histoire, il y a l'histoire des femmes,
dans la leur, il y a la mienne.
Je n'arrive pas à dissocier les deux - elles sont intimement liées (...)*

Extrait de Au Sud de moi-même

En effet, longtemps, je me suis associée à toutes les femmes victimes de violence et je n'arrêterai pas de le faire. Par contre, ce ne sont pas toutes les femmes du monde entier qui vivent cette expérience, même si elle est loin d'être unique. Chacune de ces femmes, moi y compris, a une histoire particulière qui influence son expérience ainsi que sa façon d'aborder et de tenter de résoudre ce problème. Je ne dis pas que le féminisme ne le conçoit pas ainsi – au contraire, c'est un fait admis. Ce que je dis plutôt, c'est que dans ma

façon à moi de le vivre, je ne m'étais jusque-là jamais arrêtée à cette dimension de mon histoire personnelle.

En somme, ce refus de me regarder en face, je l'ai peut-être effectué par résilience, comme mécanisme de protection... ou simplement, mais c'est l'option la moins plausible, parce qu'il ne m'avait pas été donné de le faire.

C'est vrai qu'on peut enfouir des choses au fond de soi mais c'est un peu comme les anesthésier....ça ne veut pas dire que ça guérit... ça veut dire que ça fait moins mal ... le temps que dure l'anesthésique...

Extrait *Lettre à ma sœur*

6.3.2 Les origines de cette approche

Mais d'abord, voyons un peu les origines de l'approche trans-générationnelle. Il faut savoir qu'elle remonte à Freud qui, en fin de carrière, entrouvrait la perspective « d'une transmission psychique de génération en génération sans [pour autant jamais la développer], sans approfondir le point ni le discuter dans ses écrits » (Ancelin Schützenberger, 1993 : 115). En réalité, comme l'expliquent Eiguer et Carel qui utilisent le trans-générationnel en thérapie psychanalytique familiale, c'est Carl Jung qui en fixera les bases et Ancelin Schützenberger qui s'en fera l'écho :

Dans "Totem et Tabou", Sigmund Freud avait déjà évoqué la possibilité d'une *âme collective* pour tenter d'expliquer une *transmission de l'inconscient d'une personne à l'autre*. Mais c'est Carl Jung qui ouvre la voie d'une approche trans-générationnelle avec sa théorie de "*l'inconscient collectif*". Des psychanalystes comme Nicolas Abraham, Maria Torok, ou encore Didier Dumas vont ensuite développer des théories successives et complémentaires sur les *dynamiques*

inconscientes de la famille. Mais c'est finalement à la psychothérapeute Anne Ancelin-Schützenberger que l'on doit le réel essor de la psychogénéalogie. (Eiguer, Carel, 1997 : s.n.d.p.).

En fait, l'approche trans-générationnelle (selon qui la pratique) peut intégrer plusieurs éléments inclus dans «l'approche contextuelle, systémique, la thérapie brève, la thérapie de la réalité, la thérapie selon le processus de deuil, la programmation neurolinguistique, l'approche communautaire et l'approche orientée vers les solutions [dont je me suis moi-même servie dans ma pratique].» (Langlois, 2005 : 329)

6.3.3 L'accès à cette approche

Heureusement, des outils simples et efficaces ont été développés, tel le *génogramme* (sur lequel je reviendrai plus loin) qui sert généralement en psychothérapie mais qui peut, comme le souligne Anne Ancelin Schützenberger, « [...] être également utilisé dans la formation des professionnels de la santé et de la relation d'aide [...] Pour utiliser cet instrument, il est important d'avoir une bonne formation de base à l'écoute de l'autre et d'avoir commencé à travailler sur soi » (1993 : 104). Répondant à ces conditions, j'ai saisi l'opportunité d'initier ce travail dans le cadre de cette maîtrise, avec un équipement de base pour la démarche, sans prétendre toutefois être parvenue au bout de ce chemin, loin de là.

J'avais lu sur mes antécédents que c'était un homme violent, je me doutais bien qu'être son portrait ne serait à tout le moins, pas très facile à assumer.

Extrait *Lettre à ma sœur*

Dans mon histoire personnelle, reconstituée au cours de cette maîtrise, il y avait déjà l'idée d'un *rapport aux hommes hérité* :

Ce qui me traumatise personnellement, c'est que nous sommes maintenant quatre générations de femmes (incluant deux mères) dont le corps a été pris comme cible par les hommes !

Extrait Ma rivière de la vie

Dans la présente démarche d'analyse et d'interprétation de mes données, j'ai donc souhaité remonter à la source de ce rapport hérité. Anne Shützenberger, forte d'une pratique d'une trentaine d'années, dans son livre intitulé *Aïe mes Aïeux*, écrit d'ailleurs :

Nous sommes un maillon dans la chaîne des générations et nous avons parfois, curieusement, à «payer des dettes» du passé de nos aïeux. C'est une sorte de loyauté invisible qui nous pousse à répéter, que nous le voulions ou non, que nous le sachions ou pas, des situations agréables ou des événements douloureux. Nous sommes moins libres que nous le croyons, mais nous avons la possibilité de reconquérir notre liberté et de sortir du destin répétitif de notre histoire, en comprenant les liens complexes qui se sont tissés dans notre famille. (1993 : 11)

Il est donc essentiel de s'enquérir de notre histoire pour être enfin en mesure de la compléter; pour lui donner un sens.

6.3.4 Un outil : le génogramme

À elle seule, la perspective de reconquérir ma liberté et sortir d'un destin répétitif, s'il en est, m'a motivée à réaliser ce que la fameuse auteure appelle *un génogramme*; qui est en fait *un outil de connaissance de soi, de sa famille, des répétitions familiales invisibles* :

C'est en établissant son propre génogramme que le formateur ou le thérapeute connaîtra davantage l'histoire de sa propre famille, et comprendra mieux ce qui peut être véhiculé d'une génération à une autre. Connaissant ces faits, il sera plus en mesure de comprendre son propre fonctionnement, donc de se clarifier certains de ses comportements. Il comprendra mieux d'où il écoute. (Ancelin Schützenberger, 1993 : 104)

« Bien qu'il soit une sorte d'arbre généalogique fait de mémoire - sans recherche d'information et de documents » (ibid. : 104), c'est munie de mes antécédents familiaux classés dans un tiroir depuis que je les ai reçus au moment de ma recherche d'identité biologique en 2003 - ainsi que de la connaissance que j'ai de ma famille adoptive, que je me suis donc attelée à réaliser mon propre génogramme (voir à la fin de cette section) en suivant le plus fidèlement possible les conventions graphiques proposées (voir ibid. : 89).

Comme vous le verrez, il m'a donc fallu créer deux branches familiales, l'une biologique et l'autre adoptive. Je crois en effet que la famille adoptive dans laquelle j'ai grandi – *en fait la seule que je connaisse* – porte aussi son lot de *messages trans-générationnels* qui, il faut le souligner, ne sont pas d'ordre génétique. De la même manière, même si je n'ai pas connu ma famille biologique, je crois possible que ma mère biologique ait également porté des *prescriptions* acquises de ses aïeux - qu'elle m'aurait à son tour transmises en cours de gestation. C'est du moins mon hypothèse de départ.

Une fois terminé mon *génogramme*, j'ai d'abord pris un temps pour observer attentivement les données qui j'y ai consignées. J'ai donc produit **un premier texte sur ces observations** (*reproduit ici par sections thématiques - en italique*).

Ensuite, je me suis livrée à **une analyse en mode d'écriture** (voir chapitre *méthodologique*) pour faire certains liens qui jusque-là ne m'étaient jamais apparus (*en caractère normal*). On retrouvera ces liens également **en rapport dialogique** : parfois avec mes écrits autobiographiques et symboliques (*encadrés*) et parfois avec d'autres auteurs (*citations normales*). Le tout sera placé en continu, à la fois par commodité pour le lecteur mais aussi pour mieux dérouler ma pensée, faire des liens et mettre le tout en cohérence.

Avant de voir ces résultats, j'aimerais souligner qu'il est possible que mon génogramme ne soit pas *techniquement* parfait, à commencer par des trous laissés parce qu'il me manquait de l'information. Mais ce qui me semble plus important encore que de m'attarder à la technique en tant que telle, c'est d'exprimer combien le processus d'élaboration en soi a été fort agréable pour moi. Comme l'explique Boris Cyrulnik à propos des enfants qui ont retrouvé leurs origines (souvent tardivement) : « Tout est changé dans le monde interne de l'enfant sans famille. Il sait qu'il vient d'un lieu, d'une personne, d'une histoire. Il a vu des visages et des images. Il s'en suit un apaisement provoqué par le sentiment d'appartenance [...] » (1989 : 278)

Comme vous le savez déjà, je suis en fait une nouvelle titulaire d'identité et de liens de filiation que je ne croyais pas posséder *puisque je ne me sentais pas vraiment liée à ma famille adoptive* avant; et ce, malgré que ces liens de filiation concernent normalement également ceux qui sont constitués par alliance. Christine Cloarec, dans son mémoire en psychologie clinique et pathologique déposé à l'Université Occidentale de Bretagne, La

dynamique des transmissions trans et intergénérationnelles au travers du génogramme chez les adolescents suicidants et suicidaires, reprend ici cette explication :

Pour Belmedjoub, Duval et Mazet (1994), la filiation se comprend comme « [...] un processus par lequel un individu se reconnaît comme appartenant à une lignée et peut donc se situer par rapport à celle-ci, par rapport à ses ascendants, dans un réseau de parenté ». Jean Guyotat (1980) analyse le lien de filiation selon deux axes : une dimension instituée d'une part et une dimension narcissique ou imaginaire d'autre part :

Ainsi, la première appartiendrait au registre symbolique, transmise par l'institution, il s'agirait de la filiation légitimée par la société. Elle se compose d'instituant et d'institué, de sorte que le premier se structure à partir du second (mariages, naissances, décès, etc.).

La filiation narcissique, quant à elle, serait une construction imaginaire concernant la filiation du sujet, élaborée par lui-même ou par sa famille (il s'agit alors d'une transmission sous forme d'un mythe familial). Jean Guyotat (1980) parle d'un « appareil généalogique de filiation » dans lequel le lien de filiation narcissique transmettrait des objets imaginaires (Cloarec, 2001 : 43) .

Personnellement, je crois qu'il faut déjà posséder le premier axe de filiation pour passer au second. En tout cas, je ne me souviens pas d'avoir même inventé un mythe familial très structuré concernant ma famille biologique, quoique j'ai longtemps cherché un lien maternel en Afrique... en prétendant que ma mère était une reine africaine (*Mais Chutt!!! Ne le dites pas à personne s'il-vous-plaît!*).

Ces fantasmes de filiation auraient principalement, pour Jean Guyotat, « une fonction défensive contre les événements traumatiques qui consiste à ressaisir l'organisation des liens institués, les places des sujets dans la filiation et dans les générations, pour les rendre intégrables, assimilables, (sic) symbolisables .»(Ibid.)

Ma filiation pour moi a toujours été un grand Trou Noir (*au secours Oncle Freud!!!*). Tout au plus, *et encore à la rigolade*, j'aurai élaboré des fantasmes de transmission construits donc à partir de la dimension imaginaire du lien de filiation. Mais cela n'a jamais rimé à rien. En tout cas, dans mon cas, j'ai toujours fait la différence. C'est comme si quelque part, devant cette impossibilité de connaissance de mes liens de filiation, j'avais accepté depuis longtemps d'être une espèce *d'apatride filiale*. Je pense aujourd'hui que c'est justement du côté de ce refus de l'identité *même fantasmatique* qu'il faut chercher à comprendre l'institution d'une peur d'appartenance, laquelle je traîne depuis toujours.

Quoi qu'il en soit, les premières évidences devant lesquelles je me suis retrouvée en ayant complété mon génogramme, ainsi que l'interprétation et l'analyse que j'en ai faites, ont satisfait les buts premiers que je m'étais fixés. Aussi, je me retrouve aujourd'hui dans la possibilité de tenter de comprendre certains de mes liens de filiation, ce qui m'amènera éventuellement à choisir de les transmettre à mon tour ou non. Ça me rend très heureuse.

Pour aller plus loin dans cette démarche, je ne dis pas qu'un jour je ne consulterai pas madame Ancelin elle-même ou une de ses collègues ... mais j'aurais alors besoin de plus d'information rétrospective, ce qui signifie d'autres conversations avec ma mère biologique... On n'en est pas là...

Voici donc l'ensemble de mes premières observations
suivies des analyses en rapport dialogique:

Finalemnt, j'ai terminé mon génogramme. J'ai utilisé, pour ce qui concerne ma mère biologique, les papiers que m'avait remis madame Landry du Mouvement Retrouvailles. J'ai pris un très grand plaisir à écrire le nom de toutes mes tantes

*et oncles dont le plus jeune s'appelle Louis-Marie; le même prénom qu'un compagnon de classe à la maîtrise que j'aime bien. J'ai aussi placé le nom de leurs époux et épouses ainsi que la date de leur mariage. **Je suis enfin devenue une vraie personne avec une vraie famille.** D'ailleurs, je crois que j'aimerais aller me promener en Beauce; j'y retrouverais peut-être des visages familiers.*

Comme je le disais plus haut, le seul fait en soi de produire mon génogramme m'a d'abord révélé, et cela pourra paraître risible aux personnes *non-adoptées*, que j'avais moi aussi un passé familial. Cela m'a donné un ancrage identitaire que je n'aurais pas eu autrement. Même si je possédais des papiers, l'acte de les mettre en relation a fait que je me suis appropriée mes racines. Enfin, *et ça n'est pas rien*, j'ai pu compléter mon processus d'intégration autobiographique.

*Ce qui m'a étonné, une fois que j'eus placé tous les membres de ma famille biologique, c'est d'abord la similitude avec ma famille adoptive : mes deux mères avaient une nombreuse fratrie et les deux se sont mariées avec un fils unique, de surcroît violent et alcoolique. C'est un peu comme si la famille que j'ai connue se reflétait dans une eau cristalline où baigne ma famille biologique. **Un peu comme pour me dire que ma vie n'aurait pas forcément été si différente si je n'avais pas été adoptée.***

Quand j'ai constaté cet effet de miroir produit par mes deux familles (biologique et adoptive), à part un choc terrible, j'ai ressenti avec certitude que *mon destin, je l'accomplissais vaille que vaille*. J'ai davantage compris que *nous ne sommes pas aussi libres qu'on le croit* et j'ai cru vraiment qu'il fallait que je déchiffre le message qui m'avait été transmis par mes aïeux. Cela a constitué, je crois, la condition essentielle motrice pour poursuivre ma démarche trans-générationnelle. Sans cette conviction profonde, toute tentative de poursuivre plus avant ma compréhension aurait été vaine.

Par ailleurs et curieusement, je me suis sentie plus légère parce que j'ai eu l'impression, pour la première fois de ma vie, que je n'étais pas entièrement seule puisque j'avais désormais avec qui partager les rênes de ma destinée.

Une autre chose a également retenu mon attention : il y a beaucoup de femmes cheffes de famille dans mon histoire; beaucoup de femmes «fortes»... qui se sont occupées seules de leur famille... Aurais-je hérité de modèles de femmes qui m'inspirent ?

Je suis consciente donc pour la première fois que les femmes qui ont marqué ma vie depuis des générations ont à peu près connu le même sort, soit *celui d'élever seules leurs familles* et que leur sort est aussi devenu le mien. En fait, pour être franche, je suis toujours hantée par cette découverte.

S'il est vrai que j'ai choisi librement d'avoir ma première fille toute seule, il n'en est rien pour les trois autres. *Est-il possible alors que ces femmes, mariées et malheureuses sans possibilités réelles de vivre seules, m'aient guidée dans le choix de partenaires appelés à disparaître?*

Pourtant j'assume cette responsabilité de *monoparentalité* avec ravissement, sans angoisse, comme si j'avais cette certitude (*peut-être venue d'elles également*) que je peux le faire sans problème.

Reste à savoir si mes enfants en feront autant... J'aimerais tant qu'ils fassent des choix libres et conscients dans lesquels je les accompagnerai et les soutiendrai quoi qu'il advienne.

Le pendant de ça, je dirais que c'est l'absence des hommes... ou leur peu de signification.

À cet effet, j'ouvrirai ici une parenthèse de M. Eiguer concernant l'importance de connaître la place du père au risque de dysfonctionnements que cela peut entraîner :

La clinique fait apparaître des dysfonctionnements liés aux incertitudes sur la *place* du père. Leur variété témoigne de la difficulté dans laquelle se trouvent les familles pour l'intégrer. Les révélations sur le trans-générationnel, en confirmant la place symbolique des sujets – leurs droits, les interdits, les rapports entre les différents membres des lignées par rapport à chacun – aident à une compréhension plus claire de la fonction référentielle du père. (Eiguer, 1997)

En réalité, je me rends compte que l'image et le rôle du père n'ont jamais été définis et encore moins valorisés dans mes deux familles, sur toutes ces générations. Je comprends mieux maintenant que j'avais envie de revisiter cette question :

Je vais revisiter en cours de route, les arides relations hommes-femmes et aussi, puisqu'elles habitent tout près, les questions du père et de la mère

Extrait de *Au Sud de moi-même*

Tous les pères de mon génogramme ont brillé par leur absence ou leur violence (*identifiée par un grand V*). *Comment alors évoquer la nécessité du père, quand dans ma famille comme dans ma vie, ils n'ont été qu'accessoires? C'est un problème réel qui me laisse devant une impossibilité. Si je pouvais, je dessinerais un papa !*

Aussi, je vois que leur violence s'est transmise d'une génération à l'autre, de père en fils...Bel héritage !

Il y a bien longtemps que j'ai appris qu'une partie des garçons (*pas tous*) élevés dans un contexte de violence risquaient de reproduire cette violence à leur tour. *Mais il ne semble pas y avoir d'exception dans ma famille. C'est assez inquiétant. Pour conjurer le sort, est-ce qu'ils attendent de moi que je les vois autrement que par le grand V à côté de leur nom?* En écrivant ma Carte de navigation, il me semble que j'étais déjà sur cette piste :

Je les regarderai sans doute sous un autre jour, moins amère :

les uns [les pères] avec leur violence, souvent absents, blessés, et les autres [les mères], parfois avec leur violence, souvent avec leur Amour infini, mais meurtries. Bien sûr, quelques-uns de ces hommes demanderont à la voyageuse si elle sait «Où trouver le courage de vivre quand on a tué ?» ; moi je leur dirai que reconnaître sa violence, c'est reconnaître sa vulnérabilité.

Extrait de *Au Sud de moi-même*

En fait, **l'image des hommes** qui se dessine dans mon génogramme **est une image malheureuse...** Ma sœur m'a raconté récemment que mon père, avant de mourir, lui avait confié en pleurant que son père ne s'était jamais occupé de lui, qu'il avait senti durant ses quinze premières années d'existence (jusqu'à la mort de son père), avoir été un espèce de boulet pour lui, une surcharge. Il n'avait jamais joué avec lui. Ce grand-père paternel que je n'ai pas connu, mais qui avait fait la Guerre 1939-45, avait aussi été un homme violent avec ma grand-mère. Il n'a jamais montré son amour, ni à sa femme, ni à son fils.

Mon père est mort d'un grave cancer. Toute sa vie, il le disait lui-même, il a été rongé par le *ressentiment*. Je pense qu'il a vécu l'indifférence de son père comme une injustice et je ne serais pas étonnée que mon grand-père aussi ait vécu la même chose avec

son propre père. Je pense que la mort de mon grand-père, quand mon père avait 15 ans, a dû presque le soulager mais qu'il a gardé toute sa vie une grande amertume. Si je voulais verser dans le *syndrome d'anniversaire*, je dirais que mon fils Karel a aussi perdu son père alors qu'il avait 15 ans et je soulignerais que mon *père-violent* est mort aussi quand j'avais 15 ans, quand j'ai pu enfin le confronter... ce que mon père a toujours dit ne pas avoir eu la chance de faire avec le sien. Le système de *comptabilité familiale*, les *loyautés invisibles* ainsi que le *syndrome anniversaire* auraient ainsi leur incidence sur nos vies. Dans mes observations, j'avais noté :

Pourtant, mon père a joué énormément avec nous. Nous avons fait du sport ensemble, nous sommes allés dans le bois, nous avons partagé ses passions. Il ne s'est pas passé une journée sans qu'il nous dise, à ma sœur et moi, combien il nous aimait. Comme je l'ai déjà écrit, c'est grâce à lui que j'ai su que j'étais aimable, qu'on pouvait m'aimer.

En même temps, cet amour était entremêlé de peurs, de drames, de scènes horribles. Ce n'était pas simple.

Il faut bien me rendre à l'évidence :

*J'ai répliqué des relations compliquées avec les hommes...
entrecroisées de violence et d'Amour.*

Avant aujourd'hui, je n'ai jamais voulu faire cette équation pourtant courante chez les féministes qui travaillent auprès des femmes victimes de violence. Je sais maintenant que j'ai refusé cette équation par *loyauté* pour mon père; cette même *loyauté* qui a fait que je n'ai pas cherché ma mère biologique avant sa mort. Si j'avais accepté cette évidence, j'aurais eu l'impression **de l'accuser de ma vie**. Je sais aussi que jamais je n'ai voulu me plier à cette équation de peur qu'elle ne devienne une *fatalité*; comme si cela allait m'enlever un pouvoir d'agir, pouvoir du reste qui ne m'a pas été très utile. Tout ce que je

souhaite, maintenant que c'est dit, que ma parole est libérée, que mes yeux sont ouverts...

c'est d'être en mesure de voir plus clair d'autres chemins que celui déjà tout tracé...

Je ne connais ni même le nom de mon père biologique mais je le déteste depuis toujours – depuis avant même que je connaisse mon histoire. Je crois que j'avais senti sa violence depuis le fond de l'utérus de ma mère.

Ce que je peux rajouter, c'est qu'il n'a pas aidé dans la présentation de l'image saine d'un père. J'ai aussi été forcée de constater que cette haine que j'ai pour lui est identique à celle que ma mère biologique entretient à son égard - telle qu'elle me l'a décrite lors de notre entretien. Il est possible qu'on l'ait développée au même moment, en cours de gestation. À l'évidence, je n'éprouve aucune attirance pour lui, mais je souhaiterais quand même ne pas non plus lui vouer de haine; c'est un lien de trop! Ma seule option est peut-être de voir ce qu'il m'a donné, comme je l'avais écrit dans mes observations :

Pourtant, sa violence inouïe m'a préparée à la vie...(Je ne suis pas encore capable d'admettre qu'il m'a donné la vie!!! Parce que je sais qu'il n'y est pour rien... s'il n'en avait été que de lui, je serais morte). C'est peut-être pour cela que je suis résiliente. J'apprécie la vie, je surmonte les épreuves, je sais me battre, je suis forte. Je crois que pour être résilient, il faut savoir se défendre et, pour cela, il faut avoir appris à le faire. Il m'aura assurément fourni la première d'une longue série d'occasions...

*Mais aujourd'hui, aux abords de la cinquantaine, je sens ma vulnérabilité dans toute sa splendeur; une vulnérabilité qui n'a jamais eu de place pour s'exprimer, sinon au risque de perdre la vie, une vulnérabilité à fleur de peau. **J'ai envie maintenant d'une grande paix intérieure sans monstres...***

Pourtant, malgré ces monstruosité...

*Je suis vivante,
nous sommes vivantes... Vivantes oui, mais atrophiées!*

Extrait Présentation de mon projet de mémoire

Je crois que de continuer à détester cet homme contribue à l'atrophie et, rien que pour cela, ça ne vaut pas la peine de nourrir cette haine plus longtemps.

D'autre part, je crois comprendre que c'est sans doute par loyauté pour les femmes de ma famille que toute ma vie j'ai livré ce combat contre la violence.

Un combat épuisant que j'ai mené de toutes mes forces depuis ma conception, alors qu'il m'aura d'abord fallu survivre au coma de ma mère ... J'ai entendu très tôt le silence : premièrement celui de cette femme violentée – et même celui de ma grand-mère qui n'a même rien su de mon existence. Je suis née dans le secret le plus total!

Peut-être que toutes mes mères et grand-mères m'ont choisie pour porter et dénoncer leurs souffrances. Elles n'ont sans doute pas eu assez de leur propre vie pour être entendues... Avec la force qui m'a été donnée, j'aime penser que j'ai osé pour elles, que c'est pour elles que j'ai dénoncé la violence dans tous les pays, sur toutes les tribunes.

Maintenant que c'est mission accomplie, je leur demande de me guider vers l'Amour et qu'elles veillent à ce que mes enfants et les leurs n'aient plus à connaître nos souffrances.

6.4 Réaliser la transformation de son rapport au corps

Figure 3 : Illustration de la Déesse Nout



On représente Nout sous les traits d'une femme, le corps courbé au dessus de la terre. Chaque soir, elle avale le soleil à son coucher pour le mettre à nouveau au monde chaque matin. Dans le monde souterrain, les barques célestes naviguent sur son corps pour se régénérer et renaître le lendemain. (Extrait de *Au Sud de Moi-Même*)

J'aurais toujours aimé posséder la force du corps de Nout, le respect qu'il inspire et la vie qu'il dégage! Malheureusement, mon histoire en a disposé autrement.

Mais pour bien dire quand je fais le bilan, je ne suis plus très loin depuis quelque temps déjà de cet idéal métaphorique. Je me sens heureuse autant avec mon corps que dans ma relation avec lui; je suis réconciliée, en harmonie. J'ai évacué mes peurs et je ne laisse plus les souffrances l'envahir comme avant. Il a retrouvé son expansion. En plus, cet

accord plus harmonieux avec mon corps a largement contribué à redéfinir ma relation avec moi-même, avec les autres et le monde.

Ainsi, je respire la santé, je n'ai plus de maux divers comme avant. J'ai passé des examens médicaux complets avant de venir m'installer en Jamaïque l'année dernière, en 2006. Tout était parfait et ce, malgré mon tabagisme (au grand désespoir de mon médecin). Depuis, mon corps a fait la transition en douceur et s'est très facilement adapté à son nouvel environnement caraïbéen.

Il y a donc, vous vous en doutez, *un avant et un après*. Faisons ensemble ce voyage au pays de la transformation de mon rapport au corps. Le fait de connaître d'avance l'issue concernant ce cheminement rendra cela plus facile pour tous (*surtout pour moi, figurez-vous*) la lecture et l'analyse de mes données.

6.4.1 Les images repoussantes que laisse la violence

Comme vous aurez pu le remarquer, mes écrits autobiographiques et symboliques contiennent une bonne quantité de références à mon corps et à celui des femmes. En fait, dans une trajectoire marquée par la violence, l'image du corps peut devenir assez effroyable comme en font foi ces extraits de mes fragments de vie personnelle et professionnelle :

(...) dans le corps éteint de ma mère (...)

*En réalité, je ne pouvais pas croire que **mon propre corps était aussi devenu une cible** –
comme le corps de ma mère, comme celui de l'enfant que j'avais été,
comme celui de toutes ces femmes que j'avais côtoyées en maison*

d'hébergement, dans les commissariats en Bolivie quand je formais les femmes policières, dans les Modules de Colombie et du Pérou... comme celui des femmes africaines, arabes, etc....

Un après-midi d'été, il avait réussi à la coucher par terre et il lui pilait sur le corps.

(...) J'avais senti tout son drame me pénétrer dans le corps comme un long couteau...

Notre corps respire dans la peur...

Les femmes mourraient donc régulièrement au bout de leur sang ou encore, suite à une infection laissée par un couteau de cuisine non stérilisé ou des broches à tricoter qu'elles s'inséraient elles-mêmes à l'intérieur du corps.

J'aurais pu mourir de la honte qu'ont imprimée les mains de ces inconnus sur mon corps - dans la rue à 6 ans, dans l'Église à 7 ans comme celles de cet oncle à 14 ans

Bientôt ces images horribles ouvrent la voie au refus; il y a un désir de séparation qui s'opère :

Cette deuxième coupure au bas-ventre me causait une terrible douleur au début. Quand elle fut en apparence guérie, je continuai d'avoir mal, comme si les muscles étaient détachés. Cela m'empêche toujours de bouger d'ailleurs. Comme si cette partie de moi était séparée à jamais de moi, de ma vie.

Sauf que je n'ai plus de corps ! J'arrive même à me convaincre parfois, quand la fatalité me rattrape, que ce n'est pas grave... que je n'en ai pas besoin pour vivre.

Quand il y a des traumatismes qui s'ajoutent à la liste déjà trop longue, c'est l'agonie qui commence :

J'étais horrifiée à cette idée de chirurgie, moi qui avais eu deux accouchements naturels (...) Mais j'étais loin de me douter que cette coupure profonde allait être le début de la longue agonie finale de mon corps.

Et c'est la mort inévitable :

*Mais au-delà de cette souffrance physique, dans mon corps,
il y a la mort; le silence. Je n'entends plus la musique.
Mon corps est un cimetière. J'y pleure mes trahisons,
mes avortements, ma fausse-couche, mes fausses relations,
les agressions subies, mes abus, l'abus de ma fille, mes années de fertilité.*

*Je ne veux plus de ce corps qui a porté la vie comme la mort...
et qui, au fil du temps, n'est devenu qu'un symbole d'exploitation, un lieu de pouvoir
des autres sur ma vie, qu'un cimetière de souffrances.*

Le plus atroce, c'est qu'il faut vivre avec cette mort. On ne sait pas faire autrement, on se traite finalement par introjection de négligence, comme on a été traité. Et on arrive même à se dire à soi-même que ce n'est pas grave.

S'il n'avait été de ma rencontre avec Jeanne-Marie Rugira qui a développé une préoccupation pour ce qui concerne la souffrance dans le corps, j'aurais probablement vécu de longues années la mort au corps. Ou peut-être que j'aurais aussi développé une maladie pour rendre cette mort latente encore plus vraie.

6.4.2 Mais un jour

Alarmée par mes récits et décidée à me faire prendre conscience de mon drame, elle m'a introduite dans l'univers de la somato-psychopédagogie, résumée ici par l'auteur Danis Bois, un grand collaborateur de notre maîtrise en Étude des pratiques psychosociales :

La somato-psycho-pédagogie est une spécialité centrée sur l'étude des liens entre corps, mouvement, action et pensée. [...] L'être humain est ici considéré dans sa globalité, non seulement dans l'étude des influences réciproques entre corps et psychisme mais, plus largement, dans une conception où physiologie corporelle et fonctions cognitives trouvent un champ de fonctionnement, de réaction, voire de compréhension, commun et simultané.

En associant approche manuelle, expression gestuelle, introspection et technique d'entretien, la somato-psycho-pédagogie constitue une méthodologie de qualité pour l'accompagnement de la personne en transformation. Son action participe à soulager douleurs physiques et souffrances psychiques, mais tend également à développer les capacités perceptives et expressives, ainsi qu'à relancer les processus d'apprentissage et de réflexion chez les personnes en perte de sens et de signification dans leur vie. (Méthode Danis Bois, site officiel de fasciathérapie)

Je n'ai pas été longue à comprendre que pour avoir vécu de si près diverses formes de vive violence, selon toute vraisemblance, j'avais fini par m'éloigner de moi et de tout mon corps. Cet éloignement a été rendu possible, comme je l'apprendrais plus tard, par un processus de désensorialisation. Comme l'explique si bien Gauthier dans son mémoire portant sur sa pratique en somato-psycho-pédagogie et avec qui j'ai fait mes premiers pas dans la reconquête de mon corps:

La question de l'éloignement de soi [...] fait référence à une accumulation de souvenirs, de situations ou d'événements qui sommeillent en nous sans pour autant être repoussés en dehors de notre conscience, mais envers lesquels nous devenons glacés et insensibles au point de ne plus en agripper le sens. Cet endormissement de soi à travers le gel des parties du corps, de la conscience comme du langage, est plus souvent qu'autrement lié aux traumatismes qui ont suscité une réaction d'insensibilisation, une perte de sensorialité. (Gauthier, 2007 : 58)

S'il est vrai que moi-même j'avais également pris conscience de cet éloignement depuis un certain temps, beaucoup grâce à ce même processus d'écriture autobiographique et symbolique, je sentais maintenant, aidée par la proposition de Jeanne-Marie, qu'il fallait

que j'agisse. Il n'était pas logique que j'aspire à la vie d'un côté quand, de l'autre, je la reniais dès le départ en reniant l'enveloppe qui la porte. Il y avait désormais une partie de moi qui criait à l'aide et je suis partie de cet élan vital pour agir.

Conseillée donc par ma professeure, j'ai entrepris une première démarche avec Jean-Philippe Gauthier qui s'initiait alors à sa pratique dans le domaine, en lui formulant une demande :

Cher Jean-Philippe,

[...] Pour mieux t'exprimer ce que j'aimerais, je te copie ce que j'ai écrit le matin de notre rencontre³⁹ :

Après la centration du vendredi matin, voici ce que j'ai écrit (et que je n'avais pas le courage de lire devant le groupe):

Dans la douceur des ailes du papillon, **j'ai retrouvé la mienne, ma douceur...** j'ai **accepté ma vulnérabilité**. J'ai vu les plus forts que moi, mais j'ai vu aussi ma force, mon pouvoir, mes capacités. J'ai vu que je n'ai pas à avoir peur, si peur... J'ai vu l'enfant qui devient grand, **j'aimerais tant qu'il n'ait plus à se battre...**

Voilà. Je ne me suis jamais permis ces choses-là... C'est rien, sûrement pas assez pour pleurer... mais pour moi, oui, c'est beaucoup.

Ce que j'aimerais en fait, c'est **pouvoir contacter mon être intérieur...** sans passer par la rationalité... en faisant des choses aussi simples que des introspections sensorielles... et peut-être d'autres choses que je ne connais pas encore...

Tu vois, **dans ce bref instant de rencontre avec moi-même ce matin-là...** il y a beaucoup pour moi... **Quand j'ai touché ma douceur**, c'est drôle, ça m'a donné le vertige... j'avais l'impression de flotter... **J'étais moi-même**. Ça m'a permis aussi de mieux cerner quels efforts je fais et ceux qu'il me reste à faire pour tendre vers une transformation. Moi, la grande militante, la super intervenante **je suis vulnérable et j'ai peur**, j'ai des peurs, dont l'une fondamentale : **j'ai peur de l'Amour...**

³⁹ Il arrivait souvent que Jeanne-Marie Rugira et Serge Lapointe nous proposent, dans leurs cours de faire des exercices de relaxation appelés des *centrations sur soi*. Justement, avant de rencontrer Jean-Philippe à l'heure du dîner, nous avons fait une de ces centrations après laquelle j'avais immédiatement noté mes impressions.

En écrivant, je compte bien aussi faire des découvertes, avancer, cheminer peut-être même vers une spiritualité sentie et authentique – je n’ai jamais pris de temps pour ça, j’ai toujours pensé que c’était pour les autres... J’aimerais bien incorporer ces rencontres avec moi-même que tu pourrais peut-être m’aider à réaliser, au fil des pages que j’écrirai, pour aller plus loin...

Je ne sais pas comment tu comptes travailler... ni ce que tu recherches vraiment... mais en tout cas je suis ouverte et j’ai confiance en toi. Je crois que je serais un sujet facile parce que je ne connais rien du tout là-dedans... Je n’aurais même pas de point de comparaison... Je saurais seulement décrire ce que ça m’apporte [...]

(Extrait *Journal de recherche*)

Je ne savais pas vraiment ce qui m’attendait, mais j’étais étonnée moi-même de formuler ce genre de demande. Durant de longues années, j’ai choisi le politique comme lieu de déploiement et j’ai longtemps porté une mer de préjugés par rapport à ce que je considérais des *démarches individualistes relatives à son petit bien-être personnel... alors que le monde est à feu et à sang*. Il faut croire que la sceptique commençait aussi à vouloir prendre soin de son petit monde intérieur... en lambeaux...

La réponse que j’ai reçue m’a indiqué que j’avais frappé à la bonne porte :

[...] Linda, ta demande me touche, me concerne dans ma propre capacité à me sentir authentique, dans mes propres peur d’amour. C’est clair que pour s’accomplir dans notre vie, il faut déployer notre potentiel dans le monde, à travers le monde, dans nos relations, dans notre travail, dans notre famille... du mieux qu’on peut. Et il y a aussi cette relation que l’on entretient avec soi, la manière d’être près de soi, de se sentir, d’être centré avec son être.

Mon offre se situe autour de ce lien que l’on développe pour être près de soi, pour sentir de quoi est fait mon être lorsqu’il n’y a que soi et soi. Être près de soi pour cultiver la relation à sa douceur. Car si c’est elle que l’on rencontre lorsque l’on ferme les yeux, qu’a-t-elle donc à me dire, qu’a-t-elle à me raconter? Et la vulnérabilité? Pour moi, la vulnérabilité est une porte d’entrée royale pour atteindre ce qui en soi demande à grandir, à se déployer. Vulnérabilité et potentialité sont cousines. Alors ce que je te propose est un espace-temps pour

raffiner le contact avec soi par les outils que je développe depuis quelques années avec le corps. Comme tu le dis: « pouvoir contacter mon être intérieur...» [...]

J-P

(Extrait de *Journal de recherche*)

J'étais si heureuse de ne pas sentir de jugement de sa part et surtout d'être entendue dans *ma toute première demande d'aide formulée de ma vie par rapport à mon corps*. Volontairement, je n'ai pas cherché à comprendre les fondements théoriques de cette discipline car je voulais demeurer *sans a priori, dans la pureté des résultats que j'obtiendrais; stratégie de sceptique me direz vous... vous n'avez pas tort!*

J'ai donc commencé une *série d'expérimentations en somato-psychopédagogie* avec Jean-Philippe dans une belle ouverture mais aussi avec la **volonté confirmée de mon désir de changement**. On peut le voir d'ailleurs dans l'évolution de mon processus d'écriture autobiographique et symbolique, notamment dans *Au Sud de Moi-Même* qui continuait en parallèle et dont voici des extraits :

Les pierres en moi m'ont accordé le pouvoir de me libérer du silence. Elles ont mis ce pouvoir dans mes mots, mes dires et mes paroles. J'entends maintenant la puissance de ma voix. Elle me pousse de toutes ses forces à tenter l'aventure.

(...) Je dois donc me diriger vers l'Amour de soi en passant par mon corps écorché plein de cicatrices. Il le faut car j'aimerais tant contribuer à mettre au monde l'Être au féminin. Pour cela, je devrai donc renaître de mes cendres, rien de moins.

On se dirige vers L'Amour de soi en passant d'abord par l'Île-de-mon-corps-plein-de-cicatrices. Là-bas, il y a un port assez grand pour être notre port d'attache.

6.4.3 Le processus commence

Nous avons peut-être eu une dizaine de rencontres de quelques heures chacune et assez rapprochées dans le temps. Jean-Philippe définit son action en quatre composantes, à savoir « l'accompagnement manuel (en fascia thérapie), la gymnastique sensorielle (appelée aussi Mouvement codifié), l'introspection sensorielle et l'entretien verbal à médiation corporelle » (Gauthier, 2007 : 65).

Nous avons commencé en douceur par de la gymnastique sensorielle qui est, toujours selon Jean-Philippe, « une pratique corporelle qui permet à la personne de réaliser des gestes simples dans une lenteur bien spécifique et ainsi de se découvrir autrement à travers son corps et son organisation » (Gauthier, 2007 : 70). Puis il y a eu également quelques séances sur sa table à massage. Après chaque session de travail, quelle qu'elle soit, je devais (*en théorie*) répondre à une série de questions :

- 1) Dans quel état ai-je commencé l'expérience ?
- 2) Dans les propositions de travail, qu'est-ce que j'ai ressenti ? (physiquement, émotionnellement, au niveau des idées,... Qu'est-ce que j'ai rencontré de nouveau ? Quels ont été les effets de ce que j'ai rencontré ? Qu'est-ce qui a été difficile ou facile ?
- 3) Y a-t-il eu une évolutivité dans l'expérience ? Si oui, quels sont les signes ?
- 4) Quel est mon bilan de fin de rencontre ?
- 5) Qu'est-ce que je pense de ce que j'ai ressenti ?
- 6) Quel sens puis-je tirer de l'expérience vécue ?

(Extrait de *Journal de recherche*)

Mais en mauvaise élève que je suis, j'écrivais tout d'un seul bloc en restant très près de ce que je ressentais et en exprimant seulement ce qui me venait naturellement à l'esprit, je dirais en *écriture automatique*.

J'ai pris conscience graduellement *en chair et en os de ce qui m'arrivait*. Au début, j'ai commencé par exprimer comment je sentais l'influence du psyché sur le corps et la volonté de ce dernier d'émerger. L'écriture automatique après chacune des sessions de travail (consignée dans mon *Journal de recherche*) apparaît en italique :

Mon corps existe par lui-même... la tête n'a plus autant d'importance... comme s'il pensait aussi par lui-même... Il est plus dynamique sans la domination totale de ma tête car elle, elle est pleine de complexes qui le paralysent, pleine de blessures... C'est la tête qui les porte, toutes... Le corps, lui, commence à se libérer, à s'imposer à la tête... Comme si la tête avait castré le corps... mais le corps n'en veut plus... il a envie d'une certaine indépendance... en même temps, c'est lui qui fournit l'oxygène à la tête...

Je ne sais pas si ça va continuer au point d'atteindre un équilibre, mais je crois que oui... Trop longtemps il a été immobile, comme paralysé... je crois que mon corps s'affirme en tant qu'entité, comme un tout avec ses capacités et ses limites... Je sens tout à coup qu'il y a vraiment quelque chose à faire avec ce que je croyais perdu à tout jamais au fond de l'eau...

Puis, au fil des rencontres, j'ai bien vu se dessiner un autre rapport, mieux proportionné celui-là, entre ma tête et mon corps : une représentation plus unifiée voyait le jour comme en témoigne cet autre extrait :

Dignité dans ces mouvements de tête, quand je la pointe vers le haut surtout. Après, ça reste haut, même à gauche même à droite. La tête, cette partie importante de moi, est aussi importante – mais pas plus que le corps... C'est le centre de la dignité... rester à la hauteur, ne pas perdre la face.

Je possède mieux maintenant ce qu'il faut pour lui donner son importance... c'est la tête mais dans toute son acception, avec les muscles du cou, les oreilles, le menton – en lien avec le reste du corps... moins seule.

Dans ce silence, je me dis que je dois rester digne – plus près de mes aspirations. J'aurai besoin de temps pour écrire et pour être en mouvement... La sagesse me pénètre doucement.

L'apprentissage de la gymnastique sensorielle n'a pas été forcément facile. C'est un procédé exigeant. Par contre, avec le mouvement, malgré sa longue immobilité imposée, mon corps commençait à m'apprendre des choses :

*Puis les mouvements avant-arrière... vers le haut, vers le bas assise... le bassin qui avance un peu paresseusement... le dos qui a du mal à suivre... les muscles sont tendus et ne veulent pas que je le sache ... Mais ça se sent... ça se voit... **on ne peut rien cacher...***

*et pourquoi pas **accepter de l'aide**... ah, oui... simplement – c'est tellement plus facile... puis en haut, en bas... Je sens bien l'ascenseur, comme un tube – je sens l'axe vertical et je veux aller avec lui... le relâchement est plus difficile au début. J'aime bien monter ... puis j'apprécie peu à peu la descente... Je sais qu'elle me permettra de mieux aller vers le ciel... qu'elle est aussi nécessaire.*

Et les épaules se mettent de la partie, consciemment, elles montent... tous mes muscles travaillent... Quand on revient en position debout – ça tire, ça étire... puis je ne me sens pas suffisamment dans l'espace – je sais que je peux sentir davantage.

*Encore une fois, **un coup de pouce**. Je comprends avec le mur en avant, le mur en arrière que je suis coincée entre les deux et qu'il y a un axe droite-gauche à respecter. Seul l'équilibre prévaut. Je le cherche et **puisque je le cherche, je le trouve...** La conscience s'aiguise.*

*On me demande maintenant **d'avoir conscience de l'autre – c'est plus facile parce que j'ai conscience de moi** – c'est comme dans la vie – c'est aussi naturel. Plus ça va, **plus je suis consciente de l'importance d'être à l'écoute de soi** – moi qui ai pensé qu'écouter les autres était amplement suffisant. **M'écouter, me regarder, me vivre...***

Mon corps m'a donc enseigné que ça ne servait plus à rien de vouloir se cacher des choses; son langage à lui est direct, transparent. Il ne fait pas semblant. C'est ainsi que nous allions développer une relation franche et directe.

Aussi, il m'a fait découvrir et accepter qu'il était naturel de demander de l'aide. Même les filles (qui se croient) fortes – comme moi - pouvaient donc avoir besoin parfois d'un coup de pouce! Mon orgueil en a pris pour son rhume.

J'avais aussi le goût maintenant de me déployer dans l'espace. C'était nouveau pour moi. Mon corps, resté prisonnier très longtemps dans l'espace exigü de la souffrance, demandait dorénavant de l'expansion. Je découvrais petit à petit les parties de mon corps et leur propre vie.

Et le plus extraordinaire, c'est que j'ai pris conscience de l'importance d'entrer en contact réel avec moi-même... pour être mieux en contact avec l'autre. Ma relation avec moi-même, les autres et le monde commençait donc avec moi-même. Je l'avais senti dans ma chair pour la première fois.

(...) et la vie des autres va teinter la mienne... comme une eau bleue-verte - mais toujours cristalline, sans la rendre opaque, sans la masquer.

C'est un peu comme si je commençais à tracer des frontières entre les autres et moi-même; pas dans un sens péjoratif mais plutôt parce qu'il est important de récupérer son propre espace, de l'habiter comme un simple individu.

6.4.4 Des changements s'opèrent

Cette démarche n'a pas été facile, mais comme le dit le poète Rainer Maria Rilke dans ses *Lettres à un jeune poète* (2006) : « Qu'une chose soit difficile doit nous être une raison

de plus pour l'entreprendre». Des changements (pas toujours faciles à vivre) se sont opérés graduellement, doucement comme en témoignent mes écrits au bout d'une session intensive de deux jours avec Jean-Philippe :

Premier jour :

Les glaciers en moi se fracassent... ils ne comprennent pas ce qui arrive – mais ils savaient que ça devait arriver

Me faire prendre au cou – pas pour me coucher par terre et m'attaquer – juste pour saisir une émotion...

Je crois que mon univers venait de basculer ici. Ma conception d'un monde essentiellement violent n'a plus été. Par la douceur d'être de Jean-Philippe, j'ai compris que le monde avait autre chose à m'offrir. Ça a été un choc terrible. Les grands glaciers qui composaient mon univers frigorifié ont cédé sous cette chaleur humaine, par de simples gestes. Je venais de vomir mes peurs qui avaient perdu leur raison d'exister. Sans le savoir, j'attendais ce moment depuis longtemps car je savais que sans cette fonte des glaces, je ne parviendrais jamais à réanimer l'humain en moi.

Deuxième jour :

Aujourd'hui, j'ai senti le calme dans la grandeur, l'ouverture au monde peut-être mais surtout à moi, être, exister – dans ces mouvements d'une grande beauté, d'une intériorité délicate, le bassin, les cuisses, le dos – moi en mouvement.

Hier, j'étais dans un cyclone. Aujourd'hui, je me suis retrouvée devant de magnifiques chutes, très hautes, dans un grand canyon, moi au centre. Tout était parfait. Je me promenais en lévitant – parce que ça n'était pas en volant – j'étais – juste là.

À la fin, je suis venue me déposer dans un mouvement de vagues qui arrivent sans vent sur la grève, juste parce qu'il faut bien arriver – juste parce que c'est naturel de revenir – sans plus. Je n'ai même pas pensé à avoir peur – je n'ai pas senti la peur – alors qu'hier j'étais sur le bord de la nausée à force de craindre.

Aujourd'hui, à un moment donné, lors de mouvements de tête, de cou et de gorge, j'ai senti que c'était le soleil qui était au centre de tout ça... Je me promenais, doucement d'un rayon à l'autre – sans pour cela en faire le tour complet... quelques rayons à droite, un rayon au centre et quelques rayons à gauche. Ce soleil situé au centre de moi-même était fait de lumière blanchâtre – d'une intensité parfaite - juste pour éclairer les mouvements.

Une fois les glaciers fondus, j'ai pu commencer à voir la lumière en moi.

Mon initiation dans le monde de mon corps a été pour moi d'une importance capitale.

A-t-on vraiment idée de tout ce qui se développe en lui quand le nourrisson fait ses premiers pas? L'accès à ce monde a pour moi une valeur inestimable. J'ai su véritablement que j'avais encore un corps et que j'existais. Grâce à Jean-Philippe, j'ai appris que je pouvais faire confiance de nouveau à un autre être humain. J'ai bien vu la lumière en moi.

Merci, Jean-Philippe Gauthier. Je serai toujours présente à moi, présente pour toi.

6.4.5 Il faut continuer

Il me semblait que j'avais déjà reçu beaucoup. Mais ma démarche si bien entamée ne pouvait s'arrêter là. Il me fallait maintenant avancer un peu plus loin dans ma quête de liberté. J'ai donc commencé une série de traitements avec Agnès Noël, somatopsychopédagogue de renommée internationale qui se spécialise actuellement en traumatismes.

Au début, j'ai dû refaire le bilan pour bien comprendre ce que je faisais :

Je suis venue ce matin à Rimouski, bien décidée à entreprendre une série de traitements dans le but d'empoigner une transformation encore plus en profondeur de mon être... un grand virage.

Pour l'instant, mon corps, bien qu'ayant pris conscience de lui-même et de sa lumière, est toujours sous occupation. Je survis, je ne vis pas. J'ai écrit un jour que mon corps est un cimetière de souffrances. En effet, il me semble que mon ventre abrite encore, en plus des miennes, les souffrances des femmes et des enfants de la terre au complet. Mais je crois que j'en ai assez ! J'aimerais qu'elles comprennent que j'ai une folle envie – presque une pulsion - de me libérer, de déposer les armes, de reprendre possession de ma terre et de la baigner d'Amour plutôt que de sang.

Avec mes travaux de recherche récemment, j'ai pu commencer à admettre l'ampleur de ces souffrances qui m'habitent. Elles remontent à d'autres générations avant moi. L'image qui me vient à l'esprit c'est Beyrouth que j'ai vue après la guerre. Lors de sa reconstruction, ils ont trouvé une cité enfouie dans la terre sous les décombres. Voilà, je me sens comme une Beyrouth ravagée par la guerre civile qui tente de se reconstruire avec en son sein des vestiges d'une autre époque, une Beyrouth marquée par d'autres guerres. La question que je me pose c'est : Pendant combien d'autres générations encore, si je ne fais rien, ces guerres et ces souffrances continueront-elles leur grabuge?

En devenant mon accompagnatrice manuelle comme elle l'explique elle-même, Agnès «a cherché à re-dynamiser le mouvement interne dans tout mon corps et ce, pendant plusieurs séances» :

La personne est allongée sur une table; le praticien pose ses mains sur différentes zones de son corps et fait le bilan des régions où le mouvement sensoriel est arrêté. Il s'agit, pour lui, de réanimer la mémoire dynamique du mouvement sensoriel là où il est absent. (Noël, 2000 : 27)

Dès le premier traitement avec la belle Agnès, j'ai eu une révélation que je croirais presque aussi forte qu'un accidenté inconscient que l'on a amputé et qui se réveille :

Mais ce n'est que maintenant - après mon premier traitement - que je constate l'étendue des dégâts. Comme lors de mon séjour au Liban, ce matin, j'ai entrevu

ma cité souterraine. Elle est gigantesque. Plus grande en tout cas que ce que je n'avais imaginé.

Quelle brûlure atroce j'ai ressentie. Personne jusqu'ici n'avait eu accès à la profondeur de ce trou béant. Pas même moi.

D'ailleurs la thérapeute a dit que mon ventre n'est pas rattaché à mon corps ! C'est vrai – c'est comme ça !

Je me souviens avoir senti ces mêmes brûlures pendant plusieurs traitements et j'ai connu aussi diverses autres souffrances physiques, des maux horribles que je ne saurais plus décrire parce qu'ils n'ont plus d'importance et qu'ils se sont estompés, je crois, avec le temps. À l'inverse, j'avais aussi des maux pré-existants, dont une douleur à l'épaule, qui par les traitements sont disparus.

Quoi qu'il en soit, j'ai été vraiment très troublée par le fait d'avoir une partie de moi détachée de mon corps. *Quand j'y repense !* J'ai beaucoup pleuré comme l'on pleure devant une injustice quand on est enfant.

Gauthier explique cette séparation de la façon suivante : « La rencontre des marques laissées en soi par les éléments de son histoire qu'on n'a pas pu affronter se perçoit alors comme une configuration de zones immobiles, denses, pleine de nœuds, qui livrent une sensation de gel » (Gauthier, 2007 : 51).

Cette horrible révélation m'a fait bien réfléchir et je me suis mobilisée :

Je comprends de mieux en mieux que ces 'souffrances cloîtrées' vivent dans l'abbaye que je leur ai construite, une sorte de bunker tellement hermétique tellement solide que seules elles savent y trouver refuge. Sans même leur montrer le chemin, dans une parade macabre, elles rejoignent silencieusement leurs sœurs prénommées douleurs, peurs, trahisons et horreurs. Une fois pénétrées dans

l'enceinte, on dirait qu'elles ne m'appartiennent plus. Pour survivre, c'est moi qui ai créé cette isolation du reste de mon corps.

Il se pourrait même que certaines souffrances veuillent d'ailleurs élire domicile ailleurs que dans cet espace...quand il sera trop encombré. En ne m'occupant pas mieux de mes blessures sacrées, je les ai laissées m'envahir et bientôt m'anéantir.

Ces temps-ci, comme je soulignais à Agnès, j'ai un surcroît de colère. Peut-être contre moi-même qui, dans ce duel, ai utilisé la stratégie du déni, une sorte de compromis entre la vie et la mort.

Sans doute dans le but de les minimiser, j'ai renié mes souffrances au lieu de les considérer. Maintenant, la tâche est colossale. Elles considèrent qu'elles ont des droits ancestraux acquis sur mes terres. Mais je suis bien déterminée à les convaincre d'aller ailleurs. Moi aussi j'ai des droits – dont celui de respirer.

Cette nouvelle amère m'a également conduite tout droit à mon utérus. J'en ai parlé longuement au quatrième chapitre, d'abord sous une forme fictive, *Le Musée des mémoires fertiles* (texte inédit inclus dans mon Journal de recherche), parce qu'il m'était trop difficile d'en parler ouvertement. Plus tard, j'ai pu centrer mon écriture un peu plus près de moi en disant par exemple : *Quand j'ai été châtiée, punie, privée de pouvoir sexuel... Quand je n'ai plus d'utérus* (extrait de *Rivière de la Vie*). C'est d'ailleurs un sujet sensible et je comprendrais que, pour certains, la façon de le traiter a pu peut-être paraître disproportionnée puisque moi-même j'ai un peu été surprise de l'ampleur que je lui ai accordée.

Il est certainement plus facile de saisir que la violence emmagasinée au cours de mon existence ait pu marquer ma relation au corps. Cela paraît évident. Par contre, je suis forcée d'admettre que la représentation symbolique que je me fais du corps – notamment du

mien - passe directement par l'histoire de mon utérus. Et cette représentation conditionne entre autres ma relation au corps.

En fait, dans mon utérus, il y a eu tout un monde : *des avortements (volontaire ou spontané), quatre enfants puis une hémorragie sans précédent, une chirurgie radicale...* Comme je l'écrivais dans *Ma Rivière de la Vie* : *J'ai été tripotée, brutalisée, vidée, entaillée, harnachée, saignée à blanc, cousue puis recousue.*

Dans mon utérus, se sont aussi joués les possibles et les impossibles de la vie avec leur lot de souffrances : *la possibilité puis l'impossibilité de gestation; la possibilité et l'impossibilité d'être une mère; la possibilité et l'impossibilité d'être une femme...* Tout tourne autour de la vie et de la mort. Symboliquement, c'est drôlement important alors. De plus, j'ai toujours eu cette certitude que l'assaut final (l'hystérectomie) est venu des horreurs de l'humanité :

(...) j'avais compris qu'elle en avait «saigné» de cette guerre ; comme moi aussi j'en ai saigné des horreurs de l'humanité, de la bêtise humaine.

Extrait de *Espérance*

C'est comme si c'était l'humanité qui avait mis fin aux possibles. Et j'en ai voulu à l'humanité tout entière. Chose certaine, c'est que j'aurais dû vivre cette crise plus tard, dans la cinquantaine, à l'âge où les femmes ne procréent plus. J'aurais eu le temps de m'y préparer. Elle est juste venue trop tôt.

Enfin, en gardant toutes ces choses négatives, dures à vivre, dures à dire dans cette région de moi qui n'est plus, j'avais peut-être l'impression de combler symboliquement ce

vide... (Qui sait?) alors qu'au contraire ce lieu désert, imaginaire, se consumait davantage...

6.4.6 Reconstruire à partir du vivant en soi

Jamais je n'ai vu Agnès être abattue devant la tâche pourtant gigantesque qui l'attendait. Traitement après traitement, elle est restée sereine, à l'écoute de ce que j'osais souvent à peine lui dire. Son savoir complètement approprié, son savoir-faire absolument impressionnant et son savoir-être franchement remarquable n'ont jamais failli. J'ai pris un réel plaisir à recevoir ces traitements; d'une session à l'autre, je sentais le bien que j'en retirais.

Je crois qu'un des grands mérites de la somato-psychopédagogie (*quoi que j'en sache encore trop peu sur le sujet au plan théorique*), c'est de travailler à partir du vivant qui est en nous. Je le sais parce que j'ai découvert un espèce de *goût de moi* que je ne connaissais pas. En cela, pour moi, cette discipline est magnifique pour faciliter un processus de guérison :

Heureusement, il y a semble-t-il des parties de mon corps qui sont prêtes à entreprendre l'ultime négociation dont l'enjeu pour tous est la liberté. Cela, je l'ai bien senti dans une série de mouvements de mon bras gauche. J'ai eu une sensation extraordinaire. J'étais une vague arrivée au bout du rocher – tout en haut, la dernière goutte. Même si à cet instant mon existence était remise en question, j'ai eu le temps de voir un paysage extraordinaire que ma vie en mer ne m'avait jamais permis de voir. J'ai été envahie par une forte sensation de liberté. J'ai senti ma chair aussi légère qu'un vol d'oiseau – prête à faire des prouesses sur la terre ferme. C'est une sorte de seconde vie pour une vague ! Il y a de l'espoir.

C'est ainsi que, rencontre après rencontre, je sentais le mouvement en moi; à chaque fois, c'était le bonheur, la plénitude. J'avais la sensation enivrante d'exister, d'être en vie. Tout mon corps, morceau par morceau, est redevenu vivant. J'ai repris le goût de moi, de l'autre aussi. J'ai reconquis mon espace.

Aujourd'hui je me regarde autrement; le rapport à mes blessures a changé également. Je pleure bien plus souvent mais j'entends Jeanne-Marie me dire :

N'oublie pas que ce ne sont pas tes seules larmes.... C'est nos larmes ... ce sont les larmes de toutes les femmes, du féminin blessé, floué, humilié et ratatiné... ce sont les larmes de la vie elle-même qui pleure ce qui en elle demeure empêché... La vie qui pleure ce qui en nous demeure empêché. (Extrait d'une correspondance avec Jeanne-Marie Rugira)

Je n'enferme plus mes blessures comme avant – dans les *placards* comme diraient peut-être les auteurs de L'Écorce et le noyau, Nicolas Abraham et Maria Torok (1978), en se référant à «*l'inclusion psychique*». Je ne les contrôle plus comme avant. Je leur laisse le droit d'exister et ça me rend plus libre moi-même. Je demande à ma vie résiliente de se déployer autrement que par «*des histoires sans parole perdues dans mon corps*». Quelque part, n'y a-t-il pas lieu de se servir de ses souffrances pour se transformer?

En tout cas, le processus d'écriture autobiographique et symbolique auquel je me suis livré, tout comme celui d'écriture automatique post-séances, a certainement aussi favorisé la symbolisation de mon expérience de femme – ce qui m'a aidée à la transformer. J'ai l'impression depuis que mes souffrances m'ont fait réaliser tellement de choses sur moi, à propos de la vie et du monde.

Au travers de cette excursion au pays de mon corps avec la somato- psychopédagogie, j'ai retrouvé l'amour de l'Amour. J'ai fini de renier mon corps et de le prendre pour un cimetière, il est vivant, il est la vie, comme en fait foi cet extrait de ma dernière session de somato-psychopédagogie avec Agnès Noël :

*Mon corps est digne d'Amour. Voilà ce qui compte le plus pour moi.
J'ai entendu son appel à la vie. Il demande respect, indulgence et bonté.
C'est mon coffre à trésors.*

6.5 Re-chercher le sens de sa vie; *Souffrance, Amour et Spiritualité*

On répète souvent que la recherche du sens de la vie est dans la nature humaine. Pendant longtemps, dans le monde entier, elle s'est surtout appuyée sur les piliers de la foi et de la religion. Mais la confiance dans un ordre divin s'est détériorée en Occident depuis Les Lumières et le romantisme. D'ailleurs, il y a un siècle environ, le célèbre philosophe allemand Friedrich Nietzsche n'annonçait-il pas : *Dieu est mort !?*

Cependant, ma démarche telle qu'annoncée au tout début de ce mémoire s'inscrit non pas dans une quête du sens de la Vie, mais bien dans une quête de sens plus modeste, celle de ma propre vie - bien que les deux soient liées.

En tout premier lieu, je crois que ma quête de sens engendrée par cette crise existentielle s'inscrit avant tout comme une question de responsabilité, d'engagement et d'action au sens, si l'on veut, où Sartre l'entend : « Philosophie de l'action et de l'engagement, l'existentialisme sartrien ramène tout à l'être humain, le rendant absolument

responsable de son sort. Acculé à l'action, il doit s'engager dans son existence, prendre en main le cours de sa vie. » (Godon, 2004 : s.n.d.p.)

En quête d'inspiration et pour mieux positionner ma recherche au cœur de l'existentialisme, il me fallut revenir plus en arrière avec Søren Kierkegaard (1813-1855) qui a, selon toute vraisemblance (avant Friedrich Nietzsche (1844-1900) - et chacun à leur façon), initié le développement du mouvement existentialiste. En fait, Kierkegaard est généralement présenté comme le premier penseur véritablement existentialiste. Il est sans doute, à mon avis, l'un des plus accessibles également.

D'ailleurs, sa pensée (même si, en dernier ressort elle niche non loin de Dieu) rejoint mon intérêt du moment en ce que ce philosophe danois s'intéressait surtout au fait que toute existence humaine est inévitablement souffrante et qu'il faut se choisir profondément pour se rendre à son être véritable. Il disait et je le cite: « Pourvu que je veuille passionnément, que je m'enfonce dans le choix de tout mon être et m'y accule pour ainsi dire sans esprit de retour, je choisirai juste et serai conduit pas à pas vers mon être véritable. » (Kierkegaard dans Gusdorf, 1963 : 37)

Voilà qui exprime parfaitement tant les desseins que les conditions d'abordage de ma propre quête de sens. Je me limiterai donc (*et c'est déjà beaucoup*) à tenter de saisir l'évolution puis à transformer mon appréhension de moi-même, des autres et du monde à travers l'inscription intrinsèque des notions fondamentales *de souffrance et d'amour*; ce couple redoutable marié de force dans ma vie – mais qui me contraint aujourd'hui à faire des choix, à me choisir.

Pour commencer cette réflexion, dans un premier temps, j'ai repéré les concepts *souffrance* et *amour* dans l'ensemble des textes inclus dans ce mémoire. Puis j'ai tenté d'élaborer des catégories sur fond plus ou moins chronologique (*souvent devenus des titres comme pour marquer les idées qui en découlent*). Ensuite, j'ai regroupé les idées les plus pertinentes (*reproduites en italique*) afin de comprendre cette dynamique à deux et tenter d'en dégager le sens.

À partir de là, il m'a fallu faire des liens, dérouler ma pensée, écrire à nouveau et, par processus dialogique encore une fois, arriver avec vous sur la voie centrale de la transmutation de ma blessure sacrée en amour véritable.

6.5.1 Des souffrances qui questionnent

J'ai écrit dans *Ma Rivière de la Vie* que *la souffrance peut conduire à une absence de compréhension profonde de soi et du monde* : c'est ça en fait la crise existentielle! Quand elle est survenue dans ma vie, il m'a fallu coûte que coûte *explorer d'autres avenues et chercher un sens inédit à cette souffrance dans mon histoire personnelle*. Vous vous souviendrez que *je me suis demandé quel message la violence souhaitait-elle me transmettre et comment la transcender ? Le goût de la dépasser et par conséquent la simple aspiration au bonheur ont été, je le rappelle, le point de départ de ma quête de sens*.

La souffrance chez certains peut être liée à des pertes importantes de vies humaines (un enfant, un parent, un proche,), à la maladie mentale ou physique (schizophrénie, cancer, accidents, maladies dégénératives, etc.), à la persécution, à des guerres dévastatrices, etc.

Moi, dans ma vie, comme on l'a vu, ma souffrance est liée aux violences transmises de génération en génération. En effet, pour reprendre Nelson Mandela cité en début de mémoire, la souffrance engendrée par les violences s'auto reproduit : *les nouvelles générations grandissent avec la violence des générations passées.*

Ces violences, par la force des choses, ont façonné tant mes représentations que ma relation à l'amour. Or, pour répondre à la partie de ma question centrale de recherche sur le processus qui vise à transcender les souffrances engendrées par la violence de l'amour, il a fallu que j'identifie d'abord cette souffrance puis que j'examine ses représentations et relations avec l'amour hérité et transmis. Selon l'auteur Guy Corneau, c'était bien la marche à suivre pour initier cette démarche : « [...] reconnaître sa souffrance et l'exprimer ouvertement en s'abandonnant au mystère des profondeurs constituent le point de départ du processus créateur qui guérira la blessure [...] Il faut reconnaître sa souffrance pour que quelque chose puisse changer. » (Corneau, 1996 : 42)

6.5.2 Quand l'amour est nié

Il y a une constante dans mes écrits que j'appellerais *l'amour nié*. On le retrouve notamment dans les extraits suivants :

Pourquoi mes deux grand-mères, ma mère biologique et ma mère adoptive ont-elles été brutalisées et privées d'Amour ?

Extrait de *Ma problématique*

Ce grand-père paternel que je n'ai pas connu mais qui avait fait la Guerre 1939-45 avait aussi été un homme violent avec ma grand-mère et n'a jamais montré son amour, ni à sa femme, ni à son fils.

Extrait de *L'Approche trans-générationnelle*

J'aurais pu mourir du manque d'Amour dans cette crèche où j'ai vécu les 5 premiers mois de ma vie;

Extrait de *Écriture, perte de sens et crise existentielle*

C'est probablement pour cela entre autres que je n'ai pas saisi l'amour de ma mère adoptive qui continue pourtant de le réclamer, même aujourd'hui

Extrait de *Abandon, adoption et troubles de l'attachement.*

J'ai vécu cette partie de ma vie sans amour maternel – ou plutôt sans notion de confiance - mais cela me conférait me semble t-il, en ne comptant que sur moi, une liberté qui renforçait mon autonomie

Extrait de *Abandon, adoption et troubles de l'attachement*

Dans mon histoire, je perçois cette négation de l'amour depuis des générations et je vois bien qu'elle a affecté les femmes comme les hommes qui m'ont précédés. Dès la naissance, j'ai donc été confrontée moi-même à cette négation de l'amour.

6.5.3 Quand il se faufile

Malgré cette carence évidente, l'amour (même tordu, même complexe) s'est toujours faufile dans ma vie, à l'instar de cette image urbaine de *fleurs qui poussent au travers des craques du trottoir de ciment*. Par exemple, je n'ai jamais traduit mon abandon par une négation d'amour mais plutôt comme un *geste d'amour douloureux et silencieux*.

Comme environ trois cent mille Québécoises je crois, elle a fait le plus beau geste d'amour qui soit : donner cet enfant et taire sa douleur.

Extrait Ma Rivière de la Vie

Mon impossibilité de capter l'amour de ma mère adoptive a été comblée par *l'amour inconditionnel de mon père adoptif qui, malgré toute la complexité de nos liens (je n'exagère pas), me donnait le sentiment d'être aimée.* Mais cet amour était terrifiant : *En même temps, cet amour était entremêlé de peurs, de drames, de scènes horribles. C'était pas simple.* Il n'a pas pu être vécu pleinement. Le psychanalyste jungien Guy Corneau, déjà cité dans *L'Amour en guerre*, décrit bien ce sentiment mêlé quand il réfère aux relations père-fille :

[...] je perçois la douleur aigre-douce qui n'a pas pu s'exprimer. Des années d'amour en silence, d'un amour vécu comme en pénitence. Cela ressemble à une peine d'amour qu'on a appris à apprivoiser avec le temps. Une peine d'amour à laquelle on ne peut se résoudre, mais avec laquelle il faut bien vivre. Une peine d'amour où la rencontre profonde n'a pas eu lieu. Celle à laquelle on reste accroché parce que, au fond de soi, on se dit encore que ça aurait pu être différent. (Corneau, 1996 : 61)

La complexité de la relation que développent les filles avec leur père, quel que soit le motif de cette complexité, semble d'ailleurs très significative dans les relations ultérieures qu'aura la fille, comme l'explique ici le même auteur :

Plus les relations d'intimité font souffrir, plus elles reflètent des dynamiques de l'enfance qui n'ont pas été suffisamment éclaircies. Lorsque les liens entre parents et enfants n'ont pas été correctement dénoués, les drames anciens viennent tout simplement se rejouer à l'avant-scène des relations affectives, au point où ces conditionnements peuvent rendre toute vie de couple impossible. (Corneau, 1996 : 60)

Je crois que cela allait éventuellement s'appliquer parfaitement à moi. Quoi qu'il en soit, en attendant, j'aimais ma sœur, ma grand-mère, mes ami-e-s. Et bientôt je m'aventurai très prudemment dans les relations amoureuses avec une certaine réserve :

(...) je croyais profondément qu'une femme devait se forger une carapace pour se mettre à l'abri du joug de l'Amour. J'avais vu mes parents se détruire dans l'Amour et je tenais mordicus à ma liberté, mon autonomie et à mon indépendance

Extrait de *Ma Rivière de la Vie*

Puisque supposément (*dixit mon amie Suzanne*) j'aurais plus de chance que dans ma vie familiale et que *c'est l'Amour qui devait donner un sens à la vie* (*dixit mon amie Maria-Isabel*), je m'y engageai au moins deux fois (cela sans compter bien sûr les amours impossibles qui se sont présentés à ma porte plus souvent qu'à leur tour):

Un soir, dans le temps des fêtes, lors d'une petite fête organisée entre les membres de Salam, groupe pour la paix en Palestine, je me suis retrouvée dans les bras de celui qui restera pour moi, un grand Amour : Adnan...

Extrait de *Ma Rivière de la Vie*

En ce temps-là mes amours fleurissaient. Je fréquentais Guido qui venait de terminer ses études de médecine. Nous vivions une douce passion remplie de rythmes chauds...

Extrait de *Ma Rivière de la Vie*

J'ai donc pallié à l'amour nié ou l'amour manquant par des amours compliqués et souffrants qui seront effectivement déterminants pour la suite et fin de mes relations.

6.5.4 Quand il s'engage, vit et meurt

En parallèle, il y a eu mon engagement social envers les femmes et les enfants victimes de violence qui renforça mon idée assez tordue de l'Amour en le rapprochant de plus en plus à la souffrance:

*Bien sûr, l'analyse sociale sous-jacente à ma pratique de l'intervention féministe m'a aidée, à partir de l'adolescence, à surmonter mes propres blessures et souffrances liées à la violence en ce sens notamment que je suis arrivée à les considérer universelles :
Je suis loin d'être la seule qui en soit affligée !*

Extrait de *Cadre conceptuel, Les blessures de l'être, la crise existentielle et le sens de ses souffrances*

Je pensais, plus que jamais, que ma souffrance n'avait de sens que dans son articulation avec celle des autres et que la leur n'avait pas de sens non plus sans la mienne. Des millions de femmes souffrent chaque jour d'abus psychologiques, physiques, sexuels, économiques... depuis leur conception jusqu'à leur mort... du Nord au Sud, d'Est en Ouest...

Extrait de *Ma Rivière de la Vie*

(...) Elles sont mariées de force avec leur agresseur ou rejetées par la famille – il n'y a pas d'amour

Extrait de *Ma Rivière de la Vie*

Mais là encore, l'amour s'est faufilé dans ma vie à travers les gestes d'amour des femmes extraordinaires que j'ai côtoyées (*les gestes d'amour de Délicia, de Maria-Isabel, d'Espérance...*) et il m'est apparu plus grand que nature avec la naissance de mes enfants, tel qu'exprimé dans les extraits suivants de *Ma Rivière de la Vie* :

*Je pus enfin m'y reposer et regarder de mes propres yeux
l'Amour qui s'illuminait devant moi et m'envahissait de tendresse...
Ma première fille est née. Leïla*

*En 1991, à mon retour des townships de Durban
en Afrique du Sud, j'ai douloureusement accouché
(trois semaines après la date prévue) de mon fils Karel (...)
On aurait dit que mon bel Amour tout tendre ne voulait pas voir
le monde dont il avait sans doute déjà compris la cruauté.*

*Pour ne pas me laisser emporter, je dois m'accrocher aux deux
extraordinaires fleurs fuchsia qui ont poussé miraculeusement
sur les cactus : mes jumeau-jumelle, Alejandro et Catherine*

Mais malgré cet amour inconditionnel qu'il m'était donné de transmettre, voilà que

*...j'ai perdu mon mari, mon amoureux,
mon estime de moi et ma capacité d'aimer ;
j'ai peur de l'Amour, je suis immobile;
et je dis non à l'Amour, même quand je pense oui...*

Extrait de Actes de pédophilie sur ma fille

6.5.5 Il faut commencer à tirer des leçons

Or, ce croisement perpétuel entre l'Amour et la souffrance, tel que j'ai commencé à le décrire au cours de la dernière demi-décennie dans ce mémoire et qui a donné lieu à ma crise existentielle, n'est pas fortuit.

Il m'a obligée à repenser mon existence en d'autres termes et à en tirer bientôt des leçons. *Je sais maintenant que la seule voie de passage pour lutter contre la violence, pour me renouveler, pour me transformer et pour cheminer vers une vraie résilience:*

c'est l'Amour. Comme le suggère Guy Corneau, je crois que les obstacles que nous présente l'Amour nous révèlent à nous-même :

Peu à peu, l'amour m'est apparu comme une immense force de cohésion qui nous soude les uns aux autres à travers le désir et la peine. Je sais maintenant qu'on y rencontre aussi bien soi-même que quelqu'un d'autre. Tous les obstacles que l'amour nous présente nous révèlent à nous-mêmes. Que ce soit en nous blessant, en nous ouvrant ou en nous pétrissant pour ainsi dire, il nous prépare simplement à l'accueillir dans toute sa splendeur, afin de nous rendre toujours plus humble et plus apte au bonheur. (Corneau, 1996 : 14)

Dans le voyage intérieur que j'ai fait et dont vous avez été témoin par ce mémoire, *dans ma folle envie de me libérer, de déposer les armes, de reprendre possession de ma terre et de la baigner d'Amour plutôt que de sang, j'ai demandé à mes grand-mères de me guider vers l'Amour et qu'elles veillent à ce que mes enfants et les leurs n'aient plus à connaître nos souffrances; j'ai souhaité vivre sans monstres et connaître la vraie résilience; tandis qu'au travers de cette excursion au pays de mon corps, j'ai retrouvé l'amour de l'Amour. Mon désir de me mettre au monde et de renaître de mes cendres a pris forme.* Je crois avoir réalisé mon devoir d'humain au sens livré ici encore une fois par Guy Corneau :

Je sais seulement d'expérience que l'effort de se tourner vers l'intérieur assidûment, de réfléchir sur ce qui se passe en soi, d'examiner les mouvements de sa vie sans les juger et de se réconcilier avec soi-même, avec ses parents et avec tous ceux qui partagent sa vie, devient source de grande sérénité. Il fait en sorte que la souffrance et les drames prennent beaucoup moins d'emprise sur nous et que la vie devienne beaucoup plus agréable à vivre. (Corneau, 1996 : 20)

Je sais que, dans un acte créateur et responsable, j'ai délibérément choisi la Vie et que c'était la décision fondamentale à prendre : « Choisir de vivre, d'aimer et de célébrer la joie d'exister, devenir pleinement responsable de sa vitalité et de son propre bonheur constituent

sans contredit les actes les plus créateurs qu'un individu puisse faire. » (Corneau, 1996 : 35)

6.5.6 Et redéfinir l'amour

Quand on a été mort et que revient la vie, on ne sait plus qui l'on est. On doit se découvrir et se mettre à l'épreuve pour se donner la preuve qu'on a le droit de vivre.

Borris Cyrulnik (2004 : 14)

Je sais aussi que je dois redéfinir un certain nombre de choses, notamment ce que j'entends par cette notion d'Amour. J'irai par la négative d'abord. Je ne me réfère pas ici à l'Amour divin parce je ne suis pas encore claire avec cette notion qui s'illuminera certainement plus loin encore sur mon chemin spirituel où je viens à peine de poser pied. Je ne me réfère pas non plus essentiellement à l'amour de moi-même (quoiqu'il n'est pas exclu) parce que je conçois qu'« il n'y a pas que l'amour de soi, il y a l'amour de l'autre que soi » (Corneau, 2003 : 42).

Je crois plutôt comme Yves St-Arnaud que « l'amour n'existe pas en soi; il n'y a que des personnes qui aiment » (2005 : 11) et que « combler son besoin d'aimer et d'être aimé est une voie royale dans la conquête de son autonomie et de sa liberté » (2005 : 103) ... des valeurs qui me sont chères... Il ajoute :

Toute personne qui reconnaît son besoin fondamental d'aimer et d'être aimée sentira que, grâce à l'amour, vécu sous toutes ses formes, elle devient de plus en plus en possession d'elle-même. La conclusion sera *je deviens libre*. Au pays de la liberté, il n'y a plus comme telles ni relation amoureuse, ni relation d'amitié, ni relation d'accompagnement. Il n'y a que des êtres qui s'aiment, les chemins de l'amour se déroulant dans un concert de moments amoureux, de moments

d'amitié et de moments d'accueil (...) Au pays de la liberté donc, celui qui aime peut dire à l'autre *«je suis amoureux en ta présence, je suis ton ami lorsque tu n'es pas là et je t'accueille lorsqu'on se heurte»*. (St-Arnaud, 2005 : 102)

Cela revient à dire qu'au pays de la liberté, l'amour serait donc un pouvoir qui m'habite et que ma seule responsabilité serait de le déployer et de le nourrir.

Voilà, c'est ainsi que je me suis recréée en trouvant mon identité fondamentale. Ça n'a pas été facile à comprendre pour moi, mais maintenant il me reste la moitié du chemin sur ma vie pour nourrir, déployer et transmettre cet amour aux générations qui me suivront :

La joie de vivre serait donc la récompense de celui ou celle qui est parvenu à satisfaire ses besoins fondamentaux et à affirmer son identité fondamentale. Ce que l'on appelle l'amour est le résultat de ce contentement. L'être qui a vaincu ses contraintes intérieures et qui a eu la chance de pouvoir s'exprimer librement vit dans un monde de plénitude et de gratitude. La désolation peut régner autour de lui, quelque chose de fondamental continue à le nourrir et à le rendre heureux. (Corneau, 2003 : 55)

Ainsi, je peux désormais participer pleinement au monde en toute dignité et «le seul pouvoir qui m'intéresse alors [sera] celui d'aimer, avec force et humilité, sans fierté et sans honte, comme un être humain» (ibid. : 206). Comme le soutien encore cet auteur qui, par ses paroles simples, a eu une grande résonance en moi :

Lorsqu'il est bien enraciné dans la plénitude des sens, dans la béatitude du cœur et dans la paix de l'esprit, l'être humain peut enfin connaître la joie de participer à la grande communauté du monde [...] Nous sommes conviés à la dignité de l'être humain. (Ibid. : 20)

Voilà où j'en suis. Je suis tellement plus riche et heureuse à nouveau dans cette grande révolution intérieure qui m'a permis de détrôner la victime laissée sans pouvoir pour

la remplacer par un être investi d'amour : « Passer d'une position de victime à la perception concrète de la façon dont il crée lui-même son propre destin constitue la révolution la plus profonde qu'un individu puisse effectuer au cours d'une vie. » (Ibid. : 228)

Je suis différente et je trouve cela savoureux!

Pourvu que je trouve chaque jour ce même courage de me choisir!

CHAPITRE 7

VERS UNE NOUVELLE PRATIQUE D'ACCOMPAGNEMENT

7.1 Apports conceptuels à la problématique de la violence faite aux femmes et aux enfants

7.1.1 Dans la lignée des recherches féministes

Quand j'ai commencé cette recherche, je ne me suis pas positionnée explicitement en tant que *chercheuse féministe*. En effet, mes nombreuses années de réflexion et d'intervention en contexte de violence faite aux femmes et inspirée par la recherche ainsi que par les luttes féministes m'avaient assez nourrie, mais ne me permettaient pas de prendre la distance dont j'avais besoin. J'avais un pressant besoin de revisiter ma vie personnelle et professionnelle dans des conditions susceptibles de m'offrir un *regard nouveau* sur ma vie comme sur ma pratique. J'étais prête à ce que ce nouveau regard puisse déborder ma zone de confort que balisaient très bien les cadres féministes traditionnels.

Car malgré le répertoire d'outils et de repères féministes dont je disposais, j'étais plongée dans une crise existentielle sans précédent pour laquelle je n'avais plus de réponse. Dans cette quête de sens, je devais m'autoriser à partir à la conquête de nouveaux horizons.

Au bout de mon processus, il me semble incontournable de revenir au bercail pour engager un vrai dialogue avec les miens à propos de mon aventure. Mon cheminement ne pouvait faire autrement que de me ramener vers *elles* en vue de leur partager les acquis de mon voyage. J'ai eu besoin, à cette étape de ma démarche, d'honorer l'héritage que le mouvement féministe m'a légué et de regarder de près ce qui, dans ma recherche actuelle, m'inscrit ou non encore dans cette lignée de chercheuses et ce, non seulement par les objets de cette recherche mais aussi par sa philosophie de base.

Si je reprends trois des caractéristiques principales de la recherche féministe, telles qu'énoncées par Ollivier et Tremblay (2000), je verrai bien, en y réfléchissant, s'il en est ainsi.

Bien que ma recherche ait une portée phénoménologique et herméneutique plutôt que socio-politique, son thème d'études (la violence envers les femmes et les enfants) issu de mon champ de pratique psychosociale (l'intervention féministe) a été historiquement actionné par un projet socio-politique de transformation des rapports sociaux.

Une première caractéristique de la recherche féministe, qui la distingue de la recherche traditionnelle, est sa double dimension : elle représente à la fois un projet socio-politique de transformation des rapports sociaux et un projet scientifique d'élaboration de connaissances (Dagenais 1987). Projet socio-politique, puisqu'elle est issue du mouvement de révolte des femmes, amorcé au XIX^e siècle dans le monde occidental, contre les diverses formes de leur oppression. C'est en grande partie dans le mouvement des femmes que la recherche féministe puise son inspiration et par rapport à lui qu'elle définit ses finalités. (Ollivier, Tremblay, 2000 : s.n.d.p.)

Cette recherche puise effectivement son inspiration au cœur de la révolte de mes grands-mères contre l'oppression dont elles ont fait l'objet au cours de leur vie et s'attarde

longuement aux arides relations hommes-femmes encore *marquées aujourd'hui par la violence*. Cependant, je savais que la crise qui m'assaillait et me questionnait en m'intimant de la résoudre trouverait réponse au cœur de mon expérience singulière et existentielle, plutôt que sur mon territoire habituel de luttes socio-politiques. Il faut noter cependant que ce choix ne m'était acceptable que dans la mesure où je croyais fondamentalement qu'il y a moyen de travailler de manière à ce que le singulier personnifie aussi le pluriel, l'universel. C'est ce que j'ai tenté d'incarner ici, sans céder à la tentation de vouloir généraliser les résultats d'une recherche qui a risqué le primat de la subjectivité.

Cette recherche est aussi ancrée au cœur du mouvement national et international des femmes, puisque c'est sur ce terrain que s'est déroulée toute mon expérience professionnelle et elle cherche ainsi à contribuer explicitement par son essence-même, dans son domaine d'étude, au renouvellement des savoirs et des pratiques.

Une deuxième caractéristique essentielle de la recherche féministe est la place centrale qui est accordée aux rapports sociaux de sexe dans ses analyses. [...] La constitution des femmes en « objets » de recherche, fondée sur leur reconnaissance comme « sujets » historiques, politiques et épistémologiques, a représenté une étape essentielle dans la recherche féministe. (Ollivier, Tremblay, 2000 : s.n.d.p.)

Il est certain que cette recherche souscrit à l'idéal des recherches féministes en ce sens qu'elle m'autorise à devenir non seulement *objet* mais aussi *sujet* de ma recherche, *auteure et actrice de ma vie*. Elle devient donc un lieu de subjectivation qui comporte en lui un intérêt socio-historique et politique certain. Il faut dire que ma recherche, comme vous l'avez constaté, est issue d'un engagement personnel et politique manifeste puisqu'elle relate en fait non seulement la nature et les causes de la subordination des femmes mais y

étaie également ses conséquences sur ma propre vie et celle des femmes victimes ou survivantes de violence, ainsi que l'impact de mes choix féministes depuis 35 ans.

Troisièmement, il faut souligner qu'au-delà d'une finalité, celle de la lutte des femmes, et d'un prisme d'analyse, celui des rapports sociaux de sexe, qui sont communs à la plupart des recherches actuelles qui se réclament du féminisme, la recherche féministe demeure avant tout plurielle. Tout comme le mouvement des femmes, elle se présente comme une nébuleuse (De Sève, 1994), constituée d'une multitude d'objets, de problématiques, d'approches théoriques, de postures épistémologiques et d'outils méthodologiques, qui permettent d'offrir une diversité de lectures, parfois contradictoires et souvent complémentaires, de la nature et des causes de la subordination des femmes à travers l'histoire. Elle est multidisciplinaire et transdisciplinaire, en ce sens que la question des rapports sociaux de sexe traverse les champs disciplinaires traditionnels et qu'une même problématique, par exemple la violence faite aux femmes, peut être analysée à la lumière des outils conceptuels et méthodologiques de disciplines aussi différentes que les études littéraires, la science économique ou la médecine. (Olivier, Tremblay, 2000 : s.n.d.p.)

Les *grands thèmes* repris comme matériau de ma recherche interprétative sont: *ma subjectivité, la culture comme objectivation de l'esprit et le monde social comme lieu de production de sens et de valorisation. La méthode heuristique* que j'ai employée trouve ses fondements théoriques dans la personne humaine comme objet de recherche en abordant des dimensions qualitatives et subjectives de l'expérience humaine. Mon terrain de recherche, ma cueillette de données originales basée sur des écrits autobiographiques et symboliques ainsi que mon analyse par mode d'écriture et en rapport dialogique sont hautement inspirées par le féminisme en tant que lieu de parole et d'espace d'analyse et de transformation d'un sujet qui se veut auteure de sa vie.

Enfin, j'ai voulu donner, c'est le moins qu'on puisse dire, une représentation fidèle de la réalité empirique telle que je l'ai vécue personnellement et professionnellement en tant

que femme engagée dans le mouvement des femmes. Ainsi, ma recherche interprétative menée dans le domaine d'étude des pratiques psychosociales, en plus d'offrir des outils méthodologiques originaux qui proposent une lecture existentielle de la vie d'une féministe, pourrait participer à alimenter la réflexion tant sur la problématique de la violence faite aux femmes et aux enfants que sur les pratiques féministes d'intervention telles que je les ai portées.

Pourquoi est-ce que je reviens sur cet aspect à ce moment-ci ? Parce qu'il me semble que pour amener quelque apport conceptuel que ce soit (*ne serait-ce que par mes questionnements*) à la problématique de la violence faite aux femmes et aux enfants, il faut que mes réflexions s'inscrivent dans une perspective féministe. Pour moi, la modeste contribution que je peux faire à ce chapitre doit être comprise comme telle et non autrement.

7.1.2 Quelques aspects à considérer

Au Québec, il s'est écrit pas mal de choses sur la problématique de la violence faite aux femmes et aux enfants et il n'est pas aisé d'apporter de nouveaux éléments à ce problème, *non pas vieux comme le monde* comme on l'entend souvent à tort, mais plutôt associé à *l'institution plus récente des sociétés patriarcales*.

Cependant, dans mon expérience de vie et mon expérience professionnelle, tout comme dans les démarches de transformation que j'ai entreprises dans le cadre de cette recherche, quelques éléments issus de mes propres perceptions et interprétations sont

ressortis qui méritent attention. Ils pourraient constituer matière à réflexion et discussion afin d'enrichir nos concepts face à la violence car ils concernent *la dimension trans-générationnelle de la violence à explorer, la socialisation victimisante qui pourrait être revisitée en contexte québécois, la violence qui déborde le cadre des relations hommes-femmes ainsi que l'importance de restituer la place de l'Amour dans une vision spirituelle.*

7.1.2.1 L'aspect trans-générationnel sous-estimé

D'abord la violence, on le répète souvent, ne date pas d'aujourd'hui. Si l'on considère aisément l'aspect historique de la problématique pour inscrire notre lutte dans un continuum, on tend schématiquement à camper sa dimension trans-générationnelle uniquement comme conditions idéales de reproduction des rapports violents en fonction des sexes : élevés dans la violence, LUI sera potentiellement violent, ELLE sera potentiellement violentée.

En effet, il est plutôt rare à ma connaissance qu'on cherche à en voir les incidences trans-générationnelles sur les individus en tant que tels - en dehors comme je le mentionnais, du schéma classique de la reproduction des rapports violents. Il me semble donc que l'on pourrait davantage chercher à parfaire nos connaissances du phénomène de la violence à travers l'approche trans-générationnelle – comme il est plus courant de le faire dans le domaine de la santé, par exemple dans les cas de maladies ou d'accidents répétés que l'on cherche à expliquer.

L'approche trans-générationnelle telle que présentée dans le présent mémoire pourrait donner lieu à des interprétations fort intéressantes sur le rôle de nos aïeux et aïeules dans notre propre histoire (*notamment si elle est faite de violences*), en permettant aux survivantes de violence une certaine emprise sur les suites à donner à leur propre histoire tout comme sur ce qu'elles vont transmettre comme message aux générations futures.

Dans mon cas, le fait que mes grand-mères et mes mères aient vécu cette violence a jusqu'à un certain point, je dirais, marqué mon destin. Et pas dans l'équation qu'on suppose de prime à bord, soit : elles ont vécu de la violence-j'en ai vécu; pas plus que dans l'interprétation qu'on en fait habituellement, soit : elle n'a connu que la violence-elle la banalise-elle a appris à être victime-il est probable qu'elle se retrouve à son tour dans ce même rapport. Je ne dis pas que cela n'arrive pas ainsi pour certaines et même pour plusieurs, je dis que ça peut aussi se passer autrement et que, si nous avions plus de données sur l'incidence trans-générationnelle de la violence, on aurait peut-être une meilleure interprétation de nos héritages respectifs et on aurait d'autres leviers pour la mobilisation.

En effet, quand j'ai réalisé et interprété mon génogramme, j'ai pensé notamment que mes grand-mères, en me transmettant un pouvoir matriarcal, m'avaient donné du courage et de la force pour dénoncer la violence et pour vivre seule avec mes enfants. C'est un peu comme si je m'étais confirmée dans ma mission de vie en tant que militante féministe et que je pouvais, du moins symboliquement, m'appuyer sur elles quant à mes choix de vie. D'autre part, j'ai aussi vu qu'il s'agissait d'un *rapport hérité aux hommes* qu'il me fallait

changer. Je dirais que le fait d'être consciente *en chair et en os* de cet héritage a eu un pouvoir mobilisateur encore plus grand que son inscription dans les rapports historiques de domination communs à toutes les femmes et contre lesquels il faut lutter collectivement (*ce que je continuerai de faire évidemment, là n'est pas la question*).

7.1.2.2 Sur les processus de socialisation victimisante

En deuxième lieu, parce que nous sommes une société multiculturelle qui accueille des gens du Sud en quête d'une vie meilleure et que par ailleurs nous sommes aussi dans un contexte qu'on dit parfois de ressac avec notamment la venue d'un *masculinisme* montant, je dirais qu'il est d'autant plus important de ne pas cesser de nous actualiser (c'est notre force) dans nos présupposés théoriques relatifs à la problématique. En ce sens, il ne serait peut-être pas mauvais d'accueillir des données différentes susceptibles de questionner (et qui sait, de renforcer) nos modèles.

Par exemple, nous partons de l'assomption que le *processus de victimisation* face à la violence se fait à partir de nos *processus de socialisation 'victimisante'* :

Les enfants sont donc socialisés pour devenir une femme ou un homme selon ce qui est défini dans notre société. Les femmes vivent souvent une socialisation victimisante qui les prépare à ne pas développer la confiance en leurs moyens de défense, à tolérer des situations frustrantes et néfastes pour elles, à ne pas faire passer en premier leurs choix, leur liberté, leurs besoins et leurs rêves. La socialisation victimisante fournit le mode d'emploi pour passer une vie d'adulte à l'écoute des attentes des autres, une vie de personne raisonnable et à sa place. (Prud'homme, Bilodeau, 1999)

S'il est vrai que certains modèles et images de femmes soient valorisés, notamment par les médias et la publicité, et que bien des institutions (la justice, pour ne nommer que

celle-là) hésitent encore à reconnaître les femmes comme des personnes à part entière, à mon avis, une telle définition des rôles de genre - actuellement dans notre société occidentale développée et individualiste qu'est le Québec, après une quarantaine d'années de luttes féministes - commande plus de nuances. Je crois plutôt que ces rôles sont de plus en plus flous, ouverts et pluriels, sans compter qu'ils sont en constante évolution.

Par contre, cette analyse prend tout son sens dans certains pays du Sud. En effet, j'ai davantage vu des rôles de genre figés dont il est difficile de se départir surtout dans des sociétés plus traditionnelles, conservatrices, soudées autour de valeurs religieuses et familiales rigides comme dans certains pays d'Amérique latine, du Moyen-Orient ou d'Afrique, où j'irais jusqu'à dire que la survie des gens (au détriment bien souvent des femmes et des filles) dépend entièrement de ces valeurs. Les femmes qui cherchent à les outrepasser s'exposent au rejet de leur famille et de leur communauté comme naguère dans le Québec d'avant la révolution tranquille. On y prône la soumission des femmes sur tous les plans et on les confine dans le rôle de mère et d'épouse vertueuses et sans reproches. *Est-ce bien le cas au Québec, aujourd'hui? ... Permettez-moi d'en douter.*

Ainsi, quand je pense aux plus jeunes que moi qui n'ont pas eu à se réclamer du féminisme, celles qui ont récolté ses fruits sans avoir à planter de graines, je ne peux que constater qu'elles sont nées pour ainsi dire dans une société où les valeurs féministes ont fait du chemin et où l'éducation des filles les prépare dans bien des cas à une égalité relative entre les sexes (*même si elle reste fragile et parfois même illusoire*) en terme d'opportunités. Auront-elles du mal à se reconnaître dans notre discours sur la socialisation

victimisante? Possible. Aussi, les nouvelles arrivantes et les femmes du Sud qui vivent ici n'ont-elles pas intérêt, dans leur propre lutte pour l'égalité, à ce que soient bien comprises de tous cette ouverture et ces possibilités qui font partie de nos valeurs communes. Je crois que oui. Or, on ne peut pas d'un côté défendre ces valeurs communes quand, de l'autre, on les dénigre en insinuant qu'elles favorisent une socialisation victimisante.

Attention, je ne nie pas ici l'inégalité structurelle, culturelle, économique et politique entre les genres qui perdure au Québec d'ailleurs jusqu'à présent. Mais dans mon expérience sur la scène internationale, j'ai vu que nous jouissons d'une *liberté de genre* qu'il faudrait faire attention de ne pas nier et sur laquelle il faut baser nos luttes, justement pour ne pas la perdre.

Aussi, je crois important de ne pas confondre la *victimisation* avec la *vulnérabilité* dans laquelle on se retrouve trop souvent, pour des raisons économiques notamment qui déterminent à la fois nos conditions de vie ainsi que notre position sociale. Outre cette vulnérabilité, l'impact des variables externes, qu'elles soient politiques, sociales ou culturelles, n'est peut-être pas aussi négatif sur notre socialisation dans le contexte actuel qu'il ne l'a déjà été ou qu'il ne l'est dans certains pays du Sud. En tout cas, à mon avis, ces variables n'expliquent pas une socialisation *victimisante* et justifient encore moins l'existence de la violence. Ne pas le reconnaître revient à ne pas reconnaître l'impact positif du féminisme au Québec et son influence certaine dans tous les milieux, y compris le milieu éducatif à partir des Centres de la petite enfance jusqu'à l'université, ces lieux d'excellence pour la socialisation.

Au Québec, dans la socialisation, il y a donc des variables majeures dont la plus importante reste à mon avis *la formation de la personnalité* en tant que telle (oui, une variable personnelle plutôt que collective puisque nous vivons dans une société individualiste mais ouverte). Elle sera certes influencée d'abord par le milieu familial - rigide ou non. Ainsi, il faut croire que la *socialisation victimisante*, telle que généralement introduite dans nos discours sur les causes de la victimisation, ait existé et continue d'exister dans certaines familles où les stéréotypes ont la vie dure.

Mais même à cela, je dirais qu'elle demeure conditionnée avant tout par la façon qu'aura chacune d'interpréter son expérience. Il faut croire au potentiel humain et surtout ne pas penser que chaque victime de violence a été *victimisamment socialisée* – pas plus que l'inverse, c.à.d. que les personnes socialisées positivement ne pourraient pas devenir victimes de violence.

Par exemple, comme je l'ai démontré dans ce mémoire, bien qu'ayant eu à me confronter à des valeurs familiales plutôt conservatrices assises carrément sur un modèle de domination, je n'ai pas pour autant (*comme bien d'autres*) adopté une socialisation victimisante et ce, malgré un contexte social, politique et culturel beaucoup plus traditionnel qu'aujourd'hui qui générerait systématiquement des inégalités flagrantes. Mais j'ai choisi de me battre contre ces inégalités et, pour cela même, je ne les ai pas intégrées dans ma propre socialisation.

Puisque j'ai déjà ouvert sur la place de la famille, on peut dire que j'ai hérité de rapports compliqués avec les hommes. J'ai cherché des hommes qui ressemblaient à mon

père – non pas parce que mon degré de tolérance à la violence était plus élevé que les autres, comme on a souvent tendance à le penser (*s'il y avait une mesure de la tolérance à la violence, la mienne serait à zéro*), mais plutôt, comme on l'a vu précédemment, parce qu'il m'a semblé que nos rapports auraient pu être différents... *comme pour compléter une histoire d'amour inachevée.*

Ainsi, il serait tout indiqué de considérer l'histoire de chaque femme et l'interprétation qu'elle en fait plutôt que d'énoncer des généralités. Il faudrait, dans cette foulée, revenir sur la place du père et de la mère - au lieu de créer des fourre-tout pratiques (*elle a eu un père violent, elle va chercher un homme violent*) qui risquent de blesser au lieu de guérir. Ces équations sont l'équivalent, bien souvent à notre insu, d'une espèce de jugement stigmatisant, aussi féministe soit-il. Dans mon cas, je ne me reconnaissais pas dans cette équation redoutable que je trouvais trop facile; d'ailleurs, je considérais qu'elle serait revenue à accuser mon père de ma vie. Il faut dire que j'ai toujours été mal à l'aise avec l'idée de la fatalité!

Pour rester dans mon exemple et poursuivre l'illustration de mon propos, j'ai été témoin de violence envers ma mère durant mon enfance – ce qu'on reconnaît aujourd'hui comme une violence directe - ainsi que d'agressions sexuelles multiples. Cela me destinait théoriquement tout droit à la *double victimisation*. Pourtant, en examinant ma trajectoire de personnalité résiliente, j'ai pris plus conscience encore des efforts et de la force qu'il m'a fallu pour chasser les pensées envahissantes et les cauchemars, qui peuplaient mes jours et mes nuits, pour affronter physiquement mon père et le défier et pour vivre une enfance

somme toute sans problèmes socio affectifs apparents - mais silencieuse. Je suis une survivante et je me suis réellement battue.

En somme, je n'ai pas `victimisé` dans le sens d'avoir développé une passivité face aux agressions. J'ai lutté pour moi-même, pour ma sœur, pour ma mère et plus tard pour les autres, ce qui a conditionné en grande partie ma survie. Comme je le disais, parmi tous les facteurs en jeu dans la socialisation, je sais que ce sont les valeurs, les luttes et les gains du féminisme qui ont contribué à ma socialisation de la façon la plus radicale, et ce, par une heureuse *coïncidence historique* puisque dans les années '70 j'étais une adolescente en pleine période de remise en question de la société et de ses processus de socialisation.

Dans les pays où les femmes commencent à mener d'importantes luttes organisées, on voit le même phénomène de remise en question se produire; la socialisation et les relations de genre prennent également une autre tournure. Je souhaite que d'ici à quelques années les femmes de ces pays n'aient plus non plus à invoquer une *socialisation victimisante* et qu'elles récoltent elles aussi les fruits de leurs luttes.

Sur un autre registre maintenant, mais toujours en lien avec la socialisation, j'aimerais ouvrir une parenthèse qui concerne ma façon d'avoir interprété le féminisme libérateur du silence en lien certainement avec ma propre expérience à la maison. Quoique j'aie plutôt eu conscience, auprès de mon cercle d'amies et de ma famille, d'être dans une situation assez particulière, j'en suis venue à penser que tous les hommes pouvaient être violents. En la sortant de la sacro-sainte sphère du privé, on commençait alors seulement à sonder et à

décrier l'ampleur de la violence. Il paraissait y en avoir tellement que par conséquent, et c'est bien paradoxal, c'est avec le féminisme que j'ai *normalisé* la violence.

C'est peut-être un cas particulier, mais je me dis aujourd'hui que l'on pourrait peut-être porter une attention encore plus particulière lorsque l'on dévoile les indices de violence afin que celle-ci, au Québec, ne soit jamais perçue comme *la norme!* Elle existe, elle n'est pas marginale, elle sera toujours de trop, il faut prendre les moyens pour l'enrayer et appuyer les survivantes – mais elle n'est pas *la norme!* Dans mon expérience dans les pays du Sud, quand les indices de violence surpassent les 80%, oui on doit parler de norme et se battre contre les fondements mêmes de toute une société pour changer cette norme.

Ici, je verrais qu'on insiste davantage je crois sur le fait que la **violence** (et tous ceux et celles qui la perpétuent) **est inadmissible** , **inacceptable**, **monstrueuse** dans notre société et qu'on prenne les moyens juridiques pour le prouver. *À quand une loi spécifique contre la violence conjugale au Québec?* Pour avoir travaillé à l'élaboration de telles lois ainsi qu'à leur mise en application en Bolivie, au Pérou, en Colombie, en Haïti avec les pays signataires de la Convention de Belem do Para (alors que le Canada refuse toujours de signer cette Convention qui force les États à agir), je sais qu'elles envoient un **message clair – sans équivoque** - en plus de faciliter les procédures pour les victimes... Je sais bien que la fin de la violence est loin d'être seulement question juridique, qu'elle est également une question de conscience... et cela passe par d'autres processus dans lesquels je n'entrerai pas parce que cela va déborder des cadres de ce mémoire. Disons simplement que la conscience pourrait, au mieux, s'aiguiser avec des notions claires de droit.

7.1.2.3 La violence au-delà des relations hommes-femmes

En troisième lieu, je me dis qu'en regardant l'histoire de chacune, cela nous permettrait également de voir que les violences qui nous blessent dépassent souvent largement le cadre des relations hommes-femmes, comme elles dépassent le cadre juridique. Elles concernent aussi bien les relations femmes-femmes, sans compter qu'elles n'épargnent pas les relations hommes-hommes.

Dans mon cas, ma non-relation avec ma mère biologique et ma relation *boiteuse* avec ma mère adoptive ont été de nature je dirais violente (*même si cette violence n'a pas été de nature criminelle*) et source également de souffrance.

Je pense aussi ici aux filles et aux garçons qui ont été littéralement maltraités, voire agressés sexuellement, par leurs mères, que le féminisme cherche souvent à disculper (à tort ou à raison, moi la première), tel que nous le rappellent ici Diane Ouellet et Dominique Damant (2007) dans leur livre intitulé La violence exercée par les femmes : mieux comprendre pour mieux intervenir :

Aborder un sujet comme celui de la femme actrice de violence est encore aujourd'hui une question délicate. Aborder la violence au féminin, c'est mettre en lumière une facette de la réalité de certaines femmes que nous ne sommes pas nécessairement prêts à accepter. La question ne serait plus que certaines femmes puissent exercer de la violence, mais qu'elles soient «aussi violentes que les hommes» (Pouliot, 2003), dans le rapport avec un conjoint, dans le rapport avec un enfant ou dans le rapport avec d'autres femmes. Dans l'ensemble, il existe un consensus à l'effet que la violence de femmes s'exerce surtout dans le cadre de relations intimes. (Ouellet, Damant, 2007 : s.n.d.p.)

Je crois qu'ici ces deux auteures réfèrent à l'intensité de la violence des femmes qui pourrait être aussi grande que celle des hommes (*enfin, je l'espère*). Quoi qu'il en soit, on peut se demander comment aide-t-on ces femmes violentes à dévoiler ces faits? Comment, à partir de notre analyse, répondons-nous à leurs questions?

Dans la même veine, je pense aux garçons qui ont été agressés sexuellement par des hommes et dont la souffrance humaine est identique à la nôtre en fin de compte. Sont-ils censés être moins souffrants parce qu'ils sont des hommes? Est-il possible que notre discours leur cause des torts parce qu'il les exclut implicitement? Je pense également aux nombreux couples homosexuels – hommes et femmes – qui vivent des rapports violents, ainsi qu'aux hommes qui sont violentés par des femmes. Il y a peu de place dans notre analyse pour tous ceux-là parce qu'elle se borne aux *traditionnelles* relations hommes-femmes qui sont malheureusement loin de tout expliquer. *D'ailleurs, faut-il tout expliquer? La violence peut-elle s'expliquer?* Je ne sais pas bien.

Je ne dis pas qu'il faille nous occuper de tout en même temps, on a le droit de choisir de ne s'occuper que de la violence sexo-spécifique à sens unique mais je pense que l'on pourrait apprendre énormément de ces violences et souffrances qui nous sont communes quoique vécues autrement, mais tout aussi humainement. On pourrait développer de nouvelles théories (ou revenir aux anciennes) sur les relations de domination entre humains. On pourrait peut-être mieux comprendre les processus de guérison et enrichir nos propres modèles d'intervention. Quoi qu'il en soit, je considère que nous sommes bien positionnées

pour apporter notre contribution et qu'il n'en tient qu'à nous de réfléchir plus globalement aux diverses facettes de la violence.

Nous pourrions peut-être d'ailleurs commencer à méditer en nous inspirant du Pimadiziwin chez les autochtones dont les principes sont : « Nul ne doit abuser des bienfaits de la nature, des autres formes de vie et des autres personnes. Tout écart au respect entraîne nécessairement un déséquilibre pour l'individu et sa famille mais aussi pour la communauté » (Femmes Autochtones du Québec, 2000 : 13).

7.1.2.4 Violence et amour

Enfin, je reviendrais sur l'importance qu'a eue pour moi l'oxymoron «*violence de l'amour*». Bien sûr, l'amour n'est pas la violence ni vice versa. Dans nos pratiques on s'évertue d'ailleurs à faire voir aux femmes que la relation violente qu'elles ont n'a rien à voir avec l'amour. Du même souffle, on leur montre qu'elles disposent de moyens pour mettre fin éventuellement à cette relation *si elles le désirent* et qu'elles auraient les ressources nécessaires pour vivre beaucoup mieux sans ce qu'elles appellent leur amour.

Combien de fois on entend : *Oui mais je l'aime!* C'en est exaspérant. On a même calculé qu'en moyenne une femme retourne six fois avec son conjoint violent avant de le quitter... parce *qu'elle l'aime!* En caricaturant à peine, il me semble que l'amour devient pratiquement un *irritant* dans nos pratiques et, finalement, on se dit intérieurement (*moi en tout cas*) que tout cela est du mal amour, c.-à-d. aimer mal, être mal aimée et bien souvent ne connaître que ça!

En dépit de cela, je crois qu'au centre d'une quête de dignité humaine, il faut y placer le *concept de l'Amour*, surtout lorsque cette quête fait suite à une histoire truffée de violences. L'idéal serait que les femmes parviennent à sonder les multiples dimensions de l'Amour, ses représentations et leur relation intime à celui-ci. Elles doivent arriver à se choisir, à choisir la Vie, et un des chemins pour y parvenir (*peut-être même un incontournable*) n'est autre que celui de l'Amour. Il faut réapprendre à aimer sainement, à écouter son corps et à chercher la vie en soi.

Encore une fois, pourquoi ne nous reviendrait-il pas en tant que féministes de trouver des façons d'amener cette démarche plus spirituelle au cœur de nos pratiques; certaines le font peut-être d'ailleurs et pourraient nous enseigner. Comme disent si bien les autochtones : «C'est notre bien-être physique, émotif, mental et spirituel qui nous préserve» (Femmes Autochtones du Québec, 2000 : 102). Peut-être notre intervention serait-elle ainsi plus durable.

7.2 Intervention psychosociale dans le domaine de la violence faite aux femmes et aux enfants

7.2.1 Le contexte québécois d'intervention en violence faite aux femmes et aux enfants

Je rappellerais schématiquement, à titre informatif pour les lecteurs moins familiers avec nos pratiques, que les principales interventions contre la violence envers les femmes et les enfants au Québec se distribuent globalement entre les groupes communautaires, le secteur gouvernemental et le secteur privé.

Pour ce qui est des **groupes communautaires**, l'intervention se répartit entre :

➤ les **Maisons d'hébergement** qui, comme son nom l'indique, offrent de l'hébergement temporaire pour les femmes et les enfants, selon des modalités qui leur sont propres. Certaines maisons par exemple acceptent également des femmes en difficulté.

Les Maisons ont un volet préventif et de lutte politique;

➤ les **Centres d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel (CALACS)** qui appuient des victimes de 14 ans et + ainsi que leurs proches. Ils ont également un volet préventif et de lutte politique. Les intervenantes de ces centres travaillent individuellement et en groupe avec les femmes;

➤ et enfin, les **Centres de femmes** qui font de l'intervention individuelle et collective, de la référence et des actions politiques pour contrer la violence et la pauvreté dont celles bien connues réalisées dans le cadre de la Marche mondiale des femmes.

En ce qui concerne les **services gouvernementaux**, ils sont établis et régis par les politiques en matière de violence depuis près d'une quinzaine d'années. Les deux dernières politiques sont : celle de décembre 1995 : « La politique d'intervention en matière de violence conjugale *Prévenir, dépister et contrer la violence conjugale* » (Gouvernement du Québec, 1995 b); et celle de mars 2001 : « Les orientations gouvernementales en matière d'agression sexuelle » et son Plan d'action (Gouvernement du Québec, 2001 c, d) :

➤ On retrouve donc les **Centres de santé et de services sociaux** qui mettent à disposition des travailleurs sociaux/travailleuses sociales, des médecins et infirmières ainsi que des psychologues qui se chargent notamment d'appliquer la *Trousse médico-légale* ainsi que la *Trousse médico-sociale sans prélèvement en cas d'agressions à caractère sexuel* (Gouvernement du Québec, 2001 b, e; voir aussi Gouvernement du Québec, 1995a) - et qui reçoivent des patientes violentées soit en salle d'urgence ou en clinique externe [*dans ce qu'on appelait il n'y a pas si longtemps les CLSC (Centres locaux des services sociaux aujourd'hui intégrés dans les Centres de santé et services sociaux, CSSS)*];

➤ la **Direction de la Protection de la jeunesse** (DPJ) qui se charge des enfants victimes ou témoins de violence par le biais notamment de *l'Entente multisectorielle relative aux enfants victimes d'abus sexuels et aux autres problématiques de violence ou négligence* (Gouvernement du Québec, 2001 a);

➤ les **policiers** soit de la Sûreté du Québec ou des municipalités souvent appelés sur les lieux des actes de violence et les **enquêteurs** qui préparent les dossiers d'enquête pour les procureurs;

➤ les **procureurs de la couronne** qui défendent les victimes, les **agent-e-s de probation** qui se chargent de l'évaluation des criminels, notamment en rédigeant un rapport pré-sententiel, et les **juges** qui entendent les causes.

Quant au **secteur privé**, il y a notamment des *psychologues*, *psychanalystes* et peut-être même des *psychiatres* qui peuvent proposer des thérapies aux victimes de violence.

Bien sûr, je ne voudrais pas oublier **l'apport des universitaires** à la problématique (notamment ceux du Cri-Viff pour ne nommer que celui-là) qui souvent mènent des recherches sur la violence, en lien soit avec la réalité des groupes communautaires ou des instances gouvernementales.

Il faut noter que plusieurs de ces intervenant-e-s sont regroupés autour de tables de concertation locales ou régionales qui se spécialisent dans la problématique ou encore plus généralement pour les droits des femmes.

Enfin, pour compléter ce portrait, je dirais **qu'en milieu autochtone** l'organisation est assez différente, comme l'explique ici le Secrétariat à la Condition féminine dans un rapport intitulé Les femmes autochtones du Québec : La problématique de la violence (Gouvernement du Québec, 2004) :

Le gouvernement du Québec finance 104 maisons d'hébergement pour les femmes victimes de violence conjugale et leurs enfants, hors réserve, réparties sur l'ensemble du territoire québécois. Une dizaine de ces maisons accueillent chaque année des femmes autochtones. Il existe une maison pour femmes autochtones à Montréal et trois dans la région du Nunavik : Tungaasuvik située à Kuujjuaq, Tunnavik située à Kuujjuarapik, Initsiak située à Salluit. De plus, il y a cinq maisons d'hébergement situées dans les réserves, financées par le gouvernement fédéral, et qui desservent les communautés autochtones : Haven House située à

Listuguj (Restigouche), Waseya House située à Kitigan Zibi (Maniwaki), Tipinuakan située à Uashat (Sept-Îles), Ashpukun Mitshuap de Matimekossh–Lac-John (Schefferville), Asperimowin de La Tuque qui dessert les trois communautés attikameks de Manawan, Wemotaci et Opitciwan. Ajoutons à cela, deux projets de maison d'hébergement, le Projet Missinak de Québec qui a ouvert ses portes au printemps 2004 et le Projet de la famille d'Obedjiwan.

Aussi, depuis 2001, des CALACS travaillent également avec quelques communautés. Les intervenant-e-s qui travaillent avec les communautés autochtones proviennent de divers horizons (travailleurs sociaux, guérisseurs...), mais en général les ressources sont beaucoup plus restreintes et l'analyse de la violence est par ailleurs souvent distincte de celle que sous-tend l'analyse féministe.

D'ailleurs, tous milieux d'intervention confondus, chacun de ces secteurs (communautaire, gouvernemental et privé) procède avec ses propres analyses théoriques par rapport à la violence et dispose de ses propres outils pour mener ses interventions. Bien qu'il y ait de plus en plus de similitudes entre les types d'intervention et davantage de concertation entre les acteurs, il existe également des différences qu'il ne me revient pas ici d'éluder parce qu'elles ne font pas l'objet de cette étude.

Ce qui m'intéresse, vous le saviez, *c'est l'intervention psychosociale des groupes communautaires qui repose sur l'analyse féministe*. C'est elle qui a eu le plus grand impact sur ma pratique, ayant travaillé dans les trois types de ressources communautaires (Centre de femmes la Marie Debout, Maison d'hébergement l'Escale pour elle et le CALACS la Bôme Gaspésie). De plus, j'ai participé à chaque fois aux regroupements nationaux correspondants, soit **Le Regroupement provincial des maisons**

d'hébergement⁴⁰, le Regroupement des CALACS ainsi que l'R des Centres de femmes du Québec - dont l'un des mandats est *la formation*.

Ces regroupements sont d'ailleurs ouverts sur l'international et j'ai eu l'occasion de collaborer avec eux à plusieurs reprises sur la question de la violence dans les pays du Sud. Je me suis souvent servie de leur matériel pour former les divers intervenant-e-s en Amérique latine et dans les Caraïbes - en plus bien sûr du matériel produit par les féministes venant du Sud, dont celui du Comité pour la défense des droits de la femme d'Amérique latine et des Caraïbes, le CLADEM, pour ne nommer que celui-là.

7.2.2 Prémisses d'une intervention psychosociale

Avant d'introduire le cadre théorique de l'intervention féministe, il me semblait important de revoir celui de l'intervention psychosociale à proprement parler. Je voulais voir à la fois son fonctionnement ainsi que ses références épistémologiques habituelles, ce qui nous permettra plus tard de mieux jauger l'intervention féministe dont l'un des paradigmes est justement psychosocial.

L'intervention psychosociale doit être vue à la fois comme une théorie de l'action en service social et comme une expérience pratique ayant comme objectif d'engager les personnes concernées (intervenants et clients⁴¹) dans une démarche de solution de

⁴⁰ Il existe également une Fédération des maisons d'hébergement. Je n'ai pas travaillé avec elle mais j'ai suivi une excellente formation dès mon retour au Québec organisée par les quatre maisons d'hébergement de la Gaspésie et des Îles-de-la-Madeleine qui en sont membres.

⁴¹ L'appellation *client* amenée par Carl Rogers, dont l'intention était surtout de modifier la relation thérapeutique avec le *sujet* ou le *patient* en lui conférant plus de pouvoir, du moins le pouvoir de consulter,

problème. Chacune des interventions comprend habituellement une description et une explicitation des rôles de chacun à chacune des phases du processus qui sont:

- formulation et explicitation de la demande;
- analyse et interprétation de la situation-problème;
- élaboration d'un plan d'action;
- mobilisation des ressources;
- appréciation des obstacles et des résistances;
- recherche de pistes d'action alternatives;
- évaluation de la progression;
- et prises de décision intermédiaires et finales.

Selon le Dictionnaire suisse de politique sociale :

Dans tout social, l'intervention est comprise dans le sens d'une relation d'aide qui crée un rapport entre deux systèmes : le système-client et sa situation-problème et le système-intervenant qui fait partie d'un service aux mandats spécifiques et aux moyens d'action délimités. Le but de l'intervention psychosociale est la résolution des problèmes liés au bien-être personnel et au fonctionnement social des clients. Le problème du client doit être envisagé "... tel qu'il est vécu par lui, tel qu'il se présente pour le client, tel qu'il pourra être résolu par lui avec notre aide". (Menthonnex, 1995 : 85)

Ainsi, « l'intervention psychosociale ne prétend pas résoudre des problèmes sociaux » (Ibid.). Les cadres conceptuels qui sous-tendent l'étude des problèmes personnels sont empruntés à diverses théories :

parce qu'elle a aujourd'hui une consonance de *consommateur* a été bannie dans plusieurs groupes de femmes – mais pas tous. Ceux-là parleront alors des *femmes qui consultent* ou bien des *participantes*.

- théories psychanalytiques sous la forme de stades du développement de la personnalité et les fonctions du MOI (Freud, Abraham, Hartmann) ;
- développement de la personnalité en fonction de la société (Erikson) ;
- les théories sociologiques avec les notions de cultures, d'institutions;
- les théories de l'anthropologie culturelle avec les notions de valeurs et de culture ;
- les théories de psychologie sociale (Lewin, Moreno) avec les notions d'interactions, de groupes dominants ou dominés, de marginalité, de rôle, de statut, de préjugés ;
- des théories de la communication ;
- des connaissances des dynamiques des groupes, de psychodrames, du changement social ;
- des connaissances sur les mouvements thérapeutiques et humanistes. (Rogers et Reich) (Ibid.)

On peut encore y lire que :

Ces divers ordres de connaissances servent à la fois de cadre d'interprétation pour évaluer la situation du client et de cadre-guide pour aller rechercher les informations pertinentes. L'analyse de la situation-problème et du client se fait par la combinaison de ces multiples éléments conceptuels, considérés comme facteurs explicatifs et agissants. Par ce fait, ils deviennent des données sur lesquelles l'assistant social peut agir et qui lui permettent d'établir un plan d'action. La réalisation de ce plan constitue la résolution du problème.

En conclusion, l'intervention psychosociale est une méthode qui tire sa légitimité, non pas des résultats dont elle pourrait se prévaloir, mais des théories, des modes explicatifs, des concepts qu'elle emprunte à d'autres champs de connaissance et dont elle a accepté comme étant admise la validité des présupposés. (Ibid.)

Voilà en substance l'un des trois importants paradigmes sur lesquels s'appuie l'intervention féministe. Cependant cette dernière s'attache également à résoudre le problème social de la violence en ce qu'elle prône l'implication des femmes dans la lutte.

Mais en gros, on s'attend à ce que les femmes aient résolu leur problème de violence (notamment leurs problèmes organisationnels et matériels tels leur re-localisation si nécessaire) à la fin de l'accomplissement d'un plan d'intervention.

7.2.3. Réflexion sur le cadre théorique de l'intervention féministe en contexte de violence faite aux femmes et aux enfants – *Impacts dans ma vie et ma pratique (portée, limites et alternatives)*

Au point 2.5 du cadre conceptuel de cette recherche, j'ai déjà présenté les principaux aspects et objectifs du mode d'intervention féministe en contexte de violence faite aux femmes tel que proposé, je le rappelle, par Ginette Larouche (1985). Ici, je m'attarderai donc à réfléchir davantage sur son cadre théorique afin de tenter d'en dégager les incidences (la portée et les limites) sur ma vie et dans ma pratique.

Ce modèle, comme je l'ai déjà mentionné, repose sur l'analyse féministe de la violence faite aux femmes et tient compte de l'inégalité sociale des femmes. Par ailleurs, ce modèle a emprunté d'un point de vue théorique à différents modèles d'intervention *reliés au paradigme structurel* où l'individu est conçu comme un être social devant établir des rapports avec d'autres individus, avec des groupes, des institutions et des organisations en vue d'assurer sa survie et son développement, *au paradigme psychosocial* que l'on vient de voir au point précédent ainsi qu'*au paradigme socio-behavioral* (voir à ce sujet Ann Pâquet-Deehy, op. cit.) qui m'intéresse particulièrement car dans la pratique, avec le paradigme psychosocial comme support, il représente l'aspect majeur de ce modèle.

Dans l'approche féministe, on suppose généralement que les femmes violentées sont des *victimines passives ayant acquis une socialisation victimisante*. Comme je l'ai déjà mentionné, je crois que si c'est souvent vrai, ça n'est pas toujours le cas. Or, une part importante de l'intervention tourne autour du fait qu'il *faille développer des réponses ni passives ni agressives, se débarrasser des stéréotypes sexistes appris en cours de socialisation victimisante et les remplacer par des comportements qui seraient plus adéquats* – ce qui, à mon avis, s'avère excellent pour une mobilisation urgente, particulièrement dans les cas de femmes qui auraient par exemple perdu leur énergie vitale (ce qui n'est pas le cas de toutes les femmes non plus). Ginette Larouche explique ainsi les bases de son modèle :

Afin de **promouvoir un passage à l'action**, moyen par excellence pour contrecarrer le sentiment d'impuissance de la femme violentée qui résulte de **l'incapacité apprise** *Learned helplessness*, plusieurs techniques issues du **paradigme socio-behavioral** sont utilisées.

L'apprentissage à l'affirmation de soi par **conditionnement opérant** (Jakubowski, 1977; Beaudry, 1984) est favorisé là où concrètement la femme violentée apprend à faire des demandes claires, à exprimer des refus sans se sentir coupable, à répondre adéquatement à des critiques ou encore à manifester des sentiments de colère. En plus d'une **restructuration cognitive** visant la remise en question des stéréotypes sexistes tels que penser aux autres plutôt qu'à elle, se confiner à un rôle de servitude, s'abstenir de prendre des décisions, sont également enseignées **des techniques d'acquisition de réponses** excluant à la fois l'agression et la passivité (apprentissage par imitation, modelage en imagination et *in vivo*, jeux de rôles et mise en situation). Bien qu'ayant emprunté à ces différentes approches, l'intervention proposée par le modèle postule la nécessité d'une dénonciation de la socialisation sexiste et de la violence, d'un travail au niveau du vécu des femmes violentées (sentiments, idées, etc.) et du **développement de nouvelles habiletés comportementales**. Cette démarche se veut concrète, descriptive et pratique; elle a ainsi le mérite d'une grande efficacité pour **structurer la pensée et l'action dans la pratique quotidienne**. (Larouche, 1985) (*C'est moi qui met en gras*)

Dans ma vie adulte, je l'ai déjà exprimé, je me suis mobilisée rapidement lorsque j'ai été confrontée à la violence. Ce comportement *pro-actif* m'a sans doute été dicté parce que j'avais eu le privilège de connaître depuis bien des années le modèle d'intervention féministe, parce que je l'appliquais avec les femmes et que je l'enseignais aux intervenant-e-s dans le Sud. Je parie d'ailleurs que bien d'autres femmes qui ont également une pratique, ou même ne serait-ce que des croyances que l'on pourrait qualifier de féministes, seront sans doute comme moi, parmi les premières mobilisées, les premières à ne pas accepter la violence et les premières à avoir une attitude pro-active par rapport à une situation semblable au niveau personnel. Mais cela ne m'a pas empêchée pour autant *de vivre une crise existentielle* qui m'a forcée à définir ma relation à la violence.

Or, un premier problème pourrait devenir celui de l'intervention en tant que telle, qui stipule qu'il y a deux systèmes en place, soit celui de l'intervenante et celui de la cliente. *Qu'advient-il quand les deux partagent le même siège, qu'elles portent exactement les mêmes valeurs, les mêmes critères?*

Cette situation (dont j'ignore l'ampleur) est rendue possible parce que rien ne protège vraiment de la violence, ni les connaissances, ni les diplômes, ni le fait d'être féministe; bref, parce qu'une féministe peut aussi vivre de la violence.

Comment intervenir avec des femmes féministes qui ont subi de la violence? pourrait devenir alors une nouvelle question. *Que peut-on faire de plus quand leurs pensées et leurs actions sont déjà structurées dans la pratique quotidienne? Comment palier à ce sentiment d'impuissance qui persiste même quand toutes les étapes de la mobilisation ont été*

franchies avec succès? Comment aborder les processus de guérison avec elles? Mais non seulement avec elles – avec toutes les femmes également. Réduire l'être humain à ses comportements ne me semble pas exactement la voie à privilégier; surtout qu'après avoir vécu de la violence, on porte des blessures qui que l'on soit, que l'on ait ou non agi comme il se doit...

Cela nous amène à un autre niveau de questionnement qui pourrait concerner plus globalement nos outils d'intervention. En effet, puisque l'intervention féministe place la femme au centre de son actualisation, *est-il garanti que celle-ci trouve les moyens dans chaque centre pour s'actualiser? Y a-t-il des centres qui optent pour une approche holistique qui tienne compte de l'histoire des femmes et qui ne mette pas le focus seulement sur les comportements à adopter? Ou encore, si elle n'a pas besoin d'hébergement, pourrait-elle trouver un appui par exemple en consultation externe, à plus long terme (je vois difficilement qu'on puisse s'actualiser en deux ou trois semaines), dans des centres souvent débordés qui ont peine à suffire à la tâche et qui ne disposent pas nécessairement d'intervenantes formées aux approches thérapeutiques d'un autre ordre? Qu'est-ce qu'on connaît des processus de guérison qui pourrait éventuellement servir aux intervenantes?*

En tout cas, Marcelo Otero (2000) (que je vais me permettre de citer longuement et fréquemment parce que sa réflexion est en lien direct avec la mienne), dans une critique fort à propos (à mon avis) de l'intervention psychosociale au Québec, déplore les glissements auxquels on assiste ces dernières années et dans lesquels je dirais que l'intervention féministe risque de s'enliser également :

Des expressions telles que « guérison » ou « cure » cèdent graduellement du terrain à celles d'« apprentissage » ou « développement de nouvelles habiletés et compétences », « atteinte d'objectifs », « restructuration cognitive », « responsabilisation », « autonomie », « élimination des attitudes d'échec » ou « épanouissement de tel ou tel aspect de soi ». La personne souffrante, autrefois appelée patient, se métamorphose en client, usager, bénéficiaire ou, tout simplement, « personne en difficulté ». La démarche thérapeutique s'assouplit à son tour pour laisser plus de place au « client » qui devient le principal responsable du succès de l'intervention en y participant activement en dehors des entrevues ou des activités thérapeutiques.

[...] Nous croyons qu'au-delà des polémiques sur l'appartenance de telle ou telle technique à une certaine école plutôt qu'à une autre ou sur la prédominance de telle ou telle orientation théorique, il est plus fécond de se pencher sur la tendance à la généralisation de certains traits distinctifs caractérisant ce champ de pratiques : *assouplissement théorique, délestage des dimensions historiques de la vie des sujets, action ciblée sur le « trouble » ici et maintenant, délai d'intervention minimal, ajustement personnalisé en fonction de ce qu'on nomme la demande du « client », abolition des contraintes diagnostiques limitant l'ampleur spatiale et temporelle de l'intervention, responsabilisation et implication des « clients »* [...]

[...] Cette tension se traduit souvent par un glissement systématique des modes concrets d'intervention d'un pôle « découvrant » (centration sur l'analyse des causes profondes des symptômes) vers un pôle « recouvrant » (centration sur le contrôle des symptômes et sur l'« outillage »), et par une plus grande attention portée à certaines « clientèles » ou « populations » définies grossièrement comme « à problèmes », « à risque », « en difficulté » ou « à contraintes multiples » (Otero, 2000 : s.n.d.p.)

Bien sûr, je n'accuse personne, au contraire. Moi la première, j'ai adapté par exemple l'intervention centrée sur la solution qui est l'illustration parfaite de mon propos. Mais aujourd'hui je me demande en quoi j'ai pu vraiment soutenir les femmes autrement qu'en les aidant à avoir un comportement qui les protégerait d'une éventuelle agression ou qui mettrait fin à la situation dans laquelle elles étaient confinées, en leur faisant voir l'aspect social et politique de leur problème et en les supportant, en les outillant dans leurs choix de

vie (incluant leur choix de dénoncer l'agresseur). Je conçois que c'est déjà énorme, mais *est-ce bien suffisant dans tous les cas?*

Pourtant, j'en ai vu des femmes comme moi qui avaient vécu des agressions multiples ayant laissé des traces profondes; j'en ai vu des femmes qui avaient subi ou qui subissaient encore de la violence autre que celle de leur conjoint mais tout aussi souffrante : de la part d'autres femmes, leur belle-mère par exemple, ou leur sœur ou leur fille.

Qu'est ce que j'ai pu leur apporter vraiment dans leur quête de liberté alors que mon but (également celui de l'intervention féministe d'inspiration béhavioriste) se limitait somme toute à une meilleure adaptation à la société? Il m'arrive de regretter de ne pas avoir eu, comme aujourd'hui, les moyens d'une **approche humaniste existentielle ayant pour objectif la liberté de l'individu**. Je pense qu'on aurait pu aller plus loin ensemble.

L'intervention féministe n'a calqué sur cette approche humaniste que l'idée de placer les femmes au cœur du processus et elle a soumis tout le reste de l'intervention au modèle béhavioriste. Quoi qu'il en soit, je crois que nous devrions réfléchir collectivement une fois de plus sur notre capacité réelle d'apporter des changements durables dans la vie des femmes (incluant les féministes) *sans pour cela devoir les envoyer en thérapie*, ainsi que sur les possibilités de développer un accompagnement humaniste existentiel, par exemple à l'intérieur de nos ressources actuelles :

Les approches d'inspiration humaniste-existentielle (même celles qui jouissent d'un certain prestige scientifique) perdent du terrain au profit d'autres modes d'intervention qui

prétendent répondre de façon plus adéquate à ce qu'on appelle les « besoins » des clients et à ce qu'on définit comme des « problèmes de société » :

La formule pour le moins amusante d'« humanisme comportemental », qui désigne ce mariage de raison, semble trouver sa justification dans l'ineffable et populaire industrie du « faites-le vous-même », qui fait la promotion de techniques « auto-administrables » poursuivant des objectifs tels que l'auto-actualisation, l'auto-changement, l'auto-contrôle, l'auto-développement, l'auto-formation, l'auto-guérison, etc. (Boisvert et Beaudry, 1984, dans Otero, 2000)

C'est ce qu'on fait avec les femmes : elles définissent elles-mêmes leurs besoins tout en sachant par contre que notre offre a des paramètres bien limités.

Je crois qu'on gagnerait définitivement à faire plus de prévention et de campagnes de publicité sociale dans les médias qui viseraient des changements comportementaux dans toute la société – particulièrement chez les agresseur-e-s (*ce sont eux qui doivent surtout changer de comportements, pas les femmes*) - et ce, notamment afin que cette société soit moins violente et que tous les individus puissent y vivre dans la dignité.

Cela permettrait sans doute de délaissé plusieurs aspects (cognitifs) de l'intervention telle qu'on la pratique, au fond dans un but implicite d'adaptation :

L'objectif fondamental d'« aider » les sujets à *s'adapter* à leurs contextes plutôt qu'à **problématiser leurs « expériences de difficulté »** semble constituer le point de ralliement de ce qu'on pourrait appeler les « agents » de la santé mentale, toutes orientations confondues, ou presque. (Otero, 2000)

Ainsi, nous aurions plus de place pour *accompagner des processus de guérison ou de transcendance des blessures engendrées par les violences*. Je suis persuadée qu'en changeant de paradigme, on pourrait faire un autre usage de nos ressources – avec des

intervenantes qui deviendraient des *accompagnantes* et des femmes qui parviendraient à '*problématiser leurs difficultés*'. D'ailleurs, St-Arnaud prétend que tous les *êtres libres* devraient être des accompagnant-e-s :

Il vit l'amour sans l'ennui, l'amitié avec sa solitude, et devient capable de dire à chacun de ses semblables : *je t'accompagne*. Les frontières de la solitude ont été repoussées aussi loin que possible et ce qui en reste fait partie de la vie. (St-Arnaud, 2005 : 102)

Je sais bien que ça peut sembler un rêve, une utopie... mais qui sait, dans quelques années, cela pourra devenir notre *pratique courante*. Quoi qu'il en soit, il s'agit des leçons que j'ai tirées de ma propre expérience et c'est ce qui leur confère, sinon leur validité, au moins leur légitimité.

7.2.4 Pratique auprès des victimes de violence et *traumatisme vicariant*

Je pense avoir bien décrit, particulièrement au chapitre 5, quelques aspects du travail avec les victimes de violence. Vous avez bien compris qu'il s'agit d'abord d'entendre des histoires d'horreur les unes après les autres et trop souvent d'en constater les séquelles physiques puis psychologiques. Il me semble indubitable que la nature même de ce travail, au fil du temps, puisse avoir des effets sur la personne qui l'effectue. Je crois personnellement que mon travail auprès des victimes de violence n'est pas étranger à ma crise existentielle - pas plus qu'à la relation que j'avais développée avec mon corps. Je dirais même qu'il en est un des éléments fondamentaux.

D'ailleurs, dans la recherche déjà citée de Ann Pâquet-Deehy où il s'agissait d'évaluer le cheminement de 15 intervenantes (par le biais de la formation), on peut lire que

sur le plan de l'implication personnelle : « Les intervenantes ont fait état de leurs difficultés à supporter tout le contenu émotif relié au vécu de la femme violentée et à la lourdeur de la problématique. » (Pâquet-Deehy, 1992)

Dans ma propre expérience, surtout dans le Sud où la violence sans nom prend des allures de torture comme vous avez pu l'entrevoir sur les quelques photos et récits que je vous ai partagés, mais aussi dans le Nord où des agressions abominables sont commises sur des personnes de tous les âges, je peux affirmer que non seulement on a du mal à supporter le contenu émotif, mais après plusieurs années, notre vision de soi-même, des autres et du monde se transforme irrémédiablement.

Une chercheure du Centre de recherche sur la violence faite aux femmes et aux enfants de l'Ontario, Jan I. Richardson (déjà citée), a justement travaillé sur ce que l'on appelle le **traumatisme vicariant**. Dans le guide qu'elle a produit, on peut lire :

Les effets du traumatisme vicariant s'accumulent à force d'entendre raconter, jour après jour, des expériences de traitements inhumains et cruels. S'ensuit un changement permanent, subtil ou marqué, de la perspective personnelle, politique, spirituelle et professionnelle chez les conseillers ou les défenseurs des droits des victimes. Le traumatisme vicariant change la vie des personnes et influe, en bout de ligne, sur leur vision du monde ainsi que leurs relations et liens avec leur famille, leurs amis et la communauté. (Richardson, 2001)

Il semble que les premières recherches sur le traumatisme vicariant aient été menées après la Guerre du Vietnam quand on a constaté que les thérapeutes qui entendaient les horreurs des anciens combattants en ressentaient également des effets. Puis, depuis une dizaine d'années tout au plus, d'autres recherches ont été effectuées d'abord auprès de travailleurs de première ligne comme les policiers, les pompiers et les infirmières. On intègre maintenant dans ces

recherches les intervenant-e-s qui travaillent avec les victimes d'inceste dans leur enfance ainsi que celles qui ont subi de la violence conjugale:

Pearlman et MacIan (1995) ainsi que Saakvitne et Pearlman (1996), par exemple, décrivent les séquelles et les problèmes particuliers auxquels font face les thérapeutes travaillant auprès des survivantes d'abus sexuels subis durant l'enfance. Les refuges, les maisons d'hébergement pour femmes violentées, les centres d'aide aux victimes d'agressions sexuelles et les organisations de défense des droits ont créé des services uniques qui témoignent d'un engagement profond à l'égard des valeurs féministes et de la justice sociale. Des changements permanents surviennent en nous au fil de nos interventions auprès des femmes. (Richardson, 2001)

Mais voyons d'abord qui en parle et comment se définit ce traumatisme :

Saakvitne et Pearlman (1996), Pearlman et MacIan (1995) et McCann et Pearlman (1990) et le personnel du Traumatic Stress Institute/Center for Adult & Adolescent Psychotherapy définissent le traumatisme vicariant comme «des changements profonds subis par le thérapeute ou le travailleur qui établit des rapports d'empathie avec les survivants de traumatismes et est exposé à leurs expériences». Le traumatisme vicariant est «les changements cumulatifs qui surviennent chez le travailleur qui intervient auprès de survivants d'incidents traumatiques» (Saakvitne et Pearlman, 1996) (Richardson, 2001)

Quant aux mécanismes de développement du traumatisme, il semble qu'ils soient liés à l'énergie qui se dégage des récits que l'on entend tout le temps et à l'impact qu'il cause en nous :

On subit un traumatisme vicariant en ressentant le témoignage d'atrocités commises à l'endroit d'une autre personne. Par empathie, on voit, sent, entend, touche et ressent la même chose que la victime, en écoutant celle-ci raconter ses expériences en détail, dans le but d'atténuer sa propre douleur. Le traumatisme vicariant est la réaction physique qui se produit sur le coup lorsqu'un événement particulièrement horrible est relaté ou découvert. Il s'introduit insidieusement dans l'existence du conseiller, s'accumulant de différentes façons, produisant des changements qui sont à la fois subtils et profonds. Le traumatisme est lié à l'énergie qui se dégage de l'exposition au récit d'événements traumatiques et à la manière dont le corps et l'âme réagissent à la rage, à la douleur et au désespoir profonds. (Richardson, 2001)

Ses incidences sont assez profondes et peuvent conduire chez certains jusqu'à la maladie :

L'équilibre personnel peut être rompu temporairement ou pour une période plus longue. L'horreur s'infiltré et laisse des traces. Les réminiscences de l'angoisse et de la douleur bombardent l'esprit et s'infiltré, drainant l'énergie et minant la confiance, le désir, l'amitié, la sérénité, la joie et la santé. Il en résulte souvent de la confusion, de l'apathie, de l'isolement, de l'anxiété, de la tristesse et de la maladie. (Richardson, 2001)

Pour ma part, j'évalue que les effets du traumatisme vicariant se sont fait sentir non seulement en ce qui a trait à ma crise existentielle mais également au niveau de mon propre corps :

*Je laisserais donc l'Escale pour Elle où, la dernière journée de travail,
une femme Haïtienne était rentrée.
Elle avait eu les côtes et des membres fracturés.
**Son regard était si intense quand elle a franchi le seuil de la porte,
qu'en un seul instant j'avais senti tout son drame
me pénétrer dans le corps comme un long couteau
sans qu'elle n'eût à ouvrir la bouche.***

Je pensais qu'un peu d'Amérique latine ne me ferait pas de tort...

Ma Rivière de la Vie

J'avais tort... l'Amérique latine et les Caraïbes ne m'ont pas fait de bien en ce sens car je n'y ai surtout pas été épargnée des horreurs; au contraire, je n'en aurai jamais vu autant. En plus, là-bas, les femmes bien souvent ne se rendent pas à l'hôpital avant de rencontrer une intervenante, ne serait-ce que pour au moins panser leurs blessures. Non,

elles arrivent devant vous avec leurs plaies ouvertes, leurs doigts coupés dans du papier-mouchoir, etc.

Il y a aussi bien sûr les histoires en tant que telles qui dépassent souvent l'entendement. On n'arrive pas à comprendre par exemple les circonstances inhumaines qui font qu'une femme se retrouve avec des centaines de morsures au sang sur tout le corps comme si un cannibale avait voulu la manger; ou avec une bouteille de verre cassée dans son vagin qui saigne abondamment; ni celles de la mort d'un petit bébé violé par un homme. Alors on vit de la colère, voire de la rage... et on s'interroge sur le monde... sur ce qu'on appelle pompeusement l'Humanité...

Dans ma pratique, il a fallu bien sûr que je parvienne à développer un certain niveau de désensibilisation pour pouvoir agir professionnellement, même dans des circonstances franchement pas faciles. À titre anecdotique, récemment en Jamaïque on m'a fait voir des photos très explicites de personnes maltraitées par la police... et je n'ai pas bronché, à la surprise de celle qui me les avait montrées en tremblant. Mais cette désensibilisation (que certains pourraient associer à l'usure de compassion) se fait par mécanisme de protection; ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'impact sur soi, au contraire. *Combien de grandes respirations m'a-t-il fallu prendre, combien de fois je me suis crispée en serrant les muscles de mon ventre, combien de fois j'ai attendu au soir pour en pleurer un bon coup. Il m'est arrivé aussi plus d'une fois d'avoir des cauchemars.*

Mais le fait aussi de vouloir faire quelque chose à tout prix, parfois plus que la victime elle-même, est sans doute un autre aspect aussi difficile à gérer. On se sent confronté à l'impuissance de la femme elle-même qui ne croit plus que quelque chose puisse changer.

Bien sûr, il serait légitime de se demander, en connaissant mon histoire, si le fait d'avoir vécu des traumatismes soi-même peut aggraver le traumatisme vicariant au point de rendre inadéquat le travail dans ce domaine. Des chercheurs, en considérant un échantillon d'intervenant-e-s, ont trouvé que ceux et celles qui avaient vécu de la violence pouvaient avoir certaines lacunes, mais qu'en fait on pouvait faire ce travail **longtemps et en étant plus sains** que les autres qui n'ont pas vécu de traumatismes :

Pearlman et Maclan (1995) donnent un aperçu des expériences des conseillers intervenant auprès des femmes victimes de violence et de leurs enfants. Dans une étude publiée en 1995, ils fournissent des preuves démontrant que les conseillers ayant des antécédents personnels de traumatismes présentent plus de lacunes – en particulier en ce qui concerne l'assurance, l'estime de soi et l'intimité – que ceux qui n'en ont pas. Fait intéressant, l'étude indique que, parmi les thérapeutes ayant des antécédents de violence, ceux qui font ce travail durant une longue période sont plus sains et en subissent moins d'effets. Selon les auteurs, ces employés trouvent peut-être un sens à leurs propres traumatismes en se consacrant aux survivants. (Richardson, 2001)

J'ai parlé du syndrome vicariant parce quand j'ai vécu ma crise existentielle, il m'a été important de connaître ces données au moment de vouloir faire la part des choses. Aussi, je pense qu'il est important de connaître et surtout de prendre des précautions lorsqu'on travaille dans ce domaine. Je retiens notamment l'importance des *débriefings*, *une vie active en dehors du travail*, *un travail permanent sur le corps...*

Voilà qui boucle la boucle. J'ai toujours dit, et on l'a vu à la section sur la résilience entre autres, qu'il y avait un sens à ce travail dans ma vie. Aujourd'hui, en dépit d'avoir vécu

de la violence, je me sens encore mieux équipée pour le réaliser. Je peux me dire *accompagnante*.

7.2.5 Des outils à intégrer dans l'accompagnement

Pour terminer ce mémoire, il me semblait indispensable de revenir (succinctement) sur la pertinence, mais aussi sur des aspects plus techniques peut-être, de certains outils dont j'ai moi-même fait l'expérimentation afin d'en faire, si désiré, une utilisation plus large dans les modèles d'intervention ou d'accompagnement auprès des victimes et survivant-e-s de violence.

Sans prétendre être la panacée, ces outils, choisis dans le but de rendre le pouvoir aux protagonistes de faire sens, ont tout de même le mérite d'amener des dimensions qui autrement risquent de ne pas être prises en compte. Ils sont à même de générer des informations et réflexions utiles au renforcement des processus 'durables' de guérison des survivant-e-s de violence.

7.2.5.1 Les histoires de vie; processus d'écriture autobiographique et symbolique

Comme on l'a vu, j'ai moi-même fait mon récit de vie appelé Ma Rivière de la Vie. Cet exercice a été le début de l'appropriation de mon histoire et par le fait-même de mon processus de guérison. Il a permis de voir de quoi était faite cette histoire et cela a rendu possible son interprétation ultérieure.

Qu'est-ce que c'est? ¹

Selon Gaston Pineau, l'histoire de vie est **une recherche et une construction de sens** à partir de faits temporels personnels vécus.

Elle fait mémoire entre passé et avenir, entre dire et faire.

C'est une pratique auto-poïétique (du grec *au-tos*, soi et *poïein*, produire), qui contribue à une '**prise en main**' de sa propre vie par chacun.

À quoi ça sert?

L'histoire de vie permet aux sujets de se comprendre, de 'prendre ensemble' les événements et les rencontres ayant jalonné leur histoire et d'en faire un récit leur donnant du sens dans un contexte sociohistorique certes déterminant, mais dans lequel une marge de manœuvre propre persiste. Cette production de sens s'oppose à la croyance fataliste en un destin inéluctable, elle est une résultante personnelle des expériences vécues. *Les histoires de vie visent donc à renforcer le pouvoir d'action du sujet sur lui-même et sur son environnement en l'associant à la construction des savoirs produits.*

Pour permettre aux individus de faire face aux diverses ruptures auxquelles ils sont confrontés, la pratique de l'histoire de vie offre ainsi aux sujets la possibilité, par une construction narrative accompagnée, d'accéder à leur propre historicité, de devenir acteurs de leur vie autant qu'auteurs de leur texte et, par là, de se réapproprier le sens global de leur existence.

Comment ça se passe?

Au cours de ces sessions, **la présentation des récits s'effectue oralement dans un premier temps, au sein de groupes restreints.**

Une relation intersubjective s'instaure entre les différents participants, basée sur l'écoute de l'autre et de son propre ressenti à l'énonciation des discours, ainsi que sur l'analyse des récits réalisée conjointement par tous les membres du groupe, analyse étoffée grâce aux questions posées aux narrateurs ainsi qu'aux demandes d'éclaircissement à propos de secteurs demeurés obscurs.

Une production écrite individuelle est réalisée et, en dernier ressort, l'interprétation de celle-ci est faite par les sujets eux-mêmes, le formateur ne se trouvant pas ici en position d'expert.

⁴² Ces informations se trouvent sur le site http://perso.orange.fr/jacques.nimier/histoire_vie.htm

Un contrat lie les différents acteurs, assurant l'engagement volontaire des personnes, la confidentialité, la non-violence symbolique.

Les conditions

L'engagement dans de tels dispositifs n'est pas sans effet sur les personnes, dont les formateurs : **ceux-ci, ayant réalisé au minimum en préalable leur propre récit biographique**, sont les garants de leur mise en œuvre auprès des autres et avec eux.

Une formation en histoires de vie pourrait être donnée d'abord aux intervenant-e-s qui pourraient ensuite l'utiliser dans leurs centres. Il existe une Association internationale des Histoires de vie en formation (<http://membres.lycos.fr/siteasihvif>) ainsi qu'un Réseau québécois pour la pratique des histoires de vie (RQPHV) fondé par Danielle Desmarais de l'UQÀM et Jean-Marc Pilon de l'UQAR. On peut donc facilement s'informer auprès du conseil d'administration du RQPHV en utilisant le site internet déjà cité.

7.2.5.2 La Rivière de la Vie

Les Rivières de la Vie peuvent être utilisées par tout participant-e, qu'il sache lire et écrire ou non (contrairement aux Histoires de Vie qui requièrent la connaissance de l'écriture). Elles conviennent particulièrement bien à la problématique de la violence et sont limitées dans le temps. Par exemple en une matinée, un après-midi ou une soirée elles peuvent être complétées. Elles redonnent du pouvoir aux protagonistes ainsi qu'au groupe qu'ils composent et sont idéales pour initier des démarches à moyen et long terme..

Si on peut travailler en extérieur dans la nature c'est excellent car on y trouve feuilles, branches, roches, sable, fleurs, etc. Pour faciliter la réalisation des pourtours de rivières en

extérieur, il est même possible de fournir une poche de «brin de scie». Si on est forcés de travailler en intérieur, on doit se procurer une variété de matériaux tels légumineuses de toutes les couleurs, riz, fleurs de plastique, roches, pâte à modeler... etc. (que l'on trouve dans les magasins à 1\$) – en apportant balais et sacs à ordures.

Les consignes générales données à un groupe pour réaliser une Rivière individuelle sont les suivantes :

a) Décrire en groupe ce qu'évoque une Rivière (qui n'est surtout pas une ligne droite) ainsi que son parcours (étroit, large, sinueux, avec des chutes, des confluent, etc.).

b) Demander à chaque participant-e de prendre quelques minutes, bien centrés sur eux-mêmes (yeux fermés, relaxes, bonne respiration...), pour penser à leur vie - depuis leur naissance jusqu'à maintenant - en fonction des moments importants qui ont marqué leur existence et ce, tant positivement que négativement (les moments fondateurs). Ils/elles pensent aussi aux gens associés à ces moments, à leurs succès, à leurs échecs. *En fonction des intérêts du groupe, on peut ajouter des questions plus précises. Par exemple, quand je travaille sur la violence, je leur demande de penser aux moments où ils/elles considèrent avoir vécu ou généré de la violence.*

c) On leur explique qu'ils/elles auront à élaborer leur propre Rivière de la Vie en prenant bien soin de partir de leur naissance. Ils/elles doivent y inclure leur petite enfance, leur enfance, leur adolescence, leur vie adulte jusqu'à aujourd'hui – et terminer en rajoutant leurs perspectives de vie.

d) Ils/elles doivent donc «valoriser» ces moments car ils/elles auront à les transposer symboliquement dans leur Rivière.

e) Une fois la réflexion terminée, le groupe sort dehors. Chaque participant-e ramasse les matériaux dont il/elle se servira (en pensant aux moments qu'il/elle devra symboliser) et les rassemble dans le lieu qu'il/elle aura choisi pour élaborer sa Rivière.

f) Chacun-e fait sa rivière individuellement (dépendamment du groupe avec qui l'on travaille, on doit parfois donner de plus amples explications ou donner des exemples une fois sur le terrain. Il faut que tout le monde ait compris que tout ce qui est déposé dans la rivière représente quelque chose; ça n'est pas un concours d'œuvre d'art non plus – quoi que les Rivières sont toujours jolies finalement).

g) Une fois terminées les rivières de tout le monde, chaque participant-e présente sa rivière devant le groupe. *Il faut alors choisir, en fonction de la taille du groupe et du temps alloué à l'exercice, si les présentations se feront en petits groupes ou devant le grand groupe. On aura aussi considéré l'importance que l'on accorde au fait que chacun-e puisse bénéficier d'un maximum de présentations.*

h) Après chaque présentation, il y a un temps consacré aux questions d'éclaircissement, de compréhension et de fond. *Il arrive souvent que le travail d'accompagnement soit ici déterminant. On doit prendre bien soin qu'aucun jugement ne soit porté et s'attendre à accompagner des personnes au cœur de leurs émotions.*

Une fois l'ensemble des présentations terminées, on organise une plénière (préalablement planifiée) où l'on discute des questions d'intérêt pour le groupe. Par exemple, *qu'est-ce qu'ont en commun nos vies, comment a-t-on été socialisés, quelle importance a l'autre sexe (genre) pour nous, quelles sont nos ressources, où prend-on nos forces ? etc.*

Les intervenant-e-s devraient avoir fait leur propre Rivière de la Vie. Idéalement ils/elles devraient suivre une formation.

7.2.5.3 L'expérience de résilience

Pour l'instant, il n'y a pas de technique à proprement parler permettant de travailler sur la résilience. Cependant, je crois que toutes les intervenantes et accompagnantes devraient bien connaître ce qu'est la résilience afin d'aider les femmes à découvrir elles-mêmes leur propre trajectoire de personnalité résiliente qui va, est-ce nécessaire de le dire, bien au-delà des comportements à adopter pour leur protection et celle de leurs enfants (un aspect que l'on aborde toujours). D'autre part, je pense que la résilience renferme aussi des pièges qu'il appartient à chacune de débusquer pour atteindre une vraie résilience.

Cela n'est possible que par un cheminement approfondi qui dépasse souvent le cadre d'intervention dont nous disposons. Cependant, l'étude de la résilience pourrait être intégrée soit à des pratiques plus à long terme mais aussi plus simplement dans le cadre des

Histoires de Vie ou des Rivières de la vie où il devient possible de réfléchir sur cette trajectoire.

De plus, et cela me semble très important, si les intervenantes et accompagnantes étaient formées à cette notion, elles pourraient, dans le cadre de leurs programmes de prévention, contribuer à **la mise en place dans la collectivité de tuteurs de résilience** qui ont une valeur inestimable, particulièrement pour les jeunes qui vivent de la violence à la maison.

Comme l'explique Dre Katarina Weinehall, de l'Université d'Umeå (Suède), qui a fait une remarquable étude qualitative avec des jeunes survivant-e-s de violence intitulée *Grandir dans la proximité de la violence familiale : des adolescent-e-s racontent la violence familiale* :

[...] A l'école, l'indifférence des adultes à son endroit est perçue plus comme une confirmation de son absence de signification que comme une trahison. En revanche, ce qui pourrait également arriver, c'est que **la vie prenne une tournure différente avec de l'aide puisée dans divers facteurs de protection issus du plus profond de l'enfant et de son environnement**. L'enfant réduit au silence peut découvrir des stratégies permettant à son monde intérieur d'être entendu et vu. **Par le biais de la création de textes, d'images, de musique et de mouvements, le jeune peut traiter les traumatismes de son enfance**. Si le monde extérieur confirme ces créations, sa personne est par là même confirmée et son monde intérieur reconnu. Les adolescent-es deviennent des survivant-es qui, malgré leurs sentiments de honte, de culpabilité, de trahison et de tristesse, sont capables de surmonter leur situation en faisant appel à leur créativité, à leur force et à leur confiance en soi. Une volonté obstinée peut maintenir vive l'étincelle de la vie chez ces jeunes. [...]. Mettre son imagination et ses rêves au service d'un but à atteindre et se cramponner à la certitude que l'on y parviendra en est un autre. Soulager la douleur par le pardon ou par l'abandon de plans visant à changer les autres plutôt que soi-même, investir son énergie dans des formes d'expression créatives au lieu de ressasser la situation et de devenir amer sont encore d'autres expressions de la capacité de survivre.

Le fait d'être des survivant-es signifie que ces jeunes ont développé des qualités de résilience. Les rêves et les espoirs et même la recherche d'explications pour comprendre sont là. **Toutefois, ce qui manque ce sont d'autres relations positives en dehors de la famille, l'accès à d'autres ressources que celles que leurs parents pouvaient offrir, un allié secret par exemple. Ce qui différencie encore les survivant-es des autres victimes de la violence familiale est un contact avec un-e adulte ayant de bonnes intentions.** (Weinehall , 2005 : s.n.d.p.)*(C'est moi qui mets en gras)*

Si ça n'est pas déjà fait, il est possible de s'auto-former sur la résilience en demandant aux intervenantes et accompagnantes par exemple de lire et commenter entre autres les livres de Boris Cyrulnik amplement cité dans ce mémoire.

Quant à la mise en place de tuteurs de résilience, il n'en tient qu'à nous d'être créatives; on peut toutefois avoir des allié-e-s dans la communauté, dans les Maisons de Jeunes et autres organismes jeunesse, dans les écoles, les associations bénévoles, etc. ; on peut s'assurer qu'il y ait des espaces de création accessibles aux jeunes. On pourrait bien sûr former à la résilience et la problématique de violence d'autres intervenant-e-s dans la communauté.

7.2.5.3 Le génogramme

J'ai abondamment parlé des vertus de l'approche trans-générationnelle et de cet outil qu'est le génogramme. En lisant Ancelin Schützenberger (1993), on peut facilement faire son génogramme. Il s'agirait que les intervenantes et accompagnantes le fassent dans un premier temps entre elles, le discutent, s'informent davantage sur l'approche trans-

générationnelle - pour ensuite le proposer aux femmes. L'idéal serait une formation par un-e psycho généalogiste⁴³.

7.2.5.4 Les approches psycho corporelles; la somato-psychopédagogie

Je ne suis pas du tout familière avec toutes les approches psycho corporelles, loin de là. Je suis une débutante. Cependant, pour se récupérer comme être humain, j'ai appris qu'il est extrêmement important quand on est survivant-e de violence d'avoir accès à son corps et à la vie en lui, tout autant que de modifier sa relation à celui-ci. Plusieurs d'entre nous proposons déjà une réflexion sur le corps, mais je crois que ça n'est pas suffisant. Il faut faire une démarche vraiment concrète au-delà des mots.

La seule démarche que je suis en mesure de proposer pour l'avoir expérimentée est celle de la somato-pédagogie initiée par le professeur Danis Bois (2001,2002,2005,2006)

7.2.5.5 Apprendre à vivre en transmutant une blessure sacrée

Quand on est survivante de violence, je sais qu'il faut apprendre à vivre en transmutant une blessure sacrée. Je suggère aux intervenant-e-s de chercher à intégrer une démarche spirituelle au sein de leurs interventions parce que c'est une part importante de notre vie. Je n'ai pas de recette spéciale ni de méthodologie particulière, libre à chacun-e de voir à développer ce type de démarches.

⁴³ On peut trouver des informations en ligne sur le site :

<http://www.psychogenealogie.name/fr/geno.htm>

CONCLUSIONS

Légende intime

La vie de l'abbaye fut fascinante. Je vous livre un peu de son histoire. Ses bases souterraines ont été construites durant de longues années d'enfer, subissant les attaques répétées d'un ennemi redoutable. La terre était peuplée de cauchemars et de pensées envahissantes. Dans ce soubassement, il y avait des peurs atroces. Une enfant tremblait de tout son être chaque soir. Pourtant, chaque matin, elle se réveillait, horrifiée mais vivante. Mais un soir, elle a chassé cette peur de toutes ses forces en repoussant l'assaillant. Elle prit conscience qu'elle pouvait peut-être changer le cours de l'histoire et partit bientôt à la ville. *Allait-on un jour voir la lumière ?* demandaient souvent les villageois. Les bâtisseurs avaient la ferme conviction que oui. Ils n'avaient pas tort. À force de volonté, on parvint enfin à lever l'abbaye à la hauteur du sol.

Puis, des prêtresses sont venues prêter main forte. Celles qui posaient les pierres une à une commencèrent à faire entendre un sermon féministe aux ouvriers. Il y a des discours pires que celui-là vous savez. Il y eut enfin une fenêtre sur le monde, puis une autre. Même dans les villages les plus lointains, on connaissait l'existence de cette abbaye. Elle avait la réputation d'être très accueillante. La légende veut que les femmes qui avaient un problème avec leur mari venaient s'y recueillir. Et en partant, si elles avaient bien réfléchi, elles pouvaient emporter le remède à leur malheur. Quelques-unes prolongeaient leur pèlerinage au-delà de leurs premières intentions. Bientôt, on commença aussi à recevoir des blessées, des éclopées, des laisser-pour-compte. Ce qui était un lieu de villégiature, s'est transformé en hôpital de soins de longue durée avec une aile qui servait d'asile politique. On buvait et on mangeait allègrement de la main gauche, des petits plats de toutes les saveurs, à toutes les sauces.

Un jour cependant, il y eut un tremblement de terre qui secoua la région tout entière. Toutes les maisons s'effondrèrent, sauf l'abbaye. Par mesure de sécurité, on décida sur le champ d'en boucher tous les accès. Les médecins eurent l'inconscience de quitter l'hôpital à toute jambe, scalpels à la main. Seules sont restées quelques écorchées vives, incapables de trouver la sortie à temps. Peu importe, elles deviendraient alors des cloîtrées. Elles ont d'ailleurs découvert l'existence d'un couloir souterrain sculpté dans le déni authentique qui menait tout droit au monastère. Désormais, souffrances et douleurs pouvaient s'y terrer sans remords. Elles ignoraient combien de temps allait durer ce siège. En réalité, cela ne leur causait pas de grand souci puisqu'elles étaient complètement autonomes.

Pendant les années qui suivirent la fermeture de l'abbaye, les inséparables douleurs et souffrances se nourrissaient intérieurement l'une l'autre et c'est un vieux couple, Amour et Violence, qui assurait la maintenance des lieux. Dehors, une épaisse végétation tropicale poussait sauvagement, couvrant jusqu'à mi-toiture l'abbaye condamnée. On vit même s'ériger une petite maison à proximité, remplie d'enfants turbulents; des orphelins de père, avait-on appris. Les visiteurs n'affluent plus comme avant, les petits disposaient d'un grand terrain vague pour jouer et pour répéter leurs drames. À l'école, ils affirmaient, l'air sérieux, que quand ils posaient l'oreille sur le sol humide, leur grand-mère et arrière-grand-mère leur transmettaient des secrets! Il faut être bien naïfs pour croire à une possible transmission trans-générationnelle! Mais, que voulez-vous, ce ne sont que des enfants!

Puis un après-midi du mois d'août, contre toute attente, la propriétaire des lieux, une dame oubliée de tous, revint de la ville, décidée à reprendre possession de ses terres (*dont celle bien sûr où était érigée l'abbaye*). Le bruit courait qu'elle voulait se bâtir une nouvelle vie. Les occupantes n'en croyaient pas leurs oreilles. «*On verra bien si elle peut jeter par terre ce bâtiment sacré*» disait une souffrance; «*Elle devra défaire les pierres une à une*» rétorquait une douleur. Au milieu de cette cacophonie, les vieux gardiens n'en pouvant plus, conclurent leur divorce.

La propriétaire n'était plus du genre à se laisser intimider. Elle prit sa plume sans trembler, la trempa dans une encre de courage et se mit patiemment au travail.

Épilogue :

Quelques années plus tard...

La Rivière tout près de l'abbaye sortit de son nid après une pluie diluvienne bleutée comme on n'en avait pas vue depuis longtemps. Portes et portails, autrefois cloués, ont été emportés par la crue des eaux... entraînant du même coup ses occupantes affolées, parties se reloger...

Un villageois tout trempé de sagesse regardait la scène depuis plus d'un demi-siècle. Aussitôt, il mit en garde la brave dame visiblement ébranlée de tant de liberté. « Vous vous sentez rassurée? Vous croyez avoir compris? Tant mieux! Mais sachez maintenant qu'il est **un état bien dangereux : croire comprendre** » (Valéry, 1941 : 63). Il se présenta en soulevant galamment son chapeau : «Paul VALÉRY¹, enchanté Madame».

⁴⁴ Paul Valéry. 1941. *Tel quel I*. Paris : Gallimard, p. 63.

Si bien j'ai commencé ce mémoire avec le goût de comprendre, je sais trop bien que je suis loin d'avoir tout compris. En fait, c'est à peine si je commence à saisir. Mais je suis infiniment reconnaissante de mon évolution vers une meilleure appréhension de moi-même, des autres et du monde. J'ai trouvé Mon mensonge et plus d'une contre-vérité...

Pour ce faire, j'ai travaillé sur plusieurs registres à la fois. J'ai dû m'observer sans jugement, faire des liens entre mon passé et mon présent, analyser, appréhender, interpréter. En même temps, j'ai pu entrer en relation avec mes émotions : je les ai accueillies d'abord en silence, puis je les ai exprimées et je les ai libérées. J'ai aussi expérimenté ma capacité à ressentir la vie dans mon corps, à la laisser s'exprimer et à me libérer. J'ai trouvé une voie pour être en contact avec mon essence, lieu où réside l'amour inconditionnel, la paix, la plénitude et toutes les forces nécessaires pour m'aider à transcender mes blessures ainsi que pour parcourir le chemin de la guérison en profondeur. Enfin, la démarche trans-générationnelle m'a apporté du réconfort et ce, sans compter une identité filiale.

Le plus important sur le plan personnel est que l'ensemble de cette démarche me permette de me sentir différente : vraiment résiliente, bien dans mon corps, en paix avec mes ancêtres, remplie d'amour. Sur le plan professionnel, je suis devenue une praticienne-chercheuse, militante-accompagnante avec une mission de vie confirmée, capable d'ouverture, d'actualisation et de renouvellement. Cela signifie qu'il y aura toujours de la place en moi pour tenter de comprendre...

Vous vous souviendrez que tout cela a commencé simplement avec le goût de l'écriture, à la recherche d'un regard nouveau sur ma pratique et sur moi-même. Je n'ai pas été déçue avec mon premier processus d'écriture autobiographique. Je n'avais pas parlé de moi depuis très longtemps puisque mon travail consistait surtout à écouter les autres. Je me suis donc rendue compte, entre autres, que j'en étais arrivée à occulter ma propre relation à la violence, alors que celle-ci s'était infiltrée jusque dans mon corps.

Loin d'être repue, cette découverte m'a conduite à écrire d'autres textes encore, puis à commencer à tisser des liens et à formuler des questions. Comme l'appétit vient en mangeant, j'ai eu encore plus le goût de l'écriture. Pour en savoir plus, je me suis donc lancée dans l'écriture symbolique de ce qui devait au départ être un roman... Enfin, jusqu'au jour où, au bout de cinq chapitres seulement, je me suis trouvée dans l'impossibilité complète d'écrire un seul mot de plus, pas même une petite lettre. *J'ai planté exactement à l'endroit même où ma Rivière de la Vie s'était également engouffrée.* Cela n'avait rien à voir avec le simple syndrome de la page blanche. C'était bien plus grave.

L'impuissance m'avait rattrapée. En pénétrant dans le vif de ma blessure, la crise existentielle venait de me frapper de plein fouet. Quelle chance! Quel heureux malheur! *(Mais croyez-moi, je ne disais pas ça à l'époque... loin de là!)*

Accompagnée par Jeanne-Marie Rugira qui a cru en moi – parce que moi, je ne croyais plus à rien, j'ai commencé la tâche la plus importante de ma vie : mon devoir d'humain, ma reconstruction! Il m'a d'abord fallu accepter que j'avais une **blessure sacrée**

et concéder que c'est elle justement qui allait devenir le **fondement de ma quête de sens**. *Plus facile à dire qu'à faire... J'ai été tentée à quelques occasions de tout laisser tomber, de repousser cette blessure au plus profond de moi pour qu'elle se taise à tout jamais... dans l'abbaye, avec les autres...*

Quand j'ai commencé cette démarche psycho corporelle, j'étais si mal en point. Je n'arrivais pas à comprendre comment j'avais pu me rendre jusqu'à avoir des parties de moi détachées de mon corps. Par contre, j'écrivais. L'écriture a été le fil qui m'a tenue à la vie... En parallèle, je découvrais l'approche trans-générationnelle qui bientôt me fournirait des explications importantes sur la transmission de la souffrance qui jusque-là m'avaient échappées. Je lisais également entre autres sur les traumatismes que peut engendrer la violence; mais cette fois, je lisais pour moi! Aussi sur la résilience afin de comprendre mon parcours de personnalité résiliente et surtout comprendre pourquoi il me semblait être arrivée au bout de l'élastique qui m'avait toujours permis le rebond. Dans cette quête de dignité humaine, au bout d'un moment, quand j'ai su qu'il pouvait y avoir de la lumière en moi, j'ai aussi entamé un parcours spirituel avec en son centre l'amour...

Si bien que je me suis retrouvée, au moment d'asseoir mon analyse, avec une bonne quantité de données à interpréter que je me suis mise à regarder en rapport dialogique, par mode d'écriture. Je suis allée de découverte en découverte (ah l'heuristique!); *les unes saisissantes, les autres parfois rebutantes, mais toutes très touchantes*. En lisant puis en écrivant pour tenter de faire du sens, ont émergé un certain nombre de choses sur moi, sur ma vie, ma pratique, les autres, le monde... que j'ai tenté de partager avec vous.

Le fait d'avoir réalisé cette démarche de recherche m'a appris qu'en tant qu'auteur de sa vie, quand on cherche profondément en soi (mais aussi à l'extérieur), on trouve un monde insoupçonné, des ressources... Mon potentiel d'actualisation s'est déployé tel que le sous-tend le courant humaniste existentiel :

Ce courant met l'accent sur la qualité de l'expérience subjective consciente du sujet, sur sa capacité à assumer son existence, à être l'auteur de sa vie et à réaliser son plein potentiel. [...] Il mise sur le fait qu'il a la capacité de prendre conscience de ses difficultés actuelles, de les comprendre et de changer ses attitudes et ses comportements en conséquence. Dans ce courant, on conçoit que les problèmes résultent des barrages rencontrés au cours de sa vie qui ont fait en sorte que la personne en est venue à perdre le contact et à renier des parties d'elle-même. (Société québécoise des psychothérapeutes professionnel-le-s, 2007 : s.n.d.p.)

Le fait que je me sois ouverte dans l'optique d'un renouvellement de regard sur moi et sur ma pratique, *en acceptant de sortir des jupons de l'idéologie féministe qui jusque-là avait été un dogme religieux pour moi*, m'a permis de réaliser à quel point j'étais avide de transformation. Ainsi, en tant que survivante de violence qui tentait de sortir d'une crise sans nom, par la métamorphose qui s'est opérée à bien des égards sur le plan personnel, j'ai pu réaliser un retour critique sur ma pratique professionnelle et élargir mes horizons - tel que mis de l'avant à la maîtrise en Étude des pratiques psychosociales.

J'ai bien sûr repris le flambeau féministe par conviction et aussi *par attachement, par loyauté et par désir d'appartenance*, mais cette fois en le questionnant de l'intérieur jusque dans quelques-uns de ses fondements théoriques, en supposant sans doute que ça pourrait éventuellement – mais ça n'est pas garanti - lui donner une plus grande force de cohésion et

une plus grande ouverture. *J'ai osé des ruptures... et ne serait-ce que pour cela, je suis fière.*

J'ose croire en tout cas que ce parcours intense saura en inspirer d'autres qui comme moi se seront donnés la tâche ardue de désenchevêtrer l'amour et la violence dans leur vie ou dans celle des autres qu'elles/ils accompagnent.

Je sens tellement que ce magnifique travail d'accompagnement, dans un cadre féministe ou non, peut s'appuyer sur les principes existentiels humanistes qui nous rejoignent dans nos droits en tant que femmes ou en tant qu'hommes, à savoir :

son droit au respect de ses cinq dimensions principales : physique, affective, cognitive, sociale et spirituelle;

son droit à valoriser son corps et ses sensations, à satisfaire ses besoins vitaux fondamentaux, à exprimer ses émotions;

son droit à construire son unicité, cela dans le respect de la spécificité de chacun (*droit à la différence*);

son droit à s'épanouir et réaliser tout son être, sans se limiter à l'avoir et au faire, à élaborer ses propres valeurs individuelles, sociales et spirituelles. (Ibid.)

Je m'efforcerais donc chaque jour d'y revenir, de me choisir, de choisir la Vie.

De plus, si la vie continue son œuvre, j'aimerais marcher, comme je l'ai déjà indiqué, sur la route de la résilience, à la découverte de facteurs de protection et de tuteurs de résilience inscrits dans les cultures, afin de les partager et les rendre plus accessibles et universels. J'aimerais aussi proposer cette démarche à d'autres praticiens.

Maintenant, je peux confirmer ce que Peter Eric Craig disait si bien à propos de l'après-recherche heuristique : « La recherche heuristique constitue dans un premier temps un défi existentiel, une expérience de vie essentielle et stimulante et se poursuit après la phase de communication par une quête perpétuelle du savoir et du sens: la recherche d'un regain de vie et d'une nouvelle perspective. » (Craig, 1978 : 12)

Merci beaucoup de m'avoir lue; votre accompagnement tout au long de ce processus chers lectrices et lecteurs – sans que vous le sachiez - a été mon phare. En songeant que vous n'étiez pas bien loin, vous avez contribué à donner un sens à cette démarche, un sens à ma vie.

Linda Tremblay

BIBLIOGRAPHIE

- ABRAHAM, Nicolas et TOROK, Maria. 1978. L'écorce et le noyau. Paris : Aubier Flammarion. 48 p.
- AMERICAN PSYCHIATRIC ASSOCIATION. 2000. Diagnostic and statistical manual of mental disorders (DSM-IV-TR). Washington : American Psychiatric Association Publications. 943 p.
- ANCELIN SCHÜTZENBERGER, Anne. 1993. Aïe mes Aïeux ! Liens transgénérationnels, secrets de famille, syndrome d'anniversaire, transmission des traumatismes et pratique du génogramme. Paris : La Méridienne, Desclée de Brouwer. ISBN 2-220-04057-7. 257 p.
- ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES NATIONS-UNIES. 1994. Convention interaméricaine pour la prévention, la sanction et l'élimination de la violence contre les femmes appelée «Convention de Belém do Pará», Adoptée à Belém do Pará, Brésil, le 9 juin 1994, lors de la vingt-quatrième session ordinaire de l'Assemblée générale des Nations-Unies
- ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES NATIONS-UNIES. 1993. Déclaration des Nations-Unies pour l'élimination de la violence envers les femmes. Adoptée en 85e séance plénière le 20 décembre 1993. 6 pages. Disponible sur le site <http://daccessdds.un.org/doc/UNDOC/GEN/N94/095/06/PDF/N9409506.pdf?OpenElement>
- ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES NATIONS-UNIES. 1989. Convention relative aux droits de l'enfant. Adoptée et ouverte à la signature, ratification et adhésion par l'Assemblée générale dans sa résolution 44/25 du 20 novembre 1989. Entrée en vigueur le 2

- septembre 1990, conformément à l'article 49. Disponible sur le site <http://www.ohchr.org/french/law/crc.htm>
- BLONDIN, Robert. 1985. Le mensonge amoureux. Montréal : Les Éditions de l'Homme. ISBN 2-7619-0554-7. 174 p.
- BOIS, Danis. 2006. Le moi renouvelé. Introduction à la somato-psychopédagogie. Paris : Éditions Point d'Appui. 251 p.
- BOIS, Danis. 2005. Corps sensible et transformation des représentations. Propositions pour un modèle perceptivo-cognitif de la formation d'adulte. Thèse présentée à l'Université de Séville comme exigence partielle du Doctorat en didactique et organisation des institutions éducatives.
- BOIS, Danis 2002. Un effort pour être heureux. Paris : Éditions Point d'Appui. 110 p.
- BOIS, Danis 2001. Le sensible et le mouvement. Paris : Éditions Point d'Appui. 146 p.
- BOULAD-AYOUB, Josiane. 1991. L'activité symbolique dans la vie sociale. Paris : Dans la collection Recherche et théorie (R&T) UC-021. 217 p.
- BRILLON, Pascale. 2004. Se relever d'un traumatisme: Réapprendre à vivre et à faire confiance. Montréal : Les Éditions Québecor. 280 p.
- CHAPUT Monique, GIGUÈRE Paul-André et VIDRICAIRE André (Coord.). 1999. Le pouvoir transformateur du récit de vie. Acteur, auteur et lecteur de sa vie. Paris/Montréal.
- CHARRA, Clément. 2005. Les traumatismes de la femme enceinte; particularités de présentation et prise en charge initiale. Thèse de doctorat en médecine. France : Faculté de Médecine de Dijon.
- CHICOINE, Jean-François et LEMIEUX, Johanne. 2005. "Les troubles de l'attachement en adoption internationale : *les attachements particuliers*". Dans Société de pédiatrie internationale/Le journal des professionnels de l'enfance. Avril 2005. Article disponible sur le site :

http://www.meanomadis.com/Content/show_articles.asp?ID=486

- CLOAREC, Christine. 2001. La dynamique des transmissions trans et intergénérationnelles au travers du génogramme chez les adolescents suicidants et suicidaires. Mémoire pour l'obtention du D.E.S.S. de Psychologie clinique et pathologique « Psychopathologie des déviations et des exclusions ». France : Université occidentale de Bretagne.
- CONDAMIN, Andrée. 2000. « La recherche heuristique ou Le désir de chercher comme désir d'exister ». Dans Thèse de doctorat : La traversée du miroir ou La découverte d'un nouveau plus à l'enseignement après une révision en question professionnelle. Ste-Foy : Université Laval, 1994.
- CORBEIL, C., PÂQUET-DEEHY, A., LAZURE, C. et al. 1983. L'intervention féministe. L'alternative au sexisme en thérapie. Montréal : Éditions Saint-Martin. 188 p.
- CORNEAU, Guy. 2003. Père manquant fils manqué. Montréal : Édition Club Québec-Loisirs Inc. ISBN 2-7619-1850-9. 199 p.
- CORNEAU, Guy. 1996. L'amour en guerre; des rapports hommes-femmes, mères-fils, pères-filles. Québec : Les Éditions de l'Homme. ISBN 2-7619-1343-4. 253 p.
- CRAIG, Peter Erik. 1978. La méthode heuristique: une approche passionnée de la recherche en sciences humaines. Thèse de doctorat en éducation. Boston : Boston University Graduate school of Education. Traduction du chapitre consacré à la méthodologie par A. HARAMEIN, 1988.
- CYRULNIK, Boris. 2004. Les vilains petits canards. Paris : Odile Jacob. ISBN 2-7381-1523-3. 241 p.
- CYRULNIK, Boris. 2002. Un merveilleux malheur. Paris : Odile Jacob. ISBN 2-7381-1125-4. 218 p.
- CYRULNIK, Boris. 2000. Les nourritures affectives. Paris : Odile Jacob. ISBN 2-7381-0791-5. 252 p.

- CYRULNIK, Boris. 1989. Sous le signe du lien ; une histoire naturelle de l'attachement. Paris : Hachette Littérature, Pluriel Psychologie. ISBN 2-01-278871-8. 319 p.
- DAIGNEAULT, Jacques. 2002. L'Opéra de Geneviève et Notes biographiques. Disponible sur le site (http://jd.levinux.org/Livres/Hopera_pour_Genevieve/index.html)
- DE BEAUVOIR, Simone. 1972. Tout compte fait. Paris : Gallimard. 513 p.
- de SAINT-EXUPERY, Antoine. 1942. Pilote de guerre. Paris : Gallimard. 200 p.
- DESROCHE Henri. 1991. Entreprendre d'apprendre. D'une autobiographie raisonnée aux projets d'une recherche-action. Paris: Éditions ouvrières.
- DESROCHE, Henri. 1971. Apprentissages en sciences sociales et éducation permanente. Paris : Les Éditions ouvrières. 200 p. (chap. II: 47-77)
- DE VILLERS, Guy. 1996. L'approche biographique au carrefour de la formation des adultes, de la recherche et de l'intervention. Le récit de vie comme approche de recherche-formation. Paris : L'Harmattan. (ISBN : 2-7384-4621-3). 204 p.
- DO, Kim Liên. 2003. L'exploration du Dialogue de Bohm comme approche d'apprentissage - Une recherche collaborative. Thèse de doctorat en technologie de l'enseignement, Faculté des Sciences de l'éducation. Québec : Université Laval.
- DOMINICÉ, Pierre. 2007. La formation biographique. Paris : L'Harmattan. ISBN : 978-2-296-02942-2. 292 p.
- DOMINICÉ, Pierre. 2002. L'histoire de vie comme processus de formation. Paris : L'Harmattan. 255 p.
- DU SABLON, Claire. 2001. Chronologie de l'histoire des femmes au Québec. (s.n.d.p.). Article disponible sur le site <http://pages.infinit.net/histoire/femmes.html>
- EIGUER, Alberto, CAREL, A. et al. 1997. «L'intérêt pour le trans-générationnel dans la thérapie familiale psychanalytique». Dans Le générationnel. Approche en thérapie familiale psychanalytique. Paris : Dunod. 200 p. Cet article est aussi disponible sur

le site :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=CPSY&ID_NUMPUBLIE=CSPY_023&ID_ARTICLE=CSPY_023_0101

FARIA-FORTECOEF, Clarisse. 2006. «Le moment du journal dans la recherche en éducation, entretien avec le professeur RÉMI HESS». Vendredi 3 novembre 2006.

FÉDÉRATION DES RESSOURCES D'HÉBERGEMENT POUR FEMMES VIOLENTÉES ET EN DIFFICULTÉ DU QUÉBEC. (s.d.) Problématique et statistiques. Article disponible sur le site <http://www.fede.qc.ca/>

FEMMES AUTOCHTONES DU QUÉBEC INC, NOËL, Denise, TASSÉ, Louise. 2001. Les quatre savoirs de Mali Pili Kisos. Montréal. ISBN 2-922779-00-9. 152 p.

FEMMES AUTOCHTONES DU QUÉBEC INC, SAVARD, Andrée. 2001. Apitendemowin, Rapport du premier séminaire au sujet des agressions à caractère sexuel en milieu autochtone / Report of the first seminar dealing with sexual assault in the aboriginal milieu. Montréal : Publication bilingue Français-Angais. ISBN 2-9803652-9-7. 154 p.

FEMMES AUTOCHTONES DU QUÉBEC INC. 2000. Pimadiziwin, Puissions-nous vivre en des temps de paix où le respect anime la paix. Montréal : Publication bilingue Français-Angais. ISBN 2-9803652-8-9. 159 p.

GAIGNON, Christophe. 2006. De la relation d'aide à la relation d'être. La réciprocité transformatrice. Paris: Éditions de l'Harmattan. 211 p.

GALVANI, Pascal. 2003. L'autoformation par la recherche dans la maîtrise en étude des pratiques psychosociales. Communication présentée au congrès de l'ACFAS, 17 p. Texte inédit.

GALVANI, Pascal (s.a.) « Autoformation et dimension existentielle ». Article disponible sur <http://www.barbier-rd.nom.fr/autoformexist.html>

- GARNEAU, Jean. 2004. «La résilience, reflet de notre époque». Dans le magazine électronique La lettre du psy, vol. 8, no 9: Octobre 2004. Disponible sur le site : <http://www.redpsy.com/infopsy/resilience.html>
- GARNEAU, Jean. 1997. «À quoi servent les émotions ?». Dans le magazine électronique La lettre du psy, vol. 1, no 2: Octobre 1997
- GAUJELAC, Vincent de. 1999. L'histoire en héritage. Paris : Desclée de Brouwer. 222 p.
- GERMAIN, Claude. 1997. « Les paradigmes de recherche en éducation : remarques d'ordre épistémologique ». Dans L. Duquette, M. Jezak, D. Renié et R. Courchène, Méthodologies de recherches empiriques en langues secondes et étrangères : nouvelles perspectives. Ottawa : Centre de recherche en enseignement et apprentissage des langues, Université d'Ottawa, p. 2-7.
- GODON, Martin. 2004. L'existentialisme selon Jean-Paul Sartre. Montréal : Cégep du Vieux-Montréal. (s.n.d.p.). Article disponible sur le site <http://www.cvm.qc.ca/encephi/CONTENU/articles/existentialismesartrien.htm>
- GOUVERNEMENT DU QUÉBEC. 2004. Les femmes autochtones du Québec : La problématique de la violence. Québec : Secrétariat à la condition féminine.
- GOUVERNEMENT DU QUÉBEC. 2001 a). Entente multisectorielle relative aux enfants victimes d'abus sexuels, de mauvais traitements physiques ou d'une absence de soins menaçant leur santé physique. Québec : Ministère de la Santé et des Services sociaux, Direction des communications. 41 p.
- GOUVERNEMENT DU QUÉBEC. 2001 b). Guide d'intervention médico-sociale pour répondre aux besoins des victimes d'agression sexuelle. Québec : Ministère de la Santé et des Services sociaux, Direction des communications.
- GOUVERNEMENT DU QUÉBEC. 2001 c). Orientations gouvernementales en matière d'agression sexuelle. Québec : Ministère de la Santé et des Services sociaux, Direction des communications. 90 p.

- GOUVERNEMENT DU QUÉBEC. 2001 d). Orientations gouvernementales en matière d'agression sexuelle - Plan d'action. Québec : Ministère de la Santé et des Services sociaux, Direction des communications. 23 p.
- GOUVERNEMENT DU QUÉBEC. 2001 e). Protocole d'intervention médico-sociale. Québec : Ministère de la Santé et des Services sociaux, Direction des communications. 29 p.
- GOUVERNEMENT DU QUÉBEC. 1995 a). Les agressions sexuelles : STOP. Rapport du groupe de travail sur les agressions à caractère sexuel. Québec : Gouvernement du Québec. 175 p.
- GOUVERNEMENT DU QUÉBEC. 1995 b). Prévenir, dépister, contrer la violence conjugale : Politique d'intervention en matière de violence conjugale. Québec : Ministère de la Santé et des Services sociaux, du Ministère de la Justice, du Secrétariat à la condition féminine, du Ministère de la Sécurité publique, du Ministère de l'Éducation, du Secrétariat à la famille. ISBN : 2-550-25162-8. 71 p.
- GOYER, Christiane. 2004. «De la démarcation entre critères d'ordre scientifique et d'ordre éthique en recherche interprétative». Dans Recherches qualitatives, vol. 24, 2004. (Pp.3-17).
- GOHIER, Christiane. 1997. «Du glissement de la macro à la microanalyse ou du comment en éducation le sujet est redevenu le centre du monde », dans C. Baudoux et M. Anàdon, La recherche en éducation, la personne et le changement, Les cahiers du LABRAPS, 23, 41-54 (349 p., chap. 3).
- GUSDORF, Georges. 1963. Kierkegaard (Philosophes de tous les temps), Traduit par P.H. Tisseau. Paris : Seghers. 215 pages.
- GUYOTAT, Jean. 1980. Mort, naissance et filiation, études de psychopathologie sur le lien de filiation. Paris : Masson. 172 pages.
- HAINEAULT, Doris-Louise (sous la direction de R. Pelletier et al.). 1990. Faire métier d'une enfance singulière. Psychanalyse : Vision du monde?. Montréal : Méridien.

- HERS FONDATION. 2002. Hysterectomy Alternatives & Consequences. Article disponible sur le site : www.hersfoundation.org/french/facts.html - 17k
- HESS, Rémy. 1998. La pratique du journal : l'enquête au quotidien, Paris : Anthropos, coll. "Exploration interculturelle et science sociale", 142 pages.
- HUMPICH, Marc, RUGIRA, Jeanne-Marie. 2006. L'analyse par mode d'écriture. Notes de cours du Mestrado en psychopédagogie perceptive et de l'action : Université Moderne de Lisbonne. Texte inédit.
- JACQUARD, Albert. 2002. De l'angoisse à l'espoir; Leçons d'écologie humaine. Paris : Calmann-Lévy. ISBN 2-7021-3271-5. 137 p.
- JOSSO, Marie-Christine. 1998. « Cheminer avec : interrogations et défis posés par la recherche d'un art de la *convivance* en histoire de vie ». Dans PINEAU ÉDITEUR. 1998. Accompagnement et histoire de vie. Paris : L'Harmattan : collection histoire de vie et formation.
- JOSSO, Marie-Christine. 1991. Cheminier vers soi. Paris : L'âge d'Homme. ISBN-10: 2825101168. et ISBN-13: 978-2825101162 447 p.
- KRISTEVA, Julia. 1993. Les nouvelles maladies de l'âme. Paris : Fayard. 284 p.
- LANDRY, Blanche. 2005. L'APCS, Approche psycho-corporelle-spirituelle, Une thérapie globale et intégrée qui fonctionne. Lorraine, Québec, Canada. Disponible sur <http://www.psycho-ressources.com/bibli/apcs.html>
- LANDRY, Reine. 1997. Le cri de l'adopté. Montréal : Mouvement Retrouvailles. ISBN 2-9805706-0-5. 174 p.
- LANGLOIS, Doris et Lise. 2005. La psychogénéalogie, transformer son héritage psychologique. Québec : Les Éditions de l'Homme. 332 p.
- LANI-BAYLE, Martine. 1997. L'histoire de vie généalogique d'Oedipe à Hermès. Paris : L'Harmattan.

- LAPOINTE, S. 2001. « Vingt-cinq ans de formation en psychosociologie à Rimouski ». Dans Carl Dubé et Roger Tessier (sous la direction de). 2000. Une profession aux multiples visages. Les créations Avatar enr. ISBN : 2-9807079-0-2. 397 p. Pp. 177-187.
- LAROUCHE, Ginette. 1987. Agir contre la violence. Montréal : La Pleine Lune. 1987. 549 p.
- LECAM, Florence. 2003. « Le Grimoire ». Article disponible sur le site internet www.flecarn.com.
- LÉVEILLÉE, Suzanne. 2002. «Questionnements et hypothèses quant à la compréhension psychologique». Dans Violence conjugale : Luttres de femmes et modernités. Préparé par Côté, Andrée; Léveillé, Suzanne; McAll, Christopher; Côté, Denise; Lamarche, Lucie. Montréal: Escale pour Elle. 104 p.
- L'INSERM. 2005. Attachement et pratiques éducatives parentales ; Rapports d'expertise collective. ISBN 2-85598-845-4. 442 p. Chapitre 8 disponible sur le site http://ist.inserm.fr/basisrapports/trouble_conduites/chap08.pdf
- MANDELA, Nelson. 2002. «Avant-propos» du Rapport mondial sur la violence et la santé : résumé. Organisation mondiale de la Santé. Genève. Suisse. 52 p. Disponible sur site de l'OMS http://www.who.int/violence_injury_prevention/violence/world_report/en/summary_fr.pdf
- MATHEWS, Frederick, FRAPPIER, Jean-Yves. 1995. Décider de réagir: les adolescents et les agressions sexuelles. Santé Canada. ISBN 0-662-61980-3. 26 p.
- MENTHONNEX, A. 1995. Le service social et l'intervention sociale. Genève: Éditions I.E.S.
- MUCCHIELLI, Alex. (Sous la direction de). 2004. Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales. 2e édition, mise à jour et augmentée. Paris : A. Colin, Collection "Dictionnaire". ISBN 2-200-26829-7. 303 p.

- NADEAU, Jean-Guy. 1989. «Un modèle praxéologique de formation expérientielle». Éducation permanente, No 100/101, p. 97-107.
- NOËL, Agnès. 2000. La gymnastique sensorielle selon la méthode Danis Bois. Paris : Éditions Point d'Appui. 288 p.
- OLLIVIER, M. et TREMBLAY, M. 2000. Questionnements féministes et méthodologie de la recherche, Paris et Montréal : L'Harmattan, Coll. « Outils de recherche ».
- OTERO, Marcelo. 2000. «Les stratégies d'intervention psychothérapeutique et psychosociale au Québec; La régulation des conduites». Dans Sociologie et sociétés, vol. XXXII, n° 1, printemps 2000. Article disponible aussi sur le site : <http://www.erudit.org/revue/socsoc/2000/v32/n1/001537ar.html>
- OUELLET Diane, DAMANT Dominique. 2007. La violence exercée par les femmes : mieux comprendre pour mieux intervenir, Programmes de mobilisation des collectivités 2006-2007. Cet article est disponible sur le site http://www.criviff.qc.ca/pdf/rech_156.pdf
- PÂQUET-DEEHY, Ann (sous la direction de). 1992. Apprendre à intervenir auprès des femmes violentées ; Synthèse d'une recherche-action sur une expérience de formation féministe. Centre national d'information sur la violence dans la famille, Agence de santé publique du Canada. Ottawa (Ontario). 28 p. Article disponible sur le site http://www.phac-aspc.gc.ca/nfcv-cnivf/violencefamiliale/html/feminterven_f.html
- PAILLÉ A., MUCCHIELLI A. 2005. L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales. Paris : Armand Colin Éditeur. 211 p.
- PHARAND, Sylvie. 1998. Conscience féministe et pouvoir d'agir, Les Centres de femmes, une pépinière de pratiques pour la santé mentale des femmes. L'R des Centres de femmes du Québec. Montréal. 76 p.
- PILON, Jean-Marc. 2005. «L'accompagnement d'une recherche praxéologique de type science-action». Dans Formation des adultes aux cycles supérieurs Quête de savoirs,

de compétences ou de sens ? Sous la direction de Carol Landry et de Jean-Marc Pilon. Presses de l'Université du Québec. (Pp. 70 –99).

PILON, Jean-Marc. 2003. «Les relations humaines à l'Université du Québec à Rimouski». Colloque sur la pratique de la psychologie des relations humaines 2002 « Les relations humaines : d'où venons-nous et où allons-nous?». Dans Interactions Vol. 7, no 1, printemps 2003. (Pp. 20-26).

PILON, J.-M. et DESMARAIS, D. 1996. Pratiques des histoires de vie. Paris/Montréal : L'Harmattan/L'Harmattan Inc. 204 p.

PIMENTEL, Silvia et al. 1998. (en portugais) Estupro : crime ou «cortesia», Abordagem sociojuridica de gênero. Porto Alegre, Brésil: Sergio Antonio Fabris Editor. 288 p.

PIMENTEL, Silvia et al. 1993. (en portugais) A figura/personagem mulher em processos de familia. Porto Alegre, Brésil : Sergio Antonio Fabris Editor. 157 p.

PINEAU, Gaston et Le GRAND, J.-L. 2002. Les histoires de vie. Paris : Presses universitaires de France, coll. Que sais-je. 127 p.

PRESSE CANADIENNE 04 mars 2005 : « La condition de la femme a empiré en 10 ans selon l'ONU » en référence à : Conférence internationale sur les droits des femmes de l'O.N.U. 2005 : Rapport «Pékin trahi». New York. 207 p.

PRUD'HOMME, Diane et BILODEAU, Dominique. 1999. Vivre avec la peur, c'est assez! Montréal : Les Éditions Logiques. ISBN 2-89381-622-3. 297 p.

RILKE, Rainer Maria. 2006. Lettres à un jeune poète. Paris : Éditions Gallimard, Collection Folio plus classiques. ISBN-10: 2070321630, ISBN-13: 978-070321636. 155 p.

REGROUPEMENT PROVINCIAL DES MAISONS D'HÉBERGEMENT ET DE TRANSITION POUR FEMMES VICTIMES DE VIOLENCE CONJUGALE 2004. Les hommes, s'ouvrir à leurs réalités et répondre à leurs besoins ou Comment fabriquer un problème ; Analyse du rapport du comité de travail en matière de

prévention et d'aide aux hommes (Rapport Rondeau). Disponible sur le site:
<http://www.maisons-femmes.qc.ca/actualites/comm-2007-03-07.html>

REGROUPEMENT PROVINCIAL DES MAISONS D'HÉBERGEMENT ET DE
 TRANSITION POUR FEMMES VICTIMES DE VIOLENCE COMJUGALE 2002.
Mémoire du Regroupement sur l'Avant-projet de loi sur le système correctionnel du
 Québec. Montréal. 23 p. Disponible sur leur site : <http://www.maisons-femmes.qc.ca>.

REGROUPEMENT PROVINCIAL DES MAISONS D'HÉBERGEMENT ET DE
 TRANSITION POUR FEMMES VICTIMES DE VIOLENCE COMJUGALE. 1990.
Charte d'intervention. Disponible sur leur site : <http://www.maisons-femmes.qc.ca>.

RÉSEAU QUÉBÉCOIS D'ACTION POUR LA SANTÉ DES FEMMES. (s.d.) Petite
 histoire d'un grand mouvement. Article disponible sur le site du RQASF
<http://www.rqasf.qc.ca/>.

RICHARDSON, Jan I. 2001. Le Guide sur le traumatisme vicariant : Solutions
 recommandées pour les personnes luttant contre la violence. Centre for Research on
 Violence Against Women and Children de London-Ontario. Pour l'Unité de
 prévention de la violence familiale. Santé Canada. © Sa Majesté du chef du Canada.
 Cat. H72-21/178-2000F, ISBN 0-662-85182-X. 139 pages. Disponible sur le site
http://www.phac-aspc.gc.ca/ncfv-cnivf/violencefamiliale/femabus_f.html

ROGERS, Carl. 1968. Le développement de la personne. Paris : Dunod. 283 p.

ROY, Claude. 1984. Temps variable avec éclaircies. Paris : Gallimard.

RUGIRA, Jeanne-Marie. 2000. «Pouvoirs procréateurs de l'histoire de vie : entre la crise et
 l'écrit». Dans : Marie-Christine Josso (sous la direction de). La formation au cœur
 des récits de vie : Expériences et savoirs universitaires. L'Harmattan. ISBN : 2-7384-
 8957-5. 314 pages. (Pp47-74)

RUGIRA, Jeanne-Marie. 1995. «Le pouvoir structurant du récit de vie : entre la crise et
 l'écrit». Dans Le pouvoir transformateur du récit de vie. Actes du deuxième

symposium du Réseau québécois pour la pratique des histoires de vie. Préparé par Monique Chaput, Paul-André Giguère et André Vidricaire (coordonnateurs). L'Harmattan. ISBN : 2-7384-7553-0. 201 pages. (Pp. 21-37)

SAMUELS, Carole (sous la direction de), TREMBLAY, Linda, CHAMBERS, Tania. 2007. (En anglais) From Rights to reality. Implementing child rights in early childhood: Exploration of Early Childhood activities and the development of a Positive Agenda targeting young children in Jamaica based on General Comment 7. Early Childhood Commission of Jamaica in collaboration with the Bernard Van Leer Foundation and the United Nation's Committee on the Rights of the Child (UNCRC). Kingston, 67 pages

SANTÉ CANADA, SUDERMANN, M., JAFFE, Peter. 2004 Les enfants exposés à la violence conjugale et familiale : Guide à l'intention des éducateurs et des intervenants en santé et en services sociaux. Pour l'Unité de la prévention de la violence familiale. Catalogue 72-21/163-1998F
ISBN 0-662-83267-1. Disponible sur le site: <http://www.phac-aspc.gc.ca/nc-cn>

SANTÉ Canada. 1999. Les effets de la dépression et de la maniaco-dépression sur les familles. Ministre des Travaux publics et Services gouvernementaux Canada . (Cat. H39-461/199F - ISBN 0-662-83462-3)

SARTRE, Jean-Paul. 1960. Questions de méthode. Paris: Gallimard. Collection Idées. No 140. 251 p.

SERVANT-SCHREIBER, David. 2003. Guérir. Paris : Éditions Robert Laffont. ISBN 2-221-09762-9. 301 p.

SINGER, Christiane. 2001. Où cours-tu? Ne sais-tu pas que le ciel est en toi? Paris : Éditions Albin Michel. 175 p.

SINGER, Christiane. 1996. Du bon usage des crises. Paris : Éditions Albin Michel. 147 p.

SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE DES PSYCHOTHÉRAPEUTES PROFESSIONNEL-LE-S. 2007. Article disponible sur le site <http://www.sqpp.org/methodes.htm>:

- ST-ARNAUD, Yves. 2005. J'aime. Comment garder l'amour longtemps. Québec : Les Éditions de l'Homme. ISBN 2-7619-2070-8. 105 p.
- STATISTIQUE Canada, VAILLANCOURT, R. et TAYLOR-BUTTS, A. 2007. Les maisons d'hébergement au Canada : feuillets d'information pour le Canada, les provinces et les territoires 2005-2006. Centre canadien de la statistique juridique. No 85-404-XIF au catalogue ISSN 1715-3689. 30 pages, p.6. Article disponible sur le site http://dsp-psd.pwgsc.gc.ca/collection_2007/statcan/85-404-X/85-404-XIF2007000.pdf
- TESSIER, Gisèle. 1997. Comprendre les adolescents : lectures psychologiques et pratiques éducatives. Rennes : Presses universitaires de Rennes. (Didactique éducation). 130 p.
- UN SECRETARY GENERAL. 2006. Violence Against Children in the Caribbean Region - Regional Assessment. Panama: UNICEF. 88 p.
- VALERY, Paul. 1941. Tel quel I. Paris : Gallimard.
- VERNET, Pierre-Camille. 2007. « École de thérapie manuelle ». Article disponible sur le site <http://www.somathopathie.com>
- WEINEHALL, Katarina Dr. 2005. Grandir dans la proximité de la violence familiale : des adolescent-e-s racontent la violence familiale. Suède. Disponible sur le site http://sisyphe.org/article.php3?id_article=2103.

OUVRAGES TECHNIQUES ET DE RÉFÉRENCE

- BLOUIN, Maurice; BERGERON, Caroline. 1997. Dictionnaire de la réadaptation, tome 2 : termes d'intervention et d'aides techniques. Québec : Les Publications du Québec, 1997, 164 p.
- (AUTEURS VARIÉS). 2005. Critical Incident Stress Debriefing Model. Critical Incident Stress Foundation. Disponible sur <http://www.icisf.org>
- GALVANI, Pascal. 2004. Recueil de textes, Accompagnement Méthodologique I. Rimouski. 127 p.

ANNEXE I

**Liste des travaux publiés et communications de l'auteure du mémoire
Linda Tremblay**

Recherches et publications :

- SAMUELS, Carole (sous la direction de), TREMBLAY, Linda, CHAMBERS, Tania. 2007. (En anglais) From Rights to reality. Implementing child rights in early childhood: Exploration of Early Childhood activities and the development of a Positive Agenda targeting young children in Jamaica based on General Comment 7. Early Childhood Commission of Jamaica in collaboration with the Bernard Van Leer Foundation and the United Nation's Committee on the Rights of the Child (UNCRC). Kingston, 67 pages.
2006. L'insécurité alimentaire: Ça ne se conte pas... Pourtant, ça compte! Évaluation des pratiques alternatives en sécurité alimentaire. Table de concertation pour la sécurité alimentaire en Gaspésie et aux Îles-de-la-Madeleine. Sainte-Anne-des-Monts (Qc). Version originale 263 pages + Annexes. Synthèse de recherche 42 pages. Disponible sur CD-Rom.
2004. Cahier de la femme qui participe à une thérapie pour guérir des conséquences de l'inceste; Thérapie féministe centrée sur la solution. CALACS La Bôme Gaspésie, Sainte-Anne-des-Monts (Qc). 30 pages.
- 2002 a). L'état général de la violence faite aux femmes et aux filles en Haïti. Étude de la route critique, Stratégies de travail pour une intervention cohérente contre la violence faite aux femmes en Haïti. Consortium CECI-SOFA appuyé par le Fonds Justice et Droits Humains de la Coopération Canadienne. Port-au-Prince, Haïti. 82 pages.
- 2002 b). Guide méthodologique de travail pour les ateliers de la consultation juridique : Accéder aux mécanismes de protection légale, à la justice et aux services dans le cadre de stratégies de travail pour une intervention cohérente contre la violence faite aux Femmes en Haïti. Consortium CECI-SOFA appuyé par le Fonds Justice et Droits Humains de la Coopération Canadienne, Port-au-Prince- Haïti. 70 pages.
- 2002 c) Modules de formation pour les commissions de violence de la SOFA (en créole):
- (1) Pwoblematik Jeneral Vyolans k ap fèt sou fanm ak batay nap mennen (sur la problématique générale et le plaidoyer).
 - (2) Sitirasyon vyolans sou fanm ak ti fi an Ayiti, Ranmase rechech pou yon lot chimen (synthèse de recherche).
 - (3) Zouti PAPFV sevi pou l travay sou vyolans (outils d'intervention).
 - (4) Intervention en situation de crise et appui psychosocial, légal et médical aux victimes de violence .
 - (5) Gwoup antrèd pa m, Kaye patisipan (sur les groupes d'entraide entre victimes).

Consortium CECI-SOFA appuyé par le Fonds justice et droits humains de la coopération canadienne. Port-au-Prince- Haïti. (1) 43 pages ; (2) 42 pages ; (3) 45 pages ; (4) 52 pages (5) 31 pages.

2001. (En collaboration avec Christiane Giroux). Diagnostic des commissions de violence de la SOFA dans 5 provinces et vision du travail. Port-au-Prince – Haïti. 42 pages.

Toutes les prochaines publication sont en espagnol. Seulement la traduction de leurs titres en français a été conservée par commodité pour le lecteur/la lectrice

2000 a) Guide de travail “Option Développement Humain”. UNICEF PROANDES. Cusco-Pérou. 38 pages.

2000 b) Première édition du Guide pratique d’intervention en violence: Mon amie pour la Formation du PROMUDEH et du Réseau national de promotion de la femme. CINPRES. Cusco-Pérou. 48 pages.

2000 c) Deuxième édition du Guide pratique d’intervention en violence: Mon amie. Réseau contre la violence de Cusco. 48 pages.

2000 d) Guide de travail sur les indicateurs de genre – Coincide, Cusco-Pérou. 27 pages.

2000 e) Fascicules et documents préparés pour les divers cours dispensés : Leadership et Estime de Soi , Rencontres pour nous retrouver, Programme de Formation Personnelle du Leader, etc.

1996-97-98-99 Guide de Travail “Sensibilisation au genre, Approfondissement des concepts et planification avec l’approche genre”- Plusieurs Éditions dans 4 pays. 53 pages.

1999 a) Aurore et moi, Les vieilles amies, Guide d’intervention pour animatrices et participantes qui réalisent un processus de dévictimisation dans un groupe d’entraide (Traduction y Adaptation du matériel réalisé par Le Regroupement provincial des Maisons d’hébergement et de transition pour femmes victimes de violence du Québec-Canada)– Réseau contre la violence faite aux femmes de Cochabamba. Bolivie. 200 pages

1999 b) Guide national de ressources du Réseau contre la violence faite aux femmes de Cochabamba . Bolivie. 1999. 14 pages

TREMBLAY, Linda (sous la Direction de), ESTRADA, Cecilia. 1999 c). Rapport de recherche sur la sécurité personnelle des femmes (Étendue, origine, manifestations,

développement des conditions et conséquences de la violence faite aux femmes: 450 entrevues avec 143 questions (Méthodologie et compilation des données par Solange Cantin du CRI-VIFF (Montréal- Canada). Réseau contre la violence faite aux femmes de Cochabamba et UNIFEM. Bolivie. 115 pages.

- 1999 d) Élaboration du vidéo éducatif pour les jeunes “Vivre sans violence c’est mon option” Durée: 48 min. – Distribué dans 300 collèges du pays – Bolivie.
- 1998-1999 Élaboration de plusieurs spots télévisuels de communication sociale de 30 secondes et conception d’affiches produites et diffusées à l’échelle nationale durant les campagnes massives de sensibilisation “¿Pourquoi es-tu violent? ta violence nous détruit” et “Vivre sans violence c’est mon option”- UNIFEM (1998-1999).
- 1998 Guide de travail pour la première formation nationale en violence domestique pour le secteur médical et psychosocial. Réseau contre la violence faite aux femmes de Cochabamba. Cochabamba-Bolivie. 54 pages.
- 1997 a) Guide de travail pour la première formation nationale en violence domestique pour le secteur judiciaire. Réseau contre la violence faite aux femmes de Cochabamba. Cochabamba-Bolivie. 55 pages.
- 1997 b) Rédaction du Rapport sur la rencontre de coordination entre la Cour supérieure du district et la brigade de protection à la famille. Réseau contre la violence faite aux femmes de Cochabamba. Cochabamba-Bolivie . 20 pages.
- 1997 c) Guide d’évaluation des services légaux intégraux. Ministère du Développement humain – Secrétariat aux Affaires de genre de Cochabamba. Cochabamba-Bolivie. 23 pages.
- 1996 Manuel de formation pour la Police nationale – Brigade de protection à la famille Ministère du Développement humain – Secrétariat aux Affaires de genre de Cochabamba. Cochabamba-Bolivie. 99 pages.
- 1997 d) Manuel de formation “Le cycle de la violence, la loi et notre intervention”. Élaboré à la demande de l’Unité départementale des affaires de genre de Trinidad – Béni pour la formation des Autorités et Brigade de protection à la famille – Sous les Auspices d’UNICEF. 47 pages.
- 1997 e) Manuel de formation “Le cycle de la violence, Notre intervention et les conséquences pour les victimes”. Élaboré à la demande de l’Unité départementale des Affaires de genre de Tarija à l’occasion de notre Tournée de formation dans les villes de Yacuiba, Entre Ríos, Bermejo et Tarija. 51 pages.

1997 f) Manuel de Formation “Les droits humains des humaines”. Élaboré à la demande de l’Unité départementale des Affaires de genre de Trinidad – Béni pour la formation des Autorités et Brigade de protection à la famille. 26 pages.

Conférences, Exposés, Formations :

“L’État général de la violence”, Exposé dans le cadre de l’évènement: Stratégies de travail pour une intervention cohérente contre la violence faite aux femmes en Haïti organisé par le Consortium CECI-SOFA et Médecins du Monde, (Hôtel Montana) (17 Septembre 2002).

“Les percées en Amérique latine quant à la lutte contre la violence faite aux femmes” Exposé dans le cadre de la Conférence internationale “Regards croisés” organisée par la SOFA – (Hôtel Christopher) (Juillet 2002).

“La fiche d’enregistrement des cas de violence, un outil pour l’Hôpital universitaire général de Port-au-Prince”, Formation technique pour 80 médecins en collaboration avec Médecins du Monde – (Auditorium de l’Hôpital) (Janvier 2002).

“La violence contre les femmes en Haïti – Présentation des résultats préliminaires de l’étude qualitative sur la route critique”. Exposé (avec Data Show) dans le cadre du Symposium régional sur la violence familiale, organisé par l’Organisation Mondiale de la Santé OMS-OPS – (Hôtel Kinham) (Novembre 2001).

“Le rôle de l’État en matière de violence faite aux femmes” – Exposé dans le cadre d’un événement sur le Code de la famille, organisé par Le Mouvement Haïtien des femmes pour le développement (MOUHFED), (Hôtel Holiday Inn) (Septembre 2001).

“Intervention féministe, un modèle d’attention en violence” - Formation pour le personnel de Médecins du Monde Haïti (2 jours), (à Mdm) – (Décembre 2001).

Les prochaines communications sont en Espagnol – mais seulement la traduction de leurs titres en Français a été conservée par commodité pour le lecteur/la lectrice :

“Stratégies d’État contre la violence faite aux femmes au niveau international et andin”: Conférence inaugurale du Panel-forum sur la Loi contre la violence (remise de certificat) organisé par le Réseau contre la violence familiale de Cusco dans le cadre

des activités de la Journée internationale contre la violence faite aux femmes (Municipalité de Cusco) (25 Nov. 2000).

“Violence familiale et conditions d’extrême pauvreté”: Exposé dans le cadre de l’atelier inter-institutionnel “La violence de l’Amour” de ATD Quart-Monde. (Alliance française). (27 et 28 Octobre 2000).

“Formation en intervention en violence”: Conférencière principale de la première formation pour les membres du Réseau contre la violence familiale de Cusco. (3 jours) (remise de certificat) (Hôtel Tambo) (Oct. 2000).

“Cycle de la violence et facteurs culturels associés à la violence familiale“. Exposé (avec data show) dans le cadre de l’Atelier violence familiale destiné aux professionnel-le-s de la santé – Centre Guamán Poma De Ayala (24 Octobre 2000).

“Intervention thérapeutique dans les problèmes de violence”: Exposé (avec Data Show) dans le cadre du cours international de médecine physique, réhabilitation et neuropsychologie (valeur curriculum académique) sous les auspices de l’Université Nationale San Agustín de Arequipa - École professionnelle de psychologie ; l’Université Nationale Mayor de San Marcos de Lima - Faculté de médecine ; et de l’Université nationale San Antonio Abad de Cusco - Faculté de médecine. (Auditorium de l’Hôpital de la Sécurité sociale) (4, 5, et 6 octobre 2000).

“Cycle de la violence et intervention de crise”. Exposé dans le cadre du 1er cours-atelier ‘Comment détecter les problèmes d’apprentissage et traitement de la maltraitance infantile’ organisé par la Municipalité du District de Wanchaq, Division de Santé et Assainissement sanitaire, Centre médical municipal – Service de psychologie (6 octobre 2000).

“Diagnostic et intervention psychosociale dans le travail avec des victimes de violence familiale”: Exposé dans le cadre du cycle de conférences sur l’Abordage multidisciplinaire de la prévention et le traitement de la violence familiale pour le premier anniversaire du module Urgence Femmes (PROMUDEH) (Hôtel Cusco) (4-5 septembre 2000).

“L’intervention policière dans les cas de violence familiale”. Exposé pour 80 policiers dans le cadre de l’entente de service entre le Centre de Santé de Ttio et la P.N.P.“ (Août 2000).

“Droits humains et violence familiale”. Exposés (2) dans le cadre des Déjeuners de travail avec les autorités organisés par le Réseau national de promotion de la femme (CETAR-Cusco et CADEP-JMA) (Juillet 2000).

“La violence familiale: un problème de santé publique”: Exposé (avec Data Show) (valeur curriculum académique) dans le cadre du I Congrès international de santé de l’Hôpital

d'Appui Départemental de Cusco, présidé par le Dr. Manuel Montoya (Auditorium du Collège Educandas) (Juin 2000)

“Violence de genre et santé reproductive”: Exposé dans le cadre de la Conformation du Comité de vigilance sur les droits sexuels et reproductifs (Hôtel Cusco) (Juin 2000)

“Genre, violence et qualité de sServices”. Formation du PROMUDEH (remise de certificat) en collaboration avec le Réseau national de promotion de la femme pour les ressources qui interviennent en violence familiale (Centre Urgence Femmes, Police, Procureurs, Institut de médecine légale, Cour, Municipalités, DEMUNAS, Hôpitaux et Centres de Santé, etc.) (Hôtel Tambo) (Mai 2000)

“La violence familiale: Un défi pour les professionnel-le-s”: Conférencière principale du Séminaire-atelier pour les étudiant-e-s des Facultés de droit, odontologie, obstétrique et psychologie (valeur curriculum académique). Université Andine (Auditorium de l'Hôpital d'Appui Départemental Cusco) (Avril 2000).

“Quelques problèmes de la Loi péruvienne contre la violence”: Apports devant le Congrès de la République pour les modifications à la Loi (CETAR-Cusco) (Avril 2000).

“La violence psychologique: un défi pour les professionnel-le-s qui répondent aux cas de Violence”. Déjeuner de travail pour autorités organisé par le Réseau national de Promotion de la femme (Hôtel Cusco)(Décembre 1999).

“Antécédents de la Loi 1674”- Exposé dans le cadre du Séminaire sur la Loi contre la violence dans la famille ou violence domestique (valeur curriculum académique)- Faculté de Sciences Juridiques et Politiques de l'Université San Simón (7 Mai 1999).

“Gains des institutions qui travaillent en violence “ et “Travail avec les hommes agresseurs”. Exposés dans le cadre du Séminaire sur la violence familiale du Collège de psychologues de Bolivie (remise de certificat) (1998).

Conférencière principale à la première formation nationale en violence domestique pour le secteur judiciaire (remise de certificat) du Réseau contre la violence faite aux femmes de Cochabamba. Cochabamba-Bolivie (24, 25 et 26 novembre 1998).

Conférencière principale à la première formation nationale en violence domestique pour le secteur mMédical et psychosocial (remise de certificat) du Réseau contre la violence faite aux femmes de Cochabamba. Cochabamba-Bolivie (7, 8 et 9 Mars 1998).

“Le mouvement des femmes arabes, Diversité et convergences”. Conférencière Invitée du Département de Sociologie du monde arabe de l'Université de Montréal (1995).